

Thot ou la Quintessence Divine Belenos

Cet ebook a été mis en ligne par [Edition999](#)

© **Belenos**, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Portrait de l'Homme

1992 – 18 octobre – 2005
GENÈVE

PROLOGUE

L'Immortalité est le Rêve du vivant...

LES MYSTÉRIEUX HIÉROGLYPHES

La vie trépidante que nous impose trop souvent notre société industrielle empêche, un grand nombre d'entre nous, d'avoir une réflexion existentialiste. Pressés de toutes parts, nous perdons la notion de l'essentiel. Nous progressons inexorablement vers une finalité qui nous échappe de plus en plus. Nous oublions la valeur des principes hérités du passé, d'un lointain passé. Nous abandonnons, sans les remplacer, les institutions séculaires qui assistaient l'homme aux instants cruciaux de son éphémère destin. Confiant aux sciences le soin de tout prévoir, de tout expliquer, nous nous contentons de vivre dans un épais brouillard métaphysique.

Parfois une oasis de lumière nous tire de notre torpeur. Alors nous posons un regard incrédule et effrayé sur notre destinée. Le "Pourquoi ?" originel nous interpelle sans ménagement. Brusquement conscient de la fragilité de l'existence nous cherchons désespérément une réponse rassurante. Cette imprévisible quête d'absolu nous conduit parfois à accepter, pour argent comptant, des "philosophies" irrationnelles et charlatanesques.

Arrivé à ce stade de ma réflexion, alors que j'assistais aux obsèques d'un vieil et cher ami, je fus tiré de ma torpeur par l'arrivée inopinée du chef du convoi funéraire. Engoncé dans un costume sombre et triste, affichant une mine contrite de circonstance, il venait donner les directives habituelles permettant de clore la cérémonie. Mettant un terme à la litanie monocorde de l'officiant, il invita les personnes souhaitant rendre les honneurs, à défiler devant la famille, sans serrer de mains. Les plus "voureux" étant cordialement invités à se rendre ensuite au Café du Cimetière où une collation leur serait servie en hommage au défunt.

Très affecté par ce décès, je fus soudain la proie d'une crise de conscience inopinée. L'atmosphère feutrée et irréelle baignant ces lieux, associée à l'hypocrisie manifeste de la plupart des membres de cette assemblée, m'étouffa.

Comme un automate, les yeux embués, sans regarder personne, je passais devant la famille. Je n'avais plus qu'une idée en tête, sortir, quitter cet endroit où la Mort prend l'ascendant sur la Vie. Je voulais sentir le souffle rassurant du vent, écouter le gazouillis des oiseaux, le bruissement des feuilles, le cri des enfants, même les bruits abrutissants de la ville proche...

Dans un tel état psychique je renonçais à retourner à mon travail. Reprendre mes activités habituelles me semblait vide de sens. Je devais avant tout retrouver mes esprits,

redevenir un être rationnel et heureux de vivre, du moins refléter aux yeux des autres cette image rassurante !

Tout en marchant dans les allées ombragées du cimetière, j'étais comme pris de vertige, il me semblait vivre par anticipation les affres de ma propre mort. La cérémonie à laquelle je venais d'assister m'était destinée. Un officiant, en termes choisis et désuets, sur les conseils d'un quelconque parent perdu de vue depuis des lustres, retraçait les étapes importantes de ma vie alors que nous ne nous étions jamais rencontrés de mon vivant.

Il était question de moi, mais tout sonnait faux, le discours insipide aux anecdotes romanesques et fantaisistes, les mines graves ou contrites, même les larmes... tout... tout...

Je prenais conscience de la pauvreté de mon bilan de vie, de la futilité de mon passage parmi les hommes. "POURQUOI ?" résonnait dans ma tête, s'amplifiant de manière continue au point de la faire éclater...

Je passais sans transition de l'oppression ressentie dans la chapelle à une grande tristesse, accompagnée d'une lassitude inhabituelle avec pour corollaire un profond découragement. Ce vague à l'âme n'était pas seulement la conséquence de la perte de mon ami, ce qui me plongeait dans cet état semi-comateux, décollait également, et peut-être surtout, de la pauvreté égocentrique de mon destin.

Quelle sera ma trace dans ce bas monde et en combien temps s'effacera-t-elle à tout jamais ?

Obsédé par cette idée, je déambulais sans but dans ce lieu de recueillement et de paix, repensant aux livres de pierre chers à Victor Hugo ! Témoignages relictés de la foi des anciens âges où, pendant des millénaires, ils représentèrent l'Immortalité tant souhaitée. Éphémères témoignages en regard de la durée des temps géologiques, ils sont toujours présents dans l'inconscient humain. Les monuments funéraires de nos cimetières en témoignent, formes larvées des mégalithes préhistoriques ou des pyramides de la lointaine Égypte, ils n'offrent pourtant même plus l'illusion de la durée. Malgré cela, lorsque nous voulons faire perdurer le souvenir d'actes remarquables ou de personnages hors du commun, nous l'inscrivons toujours dans la pierre.

Parvenu aux confins du cimetière, j'empruntais une large allée bordée de concessions anciennes. Le gravier crissait sous mes pas. Le vent jouant dans les branches agitait le feuillage verdoyant des arbres aux essences rares qui poussaient çà et là entre les riches monuments funéraires.

Curieusement, avec le rang social, les tombes se transforment, elles s'élèvent, s'enrichissent... Véritable Gotha de la cité, elles deviennent alors le témoignage de l'opulence des familles. Rivalisant entre elles, comme si l'Éternité de leurs occupants dépendait de la richesse de leur décor. Même en pays protestant où le décorum est proscrit, l'emplacement joue ce rôle social de valorisation de la caste.

Le monument devient mausolée, protégeant l'accès au caveau par une débauche de marbres et de roches rares artistiquement sculptés, de ferronneries façonnées avec recherche, voire de peintures ou de fresques représentant des sujets religieux ou profanes. Voilà pour le temps de la splendeur, mais la fortune est une maîtresse volage, elle se détourne de ceux qu'elle a comblés...

Le temps déploie alors ses effets, dégradant imperceptiblement l'édifice...

Le vent, la pluie, la neige, le gel, l'air, le soleil conjuguent leur action pour ternir, éroder, polir, effriter la pierre. La rouille ronge le fer, décollant la dorure qui, en une mince couche, par endroits le recouvre. La pluie dissout alors le métal, le transformant en larges coulées brunâtres ou verdâtres maculant de manière indélébile la pierre. Des moisissures apparaissent çà et là sur les peintures. De plus en plus nombreuses elles décapent l'enduit des fresques, les condamnant à une lente et irréversible agonie.

Chaque fissure, chaque lézarde, le moindre interstice servent d'abri aux insectes ou de support à des colonies de mousses et ou de lichens. Peu à peu l'enduit humide forme des cloques blanchâtres sur lesquelles croissent des stalactites de carbonate de calcium.

A l'extérieur, l'arbre planté par la famille du céans, témoignage de sa vigueur et de sa pérennité, étend toujours plus loin ses ramées. Pour se nourrir ses racines deviennent tentaculaires, menaçant l'édifice par en dessous. Les murs se lézardent, des pierres se détachent et, si l'on n'y prend pas garde, la construction s'effondre... se dilue dans la terre...

Pour corroborer mes pensées et la réalité des lieux où je me trouvais, je m'arrêtais un instant devant chaque monument, afin de connaître le nom, les dates de naissance et de décès des occupants. Je reconstituais mentalement des filiations, des rameaux généalogiques. Des patronymes m'étaient familiers, d'autres moins. Certains éveillant parfois des souvenirs imprécis, mais lointain. En tous les cas, rien de suffisamment remarquable qui puisse venir étayer ou infirmer mes thèses.

Accaparé par mes investigations je parvins sans m'en rendre compte au bout de l'allée. Là, curieusement, je butais sur un vieux mur d'enceinte en pierres sèches, séparant le champ du repos où je me trouvais, d'un bois de feuillus. Je dus me rendre à l'évidence, cette allée ne menait nulle part... ne communiquait avec rien... Où que je tourne mon regard, elle ne rejoignait aucun autre chemin... c'était une sorte de cul de sac sans issue bordée de part et d'autre de vieilles tombes... L'endroit, désert, paraissait désaffecté, abandonné, hors du temps. Aussi, pour revenir jusqu'à la chapelle, j'étais contraint soit de rebrousser chemin ou de gagner une autre allée en passant au travers des pelouses.

Avisant une tombe isolée au pied d'un saule pleureur déployant au-dessus d'elle son délicat feuillage vernal, perdue parmi des herbes folles et des primevères officinales, je décidais de quitter le chemin et de prolonger ma promenade dans cette direction. Tout d'abord mes pieds s'enfoncèrent dans un moelleux duvet de gazon, mais très vite en m'éloignant le sol repris de la consistance. J'aime sentir sous mes pas la présence de la Terre. Cela me rassure comme quand enfant je me promenais de nuit dans des lieux isolés. Avec elle, je n'éprouvais jamais de solitude, de craintes irraisonnées ou un sentiment d'abandon face à l'inconnu de la nuit. Je savais qu'elle veillait sur moi, qu'elle prenait soin de moi... Rêves protecteurs du temps bienheureux de l'insouciance resurgissant soudainement au hasard de ma méditation... Je pris conscience qu'il y avait bien longtemps que je n'avais foulé au pied le sol dénudé de cette vieille amie. Je sentis un regain de vigueur me parcourir dissipant la noirceur de mes pensées !

En cette belle après-midi de printemps, le soleil déjà chaud faisait jouer ses rayons dans la ramure de l'arbre penché sur la sépulture, comme pour lui parler à l'oreille ! Un vent léger et irrégulier permettait parfois aux dards de lumière de parvenir jusqu'à la pierre tombale, irisant l'espace au-dessus d'elle d'un bref éclat de diamant. Ce lieu, à l'écart des chemins fréquentés, semblait voué à un abandon romantique. La mort cessait un instant d'être une triste fatalité pour m'apparaître tel un privilège !

Sculptée dans un marbre noir ou plutôt un gabbro aux paillettes multicolores ternies par les intempéries, la tombe, enfouie dans des herbes sauvages, apparaissait, pour qui s'en approchait, pleine de mystères. Pourtant rien dans sa forme, si ce n'est son austérité, ne pouvait justifier ce sentiment. Construite pour accueillir deux dépouilles, elle était plus large que longue. La pierre tombale faite d'un seul bloc était bordée sur trois côtés, légèrement en contrebas du socle, par des plaques taillées dans le même matériau. Rehaussée à la tête, elle s'inclinait légèrement vers le pied. Une statuette de la Vierge à l'enfant, sculptée dans un marbre rose, érodée par les pluies, veillait sur le repos des défunts. C'était une sculpture moderne ou les visages s'unissaient, se confondant l'un dans l'autre dans un éternel baiser, aussi indéfectible que l'Amour d'une mère porte à son enfant...

De prime abord, je crus qu'aucune inscription n'ornait le socle de pierre. Étonné j'entrepris de le dégager des feuilles et des herbes qui le recouvraient. Je découvris alors quelques marques dans le marbre indiquant clairement que des lettres en relief avaient dû un jour y être apposées, mais de toute évidence aujourd'hui elles avaient disparu. Intriqué par mes découvertes je poursuivis mes investigations. En nettoyant mieux la pierre, à l'aide des traces laissées par les lettres, je pensais parvenir à reconstituer, en partie tout au moins, le texte originel.

Deux minuscules mésanges aux couleurs chatoyantes, un instant effrayées par ma présence, profitaient maintenant des matériaux que je dégageais pour poursuivre la construction

de leur nid perché dans l'arbre dont le feuillage délicat ombrageait la tombe. Le chant mélodieux accompagnant leur labeur, entrecoupé de jeux amoureux, m'enchantait. Il emplissait tout l'espace environnant et m'aidait à chasser la mélancolie orientant mes pensées.

A l'aide d'une branche je décollais plus facilement la croûte de terre et de feuilles putrides recouvrant d'une gangue la pierre sombre. Je m'aperçus alors que des lignes gravées horizontalement et verticalement, la quadrillaient. A l'intérieur de chaque rectangle ainsi dessiné, figuraient des signes gravés qui rappelaient à s'y méprendre des hiéroglyphes égyptiens !

Passionné par l'égyptologie, mes trouvailles m'exaltaient. Désireux de me renseigner plus avant sur les origines de cette tombe, je notais grossièrement sur un calepin les caractères mis à jour et le numéro de la concession. Une fois en possession de ces éléments, je me hâtai vers la sortie, impatient que j'étais de questionner le gardien. Bien m'en pris, puisque à peine avais-je fait quelques pas que j'entendis résonner la cloche de l'entrée annonçant la fermeture des portes du cimetière au public. N'étant pas encore en vue du portail. J'accélérais le pas et arrivais tout essoufflé devant la loge. Là, se trouvait un homme d'âge mûr, revêtu d'un uniforme sombre quelque peu négligé, une Boyard éteinte enfouie dans une moustache poivre et sel tachée par la nicotine, une casquette fatiguée, posée en équilibre sur l'arrière de la tête. Armé d'un léger maillet de bois, le factionnaire frappait avec régularité sur une petite cloche de bronze fixée au mur de sa loge par une potence métallique, dont il tirait un son aigu et aigrelet.

— *Pardon Monsieur pourrais-je avoir un renseignement ?*
— *C'est fermé !*

Malgré le regard et le ton peu engageant, je me permis d'insister.

— *C'est juste pour un petit renseignement.*

A contrecœur le factionnaire me demanda :

— *Vous voulez ?*
— *Juste savoir le nom du ou des occupants de la tombe n° 4248 ?*

Après avoir cessé de taper sur sa cloche, avec un air désabusé il se dirigea lentement vers sa loge. Consulta à contrecœur un grand livre placé sur une table occupant le centre d'une petite pièce au mobilier modeste. Après quelques instants de recherche il m'apostropha à nouveau :

— *Quel numéro dites-vous ?*
— *Le 4248.*
— *N'existe pas !*
— *Comment, j'en viens ?*
— *Regardez-vous même !*

Effectivement la numérotation des tombes reportées sur son livre débutait à la cote 10.000, à laquelle s'ajoutaient devant et derrière les chiffres, des lettres majuscules. Malgré cela j'insistais une nouvelle fois.

— *C'est une vieille tombe qui se trouve à proximité du mur d'enceinte, dans la direction du Bois-de-la-Bâtie.*

J'accompagnais mes propos d'un geste précis ne laissant aucun doute quant à la localisation de la tombe !

— *Je vois, ce sont des tombes désaffectées qui devraient déjà être relevées depuis longtemps. Si vous voulez d'autres renseignements il vous faudra téléphoner demain. Je suis tout seul ici et je n'ai pas que cela à faire.*

Un peu déçu de n'avoir pu satisfaire pleinement ma curiosité, je rejoignis le parking afin de reprendre ma voiture avant la fermeture des grilles. J'étais bien décidé d'élucider rapidement le mystère de la tombe 4248 et avant tout de déchiffrer l'énigmatique inscription qui l'ornait.

Célibataire, je vis seul depuis de nombreuses années. Souvent cette solitude me pèse, mais parfois elle m'offre l'avantage d'une grande liberté d'action. Ce jour-là se fut le cas. Une fois arrivé chez moi, sans prendre la peine ni de manger, ni de me changer, j'entrepris de traduire les mystérieux hiéroglyphes.

Trois solutions s'offraient à moi :

- 1. Il s'agissait d'une inscription fantaisiste, donc intraduisible.*
- 2. Il s'agissait d'une inscription dans une langue vivante, mais transcrite au moyen de signes hiéroglyphiques. Pour la déchiffrer, il m'était alors nécessaire de connaître cette langue ou tout au moins de l'identifier.*
- 3. Il s'agissait d'une inscription en égyptien ancien, transcrite au moyen de signes hiéroglyphiques.*

A l'évidence, la solution la plus simple pour moi était la troisième, puisqu'il me suffisait d'identifier les signes contenus dans chaque quadrilatère, pour en fin de compte déchiffrer l'inscription. Mais, si cette solution s'avérait la plus simple, elle n'en était pas moins fastidieuse. En effet lorsque nous nous servons d'un dictionnaire de langue utilisant l'alphabet latin, il est aisé de rechercher les mots de la langue inconnue en suivant l'ordre alphabétique. Par contre pour traduire des signes hiéroglyphiques, il s'avère d'abord nécessaire de les translittérer, puis de rechercher leur correspondance dans un lexique.

N'étant pas un spécialiste de cette forme d'écriture, mais plutôt un amateur averti, le risque d'erreur de traduction est grand. Aussi, je cherche toujours à corroborer mes translittérations avec des exemples publiés.

Mais revenons à notre traduction, cette fois la chance semblait être de mon côté. En

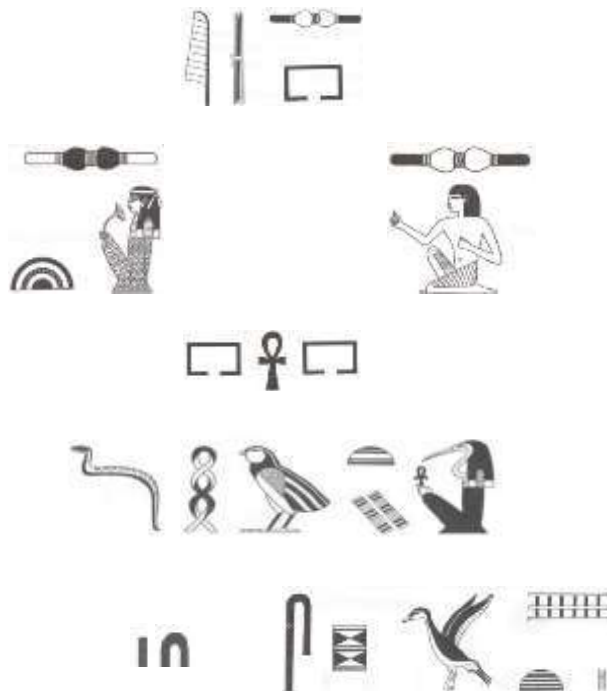




Fig. 1 – Les mystérieux hiéroglyphes :

Sépulture
Femme Homme
Maison de vie
Dieu Thot
XV Nome
Maître Temps (Univers)

effet je découvris rapidement la signification de la plupart des signes qui étaient utilisés sans grammaire, ce qui en simplifiait la compréhension.

Après deux heures d'efforts je parvenais au bout de mes peines. Une fois mis en place, les éléments du texte pouvaient se traduire par :

***Sépulture
d'une femme et d'un homme
de la Maison de vie
du Dieu Thot,
du XV Nome,
le Maître du Temps***

Inutile de dire que le résultat de mes travaux ne faisait qu'accroître mon intérêt pour la tombe 4248. Le lendemain posté dans ma voiture à proximité de l'entrée du cimetière, j'attendais impatiemment l'ouverture des grilles. Cette fois j'étais bien décidé d'obtenir tous les renseignements susceptibles de me faire connaître les noms des occupants de l'énigmatique tombe.

Le factionnaire de la veille ne semblait pas être de service. En tous les cas je fus reçu par un homme d'un certain âge, beaucoup plus affable et qui se montra tout de suite intéressé par ma demande.

Bien sûr qu'il connaissait la tombe, elle devrait être relevée depuis une dizaine d'années au moins, mais eu égard à son mystère, le responsable du cimetière avait décidé de la conserver. Il n'eut pas besoin d'en dire plus pour aiguïser davantage ma curiosité.

— De quel mystère voulez-vous parler ?

— C'est une longue histoire, que d'ailleurs je ne connais pas bien. C'est mon prédécesseur qui me la racontée. En fait il semblerait que la tombe soit vide. Pourtant, elle devrait contenir les restes d'une femme qui y fut inhumée, il y a une quarantaine d'années... au moins...

Le vieux gardien me raconta par le menu tout ce qu'il savait sur cette troublante affaire. Puis il me conseilla de rencontrer un ancien officier de l'État Civil qui devait connaître d'autres détails susceptibles de m'intéresser.

Ce jour-là débutait pour moi une passionnante recherche qui allait me tenir en haleine pendant plusieurs années et me permettre de découvrir la plus énigmatique et la plus merveilleuse des histoires d'amour...

CHAPITRE 1

*La Réalité naît de la
Conscience...*

SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE

Les averses de pluie et de neige qui, sans discontinuer, se sont abattues sur la région depuis plusieurs jours, semblent enfin avoir cessé. De gros nuages noirs, chassés par un vent d'ouest, cèdent la place à un soleil orangé, bas sur l'horizon montagneux. Les rayons de l'astre ne parviennent pourtant pas à sécher la nature gorgée d'eau, engourdie par un froid pénétrant. Des nappes de brume, ressemblant à de l'ouate, s'effilochent sur le flanc de la montagne, s'agrippent aux aspérités du rocher. Puis, prenant de l'altitude, elles s'élèvent en fumerolles vaporeuses finissant par se confondre aux traces blanches saupoudrant les escarpements, séquelles des premières chutes de neige tombées depuis la veille.

La nature, surprise par l'hiver précoce, semble se recroqueviller sur elle-même. Seuls quelques sapins et des épicéas conservent un peu de leur éclat, alors que les feuillus forment une armée fantomatique composée de nombreuses cohortes de combattants décharnés, chahutés par le vent, battus par les averses, se perdant dans les brumes, montant tant bien que mal à l'assaut des sommets enneigés.

Entaillé dans la pente abrupte, partiellement enfouis sous les arbres et dans les fourrés, recouvert par endroits d'humus brunâtre, épousant de son mieux le relief accidenté, un chemin caillouteux laissé depuis longtemps à l'abandon longe le flanc de la montagne. Partout la nature reprend ses droits, gommant jour après jour l'œuvre de l'homme. Des ornières remplies par l'eau de pluie s'étalent en grandes flaques brillantes comme des miroirs. Leurs surfaces s'irisent à la moindre brise ! Jouant de la rare lumière, elles apportent une touche de couleur et de sérénité dans cet univers tourmenté. Trompeuses, elles pourraient pourtant se révéler comme autant de pièges redoutables pour celui qui oserait s'y risquer avec un attelage. Les branches charnues des épicéas imperceptiblement ont conquis l'espace libre au-dessus du passage. En maints endroits elles fouetteraient le visage des marcheurs qui n'y prendraient pas garde. En cette morte saison, sur les talus et les remblais, des halliers de ronces aux tiges couvertes de griffes acérées règnent sans partage. Là c'est un éboulis provoqué par les pluies ou un tronc d'arbre mort abattu par les vents faisant barrage au ruissellement des eaux et obligeant au détour. Ici, c'est un ru gonflé par les violentes averses, devenu torrent, il creuse son lit dans la chaussée avant de se précipiter en mugissant du haut de la falaise formant l'étroit remblai où le chemin prend son assise, s'étire le

long de la paroi abrupte. Traversant une région hostile et sauvage ce chemin n'offre même pas, à celui qui si aventure, l'espérance d'une étape. Aussi loin que porte le regard, pas un toit de tuile ou de paille, pas une fumée réconfortante. Seuls quelques tas de pierre peuvent, çà et là, servir d'abris ou de bergerie durant la belle saison. Mais pour l'heure dans les froidures et le vent la nature se recroqueville. Désolée, partout alentours elle offre une apparence inhospitalière !

Pourtant sur ce chemin, indifférent au temps qu'il fait, un homme marche. Bien que son pas dénote une légère claudication, son allure régulière ne semble pas souffrir des mauvaises conditions qu'il rencontre.

En se rapprochant de lui, on est troublé par la mine altière de ce marcheur solitaire contrastant avec les vêtements qu'il porte. De belle stature, légèrement au-dessus de la moyenne, ce vigoureux vieillard avance avec distinction, s'aidant au besoin d'un bourdon ferré comme d'une canne, afin de se frayer un passage dans cette nature rendue hostile par les pluies torrentielles et le froid intense qui leur a succédé.

On pressent une grande sérénité chez cet homme en découvrant son visage buriné par les ans, aux mâchoires puissantes, au front large et haut, au nez proéminent légèrement épaté sur des narines charnues. Le regard est vif, les joues sont ridées et couperosées par la vie de plein air, en partie mangées par une courte barbe grise et drue, se confondant sur les tempes avec une abondante et longue chevelure. Cette toison s'échappe en mèches folles d'une casquette de marin en feutre noir délavé, comme vissée sur le sommet du crâne. L'impression de sérénité se trouve confortée par le port de lunettes à montures dorées, aux grandes lentilles rondes, légèrement fumées, protégeant de petits yeux marron et vifs en perpétuel mouvement. Deux épais sourcils en circonflexe plissent à tout moment le front en de vaines tentatives pour relever davantage les lourdes paupières. Ainsi les yeux paraissent plus petits encore, presque invisibles conférant au regard un caractère asiatique ! Homologie fortuite ou résurgence séculaire ? Qu'importe, puisque l'on est tous le jouet des facéties du Hasard ! Perdues parmi la pilosité du visage, deux lèvres rouges dessinent le contour imprécis d'une grande bouche qui s'entrouvre parfois sur une denture jaunie, mais régulière.

En avançant l'Homme imprime, sur le sol meuble du chemin, l'empreinte de ses chaussures. Il est vêtu d'un jeans décoloré, mouillé et souillé par de la boue, d'un anorak kaki au grand col de Teddy-bear brun entrouvert sur un pull-over à col roulé, tricoté en grosse laine noire avec, sur le devant, un motif à damier rouge et blanc. Un grand et gros sac de montagne en tissu synthétique bleu, sanglé par des lanières marines, le tout, surmonté d'un sac de couchage enfermé dans une housse grise ne semble guère gêner sa progression. Bien que très à l'écart des chemins battus, tout dans l'équipement et la dégaine du marcheur donnent à penser qu'il s'agit d'un pèlerin en route pour Compostelle.

On devine, protégées du froid par des moufles de fourrure, ses mains grandes et puissantes qui, au gré des difficultés du parcours, se saisissent à tour de rôle du solide bourdon noueux et ferré.

Si l'on voulait d'un mot définir l'Homme, c'est "contraste" que l'on utiliserait. Contraste entre la mine altière, le port aristocratique de la tête et l'accoutrement du randonneur. Contraste encore entre ces éléments et le bourdon du pèlerin. Contrastes qui se marient pourtant dans un individu de prime abord étrange, mais d'allure sympathique !

Quittant la futaie, l'Homme débouche en une clairière parsemée d'arbustes rabougris dont certains conservent, accrochés à leurs branches, des baies rouge foncé, probablement des cynorhodons, ce fruit séché de l'églantier. Partout ailleurs une végétation pauvre et sèche cherche à conquérir un plateau accidenté, jonché d'éboulis, montant légèrement en direction d'une falaise abrupte. A l'opposé, la trouée s'ouvre sur un précipice ensoleillé, offrant par instants l'illusion qu'elle se prolonge jusqu'à l'horizon montagneux. Depuis le bord du ravin une vue incomparable s'offre aux regards. D'abord c'est la ligne capricieuse que trace dans un ciel clair la crête tourmentée des montagnes environnantes qui retient l'attention. Puis se dessine une profonde vallée sauvage que creuse en rugissant un torrent impétueux gonflé par les récentes averses de pluie et de neige.

Apercevant un vieux banc de pierre surplombant l'abîme, sans hésiter l'Homme s'avance dans cette direction. Parvenu près du banc il se débarrasse de son lourd sac à dos non sans marquer un réel plaisir. Libéré de son fardeau, en plein soleil, face au vide, les yeux clos, le visage affectant un bien-être absolu, il effectue quelques lents mouvements de la tête et des épaules afin de soulager ses muscles engourdis par le poids du sac trop longtemps porté. Toujours abandonné à la tiédeur du soleil, les yeux mi-clos il se délecte ensuite du plaisir de l'étape. Inspirant lentement... profondément... goulûment... l'air vif et frais délicieusement parfumé des douces senteurs émanant de la montagne environnante. Il gorge ses poumons trop longuement comprimés par les sangles du sac par de profondes et salvatrices bouffées d'air frais, jusqu'à s'en donner le tournis ! Alors, il reste là un long moment, presque immobile, plongé dans une extase revigorante. Après quoi, sortant de cette torpeur bienfaisante, s'approchant de son sac il l'ouvre précautionneusement. Comme c'est le cas pour la plupart des gens de la route, tous ses biens se trouvent rassemblés là. Rien n'est superflu, chaque chose a une importance pouvant s'avérer vitale. Aussi, faut-il veiller surtout de ne rien perdre, de ne rien abîmer ! Méthodiquement, il étale un à un devant lui quelques objets hétéroclites avant de sortir une bouteille de vin rouge ainsi qu'un papier gras enveloppant du fromage et un quignon de pain.

Presque religieusement l'Homme contemple sa bouteille. Aux trois quarts pleines d'un breuvage foncé, avec sa panse rebondie elle a la forme caractéristique des bouteilles bourguignonnes. Coulée dans un verre opaque, son col étroit se termine sur le goulot par un épais bourrelet circulaire. A l'aide de ses dents l'Homme arrache le bouchon de liège. Cherchant dans son fourbi, il en retire un gobelet métallique tout cabossé. Toujours debout devant le banc lui servant de table, il l'essuie avec son mouchoir, le réchauffe quelques instants entre les paumes rugueuses de ses mains, puis y verse doucement le précieux liquide. Il accompagne sa première gorgée d'une grimace de surprise et d'un borborygme de satisfaction. A la seconde gorgée, il mâche le vin âpre et froid, afin d'imprégner toute sa bouche de ses suaves effluves. Le bien-être et la satisfaction se lisent alors sur le visage fatigué, les yeux pétillent d'une lueur nouvelle.

Le pain très sec s'effrite entre les doigts de l'Homme. D'un revers de la main il rassemble les miettes qu'il jette en direction d'un buisson. Puis, sortant de sa poche un couteau suisse, il partage le fromage. C'est une pâte dure que le temps a rendue huileuse, comme parcheminée. Sans hâte, s'aidant de la pointe de son couteau, morceau par morceau, en alternance, il porte à sa bouche de petits cubes de fromage ou des miettes de pain.

Son frugal repas terminé, l'Homme s'offre encore une rasade de vin avant de ranger ses affaires.

Une fois que tout est bien en ordre, que chaque chose a retrouvé sa place, au moment où l'on pourrait le croire sur le point de repartir, l'Homme s'assied sur le banc. Il ouvre précautionneusement une poche latérale de son sac et en sort un gros cahier à la couverture brune racornie par un long usage ainsi qu'une petite trousse d'écolier en toile grise. Sans doute son journal de route.

Le visage de l'Homme est devenu grave. Une douloureuse pensée traverse son esprit : A quoi bon ? Puis, telle une litanie religieuse, il récite mentalement des vers d'Alphonse de Lamartine lui tenant particulièrement à cœur. Il les récite tel un prêtre disant une homélie en célébrant l'eucharistie.

— Le livre de la vie est le livre suprême qu'on ne peut ni fermer ni ouvrir à son choix. On voudrait revenir à la page que l'on aime, et la page du chagrin est déjà sous nos doigts.

Avec des gestes respectueux, presque religieusement, l'Homme ouvre le cahier... à la première page et se met à le lire.

Dès le début de cette lecture, ses pensées lui échappent. A chaque fois qu'il relit son texte, désordonnées, elles se mettent à tourbillonner dans sa tête... à s'envoler... Son esprit vagabonde... se perd dans ses affligeants souvenirs...

Il faut dire que le cahier commence justement ce jour-là ! Ce jour terrible... ce jour qui n'aurait jamais dû exister.

L'Homme se revoit près du lit de sa femme. Toute la nuit la malade avait été agitée. Comme à l'accoutumée, il l'avait veillée sans défaillance, humectant les lèvres desséchées et le front brûlant de fièvre. Aux premières lueurs de l'aube, après une nouvelle nuit sans sommeil, elle s'était enfin assoupie. Oh, elle n'était alors plus qu'une petite chose fragile auquel le sommeil conférait déjà l'apparence de la mort ! L'Homme d'ailleurs ne s'y trompait pas... Quant à lui, ne serait-ce que pour quels instants, il n'espérait visiblement plus s'évader dans les limbes en s'endormant auprès d'elle ! D'ailleurs l'eut-il voulu qu'il n'aurait certainement pas pu y parvenir. Tout juste lui arrivait-il de somnoler quelques instants sur le fauteuil installé près du lit. Trêves illusoire car à chaque fois lancinantes ses pensées rejoignaient son angoisse, transformant la lente agonie en un cauchemar indélébile. Ce corps chétif devant lui, c'était sa femme, amaigrie, amoindrie par la maladie. Mais surtout, au-delà des mots, c'était son épouse, la mère de son enfant, durant toute sa vie sa seule amante, son unique Amour... une parcelle de lui-même... sûrement la plus importante. Et cet être cher, atteignait douloureusement le terme de son existence. Alors il se remémorait la terrible promesse qu'il lui avait faite un jour, au temps du bonheur sans nuage. Au temps où, égoïstement, il se confortait dans l'idée que logiquement la Mort le frapperait en premier. Qu'elle lui épargnerait l'épreuve de la séparation définitive, qu'elle ne le condamnerait jamais à l'enfer de la solitude.

Elle de son côté avait été sa vie durant troublée par la lente décrépitude des corps. Elle s'était révoltée à l'idée d'une fin pitoyable. Jeune et très belle, elle avait accepté à contrecœur le vieillissement, les affres du temps... Mais, plus encore que les séquelles visibles du vieillissement dans sa chair, elle redoutait surtout la déchéance physique, psychique et intellectuelle qui trop souvent accompagne la maladie. De même elle refusait catégoriquement toutes formes de souffrances inutiles qui, encore de nos jours, en sont l'implacable corollaire. Elle les refusait avec obstination, au point de souhaiter, sous certaines conditions, un abrègement volontaire de son existence.

Très souvent elle lui avait fait part de ses réflexions sur ce sujet délicat. Mais l'Homme plus réservé, moins enclin aux certitudes sur son comportement prévisible face à la Faucheuse, éludait les questions qu'elle ne manquait pas alors de lui poser. Malgré son insistance, ce n'était jamais le moment d'aborder un sujet aussi noir et il se plaisait à lui répéter :

— Il faut prendre la vie comme elle vient et ne pas la gâcher en se préoccupant de son devenir.

Ou alors :

— La vie est un film à suspense qui perd de son intérêt si l'on en dévoile la fin !

Devant ce mutisme obstiné elle décida un jour de modifier sa stratégie et d'adhérer à "Exit", une association pour le droit de mourir dans la dignité. A la suite de quoi, elle attendit d'être en possession de toute la documentation que diffuse cette association avant de revenir à la charge. Pour ce faire elle choisit l'instant propice entre tous, le doux moment d'abandon qui prolonge si délicieusement l'acte d'Amour. Instant privilégié où le temps semble s'arrêter, où l'Éternité devient réalité, où les amants se confondent en un seul être ne pouvant plus rien se refuser. Il lui a suffi alors d'user de ses charmes les plus secrets pour obtenir cette promesse tant souhaitée.

— Chéri prouve-moi que tu m'aimes !

— Tu en doutes encore ?

— Un peu.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Je voudrais que tu promettes de m'aider si un jour je perdais la maîtrise de ma destinée.

— On peut dire que tu as de la suite dans les idées !

— Ce n'est pas une promesse ça !

— Je t'en prie, pas maintenant... on est si bien...

— **Tu** es si bien !

Le ton cassant laisse entrevoir l'obstination de la jeune femme. Cette fois, elle ira jusqu'au bout de ses intentions et elle n'acceptera aucune dérobage. Quitte à ternir leur tendre connivence ! L'Homme le comprend. Un peu à contrecœur il l'accepte !

— Bon, que veux-tu que je te promette.

— Attends, je vais te montrer.

Elle allume aussitôt la petite lampe de chevet. Avec beaucoup de gracieuseté elle repousse les draps sous lesquels ils se prélassent. Câline, elle embrasse affectueusement sa poitrine velue. Puis, elle se lève avec grâce et se dirige sans précipitation de l'autre côté de la pièce vers un petit secrétaire Louis XV. Espiègle, pour l'atteindre elle passe avec ostentation devant l'Homme qui ne manque pas d'admirer toutes les facettes de son corps entièrement nu qu'une douce pénombre rend encore plus voluptueux. Pendant qu'elle fouille dans le meuble à la recherche de quelques papiers, elle sent le regard de son époux s'attarder sur son abondante chevelure blonde tombant en cascades chatoyantes jusqu'au creux de ses reins. Mutine, elle prolonge ses recherches... En glissant sur son corps cette belle toison offre un somptueux écrin d'or pour sa gorge délicate, rend imprécise et fuyante la ligne harmonieuse de ses épaules avant de se perdre dans la cambrure du dos, ne pouvant rebondir sur le galbe charnu de son admirable fessier dont l'ondulation provocante s'achève à la naissance de deux jambes fines et racées, aux cuisses si délicieusement fuselées...

L'Homme est ébloui par tant de beauté si savamment provocatrice...

Quand, resplendissante de charme et de féminité, son épouse revient vers le lit, sa cause est entendue. L'Homme accepte de se soumettre sans condition à toutes ses volontés.

La sensualité sauvage émanant de sa nudité et le suave parfum que distille son corps de femme peu après l'Amour, deviennent des artifices inutiles dont elle use pourtant avec un art consommé de la séduction. Parvenu à ce stade de leur compromission ils ne peuvent plus que renforcer le doux envoûtement que l'Homme subit déjà.

Elle s'assied sur le bord du lit, à la hauteur de son visage. D'une voix douce elle conte par le menu ce qu'elle attend de lui. Bien qu'acquiesçant à la finalité de sa requête, il ne cherche pas à l'interrompre. Fasciné et vaincu, il veut pleinement jouir de tous les stratagèmes censés précipiter sa chute. Sous le charme de la voix mélodieuse, donnant l'impression du plus parfait détachement, il laisse négligemment jouer ses doigts dans les mèches soyeuses des longs cheveux de sa compagne qui, en nattes abondantes, viennent caresser son visage. Il se laisse griser par les effluves de ce corps rendu moite par l'ardeur de l'étreinte, charmé par son sourire radieux. Pourtant, en dépit de cette apparence tranquille son esprit se révolte obstinément, ne serait-ce qu'à l'idée de la disparition de l'être tant aimé. Chaque fois que cette éventualité semble par trop s'imposer à lui, il se rassure en embrassant frénétiquement le flanc qu'elle lui offre et en avalant une grande bouffée des parfums secrets émanant si délicatement d'elle ! Le contact de ses lèvres sur la peau tiède et satinée le calme, estompant momentanément ses doutes. Elle, attentive, redoute son tourment. Afin de le maintenir dépendant de sa seule volonté, elle déplace alors légèrement son buste généreux et ferme pour mieux l'offrir à ses regards brûlants. Esclave consentant, il se laisse caresser par les mots, envoûter par le corps, enivrer par le nez, soumettre par le cœur.

Après un long silence chargé d'émotion, sentant qu'elle est parvenue au terme de sa confiance, il lui prend doucement la main en chuchotant :

— Va poser tes papiers.

Sans se faire prier, elle s'exécute. En deux bonds elle revient s'étendre près de lui, blottissant sa tête au creux de son épaule.

Se tournant vers elle, emprisonnant son délicat visage entre ses mains puissantes, il l'embrasse tendrement sur le front. Puis, d'une voix ferme qui se veut solennelle, il déclare :

— Si un jour, comme ultime preuve d'Amour, tu attends que je te donne la mort, quoique cela puisse m'en coûter, je te promets que tu pourras compter sur moi !

Le limpide regard clair de la jeune femme se trouble d'une larme de bonheur. Leurs bouches se cherchent, se soudent, échangent un baiser passionné. Leurs corps frémissants se cherchent, se retrouvent, s'enlacent avec fougue, roulent sur le lit, se laissent emporter jusqu'à l'aube, par la houle d'un désir sans cesse renouvelé...

Dès son éveil, elle se lève silencieusement et retourne vers le secrétaire. Tout en mettant de l'ordre dans les documents qu'elle a laissés éparés dans sa précipitation de le rejoindre, elle apostrophe tendrement l'Homme :

— Pour le cas où tu devrais en avoir besoin, sache que tous les papiers nécessaires se trouveront toujours là.

Bien qu'il fasse semblant de somnoler pour ne pas l'entendre, elle n'ajouta plus rien sur ce sujet, plus jamais rien... A tel point que l'Homme fini presque par oublier sa promesse.

La vie se chargea cruellement de raviver ses souvenirs. Ils commencèrent à le torturer dès qu'elle tomba malade, avant même que la gravité du mal ne fut confirmée par un diagnostic précis. L'annonce du premier soupçon de la maladie a suffi pour le déstabiliser ! A partir de ce moment, l'éventualité de tenir cette maudite promesse se renforça jour après jour. Le couple passa sans transition du paisible bonheur de retraité au cauchemar impitoyable de la maladie que l'on pressent létale. Pourtant nul ressentiment d'injustice face à cette épreuve, mais deux attitudes diamétralement différentes.

Elle, sereine, lutant courageusement contre la maladie, confiante qu'elle ne sera pas seule pour affronter l'avenir. Puisant dans cette certitude les forces nécessaires pour livrer son ultime combat. Par ailleurs certaine d'un au-delà meilleur, elle trouvait également dans une foi simple, voire simpliste, d'apaisantes certitudes.

Lui, anxieux, déchiré entre sa promesse et son ardent désir de la préserver, de la garder vivante envers et contre tout, refusant plus que jamais l'idée d'une quelconque vie après la mort, ayant depuis longtemps fait sien le célèbre axiome : "La vie n'est qu'une étincelle de conscience entre deux néants", ne pouvant dès lors que souhaiter ardemment la prolongation de cette existence, bien qu'il la sache sérieusement compromise. Seul... désespérément seul, il se devait pourtant de choisir... Mais avait-il vraiment le choix, car pour lui l'honneur de la parole donnée primait tout ?

Aussi, après moult hésitations, il entreprit de préparer ce qu'il considérait comme l'exécution programmée de sa femme. Profitant de l'une de ses absences, il fouilla le secrétaire. Parmi les papiers il trouva une liste de médecins favorables à l'euthanasie active. Par chance celui traitant son épouse y figurait...

Était-ce vraiment un hasard ? Cette question ne l'effleura même pas, il n'y repensa que plus tard, beaucoup plus tard...

Il demanda un rendez-vous au praticien pour exposer son problème et fut soulagé de la compréhension que ce dernier lui manifesta lors de leur rencontre.

— Ce n'est pas encore l'heure d'intervenir, mais vous pouvez me faire confiance nous lui éviterons toutes souffrances inutiles. Et, le moment venu, je ferai le nécessaire.

— Non, Docteur ! Je crois que nous nous sommes mal compris. Ce n'est pas à vous de faire le nécessaire comme vous dites. C'est à moi ! Car moi seul a donné sa parole.

L'homme de l'art, surpris de cette détermination, tenta vainement de le fléchir.

— Vous devez considérer que la démarche que vous faites aujourd'hui auprès de moi vous délie de la parole donnée. Je pense que c'est ce que votre femme attendait de vous.

Avec émotion l'Homme s'expliqua :

— Vous avez certainement raison Docteur, mais ce n'est pas si simple. Je ne sais pas si je serai capable de survivre aux remords ? Si, une fois l'acte irrémédiable accompli, je ne vais pas me retourner contre moi... Et si c'était vous l'Exécuteur des basses œuvres, pourrais-je supporter de vous savoir vivant ? Non, Docteur, c'est bien à moi, à moi seul qu'il appartient d'assumer toute la responsabilité de cet acte. Tout ce que je vous demande c'est, le moment venu, de me procurer les moyens qui assureront la sérénité de sa fin... et qui lui éviteront toute souffrance inutile... je vous en conjure...

L'Homme ne put retenir un sanglot, il laissa rouler lentement une larme sur sa joue ridée. Ému, le médecin lui remis une fiole et les indications d'usages !

Perdu dans ses amers souvenirs, l'Homme fut tiré de sa torpeur par un léger mouvement de la malade. Aussitôt il s'approcha d'elle. Quêtant une parole, il plongea son regard bienveillant dans le sien. Le doux visage de la femme s'illumina d'un doux sourire confiant.

— Chéri, je crois qu'il est l'heure !

Bien qu'il conserve un visage impassible, tentant même de sourire à la malade, l'Homme avait compris le terrible message qu'il redoutait. Maintenant il lui appartenait d'agir...

D'un pas lent il se rendit à la cuisine. En haut de l'armoire il trouva la fiole. Meticuleusement il compta dans un verre le nombre de gouttes prescrites, les mélangea avec un peu de jus d'orange avant de revenir vers le lit. Il tempéra le verre dans sa main, puis il aida la malade à s'asseoir.

Souriante et confiante, pendant qu'il s'efforçait de la mettre à l'aise, elle le caressait de son chaleureux regard. Avant de boire d'un trait la potion qu'il lui tendait, tendrement... et pour la dernière fois, elle lui dit...

— Je t'aime !

Peu après il sentit la pression qu'exerçait la petite main décharnée qu'il retenait prisonnière dans la sienne, lentement se relâcher. Elle était toujours souriante, mais ses yeux étrangement vides ne le regardaient plus... La Mort venait d'accomplir son œuvre...

L'Homme fut alors saisi de vertige. Le monde s'agitât brusquement autour de lui, se déroba à sa compréhension, à son entendement. Les objets semblaient le fuir, se déformant devant ses yeux. S'allongeant ou se rapetissant à chacun de ses mouvements. Il se crut enfermé dans un palais des glaces, comme on en trouve dans les fêtes foraines et d'où, prisonnier, il ne parvenait pas à s'extraire. Une étrange musique retentissait dans l'espace, faisant vibrer les objets, accentuant encore son trouble. Ses muscles refusaient de lui obéir, il se sentait las... très las... Comme si brusquement une écluse c'était ouverte à l'intérieur de lui, libérant dans un effroyable tumulte toutes ses forces vives, le gardant cruellement conscient, mais inerte. Combien de temps resta-t-il immobile près du lit, le regard fixe, tenant délicatement dans ses mains rugueuses la main d'ivoire de la défunte ? Nul ne pourra jamais le dire.

C'est seulement vers la fin de l'après-midi que le médecin, s'arrêtant chez eux en rentrant de sa tournée, le découvrit ainsi dans cette même posture. Malgré la bienveillante sollicitude du praticien, il demeura hagard, comme tétanisé, et rien ne put le tirer de sa profonde torpeur. Ni l'arrivée de son fils, ni même la présence des croque-morts. Il assista sans réagir à la mise en bière de la chère défunte. Puis il resta prostré toute la nuit au chevet du cercueil, sans dormir, ni s'alimenter. Sa douleur muette faisait peine à voir, aussi personne n'osa-t-il contrarier le pathétique vieillard.

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent n'apportèrent pas une sensible modification de son comportement. Tout au plus sa bru parvint à le faire manger un peu, si peu. Mais, malgré

tous leurs efforts, les seules paroles que ses enfants réussirent à lui tirer composaient une triste litanie, qu'il se répétait à lui-même et à laquelle, avec le temps, personne ne prêtait plus attention :

— Et dire que c'est moi, oui... c'est moi qui l'ai tuée... Mon Dieu punissez-moi pour ce crime.

Cette cruelle petite phrase il la prononçait comme un radotage deux ou trois fois avant de se replonger, parfois pour plusieurs jours, dans un mutisme obstiné.

Si de prime abord sa bru avait compris la douleur du vieillard et avait cherché à lui témoigner son affection, avec le temps elle s'était lassée. Sa lassitude, devenant de l'exaspération, la conduisait parfois à des gestes d'humeur. A tel point qu'elle en était arrivée à souhaiter le placement du vieillard qu'elle ne supportait plus. D'abord à mots couverts, puis de plus en plus ouvertement, elle avait enjoint son mari de prendre une décision !

— Cette situation n'a que trop duré, s'acharnait-elle à répéter. Si tu veux préserver ton ménage, maintenant tu dois choisir... C'est Lui ou Moi !

En dépit de ces incessantes disputes, le mari remettait toujours à plus tard une décision définitive. Il arguait que dans des pathologies comme la sienne, la guérison pouvait survenir à tout instant.

En fait l'Homme avait depuis peu repris pied dans notre réalité. Sa raison encore chancelante connaissait une nouvelle émergence. Seulement, au moment où s'apaisaient les affres d'un cruel cauchemar, il se retrouvait plongé au centre d'un imbroglio d'incompréhension qui menaçait de déchirer sa famille. Les scènes entre les époux devenant toujours plus violentes, il sentait son fils sur le point de succomber à l'incessante pression exercée par sa bru, quitte d'ailleurs à le lui reprocher plus tard.

Aussi, plutôt que d'avouer sa convalescence décida-t-il de prolonger son mutisme pour se donner le temps de trouver une solution.

L'Homme toujours assis sur le banc de pierre, face à l'abîme ensoleillé, tourne rapidement les pages du cahier qui retrace dans le menu tous ces moments pénibles. Jamais il ne pourra les oublier. Jamais il ne cherchera à les effacer de sa mémoire.

Ces pages qu'il lit et relit jour après jour. Ces pages retraçant les heures les plus douloureuses de son existence, il ne les a pas écrites au jour le jour, mais seulement après avoir réussi à "s'enfuir" de chez son fils. La seule évocation du mot fuite le bouleverse au point que des larmes lui montent aux yeux. Pourtant, c'est bien d'une fuite dont il s'est agi !

Ce journal il a commencé à le tenir, seulement après son départ. Chaque soir à l'étape, avant de chercher un repos bien mérité, il a scrupuleusement écrit les événements du jour. Puis, jusqu'à ses dernières forces, il a transcrit de mémoire son souvenir de ce qu'il nomme "les jours perdus... les jours maudits..."

Le journal s'achève à la dernière page de cette relation, celle qui évoque le dernier jour perdu... le dernier grand tournant de sa vie. Chaque fois qu'il relit son cahier, il bute sur cette page, la relisant avec émotion, bien qu'il puisse sans peine la réciter de mémoire.

L'Homme, pour ne pas faillir à l'habitude, se replonge dans sa lecture, égrenant à haute voix comme une litanie, ce passé religieusement consigné.

"Samedi 20 mars.

Ce soir une nouvelle scène a éclaté entre les enfants. Elle n'a pas été plus violente, ni plus décisive que les précédentes, mais elle a force de symbole, car elle sera la dernière que je supporterai. Demain, au déjeuner, je leur annoncerai la nouvelle. Puis, enfin... je partirai sur les routes, en empruntant le chemin de la Rédemption !

Dans l'ombre j'ai tout préparé, profitant des absences de plus en plus fréquentes de ma bru, j'ai contacté le Docteur. Tout d'abord surpris de ma guérison spontanée, il m'a ensuite offert et prodigué son aide. Grâce à lui tout est prêt, les moindres détails sont réglés. Chez nous, sur les lieux même du crime. Mon sac m'attend. Je n'aurais qu'à me changer, fermer ma porte et partir..."

"Dimanche 21 mars.

Cette dernière nuit parmi les miens a été particulièrement longue et pénible. N'ayant pu trouver le sommeil, je me suis levé avec les premières lueurs de l'aube. Puis, sans bruit, à la cuisine j'ai préparé le petit-déjeuner. Après quoi je suis descendu prendre le journal dans la boîte aux lettres. Des gestes anodins, jadis mon quotidien et qui sont aujourd'hui pour moi une véritable résurrection.

Dès l'instant où tout fut prêt, l'attente me parut interminable. Autour de moi les objets semblaient figés dans un sommeil éternel. Comme si le temps, en réponse au poète, avait suspendu son vol. Pas un bruit pour troubler la quiétude de ce premier dimanche de printemps. Même les oiseaux s'accordaient une pause. Comme engourdis, refusant d'annoncer le clair matin, renonçant au joyeux tintamarre qui orchestre habituellement leurs jeux amoureux. Dans ma poitrine mon cœur battait la chamade, ma tête résonnait du flux bouillonnant de mon sang, mes oreilles bourdonnaient, alors que des frissons parcouraient mon corps, secouant mon échine. Bien qu'impatient, j'attendais immobile assis sur une chaise de la cuisine. Incapable de faire quoi que ce soit, anxieux d'annoncer mon départ, redoutant de me laisser fléchir au dernier moment. Toute l'argumentation que j'avais maintes fois ressassée, me semblait brusquement vide de sens. Qu'allait-elle devenir face à l'échéance... face aux autres... face aux miens...

Dans son berceau, le bébé s'est mis à pleurer ! D'abord de petits cris plaintifs, prolongement probable d'un rêve inachevé, puis devenant plus stridents pour mieux crier famine.

Les pleurs d'un enfant ne laissent personne insensible. Ils ont, dans le cri qui les accompagne, je ne sais quoi qui nous interpelle, qui capte notre attention, qui nous empêche de les ignorer. En vertu de notre degré d'attachement et de notre disponibilité, nos sentiments et nos réactions divergent. Pour la mère c'est l'instant privilégié de témoigner l'Amour ineffable qu'elle lui porte. D'autres, les femmes en général, se laissent attendrir, échangent affectueusement avec l'enfant des regards et des sourires de connivence. D'autres enfin, surtout si les pleurs se prolongent, marquent de l'agacement, voire parfois de l'exaspération.

Ce matin, ils résonnaient comme le prélude à des moments décisifs. Je les voulais porteurs de reconnaissance et de soulagement. Enfin, après une si longue "absence", il n'était plus question pour moi de subir, mais à nouveau d'affronter le destin !

Avec les cris du bébé la vie était revenue. L'odeur du café et celle du pain chaud, accompagnées des bruits de la maisonnée qui s'éveille, avaient chassé mon anxiété.

La première personne à me rejoindre fut ma petite-fille. De prime abord, en me voyant m'affairer à la préparation du petit déjeuner elle ne marqua aucun étonnement et me lança son habituel et tonitruant :

- Bonjour Grand-père !
- Bonjour ma Chérie.
- Tu parles aujourd'hui ?
- Je te parle et je t'embrasse !
- Alors moi aussi...

Deux sonores baisers ponctuèrent ce dialogue avant que la petite ne s'enfuit vers les chambres en criant :

- Grand-père parle ! Grand-père parle !

La voix courroucée de sa mère lui répondit assourdie :

- Tais-toi un peu, tu vas réveiller toute la maison. Tu as déjà fait pleurer ton petit frère, ça ne te suffit pas ?

Rien ni fit, tout au plus la petite baissa-t-elle un peu le ton, mais elle poursuivit la proclamation de la grande nouvelle.

Mon fils, attiré par tout ce joyeux remue-ménage, ne tarda pas à me rejoindre.

— Dis-moi, c'est bien vrai tu parles ?

— Oui, c'est vrai.

— Enfin !

La gorge nouée par l'émotion, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, des larmes de bonheur plein les yeux. A tel point que sur l'instant, j'aurais presque renoncé à mon projet. Malheureusement mon regard a croisé celui de ma bru qui, courroucée, pénétrait dans la cuisine en nouant sa robe de chambre. J'ai immédiatement compris qu'une irrémédiable césure nous séparait. Que rien, ni personne ne pourrait plus nous rapprocher. J'en étais responsable, je devais partir... Il était temps de me reprendre. Mettant un terme aux effusions de tendresse, je les invitais à venir prendre leur petit-déjeuner.

— Allons les enfants, venez vite, tout est prêt.

Très emprunté, trouvant difficilement mes mots, j'ai profité des quelques instants où chacun garnissait son assiette pour leur faire part de mes projets. Mes intentions, je les récitais sur un ton monocorde, comme une poésie bien apprise, mais dont le contenu échappait à mon entendement. Ou pire, comme si mon propos était vide d'intérêt.

La petite, en butte à une confiture de cerise se dérobant à sa cuillère, ne releva même pas la tête.

Mon fils, incrédule, ne prononça pas un mot. Il resta un long moment immobile, comme figé.

Par contre le regard glacial que ma belle-fille n'avait pas cessé de poser sur moi depuis mon "retour", sembla se réchauffer quelque peu. Comme si mes paroles la soulageaient, lui ôtant un grand poids. Je pouvais lire en elle, déchiffrer sans peine ses pensées.

— Ouf ! Il a compris. Il va partir. Enfin je vais en être débarrassée. Définitivement...

Mon fils dû parvenir à la même conclusion, puisqu'il ne tenta rien pour me retenir. Pas une parole reconfortante, ni un geste de tendresse. Tout au plus, sa joie s'était envolée. Son visage fermé trahissait un profond désarroi.

Dans de telles conditions, je jugeais inutile de prolonger mes adieux. Sitôt le petit-déjeuner avalé, j'ai embrassé tendrement mes petits-enfants, gardant au cœur la secrète et terrible pensée de les voir pour la dernière fois. Puis j'ai pris congé de ma belle-fille, l'assurant de mon affection. Pour sa part, elle jugea superflue la moindre effusion. Elle semblait encore sur la défensive, craignant probablement un retournement de dernière minute. C'est avec le douloureux sentiment d'être de trop que j'ai quitté leur maison. Accompagné de mon fils, je suis parti en direction de chez moi.

Parvenu au pied de l'immeuble nous avons eu une dernière explication.

— Tu pars à cause d'elle ?

— Non, je pars à cause de moi, parce que j'ai tué ta mère et que je dois expier mon forfait. J'ai commis une grave erreur. Je me suis enfermé dans un mutisme qui n'a rien réglé. Bien au contraire, il a divisé ma famille au point de la faire éclater. Il te faudra du temps pour réparer ce que j'ai détruit. Ta femme n'est en rien responsable de tout ce qui est arrivé. Implore pour moi son pardon. Oubliez jusqu'au souvenir de mon nom.

— Papa, tu ne peux pas partir comme ça. Je t'aime, les enfants t'aiment ! Je t'en supplie... reste avec nous. Ensemble, nous pouvons tout reconstruire. Pense aux petits, pense à Maman !

— Je t'en prie, laisse-moi partir. Au fond, tu sais bien que j'ai raison.

Sans le regarder, je suis entré dans l'allée. Tout en montant l'escalier j'ai entendu ses sanglots. J'ai tenu bon... mais à quel prix !

Un peu plus tard, j'ai poussé ma porte, la refermant définitivement sur mon passé. Le cœur gros je suis parti sur les chemins. Non sans avoir auparavant accompli les gestes rituels que je m'étais fixés.

En premier lieu je me suis rendu à la cathédrale de Saint-Pierre de Genève. Une dernière fois avant mon périple, je suis allé m'imprégner de l'image de Saint-Jacques se matérialisant dans la pénombre de l'abside grâce au génie des maîtres verriers du XVe siècle et surtout admiré la stalle sculptée du cœur le représentant. Dans le site archéologique, au centre de la crypte circulaire romane, j'ai caché une coquille Saint-Jacques. Puis, je suis allé me recueillir sur la tombe de ma femme. Je lui ai dédié mon voyage. Avant de la quitter, peut-être pour toujours, j'ai soulevé la stèle pour glisser dessous une seconde coquille. Ensuite, comme un automate, j'ai parcouru sans les voir les premiers kilomètres de mon périple, serrant dans ma main moite une troisième coquille.

Au soir du premier jour, je peux dire que l'Aventure a un arrière-goût d'amertume. Mon Dieu que le sac était pesant ce jour-là ! Mais c'est le prix à payer pour expier mes fautes."

L'Homme se redresse, contemple l'abîme s'ouvrant devant lui. Accaparé par l'évocation de ses souvenirs le temps a filé très vite, trop vite. Surtout qu'en cette saison dans la montagne le soleil se couche tôt, cédant la place à de longues nuits sombres et fraîches.

L'Homme redoutant que les pluies ne reprennent, recherche des yeux l'éventualité d'un havre à proximité. Il aperçoit au loin une masure de pierre, accrochée aux escarpements de la montagne semblant à même de satisfaire ses besoins. Mais cette bergerie lui semble très éloignée, surtout que le chemin y menant traverse plusieurs éboulis, le rendant sinon impraticable, tout au moins difficile.

Il a beau pester contre cette vieille femme, rencontrée par hasard la veille et l'ayant orienté vers ce chemin abandonné, il doit se mettre en route immédiatement s'il veut rejoindre ce couvert avant la nuit.

En quittant la clairière il repense aux circonstances de cette étrange rencontre. La veille au soir, il était parvenu au pied du col de Roncevaux, plus précisément à la croix de Gibraltar. Cette stèle symbolique, ornée de la croix chrétienne, de l'étoile de David et de la coquille de saint Jacques. Elle marque depuis des siècles le carrefour des trois routes du nord parcourues par les jacquaires, celle de Tours, celle de Vézelay et enfin celle du Puy en Velay. De là, logiquement, il aurait dû se diriger vers le col qui culmine à un peu plus de mille mètres d'altitude. Au lieu de cela, il décide de se diriger vers l'est et de rejoindre la quatrième route, celle d'Arles, afin de franchir la montagne par le col du Somport. Passage certes plus traditionnel, l'obligeant néanmoins à revenir par des chemins de traverse sur la vallée d'Aspe et de gravir un col de plus de mille six cents mètres d'altitude. Bien sûr, il prévoyait bien de faire une, voire deux étapes supplémentaires. Seulement, il avait escompté le beau temps...

Désorienté, il recherchait depuis plusieurs heures son chemin. Malgré un ciel bas, il tentait de s'orienter en suivant la marche du soleil. Après plusieurs jours passés dans la montagne, il se trouvait vraisemblablement sur le versant espagnol. Logiquement il lui restait à sortir des Pyrénées, en empruntant la route de l'ouest, presque jusqu'à l'océan... Alors qu'il pensait avoir accompli le plus dur du trajet en franchissant de nuit un col enneigé, il s'était tout bonnement perdu ! Il n'arrivait plus à se situer. Le col devait certainement relier la France et l'Espagne ! Certes, il se trouvait quelque part sur la route de Compostelle, progressant péniblement sous la pluie ! Mais où exactement ? Il était incapable de le savoir. Plus aucun repère ne lui permettait de s'orienter. Durant tous ces jours, il avait connu des conditions particulièrement difficiles auxquelles il ne s'attendait pas. De jour comme de nuit, il avait progressé dans le brouillard ou sous une pluie battante. La dernière nuit il avait campé à même le sol, sur des branchages recouvrant un tapis de neige fraîche !

Marchant plus de quinze heures par jour, il avait monté des escarpements vertigineux espérant apercevoir depuis leur sommet des lieux habités ! A chaque fois déçu, il entreprenait la descente périlleuse de l'autre versant. Puis, il franchissait à nouveau une autre vallée... puis une autre encore... L'alternance des escalades et des descentes se succédait sans fin. La montagne semblait se refermer sur lui ! En vain, il avait franchi des ravins, longé des torrents, grimpé des talus. Pour seules rencontres il avait entrevu un renard recherchant furtivement sa pitance et les silhouettes prostrées des rapaces surveillant leur territoire du haut d'un perchoir improvisé, le regardant passer, sans chercher à le voir ! Pour seules musiques, il avait entendu les hululements du vent, les cris sauvages de la forêt dont la faune se recroquevillait sur elle-même pour mieux affronter l'hiver précoce ! Ses vivres s'amenuisant, il devait impérativement rejoindre une localité. En pleine nature, se débattant vainement pour rompre la solitude pesante des lieux, il recherchait une issue. C'est alors qu'il parvint à un carrefour de trois chemins.

Loin de lui fournir une solution, cette bifurcation ne fit qu'accroître sa perplexité. Au point qu'il ne remarqua pas tout de suite une vieille femme assise sur une souche, légèrement en contrebas du chemin qui s'ouvrait devant lui.

Vêtue pauvrement d'une longue et ample robe noire taillée dans un tissu grossier, elle portait sur le devant un tablier de dentelle blanche sur lequel se détachait le crucifix d'argent d'un chapelet de perles pendant à son cou. Un fichu de soie, aux couleurs passées, enveloppait la tête et les épaules ce qui, de loin, conférait à la vieille l'attitude frileuse d'une madone italienne.

L'apercevant enfin, il se dirigea vers elle en souriant. Bien que ne parlant ni l'espagnol et encore moins le basque, il savait pouvoir se faire un peu comprendre.

— Buenos Dias Señora, el camino d'Estella, por favor ?

Elle tourna vers lui son visage ridé. Il fut frappé par la laideur des traits. Elle ressemblait à l'image que l'on se fait habituellement des sorcières dans les contes pour enfants. Tout y était, les yeux sombres et perçants, aux paupières lourdes, le nez long et crochu formant comme une tenaille avec le menton proéminent, les joues flasques parsemées de verrues où poussaient des poils longs et durs ; la bouche en retrait, comme aspirée de l'intérieure, abritant une unique dent noire !

Un son bizarre ou plus précisément un sifflement s'échappait de sa bouche. L'Homme mit du temps pour comprendre ce qu'il signifiait.

— El camino francés ! El camino francés !

Avec insistance elle lui indiquait le chemin remontant en direction du flanc de la montagne.

Saisi par un étrange pressentiment, l'Homme hésita. Ceci eut le don de fâcher la vieille. Elle se mit à gesticuler de plus bel en vociférant de plus en plus fort.

— El camino francés ! El camino francés !

L'Homme prenant le parti de s'éloigner au plus vite, la remercia d'un signe de la tête, et s'engagea sur le chemin indiqué. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, il se retourna. La vieille avait disparu comme par enchantement. Il avait beau scruter les environs, elle n'était plus nulle part. Se disant qu'après tout, ce chemin en valait bien un autre, il reprit sa lente progression. Il chassa rapidement le trouble qu'il venait de ressentir. Ce devait être une conséquence des journées pénibles vécues dans la montagne. D'ailleurs ce n'était pas si bête de monter. En prenant un peu de hauteur, il pourra de nouveau s'orienter, peut-être trouvé un gîte pour la nuit et pourquoi pas des provisions de bouche, surtout que les siennes sont pratiquement épuisées.

Curieusement, depuis cette étrange rencontre, il n'a plus rencontré âme qui vive, ni aperçu le moindre chemin de traverse. Malgré cela, après avoir passé la nuit en pleine forêt, sous un précaire abri de branchage, stoïquement l'Homme a poursuivi sa route jusqu'à la clairière.

Mais maintenant transi, il aspire à sécher ses vêtements, à rejoindre le monde habité pour se ravitailler.

Il lève la tête, regarde le couchant. Il est déjà tard, sur l'horizon montagneux le soleil joue à cache-cache au travers de la couche de nuages. Avant de disparaître derrière les hautes cimes, il prolonge l'éclat de ses feux en un rougeoyant crépuscule. Toute la montagne semble un instant s'embraser. Puis, très vite l'ombre s'installe. Comprenant qu'il ne pourra pas atteindre la bergerie avant la nuit, l'Homme s'assure de quelques repères pouvant lui permettre de progresser dans l'ombre. Car il compte bien poursuivre sa marche, sachant que la lune se lèvera tôt et que si le ciel reste un peu dégagé, sa lumière sera suffisante.

CHAPITRE 2

*La Conscience est la finalité
du processus de vie...*

L'ÉTRANGE RENCONTRE

La nuit est maintenant complètement tombée. Les étoiles se sont allumées une à une au firmament. Habituellement l'Homme s'amuse à les reconnaître et à nommer les constellations qu'elles forment. Mais aujourd'hui le cœur n'y est pas, toute son attention est accaparée par un seul but, qu'il s'est lui-même fixé. Atteindre rapidement la bergerie aperçue depuis la clairière !

Au bord de l'épuisement, seule son implacable volonté le fait encore avancer. Comme si quelque chose de mystérieux l'attirait irrésistiblement vers ce tas de pierre informe, à peine entrevu ! Comme si un magnétisme puissant, capable de modifier son comportement, s'en dégageait.

Depuis le départ de Genève c'est la première fois qu'il se soumet à des contraintes aussi dures. Jusqu'à ce jour il ne s'est jamais laissé dicter d'autres rythmes que ceux de son pas et de son corps. Dormant quand il était fatigué, marchant, de jour comme de nuit, mais surtout sans hâte. S'arrêtant à tout moment pour contempler et écouter la Nature sous toutes ses formes. Acceptant tous détours pour rechercher un fossile, humer le parfum d'une fleur, surprendre l'éveil d'un animal... Pouvant rester de longues heures en contemplation devant les flots limpides d'un ruisseau !

Car l'Homme contrairement aux pèlerins de jadis, ne suit pas un itinéraire précis. Le temps lui importe peu, ses pérégrinations le conduisent d'une route à l'autre, apparemment sans raison. Revenant très souvent sur ses pas, parfois sur de très longues distances, il semble errer sans but. Ce qui reflète une certaine réalité, car ce qu'il aime entre tout, c'est la solitude du chemin, la quête du passé, la fuite du présent, se retrouver seul en pensée avec Elle. Mais surtout, il n'accepte aucune contrainte, n'ayant de visites aux humains que celles des églises, cathédrales chrétiennes, temples romains, lieux de cultes druidiques ou énigmatiques sites préhistoriques.

L'Homme suit les routes des jacquaires du nord au sud, d'est en ouest à la rencontre du roman, cet art de la pierre sobre rehaussé par tout l'éclat de la nouvelle sculpture qui envahit les façades des sanctuaires et les cloîtres dès le XI^e siècle. Que ce soit à Sainte-Foy-de-Conque, la cathédrale du Puy ; à Saint-Roque d'Aubrac ; à Notre Dame-du-Port de Clermont-Ferrand ; à Sainte-Trophine d'Arles ; à Notre Dame des Sablons d'Aigues-Mortes ; à Saint-Guilhem-le-

Désert ; à Saint-Michel-de-Cuxa en Roussillon ; à Issoire dans le Puy-de-Dôme ou à Maguelone, fantôme de ruines, oublié quelque part sur la côte du Languedoc ou alors par hasard, aux détours des chemins, avec la découverte inattendue d'une chapelle, parfois d'un cloître, souvent désaffectés, trop souvent à l'abandon. Cette énumération bien que sommaire, cache la valeur que l'Homme attache à tous ces lieux sacrés. Il ne s'agit pas pour lui de passer par ces endroits, de seulement les voir et de les visiter. De pouvoir dire comme certains, j'ai fait telle ou telle visite, je suis allé à... Non, l'Homme cherche à comprendre les messages transmis par ces livres de pierre ! Il veut les déchiffrer sous le lierre qui parfois les engonce afin d'être en mesure d'accaparer une parcelle de leur rayonnement. A chaque visite d'un site, son approche est identique. Dès son arrivée dans la région, il parcourt en tous sens les alentours du monument pour découvrir l'incrustation des bâtiments dans la nature, leur intégration dans le paysage. Il traque la cohérence des bâtisseurs. Cet examen attentif détermine à ses yeux la valeur intrinsèque du site. Pour mériter son intérêt, jamais la construction ne doit heurter l'harmonie naturelle, au contraire, elle doit s'y intégrer, mieux elle doit l'embellir ! Afin d'appréhender au mieux les valeurs esthétiques de l'ensemble dans leur complexité et leur contradiction savamment préservées et toujours hermétiques au profane, l'Homme s'approche lentement des constructions. Il cherche à comprendre les choix des bâtisseurs, car pour eux le lieu et l'orientation avaient une signification essentielle. Certes, il y avait les contingences fixées par l'ordre édificateur ou le maître d'œuvre, mais il y avait sous-jacent les croyances anciennes, les règles immuables bien que non écrites des anciens cultes ! Suivant la période de l'histoire, l'église chrétienne amalgamait ou réprouvait ces piétés, pourchassant leurs prêtres. Afin d'éradiquer le pécher, elle imposait des règles strictes pour ériger de nouvelles constructions, allant jusqu'à défigurer tout ou partie de certains monuments antérieurs ! Rien ne semblait permettre d'échapper à cet anéantissement voulu et programmé par la papauté ! Pourtant pendant des siècles l'opposition demeure latente parmi les populations contraintes à abandonner la foi de leurs ancêtres. Désormais, plus ou moins secrètement, il appartenait aux seuls bâtisseurs et autres compagnons sculpteurs, forgerons et verriers d'assurer la pérennité de traditions essentiellement orales ! Ils vont durant des siècles symboliquement perpétuer les messages de cette foi millénaires. L'ensemble des ornements et des parements des édifices dédiés au culte était sensé raconter l'histoire de la nouvelle foi à une population illettrée. Parmi les représentations prescrites ou tolérées, les artisans amalgamaient les symboles ancestraux. La populace, mieux que le clergé érudit et souvent étranger à la région, savait déchiffrer ces messages cachés et ainsi les perpétuer !

De visite en visite l'Homme accroît ses connaissances occultes dans les domaines de l'architecture et de l'ornementation moyenâgeuses. Il s'étonne des nombreuses similitudes qu'il constate entre les différents sites visités. Que ce soit dans les règles fondamentales de la construction ou dans les détails de l'ornementation. Au premier degré, il y a bien visibles les préceptes officiels de l'église. Ceux que personne ne peut ou ne doit ignorer tellement ils sont flagrants ! Puis, de manière récurrente au second degré, l'observateur attentif qu'il est devenu découvre l'illustration des contes et légendes peuplant les croyances anciennes ! L'Homme relativise le hasard de ces concordances en redécouvrant petit à petit la règle simple venue du fond des âges. Celle du culte primordial, le seul qui soit vraiment universel, celui dédié à la femme élevée au statut de Déesse ! Déesse unique et prépondérante durant des millénaires dans la mystique humaine.

Parvenu au pied de l'édifice son comportement change du tout au tout. Rapidement il veut tout voir ! Il grimpe sur les tours, visite le carillon pour caresser les cloches d'airain ou d'argent porteuses des bonnes comme des mauvaises nouvelles de la communauté ! Il déambule dans le sanctuaire, s'attarde dans les confessionnaux témoin silencieux des petits et grands secrets du destin humain. Il pénètre dans la sacristie refuge des prêtres et des objets sacrés du culte. Il visite la crypte, halte temporaire des défunts en route pour l'au-delà ! Ainsi il s'imprègne des lieux et des choses. Il les place dans leur contexte général comme dans leur configuration quotidienne. Ensuite, commence l'étude minutieuse de chaque détail qu'il passe au crible de l'observation attentive ! Seule l'observation permet de déterminer la symbolique, de la dissocier du pragmatisme. Au besoin, de lui retirer la gangue qui l'enserme. Chappe liturgique ou mutilation

imbécile volontairement imposée par le clergé ambitionnant de la mettre en concordance avec la nouvelle foi, de corriger le message dont elle était porteuse à l'origine ! L'Homme recherche également la lumière originelle. Celle demeurée inchangée depuis la construction, celle des vitraux et des accès. Il imagine les couleurs disparues ou passées recouvrant les murs. Il écoute la voix de l'orgue accompagnant les fidèles sur le chemin de la vie. Dont chacune des étapes importantes s'harmonise à une intonation propre de l'instrument, plaintive, langoureuse, craintive, enjouée, martiale. Pour eux, elles sont baptême, communion, mariage. Elles sont aussi réconfort dans la souffrance, le doute, la maladie et la mort... Mais jamais elles n'ont tant de puissance et de beauté que lorsqu'elles répandent la grande nouvelle de la Résurrection ! Ainsi, à la fin de l'office, lorsque les portes grandes ouvertes du sanctuaire les laissent s'envoler par monts et par vaux, elles vont fertiliser les âmes empreintes du doute...

De longues heures durant, l'Homme demeure en contemplation devant les sculptures qu'il détaille une à une. A l'intérieur comme à l'extérieur, du jeu de la lumière provenant du ciel ou des verres colorés des vitraux dépend le rayonnement mystique de l'œuvre. Jadis, grâce au sculpteur, elle a pris forme. Une fois mise à sa place, les variations même imperceptibles de la lumière, lui offre une palette infinie d'expression. La pierre et le bois s'animent au gré de cette seule fantaisie, ils prennent vie ! La pierre devient vivante, chaque détail prend de l'importance. Un signe quelconque mérite dès lors toute son attention. Le bois quant à lui apporte une variété infinie de touches supplémentaires par l'effet de ses veines, reflet de sa vie antérieure et de sa patine, marquant le passage du temps ! La nature a façonné, l'artiste a modelé, respectant le tumulte des ans inscrit dans la matière, le rehaussant parfois !

L'Homme vient ainsi se recueillir de jour comme de nuit. Le soir venu, se laissant parfois volontairement enfermer pour être mieux à même de percevoir la respiration du sanctuaire. Car pour l'Homme ces lieux respirent. Ils se nourrissent aussi, de la foi des hommes ! Ils s'abreuvent également, de leurs larmes ! Ils vibrent de leur voix psalmodiant la prière et chantant les cantiques ! Ils s'enrichissent de leur savoir-faire... de leur art... Ces lieux protègent la beauté cachée des hommes, car ils en sont l'Espoir... Après chacune de ses visites, l'Homme s'émerveille de tant de perfection. Il s'étonne aussi ! Et si l'œuvre était en fait prédestinée ? Si le sculpteur ne faisait tout simplement que libérer l'œuvre d'une enveloppe protectrice ? Ce questionnement n'entame en rien l'admiration et l'humilité qu'il éprouve face à la foi de ces bâtisseurs ! Une grande fierté aussi, d'être l'un des multiples maillons de la longue chaîne humaine qui s'étend par-delà les siècles. D'une origine qu'il voudrait bien connaître, à un futur qu'il se refuse à admettre.

Alors l'Homme se perd en Dordogne pour mieux retrouver l'HOMME ! L'homme dépouillé de tous ses faux-semblants !

A Lascaux, après avoir admiré la salle des Taureaux, il se recueille dans la Nef, encore troublé par les mystères qui hantent l'Abside.

A Sergeac il visite un à un les abris sous roche, s'arrêtant plus longtemps à l'abri Reverdit pour en admirer la frise sculptée.

Aux Eysies, véritable capitale de la préhistoire, c'est la poignante rencontre avec Cro-Magnon, cet ancêtre tellement contemporain !

A Rouffignac il chasse le mammoth et le rhinocéros à toison laineuse en compagnie des magdaléniens.

Prolongeant son séjour il visite le boyau du Gabillou, admirant au passage quelques gravures de l'homme de Solutré ; le Fourneau-du-Diable où, ému, il passe ses mains nues sur les corps de deux aurochs sculptés dans la roche ; les grottes de Villars et de Teyjat, ainsi que le gisement de Roc-de-Sers, autres hauts lieux de l'art pariétal.

Il passe enfin par Saint-Front-de-Domme, restant pantois devant la puissante figure de mammoth sculptée à quatre mètres du sol, il y a plus de 20.000 ans ; par Cougnac et sa représentation du Mégacéros gigantus, ce cerf aux impressionnantes ramures et par Pech-Merle où, sur plus de deux kilomètres de galeries, il peut poursuivre le cheval de Solutré, ancêtre asiatique des chevaux camarguais.

Dans l'Ariège, il découvre les bisons blessés de Niaux et la femme aux yeux fermés du Mas-d'Azil.

Dans les Hautes-Pyrénées, il est décontenancé devant les négatifs des mains mutilées de la grotte de Gargas, reproduite au pochoir il y a 25.000 ans.

Mais il connaît sa plus vive émotion dans les Pyrénées orientales, à la Caune de l'Arago. Là où vivait, il y a 450'000 ans, l'homme de Tautavel, cet Homo erectus européen !

Et ce périple est loin d'être achevé, puisque l'Homme se promet, une fois en territoire espagnol, de suivre le littoral. De passer par Ekaïn, Altxerri, Santimamine et Altamira. Retrouver cette peinture rupestre chargée d'émotion, ces artistes anonymes qui l'ont tracée et dont l'œuvre force au respect unanime. A chacune de ses rencontres avec la préhistoire, l'Homme met la même dévotion à retrouver les traces du culte originel, qu'il n'en témoigne lors de ses visites pour comprendre les sites moyenâgeux ! Il s'évertue patiemment de remonter jusqu'à sa source bienfaisante. C'est sa manière à lui de rendre hommage au seul Amour de sa vie !

Dans la longue préhistoire, la représentation pourtant épisodique de la Déesse Mère supprime les statues à l'effigie de la Vierge. Traces infimes, mais combien essentielles, c'est à elle qu'est dédiée la première invocation collective... signe précurseur du premier culte ! Dès avant la sédentarisation humaine, portée par la dévotion unanime de la multitude, cette croyance fondatrice s'est rapidement propagée. Ubiquiste, pendant des millénaires elle a régné sous d'innombrables apparences sur toutes les populations nomades parcourant le monde. Les découvertes de statuettes d'os ou de pierre en témoignent magistralement ! De nos jours, certaines populations ont su la conserver vivante. D'autres au contraire, s'en sont éloignées ! De nouvelles religions, notamment les grandes religions monothéismes, se sont ingénies à la mystifier. Jamais pourtant les clergés ne sont parvenus à éradiquer son souvenir. Même tenu, il perdure dans l'inconscient collectif, prêt à ressurgir à tout moment sous une forme ou sous une autre ! Ainsi en Egypte, les fidèles vénéraient la Grande Isis, celle-là même que l'on retrouve dans nos églises chrétiennes sous l'apparence de la Vierge Noire gardienne mystérieuse de nos cryptes à laquelle on associe parfois Marie-Madeleine l'épouse déniée du Christ !

Au cours de ses pérégrinations préhistoriques, l'Homme retrouve avant tout la Nature encore sauvage. Cette nature toujours appelée de ses vœux, mais si lointaine à l'habitant des villes qu'il a toujours été. Bien sûr, au cours de son existence, il n'a cessé de s'y promener. Mais son esprit accaparé par les soucis du citadin, n'a jamais su la voir et lui restituer la place prépondérante qu'elle devrait occuper dans nos existences ! Maintenant il sent chaque jour la Terre palpiter sous ses pieds. Sur le bord des chemins, il en découvre les vrais parfums, les authentiques saveurs et les derniers secrets pour un temps encore préservés. Le Soleil et la Lune rythment désormais le cours de sa vie. Les étoiles du firmament protègent ses nuits en accaparant son esprit par les mystères dont elles scintillent. Chacune d'elles semblent lui dire : Je brille du feu de Prométhée, je suis et resterais toujours pour toi une question sans réponse, une énigme ! Le vent, la pluie et la neige mordent sa chair avec délectation. Il apprend juste à s'en protéger quand l'agression devint par trop fouguese et par-delà dangereuse ! Il sait désormais dans sa chair pourquoi la vie a besoin de l'air, de l'eau et du froid comme du chaud pour se parer de toutes ses inégalables beautés ! Il découvre que la beauté par elle-même n'a pas de sens. Pour atteindre la perfection la Nature doit avant tout se parer de la fonctionnalité ! La beauté surgit de l'utilité ! Ainsi, même les insectes coprophages méritent-ils toute son attention et son émerveillement ! Paré de cette liberté nouvelle, il laisse constamment son esprit s'égarer à son gré sur le chemin tortueux de l'observation et de la découverte... A chaque seconde, il rencontre la vie sous toutes ses formes, sous ses aspects les plus inattendus. Depuis son départ, il vit en symbiose avec la Nature, il la comprend enfin. Il en fait partie... totalement !

Qui pourrait imaginer, que cet être curieux de tout, attentif à la trace de vie la plus tenue, à la plus infime parcelle d'histoire, porte infatigablement sur les chemins, le poids d'un terrible secret. Depuis le décès de son épouse, l'Homme s'est détaché du monde des humains. Les événements quotidiens, propres à notre société, n'ont plus de prise sur lui. Les joies, les peines, la fatigue, le froid, la peur, même la mort... ne le font plus frissonner. Il attend paisiblement son heure, sachant qu'elle sera la dernière, qu'elle sera la Fin. Que rien, ni personne ne pourra la prolonger dans un au-delà incertain... Son cœur est sec, uni dans la vie, séparé à tout jamais par la mort. C'est le destin qu'il a connu avec sa femme. Ce n'est pas celui qu'il avait pressenti ou rêvé.

Jamais il n'avait imaginé partir après elle et surtout que la séparation serait aussi insupportable. Aussi, jour après jour, médite-il en marchant le cruel vers de Brel : "Celui des deux qui reste, se retrouve en enfer". Mais cet enfer il l'a choisi délibérément et il le supporte comme un châtiment amplement mérité. Toutefois, ce châtiment, il le voudrait secrètement rédemption... Surtout que ce châtiment imprescriptible demeure au fil du temps un lourd fardeau qui transforme son périple en un interminable chemin de croix... En un calvaire parfois insupportable...

En reprenant pied dans la réalité, ce voyage il l'a voulu pour trois raisons majeures. En premier lieu, témoigner de l'Amour qu'il n'a jamais cessé de porter à sa femme ! Amour vivant, Amour posthume qui se confondent dans son esprit fiévreux ! Qui ne sont qu'un : Elle ! Puis, il souhaitait décrypter les traces de vie sociales ou religieuses laissées par les générations disparates des hommes au cours des siècles. Enfin, il voulait approcher la Nature afin de mieux la comprendre.

Alors pourquoi brusquement modifie-t-il ses habitudes de patiente résignation et de contemplation ? Pourquoi veut-il à tout prix rejoindre cet abri quelconque à peine discernable dans le chaos lithique environnant ? Pourquoi attache-t-il tout à coup un tant soit peu d'importance aux conditions du voyage ? Lui-même n'en sait rien et n'en veut rien savoir ! C'est ainsi... il marche, au-delà de ses forces, poussé par une volonté inébranlable qui pour la première fois le dépasse et l'étonne.

Tout est pourtant hostiles alentours. Ce chemin, rendu dangereux par les pluies, cet isolement qui commence à lui peser, le froid pénétrant qui rend ses membres gourds, la faim qui le tenaille et maintenant les éléments semblent se liguer contre lui ! Car un léger vent d'ouest c'est de nouveau levé. Lentement les nuages se sont amoncelés, cachant, d'abord par intermittence, l'astre des nuits... éteignant petit à petit la voûte céleste ! Rendant à la nuit sa couleur fondamentale...

Depuis un certain temps déjà il marche dans une obscurité totale, se guidant grâce à la seule déclivité du sentier. Rien ne laissant augurer une rapide amélioration des conditions météorologiques, il décide enfin, mais à contrecœur, de renoncer et d'établir son bivouac.

L'Homme pose son sac à terre et commence à l'ouvrir. A ce moment, alors que rien ne le laissait augurer, le voile de nuages se déchire brusquement, se dissipe comme par magie. Une clarté diffuse succède à l'ombre épaisse. Relevant la tête, l'Homme aperçoit à quelques mètres de lui... la bergerie entrevue depuis le banc de pierre !

Dans l'instant, sous le coup de la surprise, il oublie toute fatigue. Il saisit son sac, sans vraiment prendre la peine de le refermer et marche en direction de l'abri providentiel.

Il pousse une porte branlante, faite de planches disjointes, mal équarries, blanchies et rongées par les intempéries. Elle résiste mollement, ses gonds rouillés gémissent. Buttant sur un sol inégal elle s'écarte par à coup. Prudemment l'Homme pénètre dans ce gîte sauvage. Une forte odeur de renfermé le saisit à la gorge. La pièce sombre est basse, les lueurs du ciel n'y parvenant qu'au travers d'un orifice servant de cheminée, percé directement dans la voûte du plafond. L'abri doit servir de tanière aux animaux errants. L'Homme n'en a cure. Il tâte le sol afin de choisir un endroit sec pour poser son sac. Il l'aplanit de son mieux avec le pied. Puis, au gré de la faible clarté sélène, il s'active à ramasser quelques morceaux de bois qui jonchent le sol de caillasse et de terre battue. Au centre de la pièce, juste au-dessous de l'orifice servant de cheminée, un foyer circulaire fait de moellons ramassés alentours, témoigne d'une occupation récente. L'Homme, s'agenouille. De la main il tasse les cendres. Puis, avec dextérité, il construit un feu en forme de pyramide à la base de laquelle il place des brindilles sèches. Satisfait de son ouvrage, il farfouille dans ses poches à la recherche d'allumettes. L'instant d'après, très appliqué, il gratte la première allumette ! L'étincelle jaillit enflammant les brindilles ! La flamme incertaine provoque un brusque remue-ménage avant de s'éteindre. Une aile puissante frôle son visage. Avant qu'il ne soit revenu de sa surprise, il entrevoit un oiseau s'échapper par le trou béant du plafond. Son œil exercé a juste le temps de reconnaître une chouette de Tengmalm. Au vu de sa taille, l'animal est probablement une femelle dont l'une des pattes est sertie d'une bague d'or. Sur l'instant ce dernier détail ne le frappe pas autrement. Revenu de sa surprise, il apostrophe amicalement l'animal :

— Aller, va chercher ta pitance et tâche de ne pas me réveiller en rentrant, la maison est bien assez grande pour nous deux !

Nullement préoccupé par cette rencontre inopinée, l'Homme s'agenouille de nouveau près de son feu. Prenant toutes les précautions qui caractérisent ceux habitués à vivre seul, pour qui chaque parcelle de confort est un luxe qu'il ne faut pas gaspiller, il craque sa seconde allumette. Entre les paumes de ses mains râpeuses il protège la flamme fragile, vacillant dans l'air froid. Lentement, se gardant bien de ne pas la souffler, il l'approche des brindilles placées à la base du feu et sur lesquelles repose le bois qu'il vient à nouveau d'entasser. Une soudaine clarté illumine l'espace. Les flammes légères montent et dansent devant lui, se reflétant dans son regard émerveillé, dessinant sur les murs irréguliers des ombres fantasmagoriques.

Comme un enfant l'Homme s'amuse de ces formes bizarres, chassées ou déformées par le moindre courant d'air. Son imagination aidant, là il aperçoit Aladin sortant de sa lampe, non, c'est plutôt Merlin l'Enchanteur qui s'enfuit après l'un de ses tours, à moins que ce ne soit... Soudain son regard s'arrête sur une forme sombre où brillent deux prunelles d'or comme figée dans la noirceur, esquissant sur le mur le contour d'un vêtement. Pas de doute, cette forme immobile, ce regard pénétrant font partie de la réalité, ils ne sont pas dus à l'illusoire magie de la flamme ! Dommage !

Tandis que l'Homme s'interroge sur la nature de cette apparition, une voix rauque l'apostrophe. La voix de quelqu'un habitué à se faire obéir et qui doit mal supporter la contradiction.

— Enfin te voilà, je t'attends depuis des lustres alors que toi, tu sembles prendre un malin plaisir à retarder notre rencontre !

L'Homme surprit, mais nullement effrayé, tout en se redressant lentement, répond paisiblement :

— Vous devez faire erreur, il y a bien longtemps que je n'attends plus personne et surtout que personne ne m'attend.

Dominant difficilement une colère pour le moins incongrue, l'inconnu l'invective de plus belle :

— Sais-tu à qui tu parles pour oser prétendre que je mens ou pire, que je me trompe ?

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais si vraiment vous m'attendez, alors vous ne pouvez être que la Mort ou l'un de ses laquais ! Car à part Elle, comme je viens de vous le dire, je n'attends plus personne.

— Misérable créature, tu oses me traiter de laquais. Je ne sais pas ce qui me retient de te faire ravalé ces paroles dans ta gorge.

A son tour l'Homme perd son calme. Avec autorité, sa voix couvre celle de l'inconnu et d'un ton qui ne souffre aucune réplique, il cherche à mettre un terme à cette conversation :

— Ça suffit maintenant, vous prétendez m'attendre et vous me menacer. Si c'est à ma vie que vous en avez, prenez-la. Vite, je n'en ai cure. Depuis un certain temps déjà, elle ne m'intéresse plus. Si ça n'est pas le cas, alors laissez-moi tranquille, car j'ai faim et je suis fatigué.

Ces paroles ne réfrènent nullement la morgue de l'inconnu. Reculant d'un pas afin de s'éloigner du cercle de lumière, il poursuit sa harangue véhémement :

— Crois-tu que je t'aie attendu si longtemps pour te laisser manger et te reposer en paix ? Surtout que contrairement à ce que tu penses, tu as beaucoup d'intérêt à m'écouter, car je ne suis pas la

Mort, encore moins son laquais. Non, pour toi, je serais plutôt, disons la vie, mieux la résurrection !

La fin du discours de l'inconnu se perd dans un rire guttural, un rire démoniaque résonnant lugubrement sous la voûte de pierre. L'Homme, d'abord interloqué est subitement intéressé. Prenant le parti qu'il ne pourra pas échapper à une explication, il cherche à mieux cerner les intentions de son mystérieux interlocuteur. Sur un ton neutre, il commence par l'interroger :

— Tout d'abord qui êtes-vous pour prétendre me connaître et m'attendre ?

L'autoritaire inconnu ne lui laisse pas le loisir de mener l'entretien à sa guise. Certainement habitué à être obéi, il n'entend pas s'en laisser conter par ce vieillard désabusé. Il élude la question et, selon son seul bon vouloir, amène la conversation où il le désire !

— Pour toi, qui je suis n'a aucune importance. Si tu tiens absolument à me nommer, appelle-moi simplement l'Ombre et écoute-moi attentivement. Tu vas tout comprendre.

Par lassitude, d'un geste désabusé l'Homme invite l'inconnu à poursuivre.

— Soit, je vous écoute. Mais je vous en prie, soyez bref. Je suis vraiment très fatigué et ma patience commence à être à bout.

— Je te comprends, malheureusement c'est une longue, une très longue histoire, dont la pleine compréhension ne se satisfait pas d'un simple résumé. Aussi, je t'invite à me suivre diligemment. Une fois confortablement installé dans ma demeure, après que tu aies dormi et t'être rassasié, nous disposerons de tout le temps nécessaire pour parler en toute quiétude.

Cette surprenante invitation dépasse ce que l'Homme est disposé à accorder à son interlocuteur.

— Je ne vois aucune raison de vous suivre, surtout pas ce soir. Alors remettons cette discussion à demain. Sans la fatigue, les choses seront certainement plus faciles entre nous.

Chacun d'eux campant sur ses positions, un dialogue de sourd, dont les buts échappent à l'entendement, s'engage entre les deux protagonistes de cette étonnante rencontre.

— Il n'en est pas question, demain il sera trop tard. Bientôt la neige va tomber en abondance sur toute la région. Si nous tardons à partir, nous serons bloqués ici sans feu et sans vivre. Condamnés à mourir dans cette bergerie ou alors à nous perdre dans la haute neige, cherchant vainement notre chemin, sans espoir d'être secourus ! Allons viens, le temps presse.

— Que mon destin s'achève ici ou là, n'est pas un motif à mes yeux suffisant pour que je vous suive. Un jour la Mort doit me rattraper, pourquoi pas demain ?

— Rien de ce que je peux te dire ne pourra te faire changer d'avis. Tu es têtu comme une vieille mule. Pourtant si tu m'écoutais, tu comprendrais que mes pouvoirs sont infinis.

— Il y a bientôt une heure que je vous écoute et rien dans votre verbiage n'apporte le moindre indice susceptible de me convaincre. Surtout que si, comme vous le prétendez, vos pouvoirs sont infinis, notre situation est loin d'être désespérée.

— Certes, je suis en mesure de te prouver ce que j'avance. Par contre, je n'ai nulle intention d'utiliser mes dons pour protéger ta vie ou satisfaire à ton confort alors que tu refuses obstinément de m'écouter. Cependant, afin de gagner du temps, je vais te donner une preuve de mes pouvoirs !

L'Ombre marque une pause avant de reprendre sur un ton conciliant.

— Réfléchi un instant. Tu ne l'as peut-être pas remarqué, mais depuis que nous avons engagé notre conversation, nous utilisons tous deux un idiome que jusqu'à ce jour tu ignorais ! Cela tient à quoi selon toi ?

L'Homme interloqué par cette affirmation, après réflexion, doit reconnaître qu'aussi étrange que cela puisse paraître, l'Ombre dit vrai. Il pense et parle dans une langue qu'il n'a jamais apprise et qu'à sa connaissance il n'a même jamais entendu !

— Tu dis vrai, tes pouvoirs sont étranges, tes sortilèges étonnants.

Puis se reprenant, il ajoute avec un sourire narquois et un brin d'impertinence dans le ton de sa voix :

— Je sens que notre conversation saugrenue, que nous reprendrons avec grand plaisir demain, sera riche d'enseignements.

Par cette réponse sarcastique de non-recevoir, l'Homme espère avoir définitivement mis un terme à leur discussion.

Mais rien n'y fait, l'Ombre, bien qu'excédé par ces propos, cherche encore et par tous les moyens à convaincre l'Homme de le suivre. En désespoir de cause, il aborde alors le seul sujet qu'il sait capable de faire fléchir la résolution de son interlocuteur.

— Cela sous-entend que tu ne tiens plus à revoir ta femme ?

L'Homme devient livide. Les poings serrés, il s'approche menaçant de l'Ombre qui recule d'un pas. Il lui crache sa colère à la face comme un cri de guerre barbare. Retentissant au dehors, portés par l'écho, les mots roulent et rebondissent dans la vallée, semblables au roulement du tonnerre un soir d'orage !

— Que voulez-vous dire ? Qui vous a parlé d'Elle ? Qui vous permet de parler d'Elle ? Je vous interdis de parler d'Elle !

Cette violente colère est de courte durée, elle retombe aussi vite qu'elle a éclaté. Désorienté, l'Homme porte alors sur son interlocuteur un regard inquiet. L'Ombre sait qu'il vient de frapper juste. Que désormais l'Homme se pliera à sa volonté pour connaître ses secrets ! Sans être humiliant il lui fait alors comprendre qu'il doit le suivre sans attendre et surtout sans poser d'autre inutile question. Ainsi il ajoute :

— Voilà des questions fortes intéressantes, auxquelles il me sera facile de répondre... une fois arrivé chez moi. Mais, trêve de bavardage, la neige commence déjà à tomber. Si tu veux rester là, à ton aise, je te quitte en emportant avec moi mes secrets...

L'Ombre se redresse lentement. Enveloppé dans une ample cuculle sombre et démodée, sorte de houppelande taillée dans une étoffe grossière, pourvue d'un capuchon qui s'apparente à la djellaba coutumière de l'Afrique du Nord, il se dirige majestueusement vers la porte. Sans accorder le moindre regard à son interlocuteur, il quitte la bergerie. A l'instant où il sort, les flammes vacillent dans le courant d'air. Des flocons de neige crépitent en fondant dans la chaleur du foyer. Brusquement l'Homme à froid, la fatigue de la journée, les privations endurées au cours des derniers jours et la solitude ont raison de sa farouche volonté. Comprenant qu'il est arrivé au carrefour des chemins. S'accrochant au fol espoir de La revoir une dernière fois. Conscient qu'il ne peut plus choisir qu'entre la Mort et l'illusion offerte par l'Ombre. Sans réfléchir plus avant, abandonnant son maigre, mais précieux bagage, il emboîte le pas de l'étrange ermite.

Dehors la neige tombe de nouveau en abondance, saupoudrant les arbres, remodelant le relief, recouvrant déjà le sol d'une mince pellicule. Par rafales, le souffle d'un vent violent entraîne les flocons dans une folle sarabande, les faisant tourbillonner dans l'air glacé... avant de les abandonner un instant à leur chute silencieuse... pour mieux les surprendre à nouveau, les agiter dès la rafale suivante...

Pris dans les bourrasques et bien qu'aveuglés par la tempête, les deux marcheurs progressent rapidement. L'Ombre, malgré les éléments hostiles, se joue des pièges du chemin et se dirige sans coup férir vers son but. Ignorant son compagnon de route, il semble survoler le sol plutôt qu'il ne le touche. Un peu comme si son corps se trouvait en lévitation au-dessus du tapis de neige !

Derrière lui, l'Homme peine à suivre cette forme vaporeuse avançant sans laisser la moindre trace sur le sol enneigé ! Il a une seule idée en tête, surtout ne pas perdre de vue la coule sombre qui le précède, ne pas se laisser distancer par elle... Car cette silhouette d'apparence chétive, vient en quelques instants de bouleverser ses habitudes, de détruire ses certitudes les mieux ancrées et de lui insuffler une nouvelle rage de vivre. Maintenant il veut savoir... Il doit savoir si les paroles de l'Ombre ne sont que fanfaronnade ou si elles recèlent une parcelle de mystère...

Privé de visibilité, sachant que s'il ne colle pas à l'Ombre il sera irrémédiablement perdu dans la haute neige, l'Homme avance avec obstination. Ignorant la fatigue et le froid, la barbe figée, caparaçonné par la neige durcie recouvrant ses vêtements, soufflant comme une forge, il est animé par le seul espoir capable de le faire avancer : Peut-être La revoir ! Espoir apparemment insensé... mais qui sait...

Depuis combien de temps a débuté cette marche forcée ? Il l'ignore !

Dans quelle direction s'étire leur chemin ? Il l'ignore !

A chacun de ses tumultueux assauts, le vent hurle à ses oreilles, mord la chair de son visage meurtri. Sous ses coups de boutoirs titanesques, les arbres ploient en gémissant jusqu'à se rompre comme des fétus de paille. La neige redoublant, l'horizon de l'Homme se réduit dangereusement et l'oblige à coller de plus près à son guide évanescant. L'esprit vide, comme un incrédule visité par la Connaissance, il demeure sous le choc de la révélation ! Incapable de l'analyser bien qu'elle remette en cause toute sa philosophie intimiste, étant même susceptible de bouleverser sa vie ! Lui qui songeait à la mort avec résignation, lutte désormais avec l'énergie du désespoir afin de préserver coûte que coûte sa vie. Redoutant de perdre pied juste au moment où des horizons nouveaux semblent s'ouvrir devant lui. Car, pour la première fois de sa vie d'homme, il admet incidemment la perspective d'une possible résurrection ! D'une autre vie au-delà de la Mort !

Si son jugement pouvait être plus serin, moins angoissé, l'Homme s'étonnerait de la facilité avec laquelle il admet comme plausible la simple allusion de l'Ombre quant au destin de son épouse. Jadis il aurait conjecturé des heures avant d'en tolérer seulement l'idée pour la réfuter ensuite vigoureusement ! Une réflexion moins émotionnelle, plus sereine, dépourvue de la pression exercée sur lui par les conditions climatiques et les espoirs insensés qu'ont laissé entrevoir les propos de l'Ombre, lui permettrait d'être à même de comprendre et peut-être maîtriser ce singulier revirement dans son attitude. Aussi, avec un peu de recul, il s'accommoderait peut-être d'une évidence qui s'est développée lentement, patiemment au cours de son interminable périple, durant les longues heures qu'il a consacrées à la méditation. Car, comme pour les alchimistes, les bâtisseurs de cathédrales et autres compagnons, parcourir le chemin des étoiles est avant tout pour lui accéder à la Connaissance. Au-delà de la présence humaine, tout en marchant l'Homme s'est imprégné, immergé dans l'omniprésence divine attachée aux lieux qu'il a visités au gré de ses lentes pérégrinations. S'il en prenait la peine il admettrait peut-être que le Hasard seul n'explique pas tout. Il verrait peut-être l'ébauche d'un itinéraire, une prédestination, un caractère essentiellement initiatique à son périple ! L'Ombre n'étant en fait qu'un révélateur destiné à lui faire prendre pleinement conscience du renouveau de sa pensée. Alors que l'Homme se trouvait au bord du néant insondable, il incarne le dédic salvateur qui l'a empêché de glisser dans les abysses insondables de la Mort éternelle, à l'instant

même où Elle s'apprêtait à le faucher ! L'Homme l'ignore consciemment, pourtant la dérive de ses pensées l'incite à transgresser une loi incontournable de la vie telle qu'il la conçoit, telle que le lui a enseigné la science des hommes. Ainsi, il subit l'émergence de nouvelles et possibles croyances. Des pensées inusitées pour lui et pour lesquelles toutes formes de résurrection, indépendamment de la religion de référence pratiquée, n'est concevable pour la créature que dans la Foi. Une Foi simple, sereine, dépourvue de toutes les contingences humaines. Seul celui qui possède cette Foi est en droit d'espérer ! La négation, même le simple doute condamnant irrémédiablement la créature à une Mort certaine et définitive ! Cela inclut par de-là les époques, les peuples, les civilisations et les croyances, aussi loin qu'il soit possible de remonter dans la destinée de l'humanité, l'unicité divine régissant la marche du peuple des hommes abandonné dans ce bas-monde !

Sur le terrain, rien ne ralentit leur rapide progression, ni la neige qui redouble, ni le vent qui se déchaîne, ni le froid mordant, ni les côtes abruptes, ni les ravins, encore moins la proximité du précipice insondable. La neige, transformée en glaçon, recouvre la barbe de l'Homme, fige sa moustache, enveloppe d'une carapace blanche son vêtement, alourdit ses chaussures ! Armé de son bourdon, le visage rendu vaporeux par le panache blanc de son haleine, il ressemble à s'y méprendre, aux bons génies qui peuplent les contes nordiques.

Devant lui, l'Ombre épargné par la neige et le vent, le vêtement sec, le souffle régulier, semble irréel. Sa désinvolture, son allure hautaine, presque dédaigneuse face aux éléments déchaînés, donne l'impression qu'il dispose d'une enveloppe magique qui l'isole... le protège... Elle lui confère en tous cas une apparence démoniaque aux yeux de l'Homme fourbu et accentue le trouble qui l'habite déjà, le rendant incapable de tout discernement. D'ailleurs de manière prosaïque, depuis leur départ de la bergerie, l'Homme avide d'en savoir plus ne fait que suivre l'Ombre ! L'Homme ne peut que suivre l'Ombre... sans poser de question !

Brusquement, alors qu'ils abordent des pentes plus escarpées, la neige cesse de tomber... lentement la brume se dissipe. L'étrange équipage en surgit, découvrant devant lui, sur un promontoire rocheux surplombant une profonde vallée, les ruines crénelées d'un château moyenâgeux. Au hasard du clair de lune, l'édifice se découpe telle une ciselure brillante sur le ciel nocturne. Dans un manteau de neige un paysage irréel se découpe dans la pénombre de La Voie Lactée s'étendant vers l'ouest !

Le hululement prolongé d'une chouette attire l'attention de l'Homme, réveille son inconscient toujours à l'affût des bruits de la forêt. Il aperçoit le rapace devant eux, perché sur la branche d'un grand saule dominant un portique de pierre à demi effondré, dissimulé sous des lierres épais. Une bague d'or enserre l'une de ses pattes... Reconnaisant le rapace nocturne de la bergerie abandonnée, tout en franchissant cette arcade de pierre, l'Homme comprend qu'il pénètre dans la demeure de l'Ombre !

Dans un fouillis inextricable de végétation engonçant le pied des remparts du château, l'Ombre se fraye difficilement un passage vers une poterne surmontée d'une bretèche, dissimulée par un imposant buisson de ronces la laissant croire inaccessible ! A l'instant où l'Ombre pousse le lourd battant de bois fermant l'issue, un rai de lumière éclaire son visage dissimulé par le capuchon de la cuculle, permettant ainsi à l'Homme de découvrir furtivement ses traits ! Les pommettes saillantes, les yeux globuleux enfoncés dans leurs orbites et la peau parcheminée donnent au visage un aspect cadavérique qui n'a rien de rassurant. Pour l'Homme, cette vision furtive et peu engageante est celle d'un spectre. Néanmoins, il suit sans hésiter l'Ombre lorsque ce dernier s'engage dans l'étroit passage s'ouvrant devant eux. Telle l'haleine d'un monstre, un souffle chaud et humide et une odeur fétide s'en dégagent faisant rapidement fondre la neige sur ses vêtements.

Après avoir parcouru une longue galerie creusée dans une roche friable, éclairée par une lumière blafarde venant de nulle part, ils débouchent dans une vaste pièce circulaire. Probablement les soubassements de l'une des tours qui flanquent le château et que l'Homme a entrevus lors de son arrivée. Construits à l'aide de blocs cyclopéens bien équarris, les murs moussus suintent l'eau de partout. L'état d'abandon et l'humidité ambiante laissent l'Homme perplexe quant à une occupation régulière des lieux. Mais il n'a pas le temps de méditer, déjà

L'Ombre s'engage résolument dans un escalier en colimaçon courant le long du mur, reliant entre elles de hautes et étroites meurtrières s'ouvrant sur l'extérieur. Raide et étroit, n'offrant aucun garde-fou du côté du vide, il est vertigineux. Pourtant nos deux protagonistes l'escaladent promptement. Au sommet, l'escalier semble ne mener nulle part. Sur le dernier palier aucune porte n'invite à poursuivre dans aucune direction ! L'Ombre se saisissant d'une échelle bancale, la dresse contre le mur. Sans plus attendre il grimpe sur cet engin tout de guingois ! En déséquilibre, il tâte la maçonnerie à la recherche d'une hypothétique issue. Sa main hésite, repousse une trappe dissimulée dans la voûte du plafond. D'un geste il invite l'Homme à le suivre. L'un après l'autre, se hissant à la force des bras dans l'étroit passage, ils débouchent tant bien que mal dans un vestibule borgne, éclairé par la seule clarté provenant de la trappe.

Reprenant ses esprits, l'Homme, essoufflé par leur rapide ascension reste assis sur le bord de l'ouverture, les pieds pendants dans le vide. Pendant ce temps l'Ombre, nullement éprouvé par cette rapide ascension, ouvre une porte. Sans le moindre égard pour son interlocuteur, sur le ton péremptoire dont il semble user couramment, il lui intime :

— Installe-toi dans cette chambre, tu y trouveras tout ce dont tu puisses avoir le besoin ! Pour le reste, nous nous verrons demain.

Avant que l'Homme ne puisse répliquer quoi que ce soit, l'Ombre pousse une autre porte et s'engouffre derrière elle ! Le bruit d'une clé tournant dans la serrure, ainsi que celui décroissant de ses pas, laisse supposer que l'Ombre s'éloigne de son allure rapide et que toute poursuite s'avère inutile !

L'Homme visiblement épuisé, prend le parti d'obtempérer. A pas comptés, il pénètre dans la pièce.

La chambre circulaire est vaste. A intervalles réguliers, les murs épais sont percés d'archières, servant de fenêtres. La salle occupe, au niveau du premier encorbellement, la presque totalité de la surface d'une tour à bec, se dressant au nord du château. Le plafond, richement armorié, est supporté par un enchevêtrement de poutres de chêne et de châtaignier. Des grès de couleurs pâles, vert, rose ou beige, disposés en damier recouvrent le sol irrégulier. Un imposant lit à baldaquin trône au centre de la pièce. Meuble monumental en noyer massif, abondamment sculpté, rehaussé par les soieries d'une riche literie, il témoigne d'un passé certes révolu, mais combien romantique. Le reste du mobilier est à l'avenant, que ce soient des sièges, deux commodes adossées à la tête du lit et une table dressée près d'une archière, ainsi qu'un magnifique dressoir appuyé au mur, juste en face de la porte par laquelle l'Homme vient de pénétrer dans la pièce.

Tous ces meubles, exécutés dans des bois choisis pour la pureté de leurs veines, témoignent de la richesse des styles mobiliers du Moyen Âge. Adaptés au décor sobre de la pierre, ils se marient avec elle pour former un ensemble particulièrement esthétique, capable de défier les comparaisons... et avant tout le temps... Certes, partout ailleurs, ils jureraient par leurs volumes et la lourdeur de leurs formes. Par contre, sans eux, la pierre dépouillée rendrait ce lieu austère, inhospitalier, presque sinistre ! Au contraire, profitant de la complicité chromatique des braises se consumant dans l'âtre, les teintes du bois deviennent chatoyantes, rendant la pièce plus accueillante !

L'Homme songe qu'en ces lieux devaient séjourner jadis, de riches et puissants seigneurs !

Oubliées les fatigues et les contrariétés de la journée, l'Homme se laisse emporter par le rêve ! Il retrouve toute sa curiosité en s'abandonnant à la contemplation des lieux. Pour lui chaque forme témoigne du geste précis de l'artisan, cet artiste du quotidien qui transforme l'utile en chef-d'œuvre, le banal en génie, le profane en sacré ! Novateur de techniques nombreuses, dès que le besoin s'en est fait sentir l'artisanat a apporté à l'homme le moyen de créer. Durant des millénaires des mains savantes ont façonné le bois, sculpté et poli la pierre, gravé l'os, apprécié, soupesé, caressé les volumes. Gestes humbles mille fois répétés, de la gorge d'Olduvai à la vallée du Nil en passant par les grottes pariétales richement décorées ; de la mer Égée au Latium ; de Rome au

Quattrocento florentin... partout où il y a eu des hommes, du classicisme le plus pur au modernisme le plus fou, l'art est né du savoir-faire de l'artisan.

Le verre lui aussi témoigne du génie de l'artisanat. Il donne une touche complémentaire aux lieux. Carreaux irréguliers des fenêtres, il apporte un peu de confort en protégeant du froid et du vent tout en préservant la lumière. Coloré ou simplement bleuté, transparent, il rehausse l'éclat des choses, leur donne vie.

Pour être parfait le décor doit encore intégrer le métal. Il est partout dans cette pièce... clous et boulons forgés fixant les éléments de la charpente, on le retrouve également dans la plupart des objets usuels, étain argenté des chandeliers, étain malléable du broc et de la cuvette fumante qui attendent le moment de la toilette, airain de plusieurs objets décoratifs exposés sur les rayons du dressoir. Ce premier alliage sorti du creuset de l'homme, témoignant lui aussi de la présence de l'artisanat sur l'art antique.

Décoratif, bien qu'usuel, le métal devient nuances... le métal est nuances... nuances dans les formes et dans les tailles, dans les couleurs et dans les tons des alliages, dans le grain et dans l'éclat ; nuances de l'or fin d'un couvert, d'une coupe et d'une assiette en attente d'un convive ; nuances de l'argent massif d'une vasque chargée de fruits, de l'alliage d'un plateau à fromages, sans oublier les nuances du cruchon à vin, lui aussi posé sur la table ; nuances du fer dentelé et finement ciselé des épars et des gonds ornant les portes des meubles, du fer noirci des chenets massifs, encadrant le foyer devant le contrecœur de la vaste cheminée. Contrecœur tapissé d'une imposante plaque de fonte, elle aussi armoriée. Aussitôt l'Homme cherche à identifier les seigneurs ayant fièrement porté le blason coulé dans le métal. A mi-voix il le décrit afin de bien s'en imprégner :



— "De gueules, à un château ayant trois tours d'or."

Sans hésiter, il l'attribue au royaume de Castille. Ce qui le conduit à penser, si cette plaque n'a pas été déplacée et rien ne le laissant supposer, qu'il se trouve beaucoup plus avancé sur la route de Compostelle, qu'il ne le croyait.

Perdu dans sa réflexion, il découvre presque par hasard sur la descente de lit, son bagage pourtant oublié lors de son départ précipité de la cabane de pierre. Ce nouveau sortilège ne l'étonne même plus. La satisfaction l'emporte sur le raisonnement. Après s'être assuré de l'inventaire de ses biens, il s'assied à la table dressée et, avec appétit, fait honneur au copieux repas servis. Il termine ce dernier par une rasade d'un capiteux vin rouge, tenu au frais dans un carafon d'argent. Après quoi, sans attendre davantage, il se lève et se déshabille négligemment, jetant épars ses vêtements sur le sol. Une fois en sous-vêtements, l'Homme profite de l'eau encore tiède du broc, pour procéder à une rapide et sommaire toilette.

A la suite de quoi, exténué, il s'étend sur le lit... et s'endort aussitôt !

Dès lors, on ne perçoit plus dans la pièce que le souffle régulier du dormeur ainsi que le chant des tisons frémissant dans l'âtre...

...Furtive, une ombre silencieuse en profite pour mettre de l'ordre dans les habits de l'Homme, recharger le foyer et éteindre une à une les bougies des chandeliers, avant de disparaître comme elle est venue...

CHAPITRE 3

*La vie est l'une des étapes de
la complexification de
l'Univers...*

LE CHÂTEAU PERDU

Lorsque l'Homme s'éveille, la chambre est inondée de soleil. Sur la table, les reliefs du souper de la veille ont disparu. A leur place un copieux petit-déjeuner est servi. Alléché par une odeur de café, assis les jambes ballantes sur le bord du grand lit, le regard perdu dans les brèches de lumière que tracent les archières dans la masse sombre des murs, paraissant captivé par les jeux imprévisibles de la poussière chahutée dans la chaleur tourbillonnante de la clarté matinale, l'Homme retrouve lentement ses esprits. Après quelques bâillements et quelques étirements, stimulé par l'arôme du café fumant dans un bol, il s'installe à la table et fait honneur au repas matinal qui lui est servi.

Tout en mangeant, ses pensées vagabondent... se cristallisent sur les propos de l'Ombre. En intégrant les événements de la nuit, il prend conscience des bouleversements qu'ils engendrent dans son ego.

L'Homme a de la peine à mesurer le séisme intérieur qui vient de le secouer ! Bien que disciple inconditionnel de Jaurès, lorsque ce dernier proclame avec force : "Il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme... Ce qu'il y a de plus grand dans le monde, c'est la liberté souveraine de l'esprit"... brusquement, il doute du bienfondé de cette maxime !

Une seule certitude émerge de ce chaos. Désormais, ses préceptes de vie ne lui suffisent plus, se révèlent dépassés par les événements de la nuit. Ils lui semblent obsolètes. Il est sur le point d'épouser les thèses agnostiques qu'il a pourtant toujours réfutées avec obstination. Il accepterait même de remettre en cause toutes ses certitudes, pourtant fruits d'une pensée philosophique très riche, développée depuis son adolescence... Une pensée autodidacte originale, placée à contre-courant de la pensée dominante de son époque...

En fait, rapidement confronté avec le doute du chrétien, l'Homme n'a jamais pu se satisfaire d'une foi sans condition. Il s'est alors écarté de l'enseignement théologique traditionnel, trouvant un refuge précaire dans un athéisme pur et dur.

Pas plus satisfait par cette récusation sans concession, son incessante quête d'absolu le conduisit à élaborer patiemment une métaphysique personnelle très riche, à ses yeux seule capable de lui apporter des réponses claires.

Tout au long de sa vie, l'Homme a poursuivi seul ses réflexions. Craignant une contamination de ses idées, il évita avec soin tout débat public. Profitant néanmoins de l'expérience d'autrui par le biais de la lecture, vouant à certains auteurs une admiration sans borne et ce, même, s'il ne partageait pas toujours leurs conclusions, voire leurs thèses. Car, ce qui a toujours passionné l'Homme, c'est la démarche de l'individu, le cheminement de ses pensées, ses errances, ses contradictions, ses souffrances et ses doutes, avant de rechercher les concordances et les désaccords avec sa propre vision de l'Univers. Tout cheminement hasardeux de la pensée revêt à ses yeux une importance particulière, surtout si l'interprétation finale s'écarte sensiblement de la sienne. La vie se nourrit de la diversité clame-t-il parfois !

Réfutant tout amalgame entre ses doutes, reflet de son ignorance, et les doutes exprimés par certains tenants de l'ontologie divine, il a toujours préservé son statut d'athée. Statut qui, loin d'être un point final à ses réflexions, le protège des influences dominantes, qu'il considère encore aujourd'hui comme perverses et contagieuses. Au demeurant, cette attitude lui a souvent évité de devoir publiquement défendre ses thèses.

Dans cet isolement volontaire, les progrès rapides demeurent rares. Ils sont parfois le fruit du hasard... la conséquence d'une expérience de vie ou résultent de l'enrichissement apporté par une lecture. Mais le plus souvent les progrès naissent de sa réflexion, lente, perpétuellement remise en cause, bannissant toutes formes de certitude.

A l'origine son mode de penser cartésien le conduit à s'imprégner de l'affirmation fondamentale pour le vivant : "**Je pense, donc je suis**". Rapidement, il acquiert la certitude de la véracité indiscutable de cette maxime qui positionne à merveille la créature dans la réalité. Par contre, très vite il admet qu'elle n'est pas universelle, puisqu'elle reste muette pour exprimer rationnellement l'existence de la matière "dite inerte" qui représente pourtant l'essentiel de son environnement.

Ceci le conduit à une seconde affirmation, proche de la première : "**Pour exister, la réalité doit penser**".

Mais, intrinsèquement la réalité n'a pas de pensée propre, elle doit en être dotée. Pour l'Homme, elle acquiert ce pouvoir seulement au travers de l'évolution du vivant. Car elle existe déjà à partir de la plus infime perception sensorielle de la plus tenue des formes de vie. L'Homme en est persuadé, seule la créature vivante est capable d'animer la réalité, de la transcender, de lui donner un sens.

Quelle transformation fondamentale de la réalité, lorsque dans la soupe originelle des molécules ont commencé à s'associer, à se structurer, à se nourrir, à se reproduire, à vivre... Certes dans les premiers temps, cette perception de la réalité ne dépassait pas les horizons d'un bouillon de culture, mais quelle révolution. Jusque-là, dans une impressionnante débauche d'énergie et dans le plus total anonymat, l'Univers s'était constitué. Maintenant il existait ! Désormais, grâce à ce formidable élan, qui loin de s'affaiblir va toujours en s'amplifiant, il existe !

Par le biais de la vie biologique, au gré des étapes de l'évolution, la réalité découvre et affine le goût, de l'acide au doux, de l'aigre à l'amer, de l'âpre au moelleux. Elle rompt le silence de sa nuit, la peuplant de bruits infernaux, de cris effroyables et de mélodies sublimes, les malaxant jusqu'à les confondre. Ensuite, usant de la palette d'un magicien, elle la colore de toutes les nuances du spectre de la lumière blanche, aveuglante ou complice la rendant plus hospitalière. Avec le toucher, la réalité apprend la douleur et la douceur... le mal et le plaisir... le cruel et le tendre...

Enfin, pour conjuguer tous ces sens, l'intelligence engendre la pensée... la pensée cognitive... la pensée conceptuelle ! Dès qu'une créature en est dotée, tout devient possible, car la

réalité possède enfin le moyen d'exister pleinement. Jusque-là, l'Univers se conjugue au présent, depuis il prévoit l'avenir, mieux il peut revenir sur ses pas, décrypter son passé !

Mais, pour faire étalage de sa complexité, la réalité ne peut pas se contenter d'une pensée unique, de celle d'un seul individu. Toujours plus avide, il lui faut la somme de pensée de toute la création. En échange, elle offre la durée, donnant à la pensée le vertige de l'Éternité. Cette offre, loin d'être un cadeau revêt un caractère d'urgente nécessité. Elle permet à la réalité d'assurer un besoin essentiel : sa pérennité ! Elle seule s'avère garante de la poursuite de sa complexification. Ainsi, depuis leur apparition, la pensée forment avec la réalité une chaîne indissociable. Dans l'espace, elles s'enroulent en une spirale complexe, comparable à la double hélice de l'ADN. Pour l'Homme, là s'arrête la comparaison. S'il admet que, comme les acides nucléiques, réalité et pensée peuvent se dissocier, elles perdent alors à ses yeux toutes leurs raisons d'être ! Certes, une pensée libérée de toutes contraintes peut s'enrichir, découvrir voire créer d'autres réalités. Mais pour lui il n'existe qu'une réalité. Immatérielles et forcément insondables, les autres aspects supposés de la réalité demeurent des chimères ! Cette réalité, il ne peut la concevoir sans la pensée. Isolée, elle retourne immédiatement à son inutilité originelle... Comme un creuset sans métal, comme un corps complexe tombé en catalepsie, elle attend la chaleur qui lui redonnera vie !

L'Homme trouve dans l'analyse de cette dépendance réciproque l'explication du désir obsessionnel d'immortalité chez la créature. Pour lui, tout s'ordonne. Afin d'exister la pensée a besoin du support de la réalité. De son côté la réalité ne peut pas se passer de la pérennité de la pensée. Toutes deux n'ont donc qu'une volonté : durer pour exister. Comme la créature n'est qu'une brève séquence de réalité et de pensée, elle ne peut pas échapper aux pulsions fondamentales des éléments qui la composent. Dès lors, l'Homme franchit un troisième palier, sûrement le plus vertigineux, qu'il exprime par : **"Le besoin de religiosité de la créature, n'est qu'une réponse aux pulsions fondamentales qui l'animent"**. Il complète cette troisième affirmation en prétendant que les religions ne servent qu'à structurer ce besoin. De surcroît, il ajoute que les religions obligent le plus souvent la créature à enrichir sa pensée, donc à embellir ou tout au moins à modifier selon son gré la réalité !

Ce sont ces concepts, pourtant solidement ancrés dans l'ego de l'Homme, que les événements de la nuit fragilisent. Par redondance, ils remettent également en cause sa vision de la mort et de l'au-delà ! Vision qu'il se plaît à définir par : "La vie n'est qu'une étincelle de conscience entre deux néants."

L'Homme une fois restauré, c'est habillé machinalement. Absorbé par ses pensées, il s'est approché d'une archière. Embrassant du regard un magnifique paysage montagneux, de prime abord il ne remarque rien d'anormal. Il laisse son attention se perdre dans les dédales du château tout proche qu'il domine, parmi les murs crénelés, les nombreuses poivrières surmontant de gracieuses échauguettes se découpant dans l'azur transparent du ciel où plane silencieusement une buse attentive. Accaparé par ses réflexions, il ressent néanmoins une gêne indéfinissable. Confusément, il a le sentiment de quelque chose de bizarre. Pas d'un danger immédiat, non, plutôt dans ce qui l'entourne ! Indistinctement, il prend conscience que la nature qu'il contemple du haut de son perchoir est en décalage avec le temps, avec son temps. Le panorama est dépourvu de neige. Plus étonnant encore, une luxuriante végétation scintille sous les rayons d'un soleil printanier séchant la rosée matinale, les arbres arborent de magnifiques feuillages, les haies touffues où s'égaient une multitude d'oiseaux, s'agitent dans la brise matinale, les prés sont parsemés de fleurs multicolores sur lesquelles dansent des papillons avides de nectar ! Dans les taillis longeant les sentes, l'anémone blanche fleurit, parsemant les bocages de belles grappes rosées ! Jouant dans les fourrés, le lièvre a troqué sa livrée hivernale contre un pelage sombre et soyeux...

Un léger bruissement tire l'Homme de la torpeur dans laquelle l'ont plongé ces déconcertantes découvertes. Il se retourne vivement et aperçoit, dans l'embrasement de la porte, un laquais en livrée or et pourpre qui semble attendre ses ordres.

Visiblement troublé, cherchant dans cette présence insolite un réconfort, l'Homme s'adresse au domestique d'une manière désordonnée :

— Où suis-je ? Que se passe-t-il ici ?

Feignant de ne pas entendre ses remarques, prenant une attitude rigide propre à la domesticité bien stylée, le serviteur l'apostrophe à son tour d'une voix respectueuse.

— Si Monsieur veut bien me suivre, Mon Maître le demande... avec insistance !

Sans attendre le moindre acquiescement, le valet se dirige vers la porte empruntée la veille par l'Ombre pour s'échapper. Mais cette fois l'Homme ne se laisse pas distancer. En deux bonds, il rejoint l'austère serviteur. A sa suite, il s'engage dans un étroit passage taillé grossièrement dans l'épaisseur de la muraille. Une lueur blafarde luit, la même que celle éclairant le souterrain emprunté au cours de la nuit dernière, lors de son arrivée au château ! Malgré sa faible intensité, elle permet d'éviter les pièges surnois parsemés devant eux, les guettant à chaque détour. Serrant de près son guide, glissant à tout moment sur les pierres usées servant de pavement, conservant un précaire équilibre au prix d'efforts soutenus, baigner par cette phosphorescence vaporeuse venant de nulle part, la curiosité en éveil, l'Homme conserve tous ses esprits...

Compagne obsédante, une certitude le harcèle... Il va revoir l'Ombre ! Mais, lors de cette nouvelle rencontre, il entend bien ne pas se laisser obnubiler par son étrange interlocuteur. Il veut... il doit savoir... tout savoir ! Sans céder le moindre pouce de ses convictions avant d'avoir pu cerner les intentions de son hôte.

Leur progression est rapide. En pente douce, le passage qu'ils empruntent plonge au cœur de la forteresse... L'humidité suinte de partout, de luxuriantes petites touffes vertes s'accrochent aux moindres interstices des parois mal équarries. L'Homme en déduit qu'ils se trouvent maintenant dans les profondeurs souterraines du château ! Après un long moment, le couloir, débouchant dans une vaste salle creusée jadis par une rivière souterraine, devient dédale. Le valet s'y dirige pourtant sans hésitation. Poursuivant leur rapide progression tout en continuant de descendre, l'Homme constate que le sol et les murs s'assèchent... Graduellement la lumière devient plus intense... Elle illumine bientôt la féerie magique d'une somptueuse dentelle de pierre sculptée, au cours des siècles, par le ruissellement incessant des eaux souterraines. Là, c'est un foisonnement de cristaux blanc, retombant du plafond en gerbes lumineuses, tel un feu d'artifice tiré entre de volumineuses concrétions ! Ici, des bulles de calcite jaune et brune ont boursoufflé tout l'espace ! Un peu à l'écart, le gypse s'est déposé en fleurs minérales, aux larges corolles délicates et fragiles ! Partout scintillent les longues et fines aiguilles des touffes d'aragonite, souvenirs figés de forts courants d'air ! Parfois, au gré de ses irrégularités, le sol rappelle le clapotis des eaux transparentes qui l'agitait jadis !

Enfin, devant eux, situé au point le plus bas, la salle se termine par un monumental porche de pierre. Taillées à même le calcaire de la montagne, deux majestueuses colonnes soutiennent un fronton triangulaire sur lequel on discerne une inscription à demi effacée, encadrant une lourde porte de bois richement sculptée. Bardée de métal, elle barre le passage aussi solidement que la roche alentour. Pourtant, arrivant devant l'huis et sans effort apparent, le domestique pousse le lourd vantail qui pivote sans bruit sur ses gonds bien huilé !

Une vive lumière les aveugle !

Une fois ses yeux habitués à la clarté du lieu, l'Homme discerne une vaste salle de style roman, sorte de crypte aux murs maçonnés. Elle est entièrement vide, mis à part une statue de marbre blanc, représentant un seigneur moyenâgeux en armure se dressant, l'arme au clair et le heaume relevé, dans l'arrondi de l'abside. Rien ne rappelle la destination primitive des lieux. Pourtant l'emplacement et les dimensions de l'édifice, le soin apporté à sa construction, la richesse des pavements multicolores et des ciselures de pierre ornant les chapiteaux, les arcades et les piédroits, les matériaux utilisés pour les piliers, les voûtes et les voussures du plafond, la ferronnerie et la rareté du bois de la porte témoignent d'un passé prestigieux, probablement sacré et pourquoi pas secret... voire ésotérique ! Depuis son arrivée les sortilèges semblent de règle... alors... tout est possible... son esprit vagabonde, cherche des indices afin de démasquer son hôte insolite...

Sur la droite, l'Homme aperçoit deux candélabres délimitant le haut d'un escalier monumental donnant accès à un sous-sol. Le valet, sans se soucier de l'Homme, s'y dirige résolument. Atteignant la margelle surplombant l'escalier, il s'arrête, baisse les yeux et incline la tête avec déférence. Lorsque l'Homme arrive à sa hauteur, avec le même détachement respectueux dont il fait preuve depuis son intrusion dans la chambre, il l'invite à descendre :

— Mon Maître est en bas, qui vous attend !

Sans hésiter, l'Homme répond à cette invite. A peine descend-il les premières marches, que l'ambiance se transforme, le cadre se métamorphose, l'atmosphère s'alourdit. Jusque-là le silence semblait de rigueur. Seuls les bruits feutrés de leurs pas et le froufrouement de leurs vêtements le troublaient ! Malgré l'humidité aucun relent désagréable n'agressait leurs narines ! Maintenant, l'odeur âcre du soufre prend l'Homme à la gorge. Un grondement sourd et un souffle puissant d'air chaud, semblant venir des entrailles de la terre, s'amplifient à chacun de ses pas. A mesure que s'élargit son champ de vision, un spectacle inimaginable se révèle à lui. Autant la crypte est dénudée, autant le sous-sol est encombré. Occupant la même surface que la salle supérieure, il est plus bas de plafond d'une bonne moitié. Les murs, taillés grossièrement dans des gros blocs de grès rouge, ajustés et équarris sans ciment, servent de soubassement à tout l'édifice. La solive recouverte de chaux, est noircie par les fumées. A gauche, contre le mur latéral, se dresse une imposante cheminée de briques ocre. Dans l'âtre, un feu vif rayonne. Pour l'attiser, un serviteur actionne un soufflet géant fait de cuir et de bois. La cacophonie de grincements et le souffle puissant de l'air qui s'en échappe, rappellent les feulements lugubres d'un grand fauve à l'agonie.

Face à la cheminée, contre l'autre mur latéral, une forge fumante attend en crépitant le maître forgeron. Ce dernier, tournant le dos au foyer, armé d'un lourd marteau, frappe de toutes ses forces sur une grosse enclume. Battant un fer rougi au feu, qui s'assombrit lentement tout en s'amincissant, prenant peu à peu la forme désirée...

Disséminées, afin de mieux permettre le passage entre elles, de nombreuses tables surchargées de fioles, de cornues, de pots et d'amphores occupent le reste de la pièce. Dans ce qui semble être l'annexe d'un laboratoire, ils attendent de se rendre utile ou simplement par leur présence rappellent leur précieux contenu ! Ça et là, des serviteurs attentifs surveillent des réchauds sur lesquels, dans des récipients surchauffés, bouillissent des préparations laissant échapper des volutes de vapeurs colorées aux fumets disparates, suaves ou nauséux ! Les murs sont tapissés d'étagères couvertes elles-mêmes de bocaux en verre et de matras, remplis de poudres multicolores et de divers énigmatiques liquides. Elles alternent avec d'autres étagères, tout aussi surchargées. Sur celles-là sont rangés pêle-mêle des collections de crânes de mammifères, des squelettes d'oiseaux, des planches de papillons ou de coléoptères, des poissons naturalisés, des fossiles et des roches de toutes natures, de toutes tailles et de toutes provenances. Occupant le fond de la pièce, se prolongeant jusque dans l'angle s'ouvrant en direction de la forge, une vaste bibliothèque se dresse jusqu'au plafond. D'un seul regard l'Homme, amoureux des livres depuis sa plus tendre enfance, imagine les trésors inestimables que recèlent les rayons surchargés. Il ne se trompe guère. Dans cet amoncellement apparemment désordonné se côtoient des publications aussi disparates que précieuses ! Sur certains rayonnages, déformés par le poids, sont déposés en tous sens de très nombreux feuillets aux formats hétéroclites tenus ensemble par de simples ficelles et des fascicules brochés de peu de valeur marchande. Sur d'autres sont alignés des séries de livres uniformes, dorés sur tranche, avec de riches reliures de cuir rehaussées d'or. Ils avoisinent encore bien d'autres rayonnages sur lesquels sont serrés de précieux incunables, des textes sacrés ou des apocryphes. Les versions essentielles de la Bible, un précieux exemplaire, vraisemblablement unique, du Barddas en concordance idéologique avec son voisin le Bardo Thödol tibétain, l'inventaire exhaustif des Triades et les textes celtiques du Barzaz-Breiz pour ne citer qu'eux, s'enchevêtrent dans un incroyable désordre apparent.

Au centre de la salle, placé sur une estrade, trône un vaste bureau croulant sous une multitude de rouleaux. Accumulation de documents anciens tracés aussi bien sur du papier, du

parchemin et parfois même sur du papyrus. Parmi tout ce fatras, une seule place libre ! Une sorte d'écritoire recouverte d'un cuir vert, taché à maints endroits par de l'encre de chine. Mais ce qui fait son originalité c'est la surface libre qu'il offre dans ce capharnaüm. Il donne l'illusion que l'on pourrait y travailler...

Debout sur cette estrade, l'Ombre déchiffre un grimoire aux riches enluminures placé devant lui sur un lutrin. Accaparé par son travail, il n'a pas feint de remarquer la présence de son hôte qui le dévisage pourtant avec insistance. Chétive silhouette, toujours revêtue d'une sombre cuculle préservant son anatomie des regards indiscrets, il demeure énigmatique. Malgré un examen attentif, l'Homme ne discerne que deux mains squelettiques à la peau parcheminée, constellée de taches de vieillesse et deux yeux glauques, brillants avec intensité dans l'ombre du large capuchon. Pour le reste, frêle comme une jeune fille et de petite taille, l'ermite se dissimule efficacement sous le grossier tissu du vêtement.

L'Homme, tout occupé à dévisager son hôte, sursaute quand une voix rauque l'interpelle.

— Ah! Te voilà! Approche-toi, viens t'asseoir, nous serons mieux pour converser. Surtout que nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Bien que le timbre de la voix demeure franchement antipathique, le ton employé semble plus avenant que celui de la veille.

Pendant que l'Homme s'approche de l'estrade, deux domestiques, revêtus d'une même livrée que celle de son guide, leur apportent des sièges.

L'Ombre et l'Homme se retrouvent assis face à face. Pour des motifs différents ils aspirent tous deux à cette première véritable confrontation. L'homme se demande ce qu'attend de lui l'énigmatique personnage et pourquoi a-t-il parlé ainsi de son épouse. Était-ce seulement pour aiguïser sa curiosité et ainsi l'obliger à le suivre ou dispose-t-il de pouvoirs occultes ? De toute façon, comment connaît-il son histoire, son histoire intime ? Conscient que l'heure des explications a sonné, dans cet environnement, le chemineau se sent mal à l'aise. L'atmosphère sulfureuse, les mystères dont s'affuble son hôte et surtout son regard glacial, l'oppressent.

L'Ombre, possédant le don de double vue et lisant dans les pensées de l'Homme comme dans un livre ouvert, cherche à apaiser ce dernier.

— Tout d'abord, il te faut oublier notre première rencontre qui ne fut pas des plus courtoises. Je le concède et le regrette autant que toi, mais le temps pressait. Nous devons faire vite, afin de nous mettre en route avant la tempête de neige qui nous menaçait. Comprends-le ! C'est pourquoi je ne pouvais pas me lancer dans des longues et fastidieuses explications.

Aujourd'hui, tout est différent. Nous disposons de tout le temps nécessaire pour apprendre à mieux nous connaître.

Il poursuit en martelant ses mots.

— A une condition pourtant... incontournable... sans laquelle notre dialogue restera stérile. Dès maintenant, quels que soient nos scrupules, nos réticences et nos préjugés, nous devons nous accorder une totale confiance réciproque. Réfléchis bien avant de répondre, car si j'ai besoin de toi, les rôles peuvent facilement s'inverser !

Il achève d'un sourire qui se veut aimable et que sa suffisance rend narquois !

Après quelques instants de silence durant lesquels l'Homme met de l'ordre dans les sentiments contradictoires qui l'agitent, d'une voix posée il fait état de son trouble. Dès les premiers instants il a ressenti une douleur physique, lors de l'ingérence de l'Ombre dans ses pensées intimes. Comme si un minuscule dard de feu se promenait en tous sens dans sa tête, fouillant à sa guise dans sa mémoire ! Cela, il ne peut l'admettre !

— Comme vous, pour clarifier l'ambiguïté de nos rapports, je crois que seul un franc dialogue peut être fructueux. En tous les cas, au point où nous en sommes, il s'avère souhaitable. Aussi, suis-je prêt à vous accorder ma confiance... toute ma confiance... J'y mettrais à mon tour une condition préalable, une seule... mais elle aussi est incontournable ! Pour parvenir à cette franchise que vous appelez de vos vœux, vous devez cesser immédiatement de violer le secret de mes pensées, car si vous persistez dans ces agissements, je m'enfermerais dans un mutisme absolu, dont nul ne pourra me tirer.

L'Ombre a tressailli en écoutant les exigences de l'Homme. Habituer à agir de la sorte avec son entourage, il n'imaginait pas la sensibilité de son interlocuteur susceptible de le démasquer aussi promptement. Seuls ceux disposant du Don en sont capables ! Et bien que cette hypothèse lui en coûte, il accède à cette requête.

— Tu as raison, seul un respect mutuel et une estime réciproque nous permettront de clarifier la situation et, je l'espère, d'aboutir sur certains points tout au moins, à une identité de vue. Je sais que ton esprit très sensible ressent physiquement mes ingérences. Aussi, comme preuve de ma bonne foi, à la moindre tentative de ma part, tu seras libre de quitter cette pièce.

Partiellement satisfait par cette première concession de l'Ombre, l'Homme considérant son séjour au Château perdu comme une séquestration déguisée, veut en connaître les motifs.

— Vous dites me respecter et m'estimer, pourtant, au-delà de cette pièce, vous me retenez prisonnier dans ce château ! Pourquoi ?

— Reconnais que tu es venu ici de ton plein gré ! Concernant mes intentions, détrompe-toi, dès que notre conversation sera achevée, tu seras libre de rester au château ou de partir, de partager mon sort ou de rejoindre l'autre chemin... celui qui conduit à la Mort !

Mais auparavant je t'écoute, que désires-tu savoir ?

— Vous semblez tout connaître de moi, il me paraît légitime que je puisse à mon tour percer vos mystères. Aussi pour commencer, je suis curieux de savoir qui vous êtes !

L'Ombre se cale dans son siège. Son regard perçant fixe l'Homme, le mettant mal à l'aise.

— Soit, bien que ta fragile confiance en moi risque d'être mise à rude épreuve, je te dois cette vérité que tu appelles de tes vœux. De toutes les façons, ce sera un bon test de crédibilité mutuelle !

Puis, comme se parlant à lui-même, l'Ombre évoque son lointain passé...

— Je suis né dans le royaume de Léon au début du XIVE siècle. Fils aîné d'un riche commerçant juif, je devais tout naturellement suivre les traces de mon père. Mais, bien que j'y excellais, le négoce ne fut jamais ma grande passion. Aussi, devins-je médecin. Un drôle de médecin d'ailleurs, plus souvent préoccupé par l'état de l'âme de ses patients que par les lésions dont souffraient leurs corps et qui consacrait la majeure partie de son temps libre à l'étude des sciences occultes et hermétiques au commun des mortels. Installé en ville de Léon, au cours de mes recherches ésotériques, je marchais tout naturellement sur les traces d'un illustre concitoyen, Moïse de Léon, Maître Kabbaliste.

Avec le temps, on oublia l'influence de mon Maître. Ma notoriété grandit, dépassa les limites du royaume et pour tous je devins Maître Canchès. Depuis lors, de nombreux pèlerins, venus de fort loin, profitaient de leur voyage vers Compostelle pour s'arrêter chez moi, échanger des idées, confronter des points de vue bien souvent condamnés par les canons de votre église. Afin de mieux les accueillir, je décidais un jour de quitter la ville et son effervescence peu propice à la confiance et à la méditation. J'allais m'installer à quelques lieues, au cœur d'une région sauvage,

dans une modeste demeure érigée au bord du camino francés. Retiré en ce lieu, entouré seulement par deux fidèles domestiques, je comptais bien y terminer paisiblement ma vie !

Après un long silence peuplé d'émouvants souvenirs, l'Ombre reprend comme se parlant à lui-même :

— Quelques années plus tard le camino francés s'est déplacé sur une route nouvelle à une lieue en contrebas de ma maison. Cette dernière devint trop éloignée pour que des pèlerins fassent le détour... Avec le temps, oubliée par tous et sans propriétaire connu, la maison c'est peu à peu délabrée ! Aujourd'hui il n'en reste presque plus rien. Seul vestige, un vieux banc de pierre. Celui-là même où tu pris ton dernier repas avant notre rencontre et sur lequel reste visible la figuration de l'arbre symbolique, attributs du Dieu sans limites !

L'Ombre, toujours plus troublé par cette évocation, reprend son souffle avant de poursuivre d'une voix qu'il cherche à rendre ferme.

— C'est sur ce banc qu'un jour de l'an de grâce 1379, j'ai fait la rencontre la plus surprenante, la plus saugrenue de ma vie... Je devrais dire aussi la plus importante !

Une fois encore l'Ombre marque une pause dans son discours. Il recense ses souvenirs, visiblement soucieux d'être cohérent, il chasse l'émotionnel afin d'être crédible !

— A cette époque j'étais convaincu d'être parvenu au soir de mon existence. J'étais en paix avec moi-même, confiant dans la céleste prédiction d'un au-delà radieux ! Pourtant, loin de rechercher une oisiveté reposante, libéré de toutes contraintes matérielles, je poursuivais à loisir mes chères études. En cette période troublée pour les consciences, l'église catholique étant secouée par le Grand Schisme d'Occident, je méditais sur la précarité de l'existence, sur le Bien, sur le Mal, sur la vie éternelle, en résumé sur toutes les valeurs judéo-chrétiennes servant de bases à la culture occidentale. D'autre part, je multipliais les contacts, cherchant auprès de mes interlocuteurs à conforter mes idées politiques. En ce temps-là religion et politique étaient indissociables. Au gré d'éphémères alliances l'un prenait l'ascendant sur l'autre et vis-et-versa. Les nouvelles se propageant lentement, souvent avant même d'en avoir été informé, les enjeux se trouvaient changés avec les conséquences que cela incluaient ! Curieux de nature, je suivais avec intérêt cette effervescence, je rêvais du devenir de ce monde nouveau sur le point de naître ! A cette fin, je meublais le temps qui me restait par des discussions philosophiques entretenues au hasard de recommandations ou de rencontres fortuites. Je me dois de dire que le banc de pierre jouissait de ma part d'une attention toute particulière, car cet endroit privilégié favorisait grandement les rencontres. C'était également le meilleur moyen de m'informer. En cette fin de siècle troublée, la guerre de Cent ans faisait rage rendant précaires les voies de communications, les pèlerins véhiculaient les grandes nouvelles du monde. Eux seuls voyageaient pratiquement sans encombre au travers de toute l'Europe ! Ainsi, en échange du gîte et du couvert, ils récoltaient et colportaient des informations. De cette manière j'ai appris la mort de Jean le Bon dans la tour de Londres, la mort de Pétrarque, le retour des papes à Rome et tant d'autres choses... Aussi, chaque fois que le temps le permettait, je m'installais sur le banc de pierre et j'attendais... Tout naturellement des pèlerins venaient m'y rejoindre. C'était très souvent des gens simples, animés par une foi inébranlable les portant en avant sur le pénible chemin des étoiles. Attentif, j'écoutais le récit de leur voyage, l'évocation de leurs souffrances, de leurs peurs, de leurs doutes... Enfin de tous les maux qui jalonnaient leur quotidien et dont l'offrande silencieuse sanctifiait leur démarchage et ont fait la légende du pèlerinage. Comme de bien entendu, avant qu'ils ne reprennent la route, je les encourageais d'un verre de vin, d'un quignon de pain et d'une assiette de soupe. Si ces rencontres meublaient mes journées, elles m'apportaient rarement la nourriture spirituelle essentielle que je recherchais avidement. Aussi, les rares fois que le hasard me mettait en présence d'un esprit raffiné partageant mes interrogations, c'était pour moi une joie incommensurable. Dans

le secret espoir de prolonger le plus possible ces enrichissants tête-à-tête, j'invitais aussitôt le voyageur à séjourner dans ma demeure tout le temps qu'il lui était loisible de disposer !

Le regard de l'Ombre se perd parmi les irrégularités du plafond... Sa voix monocorde s'adoucit... L'Homme pressant une plus intime confiance doit tendre l'oreille pour entendre la suite du récit !

— C'était par une belle soirée d'été, un peu avant complies. De celles qui, dans ces régions, précèdent habituellement la fête de Saint-Jacques. La journée avait été particulièrement chaude, rendant l'atmosphère étouffante, presque irrespirable, faisant souffrir gens et bêtes. Vers le soir heureusement une brise fraîche, descendant de la montagne, c'était mise à souffler agitant comme des spectres les arbres jaunissant de soif, caressant les herbes folles bordant les chemins. Alors que dans le ciel les hirondelles offraient le spectacle de leurs folles et imprévisibles sarabandes en poursuivant des nuages d'insectes invisibles, paresseusement, tous goûtaient la douceur du crépuscule. C'est alors que je l'ai aperçu au loin, marchant sur le chemin. Sa lente progression paraissait des plus pénibles. Il trébuchait sans cesse, butant sur chaque caillou, avançant par de brusques saccades. Restant de longs instants comme figé, puis s'agitant de manière désordonnée il avançait de quelques coudées. Se figeait à nouveau... Intrigué par cette démarche hésitante et le croyant en danger, j'envoyais aussitôt mes gens à sa rencontre. Bien m'en pris, car avant que ces derniers ne fussent à sa hauteur, l'homme s'étala de tout son long, avant de rouler sur le bas-côté du chemin, dans une fondrière.

Aussitôt, on le porta jusque chez moi. Visiblement exténué et couvert d'ecchymoses, il se laissa déshabiller, puis coucher dans un lit moelleux. Mais, à peine était-il étendu, reprenant quelque peu ses esprits, il devint fébrile. Son regard anxieux semblait chercher quelque chose. Aussi, m'approchais-je du lit afin de m'enquérir des causes de son trouble.

C'était sa besace qui le préoccupait ou plutôt l'apparente absence de sa besace ! En effet, habitués à ravitailler discrètement mes hôtes du camino francés, on l'avait emportée à l'office afin de la garnir de victuailles. Je la fis chercher sur-le-champ et, pour qu'il retrouve un calme apparent, je la déposais près de lui. D'une main tremblante il se mit à la palper, s'assurant, sans l'ouvrir, de son contenu.

Intriguer par ce comportement inhabituel, je me promis de le questionner à ce sujet dès qu'il aurait repris suffisamment de forces.

L'Ombre, en proie à une subite agitation, se lève, se met à gesticuler et à marcher en tous sens devant l'Homme. Paraissant indécis sur la suite à donner à son récit, comme placé devant un aveu difficile, qu'il a de la peine à formuler. Comme si cet aveu qu'il consentait révélait forcément une parcelle d'un secret jusque-là jalousement gardé et dont il entendait encore préserver certains éléments essentiels ! Comme si son aveu ne devait pas permettre une totale révélation mais permettre toutefois de dévoiler suffisant ce secret pour aiguïser la curiosité de son interlocuteur. En somme, l'Ombre se trouvait placé devant l'éternel dilemme entre en dire trop ou trop peu !

Après un long moment d'hésitation, surmontant ses scrupules, il poursuit d'une voix déterminée.

— Cette nuit-là, surpris par le comportement de mon hôte, je dormis mal. Ne parvenant pas à oublier la grande frayeur que j'avais lue dans les yeux de l'inconnu lorsqu'il avait constaté la disparition de sa besace. J'étais obsédé par une insidieuse question : "Quelle précieuse relique pouvait bien contenir cette besace pour que sa disparition le perturbe à ce point ?" Quelque chose ne collait pas dans ce personnage. L'allure respectable que je soupçonnais chez lui, malgré sa mine défaite et l'état de délabrement physique dans lequel il se trouvait lors de son arrivée, contrastait avec cet attachement viscéral à un maigre bien matériel. J'aurais mieux perçu l'abnégation de toutes formes de richesses mercantiles à l'avantage de celles plus élevées de l'âme !

Je me levais dès les premières lueurs de l'aube, bien décidé de percer le mystère de cet étrange pèlerin. Les carillons annonçant les vigiles au moment où je me rendais à l'office, je me fis servir mon petit-déjeuner, avant d'aller porter moi-même à l'étrange visiteur, un plateau chargé de victuailles. S'attendant probablement à la venue d'un domestique, il fut étonné de me voir entrer. Cet étonnement me permit de masquer ma surprise. En effet, tout habillé, apparemment frais et dispos, il se tenait debout dans l'embrasure de la fenêtre le regard perdu dans le vague. Son allure, en rien comparable à celle de la veille, accentuait l'étrangeté du personnage et, par voie de conséquence, le malaise que je ressentais vis-à-vis de lui depuis son arrivée ! Cela ne pouvait qu'aiguïser encore davantage ma curiosité sur le contenu de la besace que je voyais, bien en évidence sur la table de nuit !

Pendant quelques instants, nous nous dévisageâmes sans mot dire...

De robuste constitution bien que de petite taille, avec le dos arrondi et la tête rentrée entre les épaules, il portait un bonnet phrygien de toile rouge, semblable à celui qui affuble l'une des gargouilles de Notre-Dame de Paris et d'où s'échappaient, sur les tempes et la nuque, de longues mèches de cheveux argentés. Ses petits yeux vifs, marron clair, légèrement enfoncés dans les orbites, me dévisageaient avec curiosité. Un nez droit, aux narines épatées, surmontait une barbe fournie d'où émergeait parfois, la moue dubitative de lèvres charnues. Bien mis, il était vêtu d'une cotte ample qui sied habituellement aux marchands, taillée dans un drap bleuâtre, épais et rugueux, garnie au col et aux manches de fourrure de martre ou de fouine. Une écharpe de laine grise, enserrait la taille d'un surcot de laine grise. Un bas-de-chausses d'un rouge passé, chiné de noir, moulait les muscles racés des jarrets. Des galoches lacées d'une sangle de cuir, le protégeaient des intempéries. Sous une apparence paisible et débonnaire, il laissait l'impression d'une certaine aisance. De celle que procure l'argent en suffisance. Que cultivaient si gentiment les petits bourgeois cossus du XIVe siècle.

C'est lui qui mit fin à nos interrogations muettes. D'une voix étrangement douce il me remercia pour toute la sollicitude dont j'avais fait preuve à son égard. Je l'assurais du désintéressement de mon hospitalité. Je me voulais un protecteur des pèlerins de Compostelle, rien d'autre. Après ces habituels échanges de politesse, alors que je l'invitais à rester quelques jours chez moi, afin qu'il puisse reprendre des forces avant de poursuivre son périple, il refusa tout net. Il ne pouvait pas séjourner plus longtemps dans ma demeure. Sous-entendant qu'on l'attendait quelque part, tout en restant prudemment évasif sur la poursuite de son voyage. Par contre, je pouvais l'aider, en lui indiquant, si je la connaissais, la demeure de Maître Canchès.

Un étrange sourire flotte maintenant sur les lèvres de l'Ombre. Le même probablement qui dû accueillir la requête de l'énigmatique pèlerin. Tout goguenard de la facétie du destin, il poursuit son récit sur un ton plus léger :

— Ravi de cette occurrence, sans ambages, je fis comprendre à mon interlocuteur qu'il se trouvait dans la maison qu'il recherchait... Que je n'étais autre que Maître Canchès !

Un instant décontenancé, mon hôte me sourit, puis d'une voix des plus chaleureuses me demanda :

— *Maître Canchès, si votre offre de tout à l'heure tient toujours, je séjournerais volontiers quelques jours chez vous ?*

— De plus en plus intrigué, j'acquiesçais sans réserve. C'est alors, après s'être copieusement restauré et confortablement installé sur des coussins recouverts de grosses toiles, que l'étrange pèlerin me fit d'incroyables révélations ! Je puis très facilement vous les répéter car je m'en souviens mot pour mot... Comme si je venais de les entendre !

— *Tout d'abord vous devez savoir que pour vous rencontrer, je viens tout droit de Paris. Plus précisément de la rive droite de la Seine, à deux pas du pont Notre-Dame, entre Seine et montagne Sainte-Genève, tout près de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie où je tiens, avec mon épouse Dame Perrenelle, une boutique de libraire-écrivain à l'enseigne de la Fleur de Lys. Allez dans ce quartier. Demandez l'échoppe de Maître Nicolas Flamel. On vous dira alors en quelle estime on me tient ! Tout cela dit sans forfanterie, mais pour accréditer le récit*

que je suis venu vous faire. Car, sans vous connaître, je vous tiens en haute estime. Et j'attends de vous plus qu'un avis ou un conseil, mais une aide !

— Il va sans le dire que je suis de plus en plus intrigué par ce discours et, sans encore me l'avouer, de plus en plus intéressé. D'un signe de tête, je fais comprendre à Nicolas Flamel que je suis bien disposé à son endroit et que je serais bien aise de l'aider. N'attendant que mon acquiescement, il poursuit son récit.

— *La genèse de mon aventure remonte loin dans le temps. J'étais encore très jeune. Je venais à peine de terminer mon apprentissage de copiste chez Maître Gobert. Lorsqu'une nuit, je fis un songe étrange et merveilleux...*

Dans la mansarde que j'occupais m'apparut, étincelant dans un habit de lumière, un ange, aux grandes ailes blanches. Un radieux sourire soulignait la douceur de ses traits et, pendant qu'une voix céleste résonnait dans ma tête, il me présenta un livre recouvert d'une feuille de cuivre ouvragée. Chaque détail de cette scène et chaque mot prononcé s'imprimaient à jamais dans ma mémoire... Je l'entends encore me répéter : "Regarde bien ce grimoire Nicolas. Il te paraît obscur, comme il est apparu obscur à tous ceux qui l'ont contemplé avant toi ! Pourtant un jour tu y liras ce que nul n'y a lu. Tu y verras ce que nul n'y a vu. Alors tu sauras ce que nul ne sait..."

Après cette énigmatique prophétie, l'ange a disparu ou plutôt c'est dissous dans les anfractuosités du plafond.

J'ai toujours su garder secrète cette divine prédiction, sans jamais cesser d'y penser. Chaque matin, au levé, je me disais tout en chaussant mes escarpins : " Un ange ne peut pas mentir, reste vigilant Nicolas, car c'est peut-être pour aujourd'hui !" Souvent, le souvenir resurgissait au cours de la journée, en recopiant un manuscrit dont le texte me ramenait, par les chemins les plus divers et les plus détournés, à l'ange annonciateur. Et puis le temps passa... Pourtant je ne connus jamais aucune impatience, ni le moindre doute quant à la réalisation de ce présage...

Vingt et un ans se sont écoulés ainsi, sans qu'un seul jour je n'aie oublié l'étrange apparition. Nous approchions des fêtes de Pâques. Profitant des premiers rayons d'un soleil vernal, j'avais installé mon lutrin près de la devanture de mon négoce donnant sur la rue des Écrivains. Cette clarté printanière me permettait de recopier un très ancien texte, dont le triste état réclamait beaucoup de lumière et toute mon attention ! Nome venait de retentir au clocher de Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est alors, bien qu'absorbé par mon labeur, j'ai senti comme une présence étrangère. Quelqu'un m'observait avec insistance ! Rien d'inhabituel à cela, souvent des passants s'arrêtent devant chez moi et me regardent travailler. Nous échangeons alors de petits signes complices ou, si une baie est ouverte, quelques mots. Mais cette fois c'était différent, sans savoir qui me dévisageait, je ressentis une certaine gêne ! Mal à l'aise, je levais les yeux lentement. Debout devant ma croisée, un homme me fixait avec intensité... C'était une sorte de maure squelettique, sans âge, à la peau tannée, dont les habits, couverts de poussière, étaient en piteux état. Mais ce qui me fascina d'emblée, c'était son regard... Deux yeux saillants, d'un noir de geai, dont les prunelles, immenses, brillaient comme des diamants ! Instantanément je pensais au présage ! Je me levais. Ouvrant l'huis, j'invitais l'étranger à pénétrer dans mon échoppe. Il semblait méfiant, repoussant le vantail derrière lui sitôt le pas de porte franchit, regardant en tous sens pour s'assurer que nous étions bien seuls, me scrutant à la dérobée ! Quand son inspection lui parut satisfaisante, d'un geste ample il écarta sa cotte à la recherche de sa besace. Il en retira un ballot bien enveloppé dans un carré de tissu multicolore. Il l'ouvrit en prenant de grandes précautions... Puis, cérémonieusement, accompagnant ses gestes par un discours aux accents gutturaux, pour moi incompréhensibles, il me tendit un livre. LE LIVRE ! Celui dont j'avais tant rêvé...

En le prenant dans mes mains, je ne pus contrôler un frémissement. C'était bien celui que tenait le séraphin dans son présage. Je le reconnaissais, tout doré, avec sa fine couverture de cuivre gravée de lettres et de caractères étranges, pour moi hermétiques.

Sans même l'ouvrir, je proposais à l'étranger de le lui acheter. Non sans emphase, il me fit comprendre que pour deux florins le grimoire serait à moi. Surpris par la modicité de la

somme, diligemment, je la lui tendis. Prenant vivement son or et sans demander son reste, le métèque s'empessa de disparaître.

Une fois seul, fébrilement, je me plongeais dans l'étude sommaire du précieux ouvrage...

— Nicolas Flamel, en fin conteur sûr de ses effets, feignant de reprendre haleine, interrompit alors son fantastique récit. Saisissant un cruchon emplit d'eau fraîche, placé devant lui à portée de sa main, il s'en versa une pleine timbale qu'il avala par petites lampées en me regardant de ses yeux pétillants de malice ! Je pense qu'il voulait être certain de l'intérêt que je portais à son histoire. Il dut en être convaincu, car, de plus en plus passionné par cette narration, retenant mon souffle pour ne pas briser l'enchantement de cette voix mélodieuse berçant mon oreille, je l'écoutais bouche bée.

Satisfait, il reprit enfin son histoire, sur le même ton, à l'endroit précis où il l'avait laissée.

— *Comme je le pressentais, la texture de l'ouvrage, très ancien, était de grande industrie. A l'intérieur, point de papier ou de parchemin dont on a fait les autres grimoires. Non ! Je découvris vingt et un feuillets de fines écorces de tendres arbrisseaux, répartis en trois groupes de sept feuillets chacun. Sur les six premiers feuillets de chaque groupe étaient gravés au burin de fer, de belles et très nettes lettres latines bien déliées, rehaussée dans les pleins de chaudes couleurs chatoyantes. Les septièmes feuillets, au contraire, étaient totalement dépourvus d'écritures et de gravures. Par contre, ils étaient artistiquement décorés par de belles peintures admirablement colorées. Au septième feuillet, l'artiste avait représenté une vierge et des serpents s'entre-dévorant. Au quatorzième, une croix sur laquelle un serpent crucifié agonisait. Au vingt et unième, sur un fond désertique où se prélassaient de nombreux serpents, coulaient plusieurs belles fontaines. Sur la page de garde figurait, en grosses lettres capitales enluminées d'or, cette unique inscription : "ABRAHAM JUIF, PRINCE, LÉVITE, ASTROLOGUE, PHILOSOPHE A LA MAISON DES JUIFS, PAR L'IRE DE DIEU DISPERSÉE AUX GAULES SALUT. D.T. Les parties du texte que je parvenais à déchiffrer regorgeaient d'imprécations et autres maléfices, avec ce mot énigmatique, souvent répété : **MARANATHA** ! Interjection lancée à l'encontre de toute personne qui tenterait de déchiffrer le grimoire, à moins qu'elle ne soit sacrificateur ou scribe !*

Abasourdis, je restais un long moment à contempler l'ouvrage, le parcourant en tous sens, sans vraiment chercher à le lire, m'arrêtant qu'un instant sur les somptueuses allégories ! A la fébrilité des premiers moments succédait une tranquille assurance. Je tenais enfin la récompense de ma longue patience. Une grande satisfaction accaparait mon esprit. A ce moment-là, j'avais la certitude, qu'une fois déchiffré, ce texte me permettrait aisément de percer tous les secrets de l'alchimie. Aucun doute n'effleurait mon esprit, je tenais dans mes mains un grimoire alchimique ! Certes, avant d'en avoir l'accès, il me fallait d'abord pénétrer les mystères entourant les lettres et autres signes étranges et inconnus qui y foisonnaient. Mais pour cela, j'en avais alors la conviction, il me suffirait une nouvelle fois de faire preuve de patience... En aucun cas, cela ne pouvait être insurmontable, car sinon, comment expliquer la visite de l'ange et sa prophétie ? Je vous le demande ! D'autre part, en recopiant de nombreux ouvrages anciens, j'avais pris un peu d'habitude des formulations usitées par les philosophes antiques, tels Pythagore ou Platon !

Je ne puis vous dire combien de temps je suis resté là, debout dans mon échoppe, tournant délicatement, une à une, les pages énigmatiques, bercé par la quiétude de cette douce euphorie. Gagné par la certitude que je serai bientôt en mesure de décoder cette exégèse abstruse.

Au début, rien ne pouvait me distraire de mon intense satisfaction. Pourtant, à force de lire et de relire les nombreuses imprécations et autres mises en garde, je fus gagné par une indicible perplexité ! Une question, d'emblée insidieuse, obsédait maintenant mes pensées, détournait toute mon attention : "Et si tous les maléfices promis me concernaient ?" Si le fait de lire ou plus simplement de posséder le grimoire me condamnait automatiquement à l'exécration et aux pires malédictions ?

— Sur cette terrible incertitude, une nouvelle fois, Nicolas Flamel s'interrompt pour se servir une timbale d'eau fraîche. Pendant qu'il s'abreuvait, je ne parvenais pas à détacher mes pensées de

l'extraordinaire récit qu'il me contait. Son talent de narrateur était si grand, que je me sentais avec lui, à ses côtés, lorsqu'il tournait précautionneusement les pages d'écorces pour la première fois ! Brusquement pourtant, un doute s'insinua, l'intérêt fit place à l'étonnement ! Diantre, me dis-je, à quoi ressemble cette démarche. En fin de compte, ce copiste est venu spécialement de Paris pour me rencontrer et, semble-t-il, surtout pour me narrer son histoire ! Dans quel but fait-il cela ? J'étais perplexe, j'avais hâte bien sûr d'en savoir plus. Le cœur palpitant, j'attendais la suite... Je ne fus pas déçu !

— *J'avais toujours gardé secrète l'apparition prémonitoire de l'archange. Jamais, même à demi-mot, je m'étais confié à qui que ce soit. Ce jour-là pourtant, alors que le grimoire était enfin en ma possession, ce secret pieusement préservé aux cours des ans, et la sourde menace qu'il pouvait dès lors représenter, devinrent pour moi un insupportable fardeau, bien trop pesant pour mes frères épaules ! Aussi, après moult réflexions, je décidais de le partager avec la seule personne que j'estimais digne de ma confiance ! Ma chère et tendre épouse, Dame Perrenelle, qui avait toujours su faire montre à mes côtés, de bon sens, de sagesse et de patience. D'autre part, lors d'affaires délicates, elle m'avait maintes fois prouvé sa grande discrétion. Une fois résolu à lui parler, après l'avoir mise en garde contre les éventuels maléfices que pouvait engendrer mon propos, j'entrepris ma confession. Bien m'en pris, car à peine avais-je terminé de discourir, que Dame Perrenelle sut trouver les mots justes, capables de dissiper toutes mes craintes ! Elle attira judicieusement mon attention sur ma profession de copiste-écrivain, si intimement apparentée à celle de scribe. Ainsi, à en croire la prophétie, je n'encourais plus aucune malédiction en étudiant le grimoire ! Cette évidence me combla d'aise.*

Sans aucune arrière-pensée je fis mienne désormais la devise des Alchimistes "Tout est en Tout".

Le lendemain, dès la nuit venue, avec enthousiasme, je me mis à l'œuvre. Pendant les jours... les mois... les années qui suivirent... avec ténacité je m'astreignis au plus pénible, au plus obscur, au plus obsédant des labeurs ! A aucun moment, je ne ménageais ni mes forces, ni mon temps, ni ma peine, ignorant le chaud ou le froid, la fatigue et la faim... Armé de mes certitudes, je suais sang et eau sans jamais me décourager. J'étais soutenu en cela par Dame Perrenelle, qui avait repris à son compte toutes les tâches domestiques de la maison, afin que nul ne nous importune en vivant sous notre toit et, surtout, ne puisse un jour percer notre secret !

Vous savez, pour les gens de mon estat, il n'est guère recommandé de besogner à la seule lueur des bougies. On s'y use rapidement les yeux et la facture de l'ouvrage s'en ressent ! Aussi, depuis mon établissement au pied de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, j'applique à la lettre la règle interdisant à notre corporation d'œuvrer après la cloche de Saint-Jacques sonnante l'Angélus du soir. Hiver comme été, au plus tard à la nuit tombante mes clerks, mes ouvriers et apprentis désertent tous l'atelier. Dans mon entreprise, je ne pus que me féliciter de l'application rigoureuse de cet usage. En effet, depuis que j'eus entrepris l'étude de ce grimoire, pour ne point alerter mon voisinage, je veillais à ne rien changer à mes habitudes quotidiennes. Comme à l'accoutumée, une fois ma maison vide, j'en verrouillais chaque issue, fermant avec grand soin les volets. Tout au plus, je prenais maintenant la peine d'obscurcir chaque fente qui aurait pu laisser filtrer, ne serait-ce, qu'un rai de lumière. À la suite de quoi, muni d'un bougeoir, je descendais dans la cave pour reprendre ma besogne. Dame Perrenelle partageait mes nuits de veille, soutenant mon ardeur par sa seule présence. Me rendant la réplique lorsque j'étais d'humeur loquace, faisant montre en ces circonstances d'une connaissance parfaite de l'état de mes travaux. Ce qui ne la distrayait pas des tâches les plus humbles, comme celle de veiller attentivement sur la chandelle afin que jamais je ne sois privé de clarté !

Subjuguer par mon labeur, très vite, je perdis la notion du temps qui s'écoule. Heureusement ma Mie dénombrait mes nuits sans repos, Et si, en toutes circonstances, je faisais mine d'occulter le martyrologe, elle avait tôt fait de me rappeler plaisamment à mes devoirs de

chrétien. J'étais sous l'emprise d'une telle exaltation que sans elle je me serais damné. On m'aurait certainement livré à l'Inquisition ou pire, assigné à un procès pour sorcellerie.

Ah ! Maître Canchès, connaissez-vous l'exaltation que procure la quête du Grand Œuvre ?

— D'un signe de la tête, je lui fis comprendre que non. Un instant incrédule, mon interlocuteur devint plus volubile, plus passionné, cherchant visiblement à être plus convaincant !

— *Ne m'en veuillez pas, mais je conjecture que pour bien appréhender ma condition d'alors, il faut avoir entrepris soi-même le Grand Œuvre !*

Car, par les Saintes écritures, comme nous l'a si bien enseigné, à nous autres Alchimistes, le saint Albert, l'exaltation récompense toujours celui qui exécute, selon les règles de l'Art, la trituration, la sublimation, la calcination, la distillation, la solution, la congélation et enfin la fixation. Cette force incontournable nous entraîne toujours plus en avant. Elle nous permet d'ignorer les déceptions inévitables qui jalonnent le chemin vers la Connaissance. Elle nous transcende lors de chaque bonne fortune que nous réservent les caprices de notre recherche, nous permettant furtivement d'entrevoir notre but final : La Pierre Philosophale ! A dire vrai, dans les premiers temps je connus de telles satisfactions. Au moment du déchiffrement initial, j'allais vite en besogne. Sautant volontairement les zones les plus obscures de l'ouvrage ou tout au moins celles qui me paraissaient l'être ! Très rapidement je pus quitter le lutrin pour passer devant le fourneau, manier, afin de comprendre, les creusets et les cornues ! Je me souviens de l'intense satisfaction lorsque cette nuit-là je réussissais ma première et ma seule transmutation. De copiste je devins Alchimiste, avec tout ce que cela comporte comme contraintes, comme abnégation et comme sacrifices. Mais aussi avec tout ce que ce devenir procure comme joies, comme euphorie et comme exultation !

Je profitais de chaque office religieux pour décoder les messages alchimiques gravés dans les pierres de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Vous ne l'imaginez peut-être pas, mais dans ce sanctuaire, la Voie à suivre est inscrite sur les bas-reliefs. Pour l'artiste, le message des Anciens s'inscrit dans la pierre du stylobate de la façade, la couleur et la forme des vitraux, la disposition du mobilier et les inscriptions qui le rehaussent. Dans cette église, chaque représentation est un hiéroglyphe qu'il doit décrypter ! La Vierge Noire de la crypte, symbole d'Isis et de la terre primitive, l'indispensable matière première ; l'Alchimie assise sur un trône, la tête dans les nues et le sceptre en senestre, tenant en dextre le livre fermé de l'ésotérisme et celui ouvert de l'exotérisme avec, appuyée contre sa poitrine, l'échelle aux neuf degrés ; l'eau vive bouillonnant du vieux chêne creux, cette eau de magnésie, dont est extrait par distillation le lait de la vierge ; Athanor, l'occulte four aux deux flammes ; le corbeau ; le serpent enroulé sur la verge d'or ; la salamandre qui vit dans le feu ; le bélier symbolisant l'aimant ; l'oriflamme aux trois penons, représentant les couleurs de l'œuvre, du noir au rouge en passant par le blanc ; la roue ; les quatre éléments, le soleil et la lune ; le griffon, symbole de la sublimation philosophique ; sans oublier la sainte croix, symbole de notre creuset avec l'empreinte des trois clous, image des trois purifications par le fer et par le feu ; et tant d'autre qu'il serait fastidieux de vous énumérer !

Patiemment, j'ai tout étudié, recherché la symbolique, interprété le moindre signe. Allant chaque jour de Saturne, comme il en est coutume, à la rencontre d'autres alchimistes sur le parvis de Notre-Dame.

Las, tous mes efforts, s'avèrent vains. Pendant des lustres je poursuivis ma quête incessante, sans parvenir à étancher ma soif de connaissance ! A chaque fois, à l'ultime instant, la réussite se dérobait !

Pourtant, je demeurais animé par la certitude d'être désigné pour accomplir le Grand Œuvre ! Un soir ma Mie, qui sentait peut-être poindre le découragement, me suggéra d'élargir notre cercle d'initiés. De mettre dans la confiance un gentilhomme de nos amis qui semblait enquis de certains des mystères de l'Alchimie.

Pour une fois, mal me pris de l'écouter, au lieu de conseils avisés, je n'eus à traiter qu'avec un charlatan hâbleur, dont les prétendues connaissances ne me furent d'aucun secours !

Si je perdais beaucoup de temps à l'écouter, par bonheur, prudemment je ne lui avais pas livré l'essentiel de mon secret !

Dame Perrenelle me conseilla alors, afin de conjurer le mauvais sort qui semblait s'acharner sur mes travaux, d'entreprendre le pèlerinage de Compostelle. De faire le voyage...

Je compris aussitôt que là se trouvait la seule voie !

Naturellement, j'entrepris diligemment les préparatifs du voyage. Par soucis de vraisemblance, Dame Perrenelle se chargea de nantir les prêtres de Saint-Jacques-la-Boucherie de ma pieuse entreprise. Ils m'obligèrent par leurs prières et m'honorèrent de leur bénédiction !

Également instruits de mes intentions, les membres de ma corporation, comme le veulent les usages, sollicitèrent que je parcourus en leur nom le chemin d'étoiles. Désireux de préserver le caractère pieux de mon pèlerinage, je ne pus que feindre d'accéder dévotement à cette noble requête.

Peu de temps avant le grand départ, alors que je peaufinais l'itinéraire de mon voyage, je me souvins avoir un jour recopié, un fort intéressant opuscule dont le prosateur était un Maître kabbaliste de la province de Léon. En son temps, cet écrit avait surtout retenu mon attention car il traitait, à mots à peine couverts, des secrets qui hantaient mes nuits ! Accaparé par mes travaux, je l'avais trop vite oublié... La résurgence de ce souvenir me troubla par sa soudaineté. Sans nul doute c'était un présage de mon ange protecteur. Ma visite à Léon s'imposait et, bien qu'inavouable, je fus convaincu qu'elle était même le but primordial de mon voyage !

— Nicolas Flamel, tout en me regardant fixement, marqua un temps d'arrêt dans son discours, son regard se posa délibérément dans le mien, un sourire engageant sur les lèvres, il reprit avec emphase :

— Me voici Maître Canchès, je suis votre humble et dévoué serviteur !

— Je restais coi ! Que pouvais bien attendre de moi cet écrivain public bien plus érudit en science alchimique que je ne saurais l'être ? Dans lequel de mes essais puisait-il l'inspiration de venir ainsi me visiter ? Autant de questions pertinentes qui mettaient crûment en lumière mon incompetence en la matière et aiguïsaient ma curiosité. Mais, je le compris sur le champ, pour parvenir à la satisfaire, il me fallait avant tout préserver la confiance que me témoignait ce gentilhomme ! Aussi, restais-je prudemment évasif sur mes intentions et surtout sur mes connaissances occultes de l'alchimie.

Comme je le presentais, Nicolas Flamel ne pouvait pas se contenter de mes réponses en demi-teintes. Il avait trop espéré de notre rencontre. N'avait-il pas, afin de la précipiter, parcouru à marche forcée le chemin d'étoiles. Et, chaque fois que la fatigue ou les vicissitudes du parcours l'accablaient, n'avait-il pas puisé dans les perspectives que lui ouvraient notre rencontre, la force et l'abnégation nécessaire à la poursuite de son périple. Le piteux état dans lequel il s'était présenté chez moi témoignait des fatigues et des souffrances endurées pendant tant de jours ! Aussi, à partir de cet instant, notre conversation s'établit sous un tour nouveau. Habillement, je fis part d'un intérêt mitigé, laissant à penser que je poursuivais mes propres recherches. Pour me gagner à sa cause, les confidences du copiste devinrent de plus en plus révélatrices sur l'état de ses travaux. Finalement, emporté par sa dialectique, jusque tard dans la nuit, il me livra pêle-mêle tous ses secrets...

CHAPITRE 4

*L'Univers sert de support à la
réalité !*

LES RÉVÉLATIONS DE L'OMBRE

Au haut de la tour nord, l'Homme a regagné sa chambre. Dehors, depuis longtemps déjà, les ténèbres de la nuit ont succédé à la lumière du jour. La campagne environnante baigne dans une brume vaporeuse, rendant diffuse et blafarde la clarté sélène, gommant son halo, estompant les ombres élancées et crénelées des fortifications du château.

Debout devant une archière, l'Homme cherche à discerner le paysage. Aussi loin que porte son regard, pas une lumière ne luit. Même les parties proches de l'édifice ne forment qu'une masse sombre et insondable. Un trouble indicible l'envahit, venant des tréfonds de son âme. Réminiscences des sourdes frayeurs de son enfance, elles réveillent en lui les craintes ancestrales de l'espèce humaine. Elles mettent cruellement en évidence la précarité et la brièveté de l'existence. Une nouvelle fois confronté avec ses doutes, l'Homme est seul, désespérément seul... Surtout, il ne peut occulter la longue et troublante conversation échangée avec son hôte, empreinte de cette atmosphère irréelle, voire magique où elle semblait plongée !

Pendant toute la durée des confessions de l'Ombre, le temps paraissait annihilé ! Tout au moins l'Homme, en avait perdu la notion habituelle. D'autre part, bien que la conversation se soit poursuivie durant plusieurs heures, à aucun moment, ni lui, ni son interlocuteur, ne furent en proie à l'impatience ou gagné par la lassitude. Ils ne connurent ni la soif, ni la faim, encore moins la fatigue. A aucun moment l'Homme ne s'est étonné de la longévité de son interlocuteur. Il parlait du Moyen Age pour y avoir vécu et cela paraissait normal, presque évident ! L'Homme acquière la conviction que cet état de grâce ne provenait pas du seul intérêt réciproque éveillé par leurs propos. Qu'il ne pouvait être confondu avec aucune émotion ressentie par lui jusqu'à ce jour. Cet état, proche de l'extase, s'apparente à la plénitude que seul engendre l'irrationnel ou la magie. Intimement, l'Homme l'attribue au caractère inhabituel et occulte de leur arcane. En tous cas, rien à voir avec la fébrilité ou l'impatience dans laquelle nous plonge, parfois, notre enthousiasme ou notre curiosité.

Au cours de leur interminable conciliabule, l'Ombre s'est ouvert à l'Homme, sans réserve et chaque mot prononcé reste gravé avec une incroyable précision dans la mémoire de ce dernier.

Maître Canchès, se laissant emporté par la rhétorique s'est perdu dans les dédales de sa narration. Par le menu, il a livré les secrets de cette cruciale rencontre de 1379. Il a poursuivi, allant jusqu'à divulguer les incroyables découvertes qu'il fit aussitôt qu'il fut mis en présence du grimoire d'Abraham le Juif...

Car ce jour-là, c'est bien le précieux grimoire que transportait dans sa besace le copiste parisien ! Certes, avant son départ, il avait pris la précaution de confier à Dame Perrenelle une copie fidèle qu'il avait exécutée avec le plus grand soin. Mais l'original est là, entre les mains de Maître Canchès !

Tandis que le copiste a, dès sa première tentative de translittération, buté sur chaque mot, sur chaque syllabe, sur chaque signe moulé avec précision sur les pages de l'antique manuscrit. Alors que la plupart des pictogrammes demeurent pour lui énigmatiques. Maître Canchès, sujet à une véritable révélation déchiffre tout sans peine ! Mieux, il lit... Et cette lecture l'édifie...

En bon alchimiste, Nicolas Flamel recherchait la formule lui permettant d'appréhender le Grand Secret de la Nature. Il désirait atteindre le sommet de l'Art, obtenir la Récompense Sublime. Mais avant d'y parvenir, il savait devoir suivre l'Unique Voie. L'imprévisible chemin initiatique qui seul permettait de quitter définitivement l'Ombre pour la Lumière, de séparer le Subtil de l'Épais. Alors seulement, le présage pourrait devenir réalité ! Une fois parvenu à ce stade de la Connaissance, il s'imaginait déjà auprès de Dame Perrenelle devant Athanor qu'il avait pris soin d'allumer avec de la braise provenant d'un feu céleste engendré par la foudre, plongé dans l'atmosphère sulfureuse de l'une de ses innombrables nuits de veille, après une ultime sublimation des Éléments, découvrant enfin la lente précipitation de la Pierre Philosophale et la condensation de l'Élixir de Jouvence cette médecine des trois règnes. Auparavant, il avait pris grand soin de mélanger le tout dans l'eau ardente où le rayon igné impérissable est dissout dans l'eau sèche. Fasciné, le regard possédé, il les contemplait longuement s'agglomérer dans le matras ovoïde surchauffé ou se refroidir dans la cornue. C'était la juste récompense de l'interminable attente. Dans une symbiose parfaite, elle unissait l'Être à l'Œuvre. Son corps, son esprit, son âme étaient livrés aux délices de l'absolue félicité, félicité partagée par sa fidèle compagne...

Malheureusement, malgré le temps écoulé, tout cela ne demeurait que songe ! Pourtant Flamel, comme plusieurs Alchimistes avant lui, connaissait parfaitement le déroulement des procédures conduisant à la transmutation finale. L'artiste devait avant toutes choses tirer du mercure vulgaire un ferment appelé "Mercure des Philosophes". En laissant agir ce ferment sur de l'argent et sur de l'or en présence du dissolvant secret, l'Alchimiste devenait à même d'extraire deux nouveaux ferments. Il suffisait ensuite de combiner les ferments tirés de l'or, de l'argent et du mercure dans un matras de verre vert épais ayant la forme d'un œuf et de boucher hermétiquement ce matras avant de le placer dans Athanor. Suivait une longue cuisson, au cours de laquelle la couleur de la matière se doit de virer au noir, celui de la "tête de corbeau", là où tout semble calciné ! C'est à ce stade que démarre le premier processus. Subitement au noir succède le blanc intense, c'est le passage de l'obscurité à la lumière. Cette première matière permet déjà de transmuter en argent les matières impurs, tel le plomb et le mercure. Par contre, la poursuite de la cuisson fait varier la couleur dans toute l'étendue du spectre, du bleu au rouge du rubis. A ce stade la pierre philosophale est presque achevée ! Elle doit encore être chauffée, chauffée... afin d'obtenir la multiplication de la pierre, capable d'en concentrer à l'infini les pouvoirs... "Tout est dans Tout" ! Surtout le savoir-faire...

Malgré ces explications cryptées dans les textes et les gravures de l'ouvrage, il suffit de quelques instants à Maître Canchès pour comprendre que le Grand Secret révélé dans le livre est d'une toute autre essence. Certes, à sa lecture, il semble aisé de se donner les moyens de réaliser les transmutations désirées. Mais ce n'est pas là sa finalité. C'est seulement l'un des moyens utilisés afin de détourner l'attention des chercheurs avides et cupides. Par contre pour celui qui est désigné, le livre ouvre de vastes perspectives, plus humanistes que matérielles !

Comme le voulait la tradition des textes antiques, dans le grimoire d'Abraham le Juif le Grand Secret est protégé par un triple voile. Le premier voile, compréhensible pour tous, a un sens positif. C'est le domaine des Faits audible pour le Vulgaire. Le second voile élève le niveau de protection, ouvre la pensée à une élite, il a un sens comparatif. C'est le domaine des Lois,

perméable au Savant. Le dernier voile décourage le Savant, son langage symbolique s'adresse au seul Initié. C'est l'accession au Monde des Principes. Reprenant une pratique courante des prêtres égyptiens, un triple mode d'expression écrite rend encore plus aléatoire toutes tentatives de déchiffrement sauvage !

Avant tout Maître Canchès se doit de calmer la légitime impatience de Nicolas Flamel, afin de lui permettre d'étudier en détail le manuscrit. A l'évidence, une lecture sommaire en présence d'un tiers ne peut satisfaire à la compréhension des textes. Il convient également de déterminer ce qu'il sera en mesure et en droit de livrer à son hôte du Grand Secret. Car le texte précise sans ambages que la Connaissance est révélée à Celui qui s'en montre digne. Et à lui seul... sans partage... Il hésite sur la conduite à tenir. Nicolas Flamel a de bonnes raisons de se présenter comme étant prédestiné pour accomplir le Grand Œuvre Alchimique ! Doit-il y voir la récompense pour le rôle obscur qu'il a joué ou est-ce une simple protection supplémentaire pour le véritable secret à préserver. Le Kabbaliste s'interroge ! S'il lui apporte son aide, pour les siècles à venir, les initiés sauront que le copiste parisien est parvenu au sommet de l'Art. Qu'il a réussi où la plupart échouent en brûlant leur vie. Désormais le grimoire entrera dans la légende comme étant la clé de voûte du secret alchimique et personne ne perdra son temps à y chercher autre chose !

Fort de cette réflexion, Maître Canchès assure son interlocuteur du vif intérêt qu'éveille la perspective de déchiffrer le précieux ouvrage. Avec conviction, il affirme pouvoir lui venir en aide. Les quelques éléments recueillis au hasard, en feuilletant le grimoire, l'incitent à penser, que ses solides connaissances kabbalistiques s'avéreront certainement très précieuses dans cette voie difficile. Afin d'y parvenir, il implore Nicolas Flamel de lui accorder seulement un peu de temps et surtout le calme propice à l'étude et à la méditation !

Après d'âpres discussions, convaincu par ces nécessités pratiques, le copiste accepte à contrecœur de se séparer momentanément du grimoire. Ils conviennent d'une procédure préservant la tranquillité du traducteur et assurant la sécurité du bréviaire. Maître Canchès l'étudiera seul durant la nuit. Mais, chaque matin il le remettra à son légitime propriétaire tout en lui faisant part de l'état de ses travaux. Afin d'apaiser les craintes du copiste, dès la sonnerie des compies, les gens de maison se retireront pour aller dormir dans une dépendance proche. Nicolas Flamel verrouillera alors chaque issue de la demeure, un peu comme il a pris l'habitude de fermer sa boutique de libraire-écrivain dans le quartier de Saint-Jacques-la-Boucherie.

Ainsi dit, ainsi fait ! Dès la nuit suivante, Maître Canchès se met à l'ouvrage. Serein, il travaille à l'étage, tandis que Flamel, fiévreux, guette au rez-de-chaussée ! Tressaillant pour chaque bruit, se troublant pour la moindre lueur, demeurant aux aguets jusqu'à l'aube...

Une lecture sommaire permet à Maître Canchès de déterminer rapidement les limites des confidences admissibles sans trahir les caractères ésotériques et sacrés des textes. Il se promet de les distiller avec parcimonie à son hôte et exclusivement au gré de l'avancée de ses autres travaux. Car il doit avant tout se ménager le temps indispensable à un examen minutieux de l'inestimable recueil.

Après quoi seulement, il se plonge dans une analyse approfondie des textes et de l'iconographie de ce qu'il considère déjà comme un incontournable bréviaire... Il est frappé par leur antiquité et par le fait qu'ils se succèdent sur une très longue période. Malgré sa brièveté l'ouvrage doit être l'œuvre monumentale d'une longue lignée d'érudits, chacun d'eux ayant apporté une contribution originale à l'ensemble. Cette mosaïque de textes, rehaussée d'énigmatiques peintures, forme un tout indissociable dont tous les éléments se juxtaposent sans se répéter, se complètent sans se contredire...

La besogne de Maître Canchès ne ressemble guère au déchiffrement hésitant de l'alchimiste. Au contraire, tour à tour ou les deux à la fois, c'est celle du linguiste sémanticien ou de l'iconographe érudit, explicitant avec facilité tous les idiomes utilisés et volontairement imbriqués, interprétant avec précision chaque signe tracé, soulignant les nuances, déjouant tous les pièges tendus... En magicien du verbe, en funambule du signe, le Maître Kabbaliste se joue des difficultés, surmonte sans hésiter les pièges hermétiques sensés préserver l'Ultime Secret. A le voir progresser dans l'euphorie, on dirait que toutes les connaissances accumulées au cours de

sa longue et riche existence trouvent enfin leur pleine justification. Que Maître Canchès n'existe que pour cet unique, cet ultime décryptement... Et que celui-ci lui permettra, peut-être, de parvenir à l'Instant Unique, à l'Instant Divin où, grâce à son labeur acharné, il percera enfin le Grand Mystère, il découvrira la plénitude de la Révélation... Qu'il est désigné par des puissances inconnues pour conjuguer l'Absolu !

Et c'est ce qu'il advint... La quatrième nuit, le vieux médecin de Léon parvient, sans trop de difficultés, à se hisser à ce qu'il pense être alors le summum du Savoir.

On peut croire que cet aboutissement représente le Terme, se nomme Finalité. Qu'au-delà plus rien n'est mystère, tout est perfection. Pourtant, parvenu à ce stade de la Connaissance, deux nouvelles nuits de veille se succèdent avant que le Maître Kabbaliste ne parvienne à traduire le fruit de son labeur de manière exhaustive. Pour le transcrire et avant tout le protéger, il invente ou plus exactement il a la révélation d'une nouvelle forme d'écriture. Spontanément il utilise une multitude d'idéogrammes lui permettant d'écrire couramment un idiome complexe et précis, dont jusqu'alors il n'a jamais eu connaissance du moindre rudiment. Ceci éveille aussitôt sa curiosité ! Et après une sommaire analyse, l'Ombre constate que si l'influence des langues chamito-sémitiques paraît évidente, l'idiome se nourrit également de puissantes racines celtiques. Cette découverte le rend circonspect et perplexe ! Ainsi, alors qu'il pensait avoir atteint la Connaissance Universelle, il doit admettre que le Mystère demeure... Qu'il se révèle, mais ne se livre pas ! Pas totalement... encore !

Après être parvenu à surmonter toutes les difficultés occultées dans le texte ! Une fois mis le point final à son exégèse absconse, il décide de s'accorder encore une nuit de réflexion. Cette ultime méditation devant lui permettre de déterminer quelle suite il entend donner à ses découvertes, d'entrevoir quelles perspectives s'ouvrent à lui et également quel message final il entend adresser à Nicolas Flamel qu'il sait aux aguets à l'étage inférieur.

Au matin suivant la septième nuit, tout est dit. L'Ombre a tracé le chemin qu'il entend suivre désormais. Et surtout l'Ombre sait qu'il en aura le Temps...

Fort de cette dernière certitude, avant de rejoindre Nicolas Flamel, il brûle dans la cheminée toutes ses notes. Il serre ensuite sa précieuse traduction dans une cache aménagée dans l'un des murs de la pièce, tout près de l'âtre... Il en fait jouer le secret ! Alors que les landes sonnent à toutes volées aux clochers des églises environnantes invitant les fidèles tournés vers le levant à sanctifier le jour nouveau, affichant une certaine suffisance, l'Ombre descend rejoindre son hôte.

Comme chaque matin, Flamel, fiévreux le guette au bas de l'escalier. Comme chaque matin, tout en s'empressant de récupérer l'incalculable manuscrit, d'une voix mal assurée trahissant son anxiété, il salue Maître Canchès.

— Que Dieu vous garde Maître Canchès et surtout qu'il vous comble de ses bienfaits.

Puis, ne parvenant visiblement plus à maîtriser son impatience, sur le ton de la confiance, il interpelle à nouveau le vieillard.

— Pour l'essentiel, où en sommes-nous de notre affaire ?

— Tout doux mon bon Ami. Tout doux ! Calmez votre empressement. D'ailleurs réjouissez-vous, aux matines déjà, j'achevais mon labeur. Je peux certifier que si tout n'est pas encore résolu, il n'en dépend plus que de vous désormais !

— Comment est-ce Dieu possible ?

— Aussi vrai que le Bon Dieu protège les honnêtes gens ! Tout dans cette affaire s'est déroulé comme nous en avons convenu ensemble. En étudiant le grimoire j'ai scrupuleusement noté les ingrédients nécessaires à l'exécution du Grand Œuvre. J'ai relevé une à une les incantations permettant de placer le Labeur sous les auspices de la bienveillante protection Divine. J'ai établi le parcours... Mieux, j'ai déterminé chaque étape que doivent impérativement suivre les pénitents de la Connaissance s'ils veulent un jour parvenir au But. J'ai transcrit en message vulgaire la Révélation Sacrée. En toute modestie, je pense avoir déjoué chaque piège tendu, résolu chaque énigme, solutionné chaque rébus. Je crois pouvoir enfin dire que je détiens la Solution !

En proie à une violente extase, le vieux Kabbaliste se laisse alors tomber à genoux sur le carrelage, aux pieds du copiste parisien. Pathétique, les mains nouées, les yeux clos, d'une voix sourde au timbre passionné, il énumère, en hébreux, des litanies vraisemblablement dédiées à Yahvé ! Nicolas Flamel surpris et perturbé par ce comportement inattendu, se signe avant de tenter de calmer son hôte.

— Je vous en conjure, calmez-vous, ne blasphémez pas, reprenez vos esprits ! Mon bon Ami, expliquez-moi tranquillement, qu'est-il maintenant en mon pouvoir pour vous venir en aide, moi, Maître Flamel ?

— Mais Maître Flamel, il en va tout simplement du succès de toute notre entreprise. Car si Dieu dans sa grande miséricorde m'a permis d'entrevoir la solution des messages hermétiques. S'Il m'a donné la sagesse et la piété m'en rendant digne, c'est à vous, à vous seul que revient l'honneur de transcrire l'esprit dans la flamme du creuset. C'est à vous, l'artiste, de matérialiser la Divine pensée... Comme vous l'a jadis prédit l'oracle vous êtes l'unique instrument du Grand Œuvre.

Sur ce, Maître Canchès saisi les mains du copiste parisien et, tout en se relevant, d'une voix déterminée, il proclame avec force :

— N'en doutez pas Maître Flamel, il n'existe plus aujourd'hui d'obstacle sur le chemin de la Divine Connaissance que vous ne soyez à même de surmonter tout seul.

— Puissiez-vous dire vrai mon inestimable Ami... Puissiez-vous dire vrai...

L'esprit surchauffé par ses fébriles nuits de veille et décontenancé par l'émotion Nicolas Flamel s'égare dans une rêverie aussi subite qu'imprévisible ! Dans un tourbillon d'images, il revoit sa lutte constante et opiniâtre. Aussitôt il adresse une tendre pensée à Dame Perrenelle, restée seule au logis et qui l'attend sûrement avec grande impatience. Cette femme qui est l'instigatrice de ce voyage. Cette épouse dévouée qui l'a toujours si bien conseillé, toujours encouragé à poursuivre son entreprise. Avec tendresse, il l'imagine vaguant à ses occupations coutumières sans rien laisser transparaître de ses émotions ou de ses anxiétés. Suivant pieusement chaque office dans l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, vivant au rythme des cloches, n'omettant jamais de dédier ses prières au pèlerin qu'elle porte dans son cœur, entretenant perpétuellement la flamme d'un cierge aux pieds du Saint patron des voyageurs ! Cette femme...

La voix glapissante de Maître Canchès abrège cette nostalgique rêverie ! Sans manière, il invite son hôte à s'installer autour d'une table de travail, située près d'une fenêtre. Tout en le priant de l'attendre un instant, pendant qu'il va ordonner au personnel de maison que nul ne les dérange, sous quelque prétexte que ce soit.

Durant les heures suivantes les deux hommes se plongent dans un conciliabule passionné, au cours duquel Maître Canchès explique par le menu la Voie à suivre à son interlocuteur attentif. Pour lui, il traduit chaque phrase du manuscrit, explique chaque rébus, n'omet aucun détail. En fait, il donne une traduction superficielle ou plutôt l'interprétation incomplète qu'il a préparée à l'intention de Nicolas Flamel. Celle qui permet d'exécuter le Grand Œuvre. Celle qui comble l'attente de son hôte ! Celle qui préserve magistralement les autres secrets écrits en filigrane dans l'ouvrage... qui représentent pourtant sa trame essentielle et sont, quant à eux, exclusivement destinés à un seul Initié : LUI ! De cela, dans l'esprit du docteur de Léon, il n'y a plus place pour le moindre doute !

Nicolas Flamel, rapidement convaincu par la verve de son interlocuteur, est édifié par la clarté de ses démonstrations. Devant l'Évidence, le scepticisme n'est pas de mise. Avec foi il acquiesce la certitude qu'ils détiennent enfin la Solution. Fébrilement, mais sous une forme sibylline, il note chaque explication fournie. Se faisant répéter plusieurs fois les passages quelque peu obscurs ou qu'il juge essentiels. Ne nous y trompons pas, Nicolas Flamel est un artiste confronté depuis des années avec l'hermétisme de la pratique alchimique ! Il connaît mieux que quiconque la marche à suivre, celle gravée dans la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie. Devant

Athanor, il sait transcrire le Verbe et le Signe en gestes de feu ! Aussi ses questions et suggestions sont-elles pertinentes. Elles permettent de préciser les indications de son hôte en leur donnant la vraisemblance du savoir-faire qui manque quelque peu au Maître castillan ! Aussi leur longue discussion est-elle des plus animée...

Tard dans l'après-midi, les deux hommes se restaurent d'une épaisse soupe, parsemée de croûtons coupés au cœur d'une miche de pain rousset, saupoudrée de copeaux de fromage. Pendant qu'ils avalent le breuvage fumant, leur conversation s'oriente vers la suite à donner aux découvertes de Maître Canchès. Ils tombent d'accord sur la nécessité de rejoindre Paris dans les meilleurs délais. C'est seulement une fois arrivé dans cette ville, dans le secret du laboratoire de l'alchimiste, qu'ils pourront réaliser toutes les manipulations nécessaires conduisant enfin à la matérialisation de la Pierre Philosophale et à la distillation de l'Élixir de Jouvence !

Décision est prise de partir le lendemain à la fin des vigiles. Pour autant que les forces du docteur de Léon le permettent, ils brûleront les étapes afin de parcourir plus de dix lieues par jour.

Poussé par l'euphorie suscitée par les révélations de Maître Canchès et la certitude d'aboutir très vite désormais, Nicolas Flamel tient absolument à remercier son bienfaiteur. Tout en s'adressant respectueusement à lui, il se saisit de l'inestimable grimoire. Puis, d'un geste solennel, il le tend au vieux médecin castillan.

— Tenez, prenez ce grimoire Maître Canchès. Il est à vous, car avant vous il n'avait pas de sens ! Il était ténèbres parmi les ténèbres, préservé jalousement de toute violation, de toute pensée indésirable ou malfaisante. Grâce à votre aide précieuse et à la divine volonté du Seigneur, il est devenu lumière ! Aujourd'hui, même si j'en suis privé, à l'aide de la transcription fidèle du manuscrit que j'ai remis à Dame Perrenelle avant mon départ et muni de vos avantageux conseils, nul doute que dès mon retour en ma boutique de Saint-Jacques-la-Boucherie, je parvienne diligemment au terme de mon labeur. A la réalisation de la Sainte Prédiction !

En se saisissant du bréviaire, une furtive et inhabituelle lueur scintille dans le regard de Maître Canchès. A cet instant, il se remémore l'un des nombreux avertissements jalonnant le texte : "**Nul ne me possède durablement, qui ne peut me connaître.**"

Ainsi, se réalise la première prédiction...

Maître Canchès relève la tête. Son regard pénétrant rencontre celui de Nicolas Flamel. Ce n'est plus le regard d'un homme aux abois, soupçonneux de tout. C'est celui, franc et limpide, d'un homme reconnaissant qui offre sans regret ce qu'il possède de plus précieux. Il est touché par la simplicité et la confiance du copiste. Pourtant, il refoule les sentiments d'amitié que lui intime son cœur et surtout cette envie irraisonnée de serrer dans ses bras l'alchimiste parisien ! Retrouvant tout son aplomb, avec emphase il s'adresse à lui.

— Je reçois ce grimoire d'Abraham le Juif pour seul paiement de ma contribution à la réalisation du Grand Œuvre. Je ne recevrai, ni ne réclamerai jamais d'autre prestation. Par contre, au regard de ma santé chancelante, s'il advenait que je mourais en cours de route, mon Bon Ami, promettez-moi de m'enterrer sur le bas-côté du chemin ou dans la terre sacrée d'un cimetière juif. Promettez de m'y enterrer avec le grimoire d'Abraham le Juif. Promettez de ne jamais chercher à le soustraire de ma sépulture.

Les regards toujours rivés l'un à l'autre, sans l'ombre d'une hésitation ou de la moindre réserve, Nicolas Flamel accède à cette demande pour le moins incongrue.

— Je vous le jure Maître Canchès ! Je vous le jure sur les Saintes Écritures ! Que je sois damné si je n'agis pas de la sorte en cette funeste circonstance !

A l'aube naissante, l'instant où les montagnes se dressant à l'est commencent à peine à se découper sur le décor d'une nuit sans lune, une porte s'entrouvre à l'arrière de la maison de Maître Canchès. Deux ombres furtives s'échappent et se perdent aussitôt dans l'ombre du chemin

serpentant vers la forêt. A peine ont-elles disparu, comme fondue dans la masse sombre des hautes futaies, que la porte s'entrouvre à nouveau. Cette fois, une robuste silhouette se découpe un bref instant dans le chambranle de l'huis. Sans hésiter le nouveau venu, à la démarche et à la stature il ne peut s'agir que d'un homme, emboîte aussitôt les pas des ombres furtives l'ayant quelque peu précédés...

Les jours suivants les deux compères, brûlant les étapes, progressent rapidement sur le chemin du retour vers Paris. Une fois les Pyrénées franchies, ils évitent sciemment les itinéraires qu'empruntent habituellement les Jacquets afin de ne pas être ralenti par des rencontres inopinées susceptibles de les ralentir.

Depuis leur départ chacun d'eux s'est muré dans ses propres pensées, finis les interminables conciliabules. En cours de route, ils demeurent silencieux, s'adressant rarement la parole et seulement pour ce qui est essentiel. S'arrêtant pour s'abreuver uniquement lorsque leurs gorges sont desséchées par les poussières du chemin. A l'étape, fourbus, les rares propos qu'ils échangent avant de plonger dans un sommeil réparateur, ont trait à la santé chancelante de Maître Canchès dont les forces déclinent rapidement ! Pour dormir, ils choisissent le havre naturel d'un abri sous roche ou celui d'une grange abandonnée, à l'écart des grandes routes, des hospices et autres auberges à leur gré trop fréquentées. Ainsi passent-ils le plus discrètement du monde, évitant d'attirer l'attention des voleurs de grands chemins qui, au XIV^e siècle, détroussaient fréquemment voyageurs et pèlerins.

Après quelques jours de cette marche forcée à travers les Cévennes, le relief s'adoucit un peu, les vallonnements paraissent moins marqués, au loin la montagne devient plaine. Enfin, un midi, au détour d'un chemin, la vallée du Rhône leur ouvre ses bras ! Large et ensoleillée, à leurs pieds elle s'étend paresseusement jusqu'à l'horizon. Elle est promesse d'une route plus facile, d'une avancée plus rapide. Pourtant, dès qu'ils s'y engagent un vent puissant leur barre la route. Soulevant la poussière des chemins et faisant ployer les arbres, en bourrasques irrégulières et rageuses le Mistral descend en direction de la mer. Bouscule tout sur son passage, ralentissant leur progression, décimant rapidement les dernières forces de Maître Canchès.

Pris dans les incessantes rafales, le chemin menant à Valence se transforme rapidement en véritable calvaire pour le vieux docteur. Chaque pas arrache inexorablement en lui une parcelle de vie... une à une... parmi les dernières ! Lorsque le vent se calme enfin, le Kabbaliste est épuisé. Le dénouement de sa vie est imminent, Nicolas Flamel le sent bien. Faisant fi de son impatience à poursuivre son chemin coûte que coûte, il traîne son infortuné compagnon en contrebas d'une falaise. L'installe à l'abri d'une excavation. Soulage de son mieux la lente agonie ! Déjà le regard reste fixe, les prunelles deviennent insensibles à la lumière du jour. Le souffle, de plus en plus léger, suinte irrégulièrement entre les lèvres bleuies. Les mains décharnées, croisées sur la poitrine, dans un dernier geste possessif enserrent de leur mieux le bréviaire d'Abraham le Juif.

Même la chaleur du feu allumé à la hâte ne parvient pas à réchauffer ses membres gourds. Nicolas Flamel hésite, doit-il abandonner son compagnon pour aller quérir du secours ou au contraire, doit-il en sa compagnie attendre la Fin ? Il est tiré de sa sordide réflexion par un râle. Avec compassion il s'approche du moribond. D'un geste, il essuie délicatement la sueur perlant sur la peau parcheminée du front. Visiblement Maître Canchès cherche à lui parler. Il se penche, approche une oreille attentive du visage.

— Je vous en conjure Mon Bon Flamel, il est temps pour vous de tenir toutes vos promesses. Je veux être enterré sur le bord de ce chemin, là où Yahvé dans son infinie sagesse a décidé de me rappeler à lui ! Ne perdez plus de temps... Hâtez-vous de creuser, car pour vous aussi le temps presse...

Épuisé par tant d'efforts, le vieillard laisse retomber sa tête. Nicolas Flamel reste un instant songeur. Puis docile s'agenouille et, armé de son bâton, commence à creuser le sol graveleux. Interrompant son triste labeur seulement pour alimenter un feu réconfortant qui danse dans l'air sec. Sa lumière vacillante témoigne à sa manière de la précarité mais aussi de la diversité et de la beauté de l'existence des hommes !

La nuit, indifférente au drame qui se joue, les surprend, les enveloppes ! Insensiblement les murmures incessants de la nature environnante changent. Les odeurs s'enrichissent d'un soupçon de fraîcheur. Seule la flamme, embellie par la pénombre du crépuscule, a gardé son crépitemment irrégulier. Simplement maintenant réconfortante et belle, se laissant emporter dans un inlassable ballet, elle réchauffe et éclaire. Comme le vent est tombé, les bruits que fait l'homme grattant sans relâche et apparemment sans fatigue le sol, entraîné par l'écho se perdent au loin. Son souffle régulier et puissant, couvre tous les bruissements environnants, résonne un instant, avant de se confondre à son tour parmi les plaintes de la forêt. Douces ou cruelles mélodies des bois dont les partitions s'écrivent au gré de l'humeur de leurs hôtes. Qu'ils s'éveillent, qu'ils s'endorment, qu'ils naissent ou qu'ils meurent ! Au gré du temps, celui qui s'écoule implacable ou celui qu'il fait. Qu'il soit pluie, neige, vent, chaleur torride ou fraîcheur ! Symphonies de vie quotidienne savamment orchestrées, heureusement éternellement inachevées...

La nuit est déjà très avancée lorsque Nicolas Flamel juge son rude labeur achevé. Avec dévotion il s'approche alors du mourant, lui saisit précautionneusement la main. La chair est froide... rigide ! Il a beau approcher son oreille, aucun souffle ne s'échappe plus de la bouche entrouverte et la poitrine demeure désespérément immobile ! Il doit se rendre à l'évidence, pendant qu'il creusait, Maître Canchès est mort...

Le halo d'une lune montante dans son premier quartier confère à l'instant une dimension magique. Imaginez, au sortir d'une forêt sombre et profonde, le pied d'une falaise d'éboulis se découpant par la magie d'un clair de lune tel un décor de théâtre. Sur cette scène improvisée une tragédie s'achève ! Un feu vif éclaire la silhouette d'un homme agenouillé auprès d'une dépouille mortelle !

Le brave copiste ne perd pas de temps en de vaines et inutiles lamentations. Il se signe, marmonne une prière en latin avant de traîner le corps sans vie vers la fosse béante. De son mieux et au prix de multiples efforts, il y installe le macchabée, prenant grand soin d'orienter la tête face au lever du soleil, le jour du solstice d'été. Ainsi en va-t-il selon lui des traditions pour enterrer les morts ! Après s'être essuyé les mains à même son bas-de-chausses, il rabat sur le visage figé par la mort le capuchon de la bure. S'assure de la présence du grimoire d'Abraham le Juif dans les mains du défunt. Satisfait par son inspection, avant de s'extraire de la tombe, avec application il couvre tout le corps d'une épaisse couche de terre. Il achève son triste labeur en recouvrant la fosse d'un léger monticule. Dans le but d'empêcher les animaux sauvages de venir profaner la tombe, il y dispose judicieusement de grosses pierres plates. Par contre, il n'ajoute aucun signe pouvant signaler, distinguer ou sanctifier l'endroit.

Nicolas Flamel s'agenouille alors aux pieds de la tombe de celui qu'il considérait déjà comme un ami, son seul Ami. La tristesse et la fatigue se mêlent, une immense lassitude l'envahit. Sa profession ne l'a pas habitué à une vie aussi rude, à consentir des efforts si grands, si souvent répétés. Des larmes embuent son regard, un frisson le secoue tout entier. Lui qui avec Dame Perrenelle, porté par leur foi chrétienne, a traversé sans crainte la terrible épidémie de peste bubonique de 1347. Allant chaque jour porter le réconfort chez ceux qui souffraient le plus, souvent au mépris de leur vie ! Lui qui pèlerin, vient de parcourir seul, à pied, des centaines de lieues, souvent sur des chemins peu sûrs. Lui qui vient de côtoyer brigands et voleurs pendant des semaines sans éprouver la moindre crainte. Lui qui proclame haut et fort que seule la peur de Dieu peut faire trembler le chrétien. Soudain il a peur, peur du noir, peur de la mort, peur de la solitude. Il est en proie à une de ces peurs viscérales, irrationnelles, incontrôlables. Comme un possédé, il se lève, se met à courir... Porté par cette peur il va fuir droit devant lui, sans se retourner jusqu'au lever du jour...

A peine Nicolas Flamel s'est-il enfui qu'une robuste silhouette surgissant des bois s'approche de la tombe. Sans hésiter le nouveau venu se met à creuser ! Rapidement il dégage la bure, relève le capuchon. Se saisissant d'une fiole pendant à sa ceinture, il en verse goutte-à-goutte le contenu à la commissure des lèvres du cadavre. Alors un miracle s'accomplit. Entre les bras puissants qui le soutiennent, le corps s'assouplit. Maître Canchès retrouve peu à peu des couleurs, du souffle, de la voix, ses esprits ! Il se redresse maintenant. Avec l'aide de l'inconnu, comme Lazare en Judée, il sort de sa tombe.

— Merci mon bon Jehan, je crois qu'il était temps que tu arrives ! Cette potion m'avait plongé dans un tel état de catalepsie d'où j'ai bien cru ne jamais revenir.

— Il faut vous dire Mon Maître, que l'étranger n'en finissait pas de vous enterrer. Vous qui pensiez qu'il allait vous abandonner comme une charogne sur le bord de la route. Que nenni... Vous vous êtes grandement fourvoyé sur son compte !

— Trêve de bavardages l'Ami, ranime le feu et prépare de quoi nous restaurer. La journée de demain s'annonce longue et rude.

Ainsi, depuis le départ des environs de Léon, Jehan, le fidèle serviteur de Maître Canchès, a suivi les deux hommes. Il a marché sur leurs talons, prêt à intervenir dans l'instant si son Maître courait le moindre danger.

Pour l'heure, après cet épisode déterminant, le rôle de Nicolas Flamel semble définitivement achevé. En tous cas Maître Canchès le laisse filer vers Paris, vers son destin, vers ce fameux dimanche 17 janvier 1383 où il réalisera sa première transmutation alchimique, sans plus jamais le mentionner ! Malgré cela la suite de sa narration devint encore plus extraordinaire...

A l'aube, il se retrouve quelque part en Provence se restaurant en compagnie d'un domestique dévoué, ayant en sa possession le grimoire d'Abraham le Juif. Fort des révélations contenues dans l'ouvrage Maître Canchès, sait où il va ! Sait ce qu'il doit faire pour accomplir toutes les prophéties !

Au moment où ils reprennent la route, nul ne pourrait reconnaître en Maître Canchès, le moribond se traînant la veille dans la forêt inhospitalière. Il a suffi du contenu d'une fiole d'Élixir de vie et d'une brève nuit de sommeil pour métamorphoser le vieillard. Maintenant c'est lui qui résolument marche en tête. Impose le rythme...

En deux jours, ils rejoignent Vienne, passent la nuit chez le chanoine Galabert. Personnage énigmatique, rencontré une nuit d'hiver sur le banc de pierre, reconnu par certains comme un chantre de Satan. La rumeur le dit même grand amateur de chair fraîche, très friand de la vertu des très jeunes gueuses. Il négocie dit-on, leurs virginités au prix fort, à des parents peu scrupuleux, plus enclin à en faire des ribaudes qu'à préserver leur âme ! Mais qu'importe cette rumeur dans l'affaire qui préoccupe le médecin castillan.

Cette nuit-là, Maître Canchès ne la passe pas à dormir ou à se débaucher avec le satanique chanoine. Non, loin des oreilles et des regards indiscrets, ils en profitent pour comploter jusqu'à l'aube.

— Comme je vous l'ai mandé jadis, je suis toujours en quête d'un ouvrage déterminant pour parachever mon œuvre. Heureusement aujourd'hui je suis mieux enquis de ce que je recherche. Selon mes sources, il devrait s'agir d'un bréviaire inachevé, écrit ou tout au moins débuté à Jérusalem en l'an de Grâce 1105 par Hugues de Payens, un seigneur compagnon de Godefroy de Bouillon, chevalier du Saint-Sépulcre, par la suite l'un des pauvres soldats du Temple ! L'un des fondateurs de l'Ordre des Templiers !

— Votre affaire n'est pas simple du tout, mon bon Ami. Mais avec ce surcroît d'informations, il est peut-être loisible de trouver une solution. Je vous conseillerais pour cela de vous rendre à Lyon chez un marchand de draps du nom de sieur Pierre de Toussieu. C'est un proche du curé de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Saturnin. Il a longtemps fait du négoce outre-mer pour le compte de plusieurs monastères. Peut-être pourra-t-il vous venir en aide ?

Dès le surlendemain, jour de la Saint-Alphonse, on retrouve Maître Canchès et son inséparable domestique sur la route de Lyon. Grâce à une marche rapide, ils franchissent ce même jour l'une des nombreuses portes de cette belle ville du royaume de France et s'enquêtent aussitôt de la direction à prendre pour parvenir à l'église Saint-Pierre et Saint-Saturnin. Se laissant porter par une cohue bruyante, ils s'y rendent par le plus court chemin. Peu après, dans le transept de ce vénérable édifice, noyés parmi les fidèles de la paroisse ils assistent recueillis aux vêpres.

Après l'office Maître Canchès se rend au déambulatoire afin de questionner le prêtre. Ce dernier, au regard de l'obole tendue, se fait une joie de renseigner les voyageurs.

— Vous n'avez pas de chance, car le sieur de Toussieu vient rarement suivre l'office du soir. A cette heure-ci, vous le trouverez certainement en sa riche demeure de la rue Sainte-Marie des Terraux, à l'enseigne de la Croix Verte !

L'heure n'est plus chrétienne pour une telle visite ! Aussi les deux voyageurs préfèrent-ils remettre au lendemain leur rencontre avec le sieur de Toussieu. Pour la nuit ils choisissent une auberge avenante, recommandée par le curé et réputée pour sa bonne table.

Aux landes ils sont à pied d'œuvre devant le porche de l'église, joyau de l'art roman. Le curé, bonhomme grassouillet et jovial, leur révèle les mystères de son église. Attirant leur attention sur d'énigmatiques monstres sculptés, sans pour autant donner la signification de leur présence. En sa compagnie, ils attendent ainsi l'arrivée du marchand de draps. Ce dernier se présente, alors que les cloches égrènent déjà leurs dernières volées de notes claires sur la ville qui s'éveille.

Avez-vous remarqué dans les grandes villes, comme les clochers se parlent. Chaque clocher à son carillon, chaque carillon a son sonneur ! Ce qui lui confère son timbre, sa mélodie, son brin d'impertinence, ses irruptions intempestives, ses tristesses, ses absences... Mais, à l'instant des offices religieux, c'est à eux de faire valoir la confrérie qu'ils représentent au sein de la cité. Alors, cela ressemble à un vacarme tempétueux ! Il y a ceux désireux de se faire mieux entendre, les plus proches, les plus éloignés, les plus polis, les plus vifs, les plus timides, les moins disciplinés... Par contre, si par chance l'on peut s'éloigner de ce tumulte joyeux, prendre un peu de la hauteur, l'anarchie cesse. Elle devient symphonie, ravissement pour l'oreille.

Mais revenons sur le parvis de l'église. Le curé n'a que le temps de désigner le marchand aux voyageurs, car l'assistance recueillie des fidèles réclame la présence de son prêtre !

Le sieur de Toussieu est un homme de haute stature, marqué par les années, à l'allure un peu hautaine. Il porte beau, un surcot de velours orangé bordée de fourrure de zibeline, fendue sur les manches, laissant apparaître le tissu vert d'une cotte de lin. Une ceinture de cuir à laquelle pend une bourse garnie, marque la taille. Le bas-de-chausses se perd dans des brodequins pointus et forts élégants. Le cheveu est abondant et argenté sous une sorte de calotte noire, ornée d'une voilette de dentelle protégeant la nuque. La peau tannée par le soleil, le regard sombre et pénétrant, les traits burinés du visage sont ceux d'un baroudeur, de prime abord peu avenant ! Durant tout l'office il n'accorde d'ailleurs aucune attention à ses voisins de banc. Sitôt la bénédiction accordée aux pénitents il se faufile prestement vers la sortie de l'église. Maître Canchès le rattrape. L'autre, peu enclin à la conversation, bougonne, cherche à se défilier. Maître Canchès insiste. A l'évocation de la recommandation du chanoine Galabert, l'homme se radoucit un peu et invite le docteur à aller s'asseoir dans une taverne proche. Là, pendant qu'un aubergiste bedonnant et obséquieux leur sert, malgré l'heure matinale, un pichet de vin rouge de pays, en quelques mots Maître Canchès fait part de sa requête. Le marchand devait s'attendre à d'autres propositions peut-être moins honnêtes, certainement plus vénales, aussi la conversation tourne-t-elle court.

— Si Dieu vous entend donner un jour satisfaction, sa Miséricorde guidera vos pas dans la maison de Bernard ou alors, je ne dois plus jamais y rien comprendre !

Sur ce le marchand se lève, tire de sa bourse une piécette d'argent qu'il jette négligemment sur la table. Avant que ses interlocuteurs médusés ne puissent piper mot, avec une emphase dans le geste, il quitte la sombre taverne !

De cette sibylline conversation Maître Canchès a saisi l'essentiel. Il sait maintenant où et vers qui il doit se rendre !

Peu après, Maître et domestique en livrée quittent la cité rhodanienne par la porte s'ouvrant au nord et prennent aussitôt à travers la campagne, la direction de la Champagne...

Un soir, ils arrivent dans une douce vallée où ondulent sous la brise des étendues de champs de céréales en attente des moissons proches. C'est un patchwork de couleurs éblouissantes. L'or des champs de blé parsemés d'étoiles rouges qui sont autant de délicats coquelicots, alterne avec le vert reluisant des prairies grasses, le bleu sombre des bois et l'azur du ciel. En prenant dans sa main un épi aux grains lourds, en contemplant les arbres surchargés de fruits bordant les chemins, en dénombant les troupeaux paissant alentours, Maître Canchès ne peut imaginer qu'il y a moins de trois siècles, avant l'arrivée des moines en cette riche contrée, rien ne poussait. Pendant des lustres cette région livrée aux seuls malfaiteurs était nommée *vallée d'absinthe*... C'était une étape de douleur pour les voyageurs osant s'y aventurer et qui tombaient inmanquablement entre les mains de brigands sans scrupules. C'est là, sur les bords de l'Aube que des moines de Cîteaux édifièrent en l'an de Grâce 1115, un nouveau monastère, l'abbaye de Clairvaux ! L'abbaye de Saint Bernard !

C'est à la porte de cette abbaye cistercienne envahie d'aubépines roses et blanches au délicat parfum, qu'humblement Maître Canchès se présente en ce jour de la Saint Abel. Un oblat faisant office de portier, revêtu d'une longue coule blanche, rehaussée sur le cou et sur le devant d'une écharpe de laine brune, vient ouvrir.

— Que Dieu vous garde et vous accorde miséricorde !

Les deux voyageurs baissent la tête et se signent. D'un geste le religieux les invite à pénétrer dans l'enceinte de l'austère abbaye. Avec solennité, Maître Canchès fait alors part du but de sa visite.

— A travers les siècles et pour des siècles, je suis le noble envoyé d'Abraham le Juif. A ce titre je sollicite la bienveillance du Seigneur Croisé et je l'implore de m'accorder audience.

La voix martiale du Kabbaliste résonne un instant sous les voûtes cintrées. Puis, elle semble reprise par le cœur des effigies de pierre alignées le long des murs. D'écho en écho elle s'amplifie. Comme une rumeur elle se répand dans tout le monastère troublant le silence de règle en ces lieux. L'oblat et le domestique se laissent tomber sur les genoux, se recroquevillent sur le sol. Avec les mains, du mieux qu'ils peuvent, ils protègent leurs visages et bouchent leurs oreilles. Le grondement cesse... Une lueur vaporeuse, d'abord diffuse, envahit les couloirs. Puis elle s'intensifie, jusqu'à devenir insupportable... Une voix caverneuse se propage... interpellant le voyageur.

— Soit le bienvenu dans la Maison du Temple. Il me tardait de rencontrer l'envoyé d'Abraham le Juif. Viens jusqu'à moi, je t'en prie !

Maître Canchès laissant son domestique prostré, s'engage sans hésitation dans un passage dérobé s'ouvrant par enchantement devant lui. Après quelques pas, perdu dans le dédale d'une succession de pièces, de corridors et de couloirs, il progresse en suivant cette lueur irradiée de nulle part, qui semble lui indiquer la voie à suivre !

Enfin, parvenu dans une vaste crypte, il se trouve en présence d'une cohorte de chevaliers du Temple, de moines, de Frères inférieurs, de thanes, d'escuyers et de prudhommes ! Les chevaliers portent, sur leur haubert brillant, la chlamyde blanche, symbole d'innocence et de chasteté. En signe de martyr, le côté gauche du manteau est frappé d'une croix pattée de gueule. A leurs flancs, dans des fourreaux d'or et d'argent, pendent de lourdes épées et sur leurs poitrines des oliphants d'ivoire ciselés. Arborant l'escu aux couleurs de leurs seigneurs et portant des gonfanons brodés de soie aux couleurs vives, les escuyers ont endossé l'hauberjon et revêtus pardessus des toges noires. Tous les autres assistants portent le vêtement noir qui sied à leur rang.

L'arrivant est rapidement entouré, ses habits palpés sous toutes les coutures, avant qu'il ne soit traîné sans ménagement devant un personnage singulier, probablement un haut dignitaire de l'ordre. Assis sur un trône richement orné, encadré par deux chevaliers en armes portant le

heaume et l'escu du Temple, ce seigneur est simplement vêtu de la chlamyde immaculée retenue sur l'épaule par une agrafe d'or. De longs cheveux d'argent tombent en ondulant sur ses larges épaules. Du visage émacié mangé par une barbe frisée, Maître Canchès ne voit que les yeux bleu roi, perdus au plus profond des orbites. Il reste fasciné par ce regard pénétrant, inquisiteur, pétillant d'intelligence et de malice. Ce regard qu'il devine implacable et froid au gré des humeurs qui l'animent. Ce regard qui le dévisage sans complaisance, mais sans aucune animosité, qui cherche plutôt à saisir le fond de ses pensées pour savoir qui il est et surtout qui l'envoie.

— Tu te dis l'envoyé d'Abraham le Juif, mais, es-tu seulement en mesure de m'en fournir une preuve tangible ?

Maître Canchès respectueusement tend à son interlocuteur le précieux grimoire qu'il tient de Nicolas Flamel. Attentivement le Seigneur Croisé examine l'ouvrage sous toutes les coutures avant de le lui restituer. Un bref instant il paraît songeur. Puis, tout en se parlant à lui-même autant qu'il s'adresse au docteur de Léon.

— Tu dis vrai, c'est bien le bréviaire dont s'est approprié à mes dépens le roi Philippe ! Qu'il soit en ta possession, prouve que tu es bien l'émissaire d'Eléazar... Et si tu te trouves en ces lieux, c'est que tu es enquis de ses pouvoirs... de ses arcanes...

Visiblement décontenancé par la venue inopinée du Kabbaliste, face aux regards incrédules de sa cours qui le scrutent sans comprendre, il prend conscience de l'incohérence de ses propos. Afin de couper court à cette muette interrogation, s'adressant à l'assistance il déclare avec force.

— Qu'on nous laisse seul... totalement seul !

Un léger brouhaha et le cliquetis des armes accompagnent le départ de la nombreuse suite visiblement habituée à obéir sans renâcler. Une fois les portes refermées derrière le dernier soldat quittant la crypte, le Seigneur Croisé se lève et invite Maître Canchès à le rejoindre près d'une table dressée. Là, un plantureux repas n'attend que leur bon plaisir. Après s'être généreusement servis d'une appétissante venaison, s'être versé deux pleins hanaps d'or d'un vin à la robe rouge sombre, les deux hommes engagent une conversation animée, mais courtoise. Ainsi au cours de ce repas, Maître Canchès apprend que son hôte n'est autre qu'Hugues de Payens de la maison des comtes de Champagne. Aux côtés de Godefroy de Bouillon il a participé à la prise et au sac de Jérusalem le 15 juillet 1099 ! Ce jour-là, à la pointe de son épée, il y a conquis de haute lutte le titre envié de chevalier du Saint-Sépulcre. Puis, sous le règne de Baudouin Dubourg, en compagnie de Godefroy de Saint-Omer, ils se consacrent au service de Dieu, respectant la règle des chanoines de Saint-Augustin, faisant vœux perpétuels d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Pendant quelque temps ils séjournent au Château-Pèlerin. Rejoint dans leur noble entreprise par sept chevaliers, le roi Baudouin leur accorde l'asile dans son palais, près du Temple. On les surnomme dès lors "les pauvres soldats du Temple"... Les Templiers...

— Vous connaissez sans doute, au cours des décades suivantes, les péripéties corollaire du développement de cet ordre voué avant tout à la conquête et à la préservation de la Terre Sainte. Vous gardez certainement en mémoire l'unique conjuration de 1307 menée par un roi cupide, réduisant à néant ces deux siècles de dévouement à la plus noble des causes... celle de la charité chrétienne !

Maître Canchès n'est pas troublé de se retrouver seul en présence d'un chevalier mythique, considéré mort depuis déjà près de deux cents ans. Par contre cette présence éveille sa curiosité. Comment et surtout pourquoi ce magnifique seigneur vit-il cloîtré, oublié de tous ?

Lisant dans les pensées du vieux docteur castillan, le Seigneur Croisé s'enflamme !

— Vous cherchez à comprendre ce que je fais ici, entouré par quelques fidèles ? Et bien mon bon Ami je vous attendais... Car depuis le 15 juillet 1099 je sais que vous deviez venir !

Oui, car ce jour-là, au moment où mes compagnons d'arme, tels des soudards mystiques, mettaient à sac Jérusalem, je me suis écarté de cette meute assoiffée de sang, d'or et de femmes. Seul, je me suis retiré dans une petite église proche du Temple. Du fait de sa petite taille ou plus sûrement par la grâce d'un sortilège, mais ceci est une autre affaire, ce fut probablement la seule église ayant échappé au carnage. La nuit enveloppait la ville. Une nuit sombre éclairée par les seuls reflets des nombreux incendies boutés par les Croisés. Jérusalem brûlait alors que s'estompaient à peine les hurlements de terreur des sarrasins pourchassés jusqu'au cœur des sanctuaires, massacrés sur place, sans quartier. De tous côtés résonnaient maintenant les cris des vainqueurs ivres, se livrant au pillage, couvrant par leur vacarme les plaintes sourdes des femmes violées, les pleurs désespérés des enfants orphelins... On a beau se dire que ce sont des infidèles, les souffrances... les souffrances inutiles ne peuvent qu'accabler les vainqueurs.

Agenouillé sous une voûte sombre, les yeux fermés j'ai imploré le Seigneur pour qu'il mette un terme à cette barbarie commise en son Nom... Plongé dans une profonde méditation, je n'ai pas entendu qu'un homme s'approchait. Cela aurait pu être un ennemi armé, cherchant à m'occire. Surpris, je serais mort, sans même le savoir !

Averti de sa présence par je ne sais quelle intuition, en relevant la tête, je croisais son regard. Un regard rassurant, rayonnant d'intelligent. Celui d'un grand vieillard à la mine altière, à la tête enrubannée et à la barbe fleurie, revêtu jusqu'au sol d'une ample robe de soie aux couleurs vives, richement brodée d'or et d'argent. Il semblait n'avoir d'autre d'âge, que celui qu'incarne la sagesse. Habitué à des confrontations inattendues, j'aurais dû me saisir de mon épée et le pourfendre sur-le-champ, sans poser la moindre question. Pourtant je n'en fis rien. Je répondis simplement à son salut par un signe de paix.

Il m'a alors pris les mains et m'a dit avec ardeur, mais surtout avec l'accent inimitable de la sincérité :

— *Tu as beaucoup tardé à venir. J'ai cru que j'allais mourir sans te rencontrer. Pourtant je savais que cela n'était pas possible... Que le Maître de l'Univers veillait... N'oublie jamais ! Jamais... tu m'entends ! Tu n'es que son serviteur... son instrument...*

Serviteur tu es... Serviteur tu resteras...

Prend ceci et conserve-le précieusement, même au péril de ta vie... même au prix de ta foi...

— Il me mit entre les mains un sac qu'il portait en bandoulière l'instant auparavant. Taillé d'une grossière toile de chanvre, il semblait contenir de volumineux ouvrages. Puis il me baisa le front en guise de bénédiction.

Des bruits précipités de pas, des coups sourds frappés sur la porte du sanctuaire annonçaient l'arrivée imminente de soldats croisés. Je l'ai imploré :

— Venez vite ! Vous devez fuir... sinon je ne réponds de rien !

— *Pour moi, il est déjà trop tard. Mon destin est scellé...*

Ne cherche pas à m'aider, tu attirerais inutilement l'attention sur toi. Désormais sur cette terre, ta seule mission est de compléter et de transmettre ces textes.

— A qui ?

— *Ne cherche pas à le savoir, un jour un homme viendra en mon nom. Il te dira simplement : A travers les siècles et pour des siècles, je suis le noble envoyé d'Abraham le Juif. A ce titre je sollicite la bienveillance du Seigneur Croisé et je l'implore de m'accorder audience.*

Alors seulement tu lui remettras les précieux bréviaires.

Ce jour-là, ton destin d'homme s'achèvera...

— La porte a cédé sous la pression des Croisés. Une meute surexcitée de soldats en armure, emmenée par le Chevalier de la Hure, nous a rapidement entourés, nous bousculant et nous questionnant avec irrespect !

— *Qui est cet homme ?*

— Un prisonnier, que j'ai surpris alors qu'il cherchait à s'échapper de la ville. Sa bonne mine et ses riches atours me font augurer qu'il s'agit d'un proche du Khalife, en tous les cas d'un seigneur important. Il serait bon de le conduire sans délais devant le seigneur Godefroy...

— *C'est avant tout un infidèle qui se doit d'aller rejoindre au plus tôt Belzébuth...*

— Avant que j'aie pu m'interposer, le Chevalier de la Hure en digne serviteur de Mammon qu'il était devenu, ivre de vin et de sang, avait transpercé de son épée le corps d'Abraham le Juif...

Il est tombé à mes pieds, sans un cri. Son regard rivé au mien, semblant me dire du plus profond de son être, je compte sur TOI. Alors que son sang, jaillissant de ses plaies, souillait le sol du sanctuaire, tournant le dos aux assaillants je suis parti, emmenant avec moi le précieux fardeau.

Pendant les jours qui ont suivi l'assassinat d'Abraham le Juif, je me suis retiré à l'écart de la ville. Là, j'ai médité sur l'enchaînement des événements tragiques survenus depuis la prise de la Ville Sainte. L'intense joie ressentie lors de la libération du tombeau du Christ était entachée par l'horreur des massacres inutiles perpétrés par mes frères Croisés. Ma raison et ma foi étaient chancelantes. Alors je me suis plongé dans l'étude des manuscrits. Si désormais, c'était pour eux, que je devais risquer ma vie ou compromettre ma rédemption, j'étais en droit de savoir s'ils étaient d'essence divine ou satanique et quels messages ils véhiculaient ! Heureusement, l'énigmatique donateur avait pris le soin de griffonner à mon intention quelques explications. Bien que le trait fut grossier et le latin imprécis, je compris l'essentiel de son message.

Tout d'abord il décrivait sommairement le grimoire que vous connaissez sous le vocable de "bréviaire d'Abraham le Juif". Il insistait sur la règle que se devaient d'observer ceux qui le détenaient. Ainsi, celui qui ne parvenait pas à le déchiffrer restait un transmetteur. Il répondait sur sa vie de la préservation du manuscrit. Par contre mon mentor ne disait mot de ce qu'il advenait à celui capable de le décrypter. J'en conclus qu'il devait trouver les réponses dans le texte lui-même. Ce qui ne fut jamais mon cas !

Le second grimoire de fort belle taille, était recouvert d'une fine et belle peau de mouton teintée de blanc. Pratiquement toutes les pages de textes s'ornaient d'enluminures, fines miniatures richement colorées. Bien plus étonnante encore était la mission dévolue en corollaire à celui qui détenait ce manuscrit. Ainsi, il lui convenait d'en poursuivre la calligraphie. En termes sibyllins, probablement écrit dans la hâte, Abraham le Juif m'enjoignait de recopier avec grand art ce que me dicterait chaque nuit de l'Assomption, mon Ange Gardien !

Plus tard, en accomplissant cette mission comme un rite sacré, j'ai compris l'essence de ce registre où étaient consignés, depuis la nuit des temps, les événements les plus marquants de l'histoire des hommes... J'ai appris aussi que toutes les divinités se confondent, qu'elles ne sont qu'une...

Ah ! J'allais oublier, une dernière remarque stipulait qu'il incomberait au Maître de l'Univers d'en écrire la dernière page !

Le Seigneur Croisé c'est recalé sur son siège en fermant les yeux. Après avoir médité longuement, il s'est levé afin de me remettre le fardeau de grosse toile de chanvre lui venant des mains d'Abraham le Juif. A cet instant, j'ai pu lire beaucoup d'émotion dans son regard métallique, probables reflets nostalgiques des souvenirs accumulés au cours de sa mission sacrée ! Je le crus sur le point d'épancher son cœur, j'attendais ses confidences... Il n'en fut rien, il se contenta de me bénir tout en m'implorant de partir sans plus tarder :

— Va ! Eloigne-toi vite ! Désormais tu es le transmetteur désigné. Montre-toi digne de ce grand honneur, du plus grand honneur pouvant échoir à la Créature... Demain t'appartient, désormais tu es le Présent... tu es l'Avenir... Alors que pour moi... Hier et Demain se confondent... déjà !

Ecoute ce bruit de pas, c'est la Mort qui approche... La Dame noire, la Mort avec sa grande faux tranchante accompagnée de son cortège d'hologrammes effrayants... qui dansent... qui dansent... qui nous invitent à les rejoindre... à les suivre... loin... loin... dans les froideurs de l'autre monde...

Cette fois... je le sais... Elle vient pour me chercher... pour m'emmener...

Elle vient pour me faucher...

CHAPITRE 5

Jamais la vie n'a engendré deux êtres, dotés de conscience, rigoureusement semblables.

LA PROMESSE DE L'HOMME

Visiblement l'entretien touche à sa fin, l'Homme apprécie la franchise dont a fait preuve son interlocuteur tout au long de sa narration. Malgré les nombreuses heures passées ensemble, le sujet semble loin d'être épuisé. L'Ombre a su éveiller la curiosité de l'Homme sans la satisfaire totalement, aussi ce dernier a-t-il hâte de connaître la suite du récit. De savoir au bout du compte ce que l'Ombre attend de lui. Malgré cet intérêt, il n'en oublie pas moins le motif essentiel de sa présence dans le Château perdu. Vérité ou stratagème, il veut être sûr du sens et de la portée des propos de l'Ombre concernant le sort de son épouse, il veut en avoir le cœur net !

— Vous m'aviez fait comprendre que si je ne vous suivais pas, je perdais l'occasion unique de revoir ma femme. Pour moi cela sous-entendait qu'en vous suivant, je réaliserai ce vœu, ce rêve impossible. Si vous m'avez menti, je ne vous le pardonnerais pas et je quitterais sur le champ ce château pour ne plus jamais y revenir !

— Je ne t'ai pas menti, d'ailleurs je vais immédiatement t'en apporter une preuve indiscutable.

L'Ombre se lève et se dirige vers une table surchargée. Il saisit un poudrier, l'ausculte attentivement avant de le tendre à l'Homme.

— Aussi souvent que tu voudras la rejoindre, il te suffira d'absorber une décoction obtenue en diluant une pincée de cette poudre dans un peu de vin. Une ou deux gouttes suffiront à chaque fois ! Aussitôt tu revivras près d'elle. Bien sûr ces rencontres demeurent dans le registre de l'illusion. Mais, un jour, si tu m'écoutes et m'obéis, tu pourras aisément être capable de la rejoindre vraiment, je veux dire physiquement ! Auparavant, il te suffira de franchir la "Porte du Temps".... Celle qui relie tous les mondes entre eux ! Mais pour cela tu as encore besoin de moi ! Car en ce bas monde, je demeure le seul capable de t'en indiquer le chemin...

Tu vois que nous avons autant besoin l'un de l'autre ! Je ne t'ai pas menti !

Avec cet élixir, l'Ombre offre à l'Homme le pouvoir de faire revivre à volonté son passé. D'assister en spectateur à sa propre vie au gré de sa seule fantaisie. Sous l'influence de la drogue, il lui suffit de repenser un événement pour que les acteurs et les décors se matérialisent devant lui. Pour que la scène évoquée dans le secret de ses pensées, se déroule en tout point comme elle s'est déroulée dans le passé ! Mais, si l'Homme peut ainsi à volonté assister à sa vie, se voir rejouer son propre rôle, c'est uniquement des actions accomplies qu'il peut faire ressurgir. De plus, il se trouve dans l'impossibilité absolue d'intervenir directement sur le cours des événements. Car le pouvoir dont il dispose empêche toute projection dans l'avenir et interdit au présent d'influer, même imperceptiblement, sur le temps révolu. Par contre, il permet à l'Homme de revoir celle qu'il aime, cette épouse qu'il pensait à jamais disparue, de revivre, dans ses moindres détails, leur merveilleux Amour ! De se sentir à ses côtés, d'être auprès d'Elle... Le rêve se matérialise, devient réalité...

Assuré d'être seul dans la chambre haute de la tour nord, étendu sur le lit, les yeux perdus dans le vague d'une douce somnolence, l'Homme évoque ses plus lointains souvenirs d'elle, la genèse de leur passion, leur rencontre, leur premier baiser, leur premier "je t'aime", leur première étreinte...

... Aussitôt le décor se transforme devant lui, se déforme, se dématérialise, se dissout... L'épais mur de pierre de la tour s'estompe, laissant place au hall anonyme d'un immeuble sans style. De ceux que l'on a construits en grand nombre et en hâte pour répondre aux effets pervers de la brusque croissance démographique de l'après-guerre.

L'Homme est là ! Il se voit...

Assis sur le bord d'un bac en béton destiné à une hypothétique décoration florale, en bas de sa montée d'immeuble, sans impatience il l'attend ! Comme d'habitude, elle est retard. Pour meubler cette attente, il pense à elle. Moments privilégiés, qu'il vit intensément. Les yeux grands ouverts, il déguste le souvenir de chaque instant passé auprès elle... Au-delà de son corps de fée, de son joli minois, de sa volumineuse chevelure d'or, il aime tout en elle : son rire mutin, sa voix enjôleuse, son parfum, sa petite main dans la sienne, sa tête blottie au creux de son épaule, la douceur de ses caresses, la chaleur de ses baisers. Parfois, par jeu, il lui recherche en pensée un petit défaut, une imperfection. Mais, il a beau passer en revue les contours les plus secrets de son anatomie, les côtés les plus marquants de son caractère, il reste bredouille. A ses yeux, elle est perfection ! Et pourtant elle lui permet de l'aimer. Il est le plus heureux des hommes ! Ardemment il espère que ce bonheur durera toujours. Que rien ne viendra jamais le ternir. Elle est si belle et lui si laid... Au point qu'il ne s'explique pas l'intérêt qu'elle lui porte. Une frayeur prospective oppresse soudain son cœur. Et si elle le quittait ? Assurément, il n'y survivrait pas ! Le délice de l'attente se transforme en cauchemar. Et si c'était pour aujourd'hui ? Qu'elle le fasse languir non pas par caprice, comme le font les filles pour tester leur amoureux, mais afin de lui signifier une rupture ? Il chasse ces horribles idées noires. Il veut, il doit penser à autre chose. Comme tout le ramène à elle, luttant contre l'insidieux tourment, il s'oblige à revivre leur rencontre !

C'était en mai. Il aidait son meilleur copain à déménager. Ce jour-là, elle emménageait, avec ses parents, dans le même immeuble.

Sur le coup de midi, sur leur balcon respectif, les deux familles profitent de l'ardeur d'un beau soleil printanier. L'immeuble sent le neuf, la nature quant à elle se pare des teintes et des senteurs du renouveau ! Elle loge au cinquième. Lui et ses copains emménagent au sixième, juste au-dessus. La présence d'une jolie fille aiguise la curiosité des garçons. Chacun y va de son commentaire. Lui n'est pas le dernier. A un moment donné, agacée, elle regarde vers le haut. Leurs regards se croisent... Anonyme dans le groupe, elle ne le remarque même pas. Par contre, il est subjugué. Son cœur bat la chamade. Il regrette les fines plaisanteries d'adolescents qu'il distillait un instant auparavant pour se rendre intéressant. Il doit la revoir, lui parler, s'excuser !

Il est à l'âge où tout est sincérité et pureté. Où le cœur s'enflamme pour un regard, un geste, une attitude, un sourire, un parfum... Un de ces petits riens qui embellissent la vie ! Qui font sourire le quotidien. Emporté par une brusque et folle passion, il s'imagine déjà, à genoux

devant elle, lui déclarant sa flamme. Fougue de la jeunesse, restant sourde à la petite voix intérieure qui tente vainement de le ramener à la raison :

"— Tu es fou, elle va se moquer de toi... comme les autres. Tu l'as vue ! Tu t'es regardé ! Pauvre con, tu n'as aucune chance. Et même si tu peux l'approcher, cette fille-là te fera pleurer. Des gars comme toi, elle peut en avoir à la pelle !"

Malgré cette sombre mise en garde, les jours suivants il cherche par tous les moyens à la rencontrer. Malheureusement le sort s'acharne contre lui. Il a beau tenir un siège en règle de sa maison, il ne parvient pas à la revoir. C'est tout juste s'il l'aperçoit un soir, alors que pressée, elle entre dans l'allée.

Paradoxalement, plus le temps passe et plus il est follement amoureux de cette radieuse apparition. Elle accapare toutes ses pensées, elle meuble ses insomnies ! Elle occupe déjà les lieux les plus protégés de son cœur. Elle peuple sa plus secrète intimité...

C'est le hasard qui finalement va le servir. Un soir, en rentrant du cinéma, ils se croisent vers chez elle. Elle est avec un garçon, lui avec des copains. Malgré cela elle s'arrête. Ils parlent tous ensemble. Si ce n'est pas encore la proximité dont il rêve, il peut déjà enrichir ses chimères du son mélodieux de sa voix, se ravir de sa candeur, se perdre à l'horizon de son doux regard... Espérer provoquer son rire, savoir capter son attention...

Quelques jours plus tard, il gagne la confiance du petit frère de la jeune beauté. Grâce à sa complicité, ils se revoient. Cette fois enfin ils sont seuls. Au cours d'un long tête-à-tête, il lui fait part de son engouement pour elle, du choc qu'il a ressenti la première fois que leurs regards se sont rencontrés, de son envie de la revoir souvent, de son ardent désir de sortir avec elle.

Bien que sa présence ne lui déplaise pas, elle cherche pourtant à tempérer l'ardeur du garçon, lui conseillant d'être patient et surtout de ne pas se montrer jaloux, car elle a beaucoup de copains ! S'il accepte ces conditions, alors un jour pourquoi pas ? Au moment de se quitter, il lui donne rendez-vous. Elle ne promet rien... ça n'est pas sûr... peut-être !

Elle vient pourtant à ce rendez-vous et semble prendre plaisir en sa compagnie. La rencontre se prolonge. Tout en se promenant, ils apprennent à se connaître. Elle vient d'avoir seize ans, mais en paraît dix-huit. Il est d'une année son aîné. Elle lui avoue sortir actuellement avec un garçon. Justement celui avec lequel elle rentrait l'autre soir. Mais cette idylle ne la satisfait plus, elle envisage de rompre. Afin de modérer les espoirs que ces paroles peuvent engendrer, elle ajoute hâtivement qu'une fois libre, elle ne veut plus de fil à la patte !

De son côté lui est libre ! Comme il l'a toujours été !

En se quittant ce jour-là, ils s'embrassent sur la joue. En frôlant de ses lèvres la peau de pêche de son visage, il hume avec délice le délicat parfum émanant d'elle. Il est fou de joie et plein d'espérance, surtout qu'un nouveau rendez-vous est fixé !

A la rencontre suivante, elle est libre. Elle a largué son gars. Aussitôt il se propose de le remplacer. Tout d'abord, elle refuse. C'est trop tôt, elle est encore fragile et surtout elle veut jouir de sa liberté retrouvée. Il insiste, il se soumettra à toutes ses conditions, à tous ses caprices. Il demande simplement de pouvoir l'aimer. De guerre lasse, elle accepte un flirt avec lui, sans pour autant lui promettre une quelconque exclusivité. Elle l'avise qu'au premier signe de jalousie, elle se séparera résolument et définitivement de lui ! Il est prévenu !

Ce soir-là, ils échangent leurs premiers baisers, ils osent leurs premières et timides caresses. Délicieux et inoubliables instants propres à l'adolescence où les êtres se découvrent avec l'ardent désir d'apprendre l'autre... Quand, trop tôt à son gré, ils se quittent devant chez elle, il est subjugué. Esclave de cette subite passion, il lui voue déjà un amour sans borne, une soumission absolue. Elle, au contraire, manifeste un plaisir mitigé, une indifférence mesurée. Flattée par tant d'admiration, elle refuse néanmoins de s'engager et, par une attitude équivoque, de nourrir ses espoirs. Amour passion chez l'un, ludique chez l'autre c'est pourtant la genèse de la plus merveilleuse aventure que nous réserve la vie : L'AMOUR et ses multiples facettes !

Il en est là dans l'évocation de leurs souvenirs lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre. Vivement il lève la tête. Toute en beauté, elle est devant lui ! Par cette chaude après-midi d'août,

elle a passé un petit pull à manches courtes de couleur crème mettant en valeur sa juvénile poitrine. Une jupe serrée, taillée dans du velours noir, enserre sa fine taille et moule ses hanches, soulignant leur galbe provocant. Deux escarpins noirs habillent joliment ses pieds menus. Si ses vêtements sont simples, mais élégants, elle a surtout apporté beaucoup de soins à son maquillage. Pour leur donner du volume, elle a crêpé ses beaux et longs cheveux blonds, puis elle a souligné l'azur de ses yeux avec du Rimmel et renforcé un peu le rouge de ses lèvres. Pour seule parure elle porte autour de son cou gracile, une chaînette à laquelle pend une amulette égyptienne. Cadeau de l'un de ses admirateurs, c'est une petite statuette d'argent et de turquoise, copie fidèle d'un bijou que portait souvent James Dean au temps de la "Fureur de vivre" et qu'arbore maintenant Johnny Hallyday, la nouvelle "idole des jeunes".

En la voyant, le garçon a oublié ses tourments et ses doutes. Furtivement, ils s'embrassent car elle n'apprécie pas les grandes effusions. Puis, se tenant par la main, ils quittent la maison et se dirigent, à travers les vieux jardins abandonnés du Village Suisse, en direction des bords de l'Arve.

Tout en se bécotant, ils remontent lentement le cours de la rivière. Mais, au lieu d'emprunter la passerelle qui mène à la Queue d'Arve, but habituel de leurs tendres escapades, ils poursuivent tout droit en direction de la Roseraie.

En cette chaude journée d'août, ils profitent ainsi de la fraîcheur du cours d'eau qui s'écoule paresseusement. Chemin faisant, sous la frondaison des platanes, elle parle d'elle... Il parle de lui... Ils parlent d'eux... Charmants murmures qui se perdent comme le gazouillis des oiseaux, dans les bruissements de la rivière proche.

— Chérie, je voudrais tant sortir avec toi sérieusement. N'être pas qu'un simple flirt pour toi, mais occuper une place privilégiée dans ta vie.

— Tu sais que je n'ai pas envie de m'attacher. Si je suis bien avec toi, je ne t'aime pas vraiment ! Pas encore ! Aussi, je ne veux pas te faire souffrir pour rien. Je me connais, demain peut-être, je te quitterai.

Ils s'arrêtent pour s'embrasser. Contre son ventre elle sent le désir du garçon. Loin de s'en offusquer, par jeu elle l'attise en se plaquant plus fort contre lui. Agitée par une intempestive brise de désirs, elle ondule dans ses bras... Amusements charmants et provocants qui les rapprochent et les bouleversent... qui justifient toutes les audaces...

Dans un souffle il poursuit :

— Je ne te demande pas de m'aimer... non, pas tout de suite ! Je souhaite seulement que tu me permettes de t'aimer davantage, de t'aimer autrement. Je voudrais être ton gars, ta chose, ton esclave. Puis, si tu en as marre de moi, tu seras toujours libre de retrouver ta liberté. De me rejeter, sans l'ombre d'un remord, sans t'occuper de ma peine. Car, grâce à toi, je vivrai alors de nos merveilleux souvenirs !

— Je ne te comprends pas, personne ne t'empêche de m'aimer autant que tu le veux ! D'autre part, je ne crois pas que tu peux te plaindre de moi, on se voit souvent et à chaque fois je pense être gentille avec toi !

— Ne te fâche surtout pas, tu sais bien que tu me combles. Non, ce que j'espère partager avec toi, tout en préservant ta liberté, c'est une plus grande complicité... une plus grande intimité... Tu vois, qu'on forme un vrai couple. Comme un tout !

Visiblement embarrassé, il ajoute doucement à son oreille :

— Pour y parvenir, je crois...

Surmontant une dernière hésitation, il susurre !

— ... qu'on devrait faire l'Amour ensemble ?

Son propos n'a pas l'effet qu'il escomptait. Elle s'écarte vivement de lui. Sa voix prend un ton dur, très inhabituel.

— Vous êtes tous les mêmes, vous ne pensez qu'à ça ! Sortir avec une fille, en profiter. La laisser tomber si elle se trouve enceinte. Tu t'es trompé d'adresse avec moi. Tu m'as pris pour une petite garce parce que je sors avec des garçons et que je flirte. Ou alors, c'est peut-être parce que j'ai été trop gentille avec toi ? C'est vrai que j'aime flirter, mais tu aurais dû te rendre compte que je ne dépasse pas certaines limites. Je suis vierge et je ne me donnerais pas sans Amour. Tandis que toi, Dieu sait, tu couches avec toutes les filles que tu rencontres ? Il suffit qu'elles t'embrassent pour que tu te croies tout permis !

— Excuse-moi, j'ai été maladroit. Je ne pensais pas te heurter.

Il tente en vain de la reprendre dans ses bras. Visiblement déçue, elle s'écarte à nouveau, le repousse avec hargne. Impuissant à trouver les mots justes, seuls capables de l'apaiser, sentant qu'elle lui échappe pour toujours, sa voix se brise. Il éclate en sanglots. En hoquetant, il tente une dernière fois de se justifier :

— J'ai tout gâché. Je ne sais pas me faire aimer. Pour la première fois de ma vie, j'étais pleinement heureux. Cela ne pouvait pas durer ! J'en veux toujours plus. Pire, maintenant tu te fais des idées fausses et peu reluisantes sur moi. Bien sûr, avec la gueule, je suis le plus fort, je suis le meilleur, je suis irrésistible, mais en réalité... je ne vauds pas grand-chose avec les filles. D'ailleurs, contrairement à ce que tu peux croire, je suis encore puceau et tu es mon premier véritable amour... enfin ! Tu étais...

Après ce dernier aveu d'impuissance, accablé, les yeux rougis, sans oser la regarder, il sanglote en silence !

Connaissez-vous beaucoup de femmes qui savent résister aux larmes d'un homme, surtout lorsqu'elles ont l'accent de la sincérité ? Moi pas ! Cette soif de protéger doit faire partie de ce que l'on appelle l'instinct maternel. Elle n'échappait pas à cette règle. Doucement, elle vient se blottir dans ses bras. Par petites lampées, elle boit les larmes qui roulent lentement sur les joues du garçon ! Cette simple présence le réconforte. Il est sauvé !

— Ne pleure plus. Tu sais j'ai réagi vivement car je viens de rompre pour le même motif. Je t'ai bien dit que j'étais encore fragile.

— Oh ! Chérie, surtout ne t'excuse pas. Je suis le seul fautif, étant incapable de te respecter. Toute la journée, je te répète que je t'aime et quand j'ai l'occasion de te le prouver, je t'offre une bien piètre image de cet Amour.

— D'accord, d'accord ! Tu es seul responsable de tout. Pour cette fois je te pardonne ces paroles malheureuses. Mais surtout, si tu tiens à moi comme tu le prétends, ne recommence plus jamais à me prendre pour une petite pute ! Je ne te le pardonnerai pas deux fois !

A cet âge les impulsions du cœur guident les gestes du corps. Il n'y pas de place pour la méchanceté. Aussi, ils s'embrassent tendrement pour oublier très vite leur première dispute. Après quoi, comme si de rien n'était, ils poursuivent, bras dessus bras dessous, leur romantique promenade.

Parvenu au bout du quai, alors que la route quitte les bords de la rivière, ils s'arrêtent un instant sur le dernier banc. Le bruit d'une chute toute proche couvre la rumeur lointaine de la ville. Profitant de ce brouhaha, ils restent un moment sans rien se dire, chacun se perdant dans ses propres pensées.

Sans vraiment se l'avouer, elle est troublée par leur première dispute. Car, au-delà de la maladresse des mots qu'il a utilisés, il vient de lui donner une incontestable preuve de la sincérité des sentiments qu'il nourrit à son endroit, même une incontestable preuve d'Amour. Certes, elle

ne l'aime pas vraiment, mais elle a besoin de se sentir aimée, d'être aimée ! Elle trouve sécurisant de pouvoir compter sur sa générosité, sur sa disponibilité, sur sa gentillesse. Elle regrette sa saute d'humeur. Elle aurait pu le repousser sans le blesser. Elle est d'ailleurs convaincue que sans son consentement, il la respectera toujours. Alors que risquait-elle ? Maintenant, elle le sent tendu. Chaque fois qu'ils s'embrassent, il craint même le contact de son corps qui trahirait un désir mal contrôlé, pouvant la choquer. La choquer, elle qui au contraire recherche malicieusement ces hommages silencieux et sans équivoque. Hommages qu'elle considère comme les limites extrêmes, à ne pas dépasser avec un flirt !

Lui aussi est troublé, il ne se pardonne pas son attitude grossière. Pour la première fois de sa vie il partage un Amour qu'il souhaite réciproque avec une jeune fille. C'est un difficile apprentissage où il se rend compte qu'il ne suffit pas de dire que l'on aime, encore faut-il le prouver par son attitude, par des attentions sans cesse renouvelées. Chaque geste, chaque parole doit être un hymne permanent à l'Amour. Hymne qui seul justifie le désir charnel. Désir violent, qui doit être un élan réciproque qui les pousse irrésistiblement l'un vers l'autre. Ineffable corollaire de la passion, qui la sanctifie et la prolonge sans pour autant se substituer à elle. L'abandon au désir conduit alors à l'asservissement des corps, à la transcendance de l'esprit, à la fusion des êtres...

Pour l'heure, dans la mouvance de ses découvertes sensuelles, il a acquis une seule certitude, plus jamais il n'abordera ce sujet délicat. Au contraire, il l'évitera avec soin ! Il a trop eu peur de la perdre !

Ils se regardent sans livrer le secret de leurs pensées. Ils s'embrassent. D'une voix douce, elle lui demande :

— On fait quoi maintenant ?

— Je ne sais pas. Si tu veux, on peut aller chez moi, c'est tout près d'ici et cet après-midi il n'y a personne à la maison !

Avec beaucoup de répartie, mais avec un sourire radieux qui atténue la portée de ses paroles, elle ajoute :

— Pour que tu cherches à profiter de moi !

Suffoquer par cette nouvelle maladresse, il veut répondre.

— Chérie...

D'un baiser elle l'interrompt. Puis elle ajoute :

— Je veux bien y aller, rien que pour te prouver que j'ai toujours confiance en toi. Fais-en sorte de mériter cette confiance !

Se tenant par la main, ils se hâtent en direction du vieil immeuble de pierre se profilant devant eux tel un donjon, à l'angle de deux rues passantes. Parvenus dans la sombre allée circulaire, le souffle court, ils grimpent rapidement les quatre étages menant à l'appartement.

Le sang bout dans les veines du jeune homme. Il pense :

"— *Malgré mes conneries, elle vient chez moi. Elle m'a vraiment pardonné !*"

D'un autre côté, il craint de commettre un nouvel impair. Mais dans son cœur, la joie l'emporte sur le doute, le bonheur sur la crainte !

Elle, par contre, reste sereine. Parvenant à étouffer en elle l'omniprésence de la fillette, elle libère enfin la femme qu'elle s'ingénie secrètement à devenir. Après le corps, l'esprit... envolté incertain d'un papillon aux ailes délicates, nouvellement libéré de son cocon, elle déchire brusquement le dernier voile de sa chrysalide. Irrésistible élan d'une invisible métamorphose qui

s'achève. Dès cet instant elle est vraiment nubile, prête, sans en avoir pleinement conscience, à s'abandonner à l'Amour... à se donner à lui !

Une fois sur le palier, le garçon ouvre la porte. D'une voix mal assurée, il demande :

— Y a quelqu'un ?

Le silence lui "répond". Après un bref instant d'hésitation, soulagés, ils pénètrent dans l'appartement. Bien qu'elle ne soit jamais venue chez lui, il ne lui fait pas faire le tour du propriétaire. Non, ce qu'ils recherchent c'est de se retrouver seul, dans un havre de paix, un nid susceptible de cacher leur Amour. Aussi, se rendent-ils directement dans la chambre du garçon. Démarche innocente, mais non sans conséquence puisque, sans le savoir, à l'instant où ils poussent la porte, ils entrouvrent celle du paradis.

La pièce est minuscule. Les murs sont recouverts de dispersion de couleurs vives, rouge et verte. Une baie vitrée s'ouvre sur un long balcon, faisant le tour de l'appartement. A droite de l'entrée, le lit occupe tout l'espace disponible. Sur le côté gauche, près de la porte-fenêtre, une armoire murale se dresse jusqu'au plafond. Collé contre, un petit bureau d'écolier en sapin, sur l'écritoire duquel trône, dans un cadre bon marché, une photo d'elle !

Flattée, elle la prend dans ses mains.

— Tu l'as déjà encadrée ?

— Tu penses bien, c'est la chose la plus précieuse que je possède.

Elle lui tend ses lèvres. Pendant qu'ils s'embrassent, il cherche à la faire asseoir sur le bord du lit. Elle se dégage :

— Arrête, tu vas faire craquer ma jupe !

Cette remarque ne calme qu'un instant l'ardeur du garçon. Entre deux baisers, retrouvant un peu de confiance en lui, il s'enhardit... Elle, feignant de ne s'apercevoir de rien, le laisse faire... tolère toutes ses audaces sans réagir... s'abandonne dans ses bras. Cris, rires, simulacres de luttes, tout est prétexte pour favoriser la connivence intime de leurs corps. Presque sans le vouloir, ils roulent sur le lit dans une joute innocente. Leurs sens en émoi ils se recherchent avidement... La pudeur ne se révolte plus, la timidité n'est plus de mise, les corps sortent de leur réserve, se sollicitent, se découvrent l'un l'autre... Comme pour se donner bonne conscience, elle s'accroche au dernier rempart de sa raison chancelante. Elle tente de le raisonner. Un peu comme le passager d'une voiture folle qui cherche à la stopper en tirant sur le frein à main ! Peut-être n'est-il pas trop tard pour échapper à cette tornade de vie qu'elle voit se lever dans ses yeux, à l'horizon de son regard chargé de désir ? Mon Dieu que c'est beau de vouloir s'aimer ainsi ! Mais pernicieusement surgit la crainte de l'inconnu qui réfrène les ardeurs. Dans un dernier cri elle réclame un ultime sursis... sans le vouloir vraiment... Inconséquences enivrantes qui confèrent à l'Amour ses lettres de noblesse, c'est la raison du cœur qu'elle exprime à cet instant magique !

— N'oublie pas ta promesse, je te fais confiance !

Il est trop tard, déjà le vent de l'audace c'est levé balayant les hésitations du garçon. Leurs caresses deviennent de plus en plus précises, leurs baisers plus ardents. Elle éprouve une certaine gêne à ce tendre abandon. Elle sent les barrières sensées la préserver céder l'une après l'autre... Surtout que leurs baisers éveillent un inavouable plaisir. En elle la marée du désir monte... monte inexorablement. Elle ne cherche plus à réfréner cette ardeur inconnue... que son corps appelle de ses vœux ! Simplement, elle a peur de céder à la frénésie sensuelle qui l'envahit, qui réchauffe son sang, qui emballe son cœur ! Elle craint d'abandonner toute résistance, de se livrer sans plus aucune protection et de se laisser conduire jusqu'à l'irréparable... Dans un dernier sursaut de

résistance, elle cherche encore à retarder l'instant de non-retour... Celui qu'elle redoute... autant qu'elle le souhaite...

— Chéri, ça suffit ! Rappelle-toi ta promesse !

Comme il n'obtempère pas assez vite à son gré, elle cherche à lui échapper. Il renforce son étreinte... Leurs lèvres se soudent... encore... leurs corps brûlant se cherchent...

...Abandonnant sur le rivage leur innocence et leurs rêves d'enfances, ils s'aventurent au large poussé par la brise fraîche de leurs désirs... loin... de plus en plus loin... Brusquement, entraînés par les flots impétueux de leur passion, ils chavirent ... engloutis, pour la première fois, dans les abysses insondables du plaisir charnel... Dans le tumulte de la découverte ils se dénudent avant de s'investir ! Ce n'est pas lui qui la déflore, ce n'est pas elle qui le déniaise. C'est le sacrifice consentit à une volonté commune qui les rassemble dans un geste mutuel. Il la pénètre autant qu'elle s'empale sur son membre viril. Dans cet élan irrésistible, elle se donne autant qu'il la prend ! Leur émouvante jouissance est le fruit de la symbolique de l'acte avant d'être la conséquence du coït. Certes, la communion de la chair provoque l'orgasme. Mais le plaisir qui en résulte est sans rapport avec la plénitude issue de leur accouplement qui seul compte à leurs yeux. N'être plus qu'un, se confondre l'un dans l'autre l'espace infini d'un instant magique, unique ! Ils découvrent, sans encore en comprendre la valeur essentielle, le plaisir de s'aimer ! Connaissance exclusive réservée à ceux qui s'aiment d'Amour et qui ne peut jamais se confondre avec la jouissance que procure le seul sexe !

Le tumulte de leurs cœurs et de leurs corps un instant confondu par l'hyménée charnel, s'apaise lentement...

...Revenu à lui, il la contemple. Radieuse, elle lui sourit.

— Tu es content, tu as eu tout ce que tu voulais ?

Ivre de bonheur, incapable de lui répondre, il cherche sa bouche. Puis, tendrement, alors que ses doigts jouent dans la soie d'or de ses longs cheveux, il lui susurre à l'oreille entre mille tendres bisous :

— Je n'ai pas de mot pour te remercier, pour te dire ma joie et mon bonheur...
...Même si je vis mille ans, jamais je ne recevrais un aussi merveilleux cadeau...
Désormais je t'appartiens... pour toujours !

Puis s'inquiétant enfin d'elle, il lui demande :

— Et toi mon Amour, es-tu heureuse ?

Une lueur nostalgique trouble la pureté de son regard, elle élude la question en lui offrant ses lèvres.

Prolongeant leurs tendres ébats, ils demeurent enlacés. Profitant de ces délicieux instants d'abandon, il ne se lasse pas de la caresser, de peloter ses seins fermes et de parcourir le galbe parfait de ses hanches, d'admirer son corps de rêve et son ravissant minois, de humer le suave parfum de femme qui émane maintenant d'elle, de se bercer au son mélodieux de sa voix, de rêver au doux chant de son rire !

— Tu es belle ! Merveilleusement BELLE... Je suis bien le plus riche des hommes de pouvoir t'aimer ainsi !

Oubliant sa puérole pudeur de jeune fille, à son tour, elle porte un regard de femme sur le corps nu de son amant qu'elle n'a de cesse de caresser... Amoureusement, du bout des doigts, du bout des lèvres ils s'apprennent mutuellement... Allant de découverte en découverte, toutes plus

merveilleuses les unes que les autres, leurs corps deviennent un espace ludique où tout est désormais permis, où ils guettent impatients les réactions de l'autre. Elle s'étonnant de la métamorphose de sa virilité au plus léger contact de sa main ! Lui s'émerveillant des chairs délicates de sa féminité qu'il frôle de ses lèvres !

Privilège de la jeunesse, déjà ils sont près de s'aimer à nouveau...

Un brin capricieuse, après l'avoir innocemment sollicité, elle se refuse. Elle le repousse tendrement. Elle s'écarte de lui.

— Il est tard, je dois rentrer.

Avant de se rhabiller, à la salle de bain, avec tendresse et gaieté, ils effacent en riant les traces que l'Amour a laissé sur leurs corps, témoignages éphémères de leur première étreinte !

Le garçon voudrait conserver un souvenir tangible de cette voluptueuse après-midi. Un souvenir d'elle, un souvenir intime ! Il a pensé à sa ravissante petite culotte rose, ce dernier et fragile rempart censé protéger sa virginité ! Ce léger tissu brodé encore imprégné de son parfum d'adolescente. En faillissant à son devoir symbolique, il a été le sésame libérateur permettant le sacrifice charnel. En le faisant fébrilement glisser le long des cuisses impatientes de s'ouvrir à lui, il a compris qu'à cet instant qu'elle était offrande. Offrande à l'Amour, offrande à la vie, offrande à ce garçon impatient de devenir un homme et qu'elle acceptait pour premier amant !

Ce qui l'aurait fait rougir le matin même, l'émeut. Touchée par sa romantique demande, elle est d'accord de lui offrir sa petite culotte. Mais, par pudeur, elle ne veut pas rentrer chez elle, nue sous sa jupe. Aussi, la lui donnera-t-elle demain ! Contre un doux baiser, c'est promis !

Ils partent main dans la main en direction de chez elle. Le bonheur se lit sur leurs visages radieux. Leur complicité efface toute équivoque sur la nature de leur relation, ILS S'AIMENT ! Ils s'aiment sans retenues, sans calcul, comme on aime seulement la première fois ! Quand le cœur découvre ce rythme nouveau, inconnu jusqu'alors. Ce rythme qui orchestre la plus ancienne symphonie, celle de la vie, celle de l'Amour...

Sur ce chemin du retour, ils s'arrêtent fréquemment pour s'embrasser, se regarder, se toucher en échangeant de doux serments ! Pour se rassurer aussi, comme si cela ne pouvait être vrai. Comme si la magie de cet instant allait s'envoler aussi vite que la Grâce les avait touché ! Se prélassant dans le souvenir merveilleux de leur mutuelle découverte, partageant désormais le plus doux des secrets ! Le regard qu'il pose l'un sur l'autre à une dimension nouvelle. Elle ne peut s'empêcher de repenser à ce qu'il lui demandait un peu auparavant, lorsqu'ils se sont disputés ! Il avait raison, leur initiation a transformé leur liaison. Elle le voit différemment et elle est certaine que lui n'oubliera pas de sitôt ce don unique qu'elle vient de lui accorder. Qu'il lui en sera toujours redevable. Et pourtant, s'il savait à quel point elle-même lui est reconnaissante de son audace charnelle ! S'il pouvait imaginer le bonheur que leur étreinte lui procure. Elle voudrait le remercier et surtout le supplier de ne jamais éteindre cette petite et chaleureuse lumière qu'il vient d'allumer dans le secret de son cœur. Cette lumière qui déjà embrase sa vie, bouleverse sa destinée ! Plus sensible que les garçons ne le sont en général, la jeune fille comprend que ce qui vient de lui arriver aura beaucoup de retentissement dans son existence. Qu'elle vient de quitter le monde de l'enfance sans espoir de retour. Elle apprend déjà qu'être une femme s'accompagne de joies et aussi de craintes. Que le bonheur à un prix qu'aujourd'hui elle s'accorde à payer. Car, à cet instant, comme rarement dans sa vie, elle est pleinement heureuse !

Un peu plus tard, mais bien trop tôt pour eux, en se quittant devant chez elle, ils ne savent pas encore qu'ils viennent de sceller pour toujours leurs deux vies !

Revenant petit à petit dans la réalité du Château perdu, l'Homme repense aux événements qui ont suivi cette inoubliable après-midi.

Cette première fois, chacun d'eux l'avaient imaginée, désirée, redoutée. Très souvent par la suite ils en ont reparlé ensemble. Ils ont souvent évoqué tout ce qui avait préparé cet instant... tout ce qui lui avait permis d'être sublime...

Ainsi grâce à l'Ombre, plusieurs décennies après les faits, l'Homme revit les instants les plus exaltants de toute son existence, avec une intensité incroyable...

Les yeux perdus dans le vague, il se souvient...

Dès qu'il avait aperçu la jolie gamine son cœur avait basculé, elle était devenue la reine de sa vie, l'objet de tous ses désirs, le sujet de toutes ses préoccupations. Dans nos éphémères destinées, le premier Amour est certainement le plus essentiel. Quand il survient à l'adolescence, il détermine souvent tout le reste de la vie amoureuse. Une déception laisse souvent de cruelles séquelles ! Par contre, quand tout se conjugue avec des sentiments sincères et partagés, longtemps la lumière et la chaleur de l'Amour peuvent venir éblouir et réchauffer les amants comblés. Avec un peu de chance, cet Amour se perpétue tout au long de leurs existences. Il leur confère la confiance absolue en la vie ! Et dire que malgré leur jeune âge, dès sa genèse leur Amour associait si intimement le cœur et le sexe, sans la moindre anicroche. C'était le meilleur gage de réussite que l'on puisse espérer. Bien que précocité, leur première expérience sexuelle avait été en tous points magique. Malgré leur inexpérience, elle avait comblé leur curiosité sans les meurtrir ni les décevoir. Au contraire, le plaisir des sens c'était révélé à eux dans sa dimension la plus noble. Il les avait enrichis, donnant une dimension insoupçonnée à leur relation, une maturité protectrice, voire salvatrice ! Ainsi, ont-ils eu la chance de découvrir le véritable Grand Amour, cette symbiose du plaisir et des sentiments, cette chose pourtant si rare, si exceptionnelle... Ce ciment indispensable à la pérennité sentimentale des couples ! C'était tout simplement merveilleux... sublime... un bonheur unique, avec ses délicieux et interminables prolongements...

... Au cours des jours, des semaines, des mois suivants ils ont vécu à l'unisson la plus enchantée période de toute leur existence... Souvenirs émouvants de cet Amour juvénile, cocon du grand Amour qui allait illuminer toute leur vie. Amour fait d'insouciance, de pureté et de passion, ponctué de doux serments, préservé de tout calcul, ignorant le mensonge. Souvenirs qu'ils ont si souvent partagés avec la joyeuse bande de copains et de copines du "32 heureux". Souvenirs émouvants de leur intimité, où elle apprenait à lui faire confiance. Elle en oubliait ses craintes ! Elle s'abandonnait enfin dans ses bras... Elle y découvrait les plaisirs du coït... Puis elle les recherchait pour les partager avec lui !

Heureux temps de l'apprentissage de la vie... Heureux temps de l'Amour conquérant... Heureux temps de l'AMOUR vrai ! Heureux temps... auxquels, depuis qu'il est seul, il repense sans cesse avec nostalgie, ce fruit perfide de l'imaginaire...

Avant d'émerger de nouveau dans la réalité, l'Homme se promet de revenir une autre fois sur ce brumeux passé... de chercher à mieux comprendre la genèse de leur Amour...

Perdu dans sa douce rêverie, l'Homme a perdu toute notion du temps. A la lumière blafarde régnant dans la pièce, il pense que c'est l'aube d'une nouvelle journée, à moins que ce ne soit déjà le crépuscule ! Qu'importe...

Un léger bruit lui fait tourner la tête, le même laquais attend son bon plaisir.

— Mon Maître vous fait dire qu'une fois que vous serez restauré, il vous prie de venir le rejoindre. Il a ajouté sans attendre...

L'Homme n'a pas vraiment faim. Pourtant, afin de masquer sa fébrilité à revoir l'Ombre et laisser ce dernier ronger son frein, il s'installe à la table et se sert copieusement de mets généreusement offerts à son appétit.

Une fois rassasié, il se laisse à nouveau conduire dans les dédales du château. Mais cette fois, tous ses sens sont en éveil. Il note chaque détail, mémorise au mieux le parcours. Habitué à cet exercice difficile, en rejoignant l'Ombre il sait que désormais, même dans le noir, il serait en mesure de retrouver seul son chemin dans cet inextricable labyrinthe.

Aux tournures nouvelles qu'apporte l'Ombre à leur conversation, l'Homme comprend que leur relation se place désormais sous un angle nouveau. L'Ombre ne cherche plus à le convaincre, ni même à le retenir. Non, l'Ombre se confie. Lui parle d'égal à égal sans tricherie. Le ton pour s'adresser à lui n'est plus martial ou blessant. Sans être cordial, il est avenant. A tel point, que bien plus tard, avec le recul du temps et au vu des événements qui se sont enchaînés à la suite de son séjour au Château Perdu, l'Homme pensera que cette seconde rencontre marque le début de la

soumission inconditionnelle de l'Ombre. Qu'à partir de ce moment-là, il a délibérément placé son destin sous l'autorité tutélaire du jugement d'un autre !

Cette analyse a de quoi surprendre de la part de l'Homme. Son réalisme devrait balayer de telles assertions. C'est la preuve évidente d'une mutation rapide de sa manière de voir et de comprendre les choses. En ouvrant un cheminement inhabituel à sa réflexion, il parvient à de telles déductions. Dans un premier temps, fidèle à son esprit cartésien, il se livre toujours à une étude scrupuleuse par induction, allant jusqu'au détail le plus insignifiant. Ensuite, ayant atteint les limites de son entendement, mû par un courant de pensées inusité pour lui, mais s'inscrivant spontanément dans son ego, il utilise la méthode principale de la Science occulte : il appréhende les confidences faites dans leur globalité. Avec le détail et l'analogie pour révélateur, ces confidences dessinent alors un contexte nouveau et limpide, ayant de quoi désarçonner le plus stoïque !

Le décor n'a pas changé, ou si peu que cela ne se remarque pas. Les odeurs et les bruits se répètent à l'identique, d'abord surprenants, ils offrent ensuite un écrin protecteur à l'entrevue qui se déroule sur la même scène, avec les mêmes acteurs ! Seul le climat relationnel a changé. Cette fois la joute oratoire n'offre plus de temps mort. L'Ombre va droit au but.

— Tu dois te demander d'où me viennent mes pouvoirs et qu'elles en sont les limites. Et bien, je vais te le dire. Même s'il m'en coûte, je vais te faire partager mon Secret.

Comme tu l'as sûrement compris, c'est tout d'abord dans les grimoires que j'ai approché la Vérité. Car, contrairement à ce que pensait Hugues de Payens, je ne suis pas un simple transmetteur comme lui. Non ! Je suis un Initié ! Il m'appartient de comprendre l'incompréhensible et de dominer le monde des hommes et des Esprits. Je suis l'un des maîtres de l'Univers. Peut-être le plus grand...

Imagine-toi, pour tout apprendre... pour tout comprendre... Je n'ai jamais cessé de travailler. Dans ma vie antérieure, comme Maître Kabbaliste, j'avais déjà percé les mystères des sémites, des fils d'Israël, des fils d'Ismaël, de tous les pères du judaïsme, de tous les descendants d'Abraham. J'étais capable de lire tous leurs manuscrits. Dans les textes sacrés, je savais déterminer avec précision les frontières des Trois Monde. On venait de partout à Léon seulement pour me rencontrer. Pour me demander conseil, pour me soumettre une traduction, une interprétation, afin de quérir mon avis !

Dans le Livre des livres, j'ai déchiffré l'Apocalypse. Le premier, j'ai compris que la table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste que l'on considérait alors seulement comme la bible hermétique des alchimistes, n'est en fait qu'une adaptation des préceptes et des lois du Dieu Thot ! Par la force de l'étude, j'ai assimilé la science de Pythagore. J'ai achevé ou complété les parties de son œuvre laissées en suspens.

L'Ombre marque une pause dans son discours. Il s'avachit sur son siège. Dans ses yeux habituellement si froids passent les nuages sombres de la lassitude. Celle qui assaille le plus pugnace lorsque l'horizon intangible qu'il quête sans relâche, s'éloigne irrémédiablement... Son ton cesse d'être paternaliste, il devient implorant !

— Pourtant, malgré toutes mes connaissances, le second grimoire, le Livre Blanc, me résiste toujours. Je suis bien parvenu à lire les derniers textes, les plus récents. Ceux écrit en grec, en latin, en hébreu, en chaldéen, en égyptien, en sumérien, en chinois, en sanscrit et que sais-je encore. Et pourtant, la plus grande partie de l'ouvrage demeure pour moi intraduisible. Je ne peux que tourner les pages en m'émerveillant devant leur graphisme sans être en mesure de percer leur énigme ! Moi ! Maître Canchès...

L'Homme est stupéfait, il ne comprend plus. L'instant d'avant son hôte prétendait être l'un des maîtres de l'Univers, le plus grand de tous, et le voilà qui avoue son incapacité à remonter le Temps. Alors il l'apostrophe :

— Si vous, Maître Canchès, en dépit de tous vos pouvoirs et de toutes vos compétences, êtes dans l'incapacité de percer les ultimes secrets de la Connaissance, que pouvez-vous bien attendre de moi ?

— Beaucoup... Peut-être rien... Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je doute de moi... Je doute de tout... Et pourtant selon les oracles, tu es l'instrument de la Vérité, tu es l'émanation du Nombre des Nombres, Celui qui a pour âme la Vérité et pour corps la Lumière !

— Moi ?

— Oui ! Toi, sans le savoir...

...Approche... Lis toi-même !

L'Ombre invite l'Homme à s'approcher du Livre Blanc posé sur un lutrin, ouvert à la dernière page !

— Comme tu peux le voir, les deux dernières pages sont vierges. Je suis à bout touchant... Personne n'a jamais été aussi près du Grand Tout ! Souviens-toi, Hugues de Payens m'avait averti : "Celui qui en écrira la dernière page, la dernière ligne, le dernier mot, pour le reste des temps sera le Maître de l'Univers."

A l'Assomption j'écrirai sur la pénultième page. Puis, j'en suis sûr, la Révélation guidera ma main en me conférant le Pouvoir Suprême !

L'Homme s'approche... lit la page blanche et se recule avec effroi ! L'émotion le fait balbutier :

— Ce n'est pas Dieu possible. Pas moi...

— Que dis-tu ?

— Rien ! Rien ! Je vous en prie. Laissez-moi.

— Il n'en est pas question !

L'Homme se ressaisi rapidement. Son regard croise celui de l'Ombre, un regard fou, inquiet, plein d'interrogation. Il comprend, qu'il ne peut lui avouer que pour lui la page n'est pas blanche. Qu'il a pu y lire... une prophétie, tracée à la plume, en belles lettres romaines : "**Le Temps est proche où il t'appartiendra de parachever le Grand Œuvre.**"

— Ce n'est rien, c'est l'émotion... voir ce livre ! C'est fabuleux !

— J'aime mieux cela. Tu m'as fait vraiment peur. J'ai craint d'être mystifié !

L'Ombre, maintenant tourne une à une les pages du Livre Blanc. Remonte dans le Temps. Le grand peuple des hommes livre un à un ses secrets, ses mystères, son quotidien oublié ! Dans cette magistrale chronique, le sens de la lecture qu'ils suivent donne une vision et une dimension particulière aux événements. Les civilisations disparaissent d'abord, pour atteindre ensuite leur apogée, avant d'apparaître timidement sur la scène de l'Histoire... pour mieux se fondre dans le néant dont elles ont surgi... Le Maître Kabbaliste commente chaque passage, chaque étape sans savoir que l'Homme n'en a nul besoin. Qu'il lit en même temps que lui... par-dessus son épaule !

Maintenant la lecture de Maître Canchès devient hésitante, imprécise. Bien qu'il ne soit pas encore parvenu à la moitié de l'ouvrage, visiblement il est dans l'incapacité de comprendre les textes qui se succèdent. Alors, avec un geste d'impuissance, il s'écarte du lutrin et laisse l'Homme feuilleter à sa guise l'ouvrage divin ! Sous les doigts du voyageur défilent maintenant les périodes les plus reculées... des périodes ignorées, oubliées de l'histoire des hommes. Et l'Homme déchiffre ce fabuleux récit, par bribes bien sûr, presque sans y faire attention, afin de ne pas décontenancer son interlocuteur.

Comme on le voit, dans un cycle infernal pour la Créature, les événements s'enchaînent et se répètent inexorablement, sans lien apparent. Hier l'Ombre lisait par-dessus l'épaule de Nicolas Flamel, il trompait sa vigilance pour s'approprier la Connaissance. En cela il exécutait la

Volonté Suprême. Il se démarquait du commun des mortels en accédant au rang d'Initié ! Son labeur acharné lui permettait de croire un instant à son accession jusqu'au Pouvoir Universel... Las, aujourd'hui, un simple chemineau, surgit de nulle part, sans connaissance particulière vient reprendre l'Œuvre là où l'Ombre se voit contraint de renoncer...

D'une voix chevrotante l'Ombre, visiblement possédé par des puissances occultes, déclame une interminable litanie. Par sa voix, l'Homme comprend que c'est l'Univers qui s'adresse directement à lui ! Il ferme les yeux...

— Avant qu'il t'appartienne de parachever le Grand Œuvre.

Avant d'écrire, sur le Livre Blanc, le Livre du Temps, le Livre de Thot, le dernier des mots. Achevant par ce geste symbolique l'ère du Verbe...

Avant que ne débute l'ultime ère de l'Univers... Ton Règne... qu'il t'appartiendra de nommer ! Tu dois auparavant réaliser la quintessence des éléments... Des 7 éléments formant les piliers de l'Univers...

La voix marque une pause. L'Homme immobile s'imprègne de chaque parole prononcée. Chaque mot s'inscrit de manière indélébile dans son subconscient. A l'évidence, la Divine prophétie s'impose à lui !

La voix hésitante reprend...

— Les 4 éléments premiers forment une croix image de l'Absolu, ils sont les Forces Vives.

Le Feu domine, il est le sommet. La Terre lui sert de base. A dextre se trouve l'Eau et à senestre l'Air.

Le point d'intersection des branches de la Croix est le Point de rencontre du double courant vertical et du double courant horizontal, du debout et du couché. Il est le Mâle et la Femelle. Il est le nombre 5, somme du premier nombre pair et du premier nombre impair. Il symbolise l'Univers dont il en est la quintessence, l'ordre et la perfection émanations de la volonté divine.

La Croix tout entière baigne dans l'Éther... Le seul élément neutre... Celui qui ne compte pas, le zéro. Pas le zéro mathématique, mais le zéro abstrait symbolisant les notions d'absence ou de néant. Celui qui assimile indifféremment la matière ou la pensée, originellement le rien ou le vide et qui se place en opposition permanente avec l'infini ! Ceci, indépendamment de sa première traduction graphique au IV^e siècle avant J.-C., celle des babyloniens, du double clou ou du double chevron incliné à 45°.

Après il y a la Lumière de la Vie et il y a l'Ombre de la Mort. Ces 2 éléments représentent ensemble les Forces de transition. Celles qui transforment... qui transmutent la matière vivante... Enfin, comme dernier élément, l'élément supérieur, il y a le Temps, le royaume éternel de Thot, symbolisant l'Éternité et le Savoir Suprême... Ton royaume futur...

Ainsi doit s'ordonner l'Univers...

Ainsi il t'appartiendra d'ordonner l'Univers...

Mais avant que toutes choses puissent se réaliser, tu dois obéir aveuglément à celui qui te parle à cet instant.

L'Homme très ému, s'agenouille et promet. Sans savoir à qui il promet, il promet pourtant avec la plus grande conviction, la plus grande ferveur.

— Il en sera fait selon Votre Volonté !

Entendant cela, l'Ombre lève les bras vers le ciel, avant d'entamer avec emphase une nouvelle tirade d'incantations.

— Au plus tard dans trois jours à compter d'aujourd'hui, dans l'aube naissante, tu reprendras la route. Tu retourneras sans plus attendre d'où tu viens. Tu iras chercher l'autre partie de Toi, ton autre toi-même, ton indispensable complément...

Tu t'en iras par les chemins jusque chez toi quérir ta femme, ton épouse adorée et tu reviendras avec elle, sans perdre de temps. Tu la ramèneras ici, quelle que soit sa forme actuelle et quoi qu'il t'en coûte ! Tu la ramèneras...

Ainsi l'ont prédit les oracles, depuis des siècles...

L'Homme reste incrédule devant ces exigences saugrenues. Il doit, il veut rompre le sortilège, échapper à cet envoûtement ! Mais l'Ombre ne lui laisse aucun répit, aucune occasion d'exprimer son scepticisme. Sans reprendre son souffle, il poursuit sa litanie :

— Le temps presse, l'air empeste déjà l'odeur du soufre, les berges inhospitalières de Léthé m'enserrent de toutes parts. Si je ne veux pas finir noyé à jamais dans les flots noirs de l'Oubli, je dois déjouer le sort qui s'acharne sur moi. Mais pour cela, j'ai besoin de ton aide. A nous deux nous pourrions le conjurer. J'en suis sûr !

Alors tu ne le regretteras pas. Je ne serai pas un ingrat, je ferai en sorte que tu retrouves à tout jamais ton épouse bien-aimée... N'oublie surtout pas que je suis le seul qui peut te conduire jusqu'à la "Porte du Temps"...

...Sinon, mon cycle s'achèvera par le triomphe effroyable de la Mort. La Grande Faucheuse frappera sans pitié et sans discernement tous ceux que je protège depuis des lustres. Aucun n'échappera plus à son funeste appétit ! Tous ceux qui, au cours des ans, auront eu le malheur de vivre un tant soit peu dans mon ombre protectrice, seront broyés... réduit en cendre, puis disperser aux quatre vents...

— Je ferai tout ce que vous me demandez puisque je l'ai promis, mais de grâce cessez vos jérémiades et vos élucubrations qui n'ont que le don de me faire regretter cette promesse, peut-être un peu hâtive !

Dites à vos gens de me reconduire sur l'heure dans ma chambre, j'ai hâte d'être seul pour réfléchir à tout cela...

Maintenant, l'Homme est étendu sur le grand lit et la chambre est plongée dans l'obscurité. Dans la pénombre, l'Homme a un petit sourire... Il semble avoir retrouvé toute sa sérénité. En tous cas il sait désormais ce qu'il va advenir...

...Il exécutera tout ce qu'on lui demande. Car, au cours de leur conversation, l'Homme a acquis la certitude que l'Ombre n'agit plus sur les leviers de commandes. Qu'il n'est plus qu'un instrument du Destin, un simple annonceur ! Qu'une force supérieure dicte ses paroles et ses actes et que cette force semble désormais à son seul service, à lui, l'Homme !

Calmement, il fait le point sur l'étrange situation dans laquelle il se trouve plongé malgré lui. Tout d'abord, il entend rester les trois prochains jours au Château Perdu, mais sans accorder la moindre audience à son hôte. Ce temps disponible il veut le consacrer à réfléchir à son devenir et surtout, par la grâce magique de la petite fiole, revivre le plus possible auprès de sa bien-aimée. Celle qui, dans l'esquisse de sa nouvelle destinée, se profile de plus en plus comme étant le gage de son abnégation !

Avant de s'abandonner totalement au seul plaisir de la régénération de ses tendres souvenirs, l'Homme cherche à se situer dans ce nouvel univers dont il fait désormais partie. Paradoxalement, ses idées et ses conclusions sont d'une limpidité étonnante. Pour lui, l'Ombre est un maître vieillissant parvenant péniblement au terme de son influence. Aussi, le système dont il fait partie intégrante, doit-il implacablement l'éliminer, le remplacer, sans pour autant perdre l'essence de sa substance. Et pour ce faire, c'est lui, l'Homme, qui a été choisi, désigné. Même, son rôle devrait être encore plus éminent, puisqu'il devra parachever la construction de l'Univers ! Enfin, pour autant qu'il donne du crédit aux paroles prophétiques prononcées tantôt par l'Ombre !

Dans cette logique, l'Homme admet que le système a besoin d'un peu de temps pour réaliser la transition entre le vieux docteur de Léon et lui. Qu'avant sa totale intégration, il doit apprendre à user des pouvoirs qui vont lui échoir, probablement un à un, avec un savant discernement initiatique. Il dit le système car il n'ose pas utiliser un autre terme pour parler des forces occultes en présence, hésitant qu'il est entre le divin et le magique, entre la foi et l'hérésie.

D'ailleurs, existe-t-il un mot permettant de définir ce qu'il entrevoit ? Ce système fait-il vraiment partie de la réalité ou est-il un songe... un subterfuge ? En lui, la confrontation idéologique se poursuit. Ses vieux préceptes de vie se révoltent toujours à l'idée d'admettre le surnaturel... une explication rationnelle doit exister, il lui suffit de la découvrir...

En fait de tout cela l'Homme n'en a cure. Pour l'heure, la seule chose qui lui importe vraiment c'est la possibilité offerte de "rematérialiser" à loisir la présence de son épouse et pourquoi pas, d'aller un jour plus loin encore... jusqu'à sa Résurrection... Que risque-t-il à espérer cette chose insensée ? La mort, la déraison, la folie ? Pour lui, ce ne serait vraiment pas cher payé, même pour un seul petit moment de ce bonheur... Même pour le simple goût d'y croire...

Inlassablement, son esprit dérive au gré des vagues du bonheur perdu... se laisse chahuter par la houle de ses souvenirs... Sans avoir besoin de faire usage de la drogue prescrite par Maître Canchès, les événements se matérialisent devant lui. Tiens, se dit-il, mon élévation commence ! Puis il se laisse emporter par le tourbillon frénétique de ses pensées... Au gré de sa seule volonté, il voyage dans le temps... dans son temps... Émergeant sporadiquement dans la réalité, juste pour se sustenter et s'émerveiller de la véracité et de la précision de ses rêves nostalgiques... pour regretter l'absence de ceux qu'il retrouve, l'espace de quelques éphémères instants, au cours de ses vacances hors du Temps... Ceux qu'il ne pensait jamais revoir...

Durant les jours suivants, sans s'accorder la moindre trêve, l'Homme poursuit son inlassable quête, se laissant enivrer par ses folles espérances...

Pourtant, au cours de la nuit du troisième jour, il se lève et prépare son barda. Tout y est, son bourdon, sa casquette, son sac, son précieux cahier, rien ne manque ! Une fois habillé, l'Homme s'apprête à partir. C'est alors qu'un valet silencieux lui tend un billet. L'Homme le lit rapidement, avant de quitter la pièce !

CHAPITRE 6

Il existe autant de visions de l'Univers que d'êtres dotés de Conscience.

LE RETOUR DE L'HOMME

Une dernière fois, l'Homme se laisse conduire dans l'ancre de l'Ombre. Lorsqu'il y accède, un calme inhabituel règne sur ces lieux délétères et proscrits. La forge rougeoit sans mugir. L'atmosphère, dénudée de vapeurs colorées, semble respirable. L'Ombre, endormi sur une exèdre adossée à l'abside d'une crypte, ressemble à une petite chose fragile, une toute petite chose enveloppée d'un tissu grossier.

Très détendu et sans accorder la moindre attention à son hôte, l'Homme considère le décor qui l'entoure. Promène un regard attentif sur le capharnaüm dans lequel vit le Kabbaliste "déchu".

Il y a là profusion de tout. Singulièrement de tout ce qui a trait à la Nature, des roches, des minéraux, des fossiles, des plantes séchées ou en pots, des squelettes d'animaux ou des spécimens conservés dans des bocaux ou naturalisés, des insectes piqués sur des planches, répertoriés et classés avec soin. Enfin, la grande généralité de ce qui vit ou a vécu sur cette terre est là, sous son apparence primitive ou sous toutes autres formes.

Il y a de même un vaste espace réservé à un laboratoire d'alchimie ou de chimie. Allez savoir ! Des fioles multicolores, des cornues encore fumantes, des béchers, des récipients de toutes formes et de toutes capacités jonchent les tables et les étagères, envahissent chaque espace disponible. La plupart des produits connus, de base et de synthèse, s'accumulent là, que ce soit à l'état de poudre, de liquide, de gaz libre ou comprimé, de solution, de sublimé et que sais-je encore. Tout est là, en quantités variables, prêt à l'emploi.

Et puis surtout, il y a la bibliothèque et ces milliers de précieux ouvrages sacrés ou profanes, serrés les uns contre les autres, dont une multitude de manuscrits et une grande variété d'incunables, des textes canoniques ou de troublants apocryphes. Desquels il faut citer, les évangiles d'André, de Barnabé, de Barthélemy, de Basilide, de Cérinthe, des Douze Apôtres, des Ebionites, des Egyptiens, des Gnostiques, des Hébreux ou des Nazaréens, d'Hésychius, de Jacques le Majeur ou de Jacques le Mineur, de Judas Iscariote, de Jude, de Lucianus, de Lucius, de Mathias, de Thomas de Nicodème, de Philippe, de Pierre, de Séleucus, des Simoniens, des Syriens, de Tatien, de Tadée ou du livre d'Esdras. En cherchant, il trouverait l'essentiel de la tradition celtique, que l'on dit aujourd'hui perdue à jamais. Des poèmes épiques retraçant l'histoire

des jébuséens de la maison de Chem, fils de Noé, ancêtres des Mérovingiens dont les rois possédaient le pouvoir temporel et spirituel. Dans la descendance de Sem, autre fils de Noé, il trouvera la trace de Lud, divinisé par les Celtes sous le nom de Lug. Le tout forme une vitrine incomparable du savoir écrit. Si l'Homme en avait le temps, il découvrirait encore sur ces kilomètres de rayonnages, les copies de la plupart des documents brûlés par César dans l'incendie dévastateur d'Alexandrie, une panoplie de volumes ayant traits aux religions, aux écritures, aux philosophies, à l'homme en général et à sa pensée cognitive depuis son émergence. Dans cette pièce aux dimensions gigantesques l'Ombre conserve l'essentiel du Savoir de l'Humanité tel qu'on le concevait à l'aube de la Renaissance occidentale ! Auxquelles connaissances il faut bien sûr ajouter celles découlant des recherches personnelles du Maître des lieux. Pour preuve, hormis les éléments indispensables à cette recherche, la technicité semble faire défaut. Comme si l'enchevêtrement des pensées contenues là se dénouait par la magie de la seule réflexion. Comme si l'expérimentation devenait superflue...

Mais que de patience et quelle farouche volonté il a fallu pour réunir tout cela, en un seul lieu. Certainement Maître Canchès s'est-il retiré ici dès qu'il a reçu en dépôt les précieux bréviaires des mains du valeureux Hugues de Payens. Ainsi pense le cheminot, toutefois, il en veut le cœur net.

— Dites-moi l'Ombre, qu'est-il advenu du Chevalier du Temple, celui qui vous a remis le Livre du Temps ?

— Comme il le pressentait en prenant congé de moi, un grand malheur assurément a frappé le Chevalier de Payens. À peine avais-je quitté les sous-sols et m'étais-je éloigné de l'abbaye de Clairvaux, qu'une bande d'hommes en arme, ivre de vin et de sang, surgissait de partout et investissait le vénérable édifice, surprenant ses occupants. Ces bandits féroces saccageaient tout, pillaient le sanctuaire et ses dépendances, avant d'occire par l'épée tout ce qui vivait dans le monastère. Le lendemain, apprenant la chose, je revins précipitamment sur mes pas. Parmi les ruines fumantes, plusieurs corps déchiquetés gisaient çà et là, dont celui du Chevalier Hugues de Payens. Ainsi ce Sire, ayant autrefois échappé aux infidèles, puis au roi de France, venait de se faire écharper et saigner à blanc par de vulgaires brigands de grands chemins. Une mort indigne du grand seigneur qu'il avait toujours été. Inutile de vous dire que je lui ai donné une sépulture digne de son rang et qu'ensuite j'ai pourchassé sans relâche et châtié tous ses assassins !

— Vous ! Comment cela ?

— A ma manière, bien sûr, qui sans être spectaculaire n'en a pas moins été très efficace ! Vous pouvez m'en croire !

L'Ombre a un petit rictus de satisfaction, avant de poursuivre :

— J'ai compris ce matin-là que la précarité de la vie, en dépit de mes récentes connaissances, me concernait toujours. Aussi ai-je pris la sage précaution de me retirer ici. Je connaissais ce château, pour y avoir parfois séjourné. Je l'appréciais grandement pour son isolement et son appréciable sûreté. Ce château appartenait alors à une vieille famille de Castille, dont l'un des agnats figurait au nombre de mes disciples inconditionnels. Je n'eus qu'à le demander, pour l'obtenir ! J'en devins l'unique légataire. De vastes travaux l'ont doté des structures actuelles, celles que vous connaissez. Notamment, j'ai fait creuser et aménager de nombreuses absides souterraines afin de pouvoir regrouper, étaler et compléter mes collections. Depuis la pièce centrale, où nous sommes en ce moment, je peux accéder à l'ensemble de la ramification, en tout temps et très rapidement.

Pour la première fois depuis leur rencontre initiale, l'Ombre utilise un vouvoiement respectueux lorsqu'il s'adresse à son interlocuteur. Les familiarités, l'arrogance, la suffisance à son endroit ne sont plus de mises. L'Homme aujourd'hui est devenu son égal et son seul allié, aussi confère-t-il avec lui en faisant preuve de plus de respect ! Pourtant, sans rien laisser transparaître de son impatience à le voir prendre la route, il lui rappelle son devoir... sa promesse !

— Sans vouloir écourter votre séjour, ayez souvenance de votre promesse. Dans quelques instants le soleil fera sa réapparition derrière les montagnes. Il sera alors temps pour vous de revenir sur vos pas. Ne négligez pas que mon sort dépend de votre diligence. Gardez la mémoire que je reste le seul à pouvoir vous conduire à la "Porte du Temps"...

— Ne craignez rien, dans cette affaire nous avons trop d'intérêts en commun pour que je vous oublie un seul instant. D'autre part, sachez que je m'apprêtais à quitter le château lorsqu'un domestique m'a remis votre billet. Sans cela je serais déjà en route !

Mais, trêve de balivernes, il est temps pour moi de partir maintenant !

L'Homme endosse son sac et saisi son bourdon.

— Dite à votre valet de me conduire jusqu'à la sortie du château et ensuite de m'indiquer la direction à prendre.

— Attendez ! Je vais faire mieux encore...

Altaïr ! Altaïr !

Un battement d'aile puissant fait tourner la tête de l'Homme. La chouette de Tengmalm vient se poser sur un perchoir, tout près de l'Ombre. L'Homme admire le puissant animal dans son plumage d'hiver immaculé, avec ses yeux noirs impitoyables.

S'adressant au rapace, l'Ombre lui dit :

— Altaïr, tu vas reconduire notre hôte jusque chez lui. Chaque fois qu'il fera mine de se fourvoyer, tu lui indiqueras la direction à prendre. Une fois arrivé, tu l'attendras deux nuits, avant de le reconduire ici. M'as-tu bien compris ?

Le volatile fait avec sa tête, un signe d'acquiescement. L'Ombre appelle alors son valet :

— Jehan, reconduit notre hôte à la porte de l'Est.

La chouette a profité de cet intermède pour venir se poser sur l'épaule du domestique. Au moment où l'Homme s'apprête à les suivre, l'Ombre le retient un instant encore.

— Que les Maîtres de l'Univers vous protègent et vous guide. Allez en paix...

L'Homme sent son hôte mal à l'aise. Il lit de l'abnégation, de l'anxiété, voire de la crainte dans le ton qu'il emploie pour s'adresser à lui. Il pressent que l'avenir de l'Ombre dépend de lui, de lui seul. Que ce dernier cherche à s'assurer une certaine propension à son égard. Certes, dans leur marché tacite chacun devrait y trouver son compte, mais maintenant l'Homme est persuadé que l'enjeu s'avère plus important pour le Kabbaliste que pour lui. D'ailleurs, il voudrait bien découvrir les motifs animant le vieux Docteur de Léon. Pourquoi tant d'empressement à le rencontrer, à le faire voyager ? Est-ce Maître Canchès ou une présence occulte insondable qui orchestre tout cela ? Il voudrait bien percer ce mystère... Aussi, réplique-t-il, sur un ton paisible :

— Surtout que vos Maîtres fassent en sorte que nous nous revoyions bientôt, très bientôt !

Les deux protagonistes échangent un dernier signe de la main, un dernier regard, avant que l'Homme rejoigne ses guides l'attendant sur le haut de l'escalier monumental. Hésitant à partir, il se retourne une fois encore avant de quitter ces lieux amphigouriques... peut être définitivement !

Parvenus à la porte de l'Est, poterne menant sur un chemin vicinal fait de caillasse moussue et de terre battue, Jehan indique à l'Homme la direction à prendre et lui remet une besace remplie de victuailles. Altaïr, s'échappe alors en direction des hautes futaies entourant les ruines

moyenâgeuses. L'Homme n'en a cure ! C'est à peine s'il suit du regard l'envol majestueux, avant que la chouette aille se perdre dans la pénombre complice...

A grandes enjambées, l'Homme s'élançait sur la longue route, s'ouvrant vers le levant. Il progresse rapidement, visiblement en proie à une intense réflexion. Dans ce moment il retrouve toute la détermination lui ayant valu au cours de sa vie une solide réputation de volonté farouche et d'intransigeance. La mine fermée, le regard attentif porté aux seules irrégularités du chemin, sa cogitation multiplie les interrogations sans le ralentir le moins du monde. De même qu'aux alentours la clarté solaire découpe la dentelle des cimes pyrénéennes dans un ciel transparent, en lui la lumière de la Connaissance irradie peu à peu son âme. Ce voyage, voulu par des forces insondables, s'avère avant tout initiatique. Se parlant à lui-même, dans le secret de ses pensées il découvre peu à peu une vérité nouvelle, diffuse certes, mais tellement structurée. Ubiquiste elle s'impose déjà ! Gommant ses certitudes, cette vérité intègre la plupart de ses préceptes sans les heurter. Au contraire bien souvent elle les illustre là où l'Homme peinait à les expliciter, là où sa morale s'arrimait sur l'évidence, plutôt que sur le discernement.

Au gré du jour, l'Homme en vient à s'interroger sur le destin de l'Ombre. Choisi par des forces mystérieuses régissant l'Univers, il est en passe de perdre sa prédominance. De cela l'Homme en est certain ! Mais pourquoi ce revirement rapide ? Quelles fautes cet exégète parvenu au faite de la connaissance, a-t-il donc commises ? A ce sujet, la perplexité de l'Homme est totale. Aucun élément n'éclaire un tant soit peu cette énigme. Pourtant l'Univers, si c'est bien de lui dont il s'agit et non d'un subterfuge le laissant penser, l'Univers a besoin de stabilité ! Les forces multiples qui le régissent, doivent certainement se modifier très lentement. Sans quoi l'équilibre de l'ensemble pourrait à tout moment être compromis. Et pourtant après la disparition d'Abraham le Juif, l'Univers c'est contenté d'un simple transmetteur en la personne du chevalier Hugues de Payens. Les documents sacrés sont alors dispersés, afin de mieux protéger leurs secrets. Quand enfin au XIV^e siècle le choix se porte sur Maître Canchès, ce devrait être l'annonce d'une ère nouvelle, sans limite... Et pourtant, à peine plus de six cent ans plus tard, tout est à refaire. Le Kabbaliste est sur le point d'être rejeté... oublié ! Que s'est-il donc passé ? Ou peut-être, que ce n'est-il pas passé ? Est-ce plutôt dans cette seconde formulation qu'il faut rechercher la clé de l'énigme ? L'Homme penche pour cette hypothèse qui répond mieux à sa propre conception. L'Ombre n'a pas dû faire tout ce que l'on attendait de lui... certainement parce qu'il n'en était tout simplement pas capable !

L'Homme est stupéfait de ses propres réflexions. Jamais, au grand jamais, il avait auguré de tels questionnements. Pourtant, si cela dépasse largement les limites habituelles de ses réflexions, cela ne dépasse nullement son entendement. Au contraire, il se sent intimement concerné par ces interrogations. De leurs réponses dépend son devenir... et avant tout la compréhension de l'orientation nouvelle de sa destinée...

Tantôt incrédule ou convaincu, perplexe ou désabusé, perdu dans le dédale de ses étranges pensées, l'Homme en oublie les besoins essentiels du voyage. C'est à peine s'il prend le temps de se sustenter et de se reposer. Sans cesse, il marche d'un pas allègre, de jour comme de nuit, sans fatigue. Sans prêter la moindre attention à tout ce qui l'entoure, les bruissements du vent emportant par monts et par vaux les chants des oiseaux, les cris, les plaintes et les odeurs de la forêt secrète. Cette magie de la vie qui faisait pourtant l'essence de son premier périple, le bonheur quotidien du chemineau. Mangeant frugalement les fruits qu'il découvre en bordure du chemin, buvant l'eau limpide de sources dont les clapotis réveillent son attention, dormant quelques heures à peine à l'abri d'une grange découverte par hasard. Il suit l'itinéraire balisé à chaque carrefour par Altaïr, toujours judicieusement perchée à proximité. Il s'en remet totalement à la chouette, persuadé qu'elle obéit à une volonté supérieure sensée le guider ! Surtout, il acquiert la conviction que son cheminement terrestre dépend directement des progrès de son intellect. Il n'atteindra son but que le jour où il aura compris ! Tout compris !

Une nuit sans lune, alors qu'il se repose dans une clairière à deux journées de marche de Vienne, il fait un songe... Un ange de lumière, aux grandes ailes blanches lui apparaît souriant. Une douce voix céleste l'interpelle :

— Ne te pose pas trop de questions sur le chemin à suivre, laisse-toi guider par Altaïr. Elle seule te conduira dans le dédale de l'irrationnel. Fait lui confiance. Ne cherche pas à comprendre pourquoi, recherche l'essentiel, l'Absolue Vérité ! Dans deux jours tu seras à Vienne. Le jour de la Saint-Alphonse tu entreras dans Lyon. A la Saint-Abel, tu dois avoir tout compris. Sinon, ton voyage aura été vain...

L'Homme se réveille en sursaut. La sueur perle à son front. Il frissonne, malgré la température clémente de la nuit. Alors que le malaise engendré par un réveil brutal et le souvenir de l'étrange prophétie a de la peine à se dissiper, dans l'obscurité il croit reconnaître la clairière. Cette clairière où, intrigué par un étrange tumulus, il s'est arrêté en descendant vers Compostelle. Celle-là même où, six siècles auparavant, Nicols Flamel enterait son compagnon de route !

L'Homme est en émoi. Dans la nébuleuse de ses pensées, une constatation s'impose comme une évidence. Son itinéraire se calque sur celui emprunté jadis par Nicolas Flamel et Maître Canchès ! Plus curieux encore, les lieux et les dates de son voyage coïncident avec celles de leur pérégrination ! Cela engendre de nouveaux questionnements. Pourquoi tant de similitudes ?

Puis il repense aux oracles de son songe... Qu'est-ce que l'essentiel ? Qu'est-ce que l'Absolue Vérité ?

Il sait qu'il ne dormira plus. Aussi se lève-t-il et se remet-il en route. Pour se diriger dans le noir, il suit aveuglément le miroitement du regard globuleux d'Altaïr...

A l'aube, on le retrouve sur la route de Vienne, le visage toujours aussi soucieux, la marche toujours aussi rapide.

Le jour de la Sainte-Marthe, après avoir longé sur plusieurs kilomètres les berges du Rhône, il admire enfin la cathédrale primatiale de Vienne. Cet imposant édifice élevé à partir du Ve siècle, où roman et gothique s'entremêlent, domine l'ancienne capitale des Allobroges, ce peuple celte fier et puissant. Les deux tours de l'édifice accolées de pinacles dressés vers le ciel se voient loin à la ronde. Depuis les falaises abruptes qui les surplombent alentour, comme depuis la plaine s'ouvrant vers le midi. Le sanctuaire souffre malheureusement des effets pervers de la pollution atmosphérique et du manque latent d'entretien, auxquels s'ajoutent les séquelles des mutilations subies au XVIe siècle lors d'attaques de bandes huguenotes. Une lente dégradation altère les sculptures du triple portail et rongent les pierres de ses façades, rappelant en cela l'éphémère destin de toutes choses...

L'Homme pénètre dans la triple nef, sans transept, par le porche occidental. Alors qu'il s'avance lentement dans le vaisseau central, des rayons de lumière, filtrés par de grands vitraux surplombant l'hôtel, semblent lui barrer l'accès. Quittant l'ombre d'une voûte, brusquement auréolé par la magie d'un kaléidoscope jouant de cette clarté versicolore, il s'arrête face au cœur. Il s'agenouille à même la dalle de pierre, ferme les yeux et se recueille. Il prie avec ferveur pour la première fois depuis son adolescence. La première fois depuis le jour où il s'est déclaré publiquement agnostique. Depuis le jour où il se berce de sa propre "philosophie", de ses seules illusions...

Indifférent aux touristes bruyants visitant à cette heure le sanctuaire, il reste là, prostré. Seule l'arrivée de quelques fidèles venus assister aux vêpres, le tire de sa torpeur ! Chassé par la survenance d'un prêtre et d'une poignée de vieilles bigotes en mal de genuflexions, à regret, il quitte ce lieu paisible. Dehors, il retrouve l'agitation de la grande ville. Un flot ininterrompu et bruyant de véhicules bigarrés, une marée de piétons se faufilant entre des automobiles en stationnement, l'étalage d'échoppes multicolores et des terrasses ombragées et fleuries où s'agglutinent de nombreux clients. Cette ville apparemment insouciant, fleur déjà bon le midi. Aussi l'Homme décide-t-il d'y passer la nuit prochaine.

Après s'être installé dans un petit garni proche de la cathédrale et de l'église Saint-Pierre où la taulière, grosse dame joviale à l'accent méditerranéen, a bien voulu lui louer une chambre pour une seule nuit, l'Homme s'en va déambuler dans les ruelles étroites de la vieille ville, admirant au passage les beaux vestiges gallo-romains du théâtre, des temples d'Auguste et de Livie. Profitant de la fraîcheur nocturne, il s'installe sur une terrasse fréquentée pour prendre son

repas. L'agitation des derniers jours semble l'avoir quitté. Tout en mangeant tranquillement, il laisse ses pensées vagabonder au gré de bribes de conversations qu'il surprend aux tables voisines. Engourdis par des relents de fatigue et les effluves d'une bouteille de Châteauneuf, il oublie ses soucis et se laisse bercer par la quiétude des lieux. Alors qu'il se verse une dernière rasade de vin capiteux, un inconnu jusque-là assis derrière lui, s'approche et l'interpelle :

— Vous permettez ?

Sans attendre sa réponse, l'inconnu pousse un siège et s'installe face à l'Homme.

Tiré de sa torpeur, ce dernier dévisage sans complaisance l'intrus. De belle stature, les cheveux et les yeux d'un noir de geai, son regard pénétrant le glace. Revêtu d'une soutane plissée sur le devant, au col romain d'une blancheur immaculée, âgé d'à peine une quarantaine d'année, il doit s'agir d'un prêtre ou d'un diacre rattaché à l'évêché.

— Depuis un moment je vous observe. Vous ne semblez pas être d'ici Monsieur. Est que je me trompe ?

— Non, mais en ces lieux cela doit être fréquent. Je ne vois rien d'exceptionnel à cela !

— Vous savez, les gens d'ici sont plutôt sots, aussi les occasions de rencontres remarquables sont assez rares... Alors... vous me comprenez n'est-ce pas ?

— Je doute que ma compagnie puisse satisfaire un esprit aussi raffiné que semble être le vôtre. Je suis aussi sot que la plupart de mes contemporains. Alors... vous me comprenez...

L'Homme est de plus en plus agacé par cette intrusion. Par ses propos peu avenants, il voudrait décourager le gêneur. Mais l'autre s'incruste, insiste.

— Vous sembliez songeur tout à l'heure. Un peu comme quelqu'un qui porte un lourd fardeau, un poids trop lourd pour lui... Un secret... Quelqu'un qui ne peut échapper à l'obsession de ses pensées !

— Comme vous y allez, répond l'Homme que ce discours intrigue !

Ponctuant chacune de ses phrases d'un silence chargé de non-dits, l'inconnu se fait plus véhément, plus persuasif. L'intonation de sa voix devient plus grave, presque inaudible. L'Homme doit tendre l'oreille pour parvenir à le comprendre. Ses propos, telle une sentence, tombent sans appel !

— Monsieur, je connais bien les gens. Je passe le plus clair de mon temps à les scruter, sous toutes les coutures. D'un coup d'œil je suis capable de les reconnaître, de les cataloguer...

...Et, en vous observant Monsieur, j'ai eu l'impression que vous aviez perdu quelque chose d'important Monsieur. Qu'il vous manquait une partie de vous-même ! Et que la solitude vous pesait lourdement. Certes vous sembliez faire des efforts pour y échapper Monsieur. Mais tout cela paraissait bien puéril... bien vain... en regard de votre peine...

...Je me suis alors demandé si vous n'aviez pas besoin d'aide...

...Alors j'ai décidé de vous offrir mes bons offices Monsieur.

Le regard des deux hommes se croisent, se scrutent, s'évaluent. Un silence pesant s'instaure... s'éternise... Le premier, l'intrus, baisse les yeux.

— Excusez-moi Monsieur, visiblement je me suis fourvoyé. Ce n'est pas de moi dont vous avez besoin...

...C'est peut-être d'une présence féminine... Oui ! Oui, c'est cela... Pour oublier celle qui vous manque tant... ...Trouvez la vite Monsieur, sans quoi...

La fin de la phrase se perd dans le bruit que fait l'inconnu en se levant. Prestement, et sans autre forme de politesse, il s'éloigne.

Après ce départ précipité, l'Homme reste songeur. Serait-ce un nouveau sortilège ? Une autre manière de lui enseigner l'Absolue Vérité ? Ces nouvelles conjectures l'accaparent...

Certes, au-delà de son épouse, il aime la Femme dans toute l'acceptation du terme. Il la recherche et l'apprécie pour son intelligence, sa perspicacité et sa tournure d'esprit. Il vénère la Femme comme étant un être mystérieux, très supérieur à lui. Un être magique qu'il craint parfois de côtoyer et qu'il admire pourtant. A ses yeux la Femme représente également la maternité et son cortège d'abnégation et de dévouement. C'est aussi une présence apaisante, des odeurs familières, des parfums enivrants, des intonations de voix mélodieuses. Des gestes ou des attitudes gracieuses qui l'enchantent et le fascinent. C'est encore tant d'autres choses précieuses, inestimables...

La terrasse c'est vidé de ses occupants. Aux alentours la nuit est dense. Les moineaux ont cessé depuis longtemps de piailler dans les platanes aux branches boursoufflés par les tailles régulières. Il est le dernier client. Sans impatience, une mignonne serveuse, délicieusement potelée, guette son bon vouloir tout en écoutant des chansonnettes distillées par un juke-box placé dans la grande salle du restaurant. Il lui fait un petit signe de la main. La belle jeune femme brune s'approche souriante. Plaisamment, ils échangent quelques mots pendant qu'il règle sa note assortie d'un généreux pourboire.

C'est vrai, qu'il apprécie aussi, qu'il a toujours su apprécier une présence féminine charnelle, ces pleins et ces déliés, tous ces avantages qui sont l'apanage du beau sexe, les ambassadeurs de la séduction, l'éternelle promesse de la volupté. Sans le savoir la ravissante serveuse lui offre une bouffée de jeunesse qui le ragailardit. Il chasse les pensées qui assombrissent sa vie depuis si longtemps. Un violent accès de désir le gagne, le parcourt...

Son regard quitte l'harmonieux visage de la jeune femme, joliment encadré de mèches folles, aux pommettes et aux joues rondes se creusant à chaque sourire de délicates fossettes, aux grands yeux langoureux variant à l'infini par la magie des jeux de la lumière ambiante, passant d'un profond bleu d'outremer à la transparence cristalline d'un bleu pervenche ou au tendre bleu du myosotis, au nez mutin légèrement retroussé sur les narines, à la bouche gourmande, dont les lèvres pâles, pourtant bien dessinées, s'entrouvrent sur des dents blanches et régulières avec, sur le devant, l'espace de la "Chance" !

Complaisamment son regard s'attarde sur la gorge blanche, finement veinée. Par la grâce d'un mouvement, avec la complicité de l'échancrure du corsage, la généreuse poitrine s'offre, l'instant d'un regard impudique, presque sans voile. Affectant une indifférence mesurée, que dément sa nervosité, son attention se porte enfin sur le principal objet de son tourment, la croupe callipyge de l'appétissante serveuse...

Toujours souriante, elle semble avoir deviné les intentions de l'Homme, sans bien sûr les partager encore. Cette présence et ces regards insistants la perturbent pourtant elle aussi. De se sentir si intimement dévisagée, désirée avec tant d'ardeur muette par ce vieil homme avenant, la rend réceptive. D'agréables crispations parcourent son abdomen... Elle connaît bien ces petites émotions dont elle est si souvent sujette. Elles sont l'agréable prélude à son inclination charnelle... Dire qu'en s'approchant de cette table, elle n'avait d'autre intention que de terminer rapidement son service. Rien, dans le comportement de l'Homme n'avait laissé supposer qu'il s'intéressait à elle. D'habitude, les Messieurs enclins à ses charmes, lui marque de l'intérêt, la courtisent plus ou moins discrètement durant son travail. Caressent le secret espoir de partir avec elle au moment de la fermeture de l'établissement ! Vainement la plupart du temps, car pour la séduire il ne suffit pas de jeter son dévolu sur elle. Non ! La belle accorde ses faveurs exclusivement à celui qu'elle se choisit...

Des bouffées de chaleur accentuent encore son tourment, colore d'un peu de rouge ses joues soyeuses... Tout doucement, elle se laisse griser par son émotion... Elle abandonne sa raison à la seule dictature de ses sens... A son tour, elle succombe au vertige du désir !

Ils restent là, face à face, se convoitant mutuellement, sans mot dire ! Laissant leurs regards enflammés et leurs gestes gauches, traduire leur soudaine attirance mutuelle, l'irrésistible appel de la chair !

Cette situation délectable ne peut s'éterniser, l'élémentaire pudeur commande pourtant à la jeune femme de conserver une certaine réserve, une certaine prudence. Au cours du jeu subtil de la séduction, elle a malicieusement interprété son rôle. Ses atours et quelques savants artifices ont promptement placé l'Homme sous son emprise. Maintenant c'est à lui de proposer, de conclure, avec la certitude d'être bien accueilli, sinon agréé ! Le face-à-face se prolonge...

Elle le sent gêné, mal à l'aise, ne sachant qu'ajouter de peur de rompre l'enchantement de ces instants hors du temps.

Déjà il se lève, s'apprête à la quitter. De toute façon, il n'osera pas aller plus loin que ces regards exaltés par l'envie d'elle. Il veut garder intact le souvenir de cette brusque et éphémère bouffée de passion. Ne pas subir la vexation d'un refus, la désillusion d'une dérobade !

La jeune femme acquiesce elle aussi cette certitude. Or maintenant, elle brûle de l'envie de se donner à cet homme ensorcelant. Qui d'un simple regard l'a si intimement bouleversée. Elle ne veut surtout pas gâcher l'occasion unique d'une aventure qu'elle pressent exceptionnelle au-delà de l'imaginable ! Aussi, comme elle n'est point farouche et que sa vertu ne craint plus grand-chose, c'est elle qui prend les devants, prudemment. Elle minaude :

— Le soir, après la fermeture, je n'aime pas rentrer toute seule. A ces heures les rues sont désertes et peu sûr pour les femmes comme moi. J'ai toujours peur d'être agressée !

Un instant, elle semble hésiter. Pose sur lui un regard suppliant de petite fille gâtée !

— Si vous aviez le temps de me raccompagner, vous seriez un ange ?

L'Homme soulagé par cette proposition, lui sourit en guise d'acquiescement. Le premier pas est franchi ! Le seul qui compte vraiment. Maintenant, entre eux tout devient plus facile... tout devient possible...

— Dans dix petites minutes j'aurais fini de tout mettre en ordre ! Je serais toute à vous...

Avant de s'éloigner vers la salle en roulant ostensiblement les hanches, du bout des doigts elle lui caresse la joue avant d'y déposer un furtif bisou !

Se sachant observée, elle s'affaire nonchalamment à ranger les chaises de la terrasse. L'Homme ne la quitte pas des yeux, captivé par sa gracieuse silhouette. Des pensées lubriques l'assaillent. Un besoin viscéral de chair fraîche submerge tous ses principes. Seul compte désormais l'assouvissement de son désir, la quête de son plaisir. Quel qu'en soit le prix, il veut posséder cette femme...

Les lumières du restaurant, puis celles de la terrasse s'éteignent. L'instant d'après l'aguichante petite brune se blottit dans ses bras. Dans l'ombre complice, avec fougue ils s'embrassent goulûment. L'appel du désir est si fort que l'Homme cherche à l'aimer sans attendre... La complaisante serveuse résiste, se dégage doucement.

— Oh ! Chéri, quelle fougue, quelle impatience ! A te voir, je n'aurais jamais pensé ça de toi. Tu sais, y a bien des jeunes qui pourraient en prendre de la graine. C'est sûr ! Mais, je ne veux pas faire ça ici. Je n'aime pas me faire culbuter comme ça, dans la rue, comme une souillon. Tu comprends ? J'aime me faire câliner... avant... pendant... et surtout après ! C'est d'ailleurs pour ça que je préfère les hommes mûrs, ils savent mieux y faire que les jeunots !
...Allez, attend d'être chez moi ! Tu ne le regretteras pas... Tu verras...

L'instant d'après, juchée sur ses talons hauts, elle trotte à côté de lui dans une ruelle sombre et étroite. Le bruit de leurs pas résonne dans le silence de la nuit. Parvenue devant une maison haute, elle pousse la porte. D'un signe elle lui fait comprendre de ne pas faire trop de bruit. Dans une obscurité presque complète, ils grimpent jusqu'au dernier étage. L'escalier est raide. Pour se guider l'Homme suit les seules exhalaisons de sa ravissante conquête...

— Hier Altaïr, maintenant du patchouli à quatre sous, un de ces soirs je vais me casser la figure à marcher ainsi à l'aveuglette dans la nuit !

— P'chuut ! Tu vas réveiller toute la boutique... Ce n'est pas le moment... On a mieux à faire... Tu ne crois pas ?

Enfin, ils parviennent dans le logement. La serveuse occupe une mansarde dans les combles de l'immeuble. L'endroit, très féminin, s'inspire de l'esprit romanesque de la séduisante Aphrodite. Afin d'affiner le décor à son goût, parmi de nombreuses photos et bibelots de toutes sortes, elle a parsemé la pièce de jolies peluches. Celles-ci rivalisent de charme avec des angelots nus, dispersés au gré de bouquets de fleurs chatoyants placés sur les rares meubles. Désireuse d'affrioler un éventuel visiteur, elle a en outre sciemment abandonné sur les sièges sa lingerie en dentelle de soie, frivoles et coquins dessous féminins où le marine et le noir prédominent !

Une douce lumière baigne ce lieu magique. Elle filtre au travers de l'abat-jour d'une lampe à pied dont le joli rose pastel se reflète sur les objets et les meubles avec une douceur exquise. Les murs d'un rose plus soutenu, sont ornés de petits cadres dorés où s'ébattent librement des courtisanes nues, affectant des poses languissantes très érotiques. Un vaste lit trône au centre de la pièce, drapé d'un satin blanc damassé du plus bel effet, orné au chiffre de la galante, avec posés dessus deux gros coussins brodés, le tout surmonté d'un baldaquin aux tentures assorties au tissu de la lampe, enjolivées de délicates broderies où s'entrelacent des motifs raffinés d'oiseaux et de fleurs des champs. Toute cette chambre incite à la douce langue d'une rêverie, à l'exaltation de l'Amour et à l'ivresse charnelle ... Le lit seul stimule déjà les raffinements de l'imagination pouvant illustrer le coït... les ébats se reflétant alors à l'infini, sur des miroirs en damier recouvrant en partie le plafond et les parois d'une grande armoire de rangement blanche, placée face à l'entrée, sur un des côté du lit, ayant pour seul objet d'émoustiller les partenaires enlacés...

L'Homme a retrouvé son calme. L'impatience fait maintenant place à la prévenance. Il attire la jeune femme contre lui, la serre dans ses bras, la caresse. Après l'avoir tendrement embrassée, il la complimente.

— Quel écrin merveilleux ! Quelle femme splendide ! Tu avais raison, c'est seulement ici que tu dois être aimée, adulée, possédée... Tu es belle, comme le jour, tu sais... Très belle et tellement désirable...

Tu sais me rendre fou...

Sûr de son ascendant sur lui, mutine, elle joue de tous ses charmes pour accroître encore son tourment. Pendue à son cou, son corps plaqué contre lui ondule doucement. Elle babille sans cesse, délicieusement ! Entre chaque baiser, sa voix enjôleuse l'ensorcelle davantage...

— Tu es gentil ! Tu es gentil comme tout ! Toi aussi tu es très beau !

...J'aime les hommes comme toi, costauds...solides ! Je suis bien dans tes bras... Je me sens protégée !

...Chéri ! Serre-moi très fort contre Toi, j'aime ça ! Oui ! Comme ça... c'est bon...

...Chéri ! Tu sais que tu es un sacré bonhomme... D'habitude c'est moi qui choisis et, contrairement aux apparences, je dors bien souvent seule dans mon grand lit ! Ne vient pas si vautrer qui veut ! Mais toi, t'es tellement différent...

...Tu sais Chéri, pour faire ça d'habitude, je n'ai pas seulement besoin d'être désirée. Non ! J'ai besoin de me sentir attirée par l'homme...

...J'ai tant besoin d'être aimée... câlinée... Ne l'oublie surtout pas... après ton plaisir d'homme...

Pendant qu'ils s'étreignent et se cajolent si délicieusement, l'Homme dénude la ravissante sirène. Un à un ses vêtements tombent au sol ou sur le bord du lit. Au fur à mesure l'Homme subjugué, découvre le corps superbe s'offrant à lui. La peau blanche frissonne sous ses caresses. La chair est délicate, la taille étonnamment fine eu égard à la croupe rebondie. Le dos est cambré,

les fesses fort pleines sont idéalement rondes, la poitrine avantageuse reste ferme. Là, fleurissent deux aréoles brun foncé, protections éphémères des mamelons turgescents. Tous les fantasmes de l'Homme composent cette voluptueuse académie. Le string noir, en glissant le dernier sur les cuisses fuselées, découvre le délicat duvet du pubis, sombre triangle de poils drus et soyeux.

Succombant dans un râle, après les langoureux supplices du prélude... ils s'abandonnent l'un à l'autre en roulant sur le lit, savourant enfin tous les délices de la fornication... Ils s'aiment à perdre haleine... sans fin... Prolongent à l'infini l'apaisante torpeur où les plonge l'orgasme...

...L'Homme se réveille en sursaut. Il a froid maintenant ! La nuit l'enveloppe totalement.

Il est seul. Seul sur la terrasse du restaurant ! Autour de lui les tables et les chaises sont bien rangées.

Il a dû s'endormir... On l'a laissé dormir...

Tout cela n'était donc qu'un songe... Un songe érotique, jouant des besoins de son corps, réveillant ses fantasmes, ses pulsions graveleuses !

Mais que veulent bien dire tous ces songes ?

Un hullement détourne son attention. Altaïr est là, guettant son éveil !

— Tu as raison Altaïr, il est temps de rentrer, de partir... de quitter cette ville !

Il regagne son hôtel, s'étend sur le lit jusqu'à l'heure du petit-déjeuner. Troublé, il repense aux émotions frivoles ayant émaillés sa nuit, sans parvenir à en déchiffrer la signification cachée...

Avec appétit il se restaure tout en conversant avec sa pétulante logeuse. Sans cacher une once de dépit, la matrone s'étonne de ne pas l'avoir entendu rentrer. D'habitude, rien ne lui échappe. A moins qu'il soit rentré très tard... Cette aubergiste avenante et active, aux journées bien remplies, cache une femme de tempérament portée sur la bonne chair et les plaisirs lubriques. Aussi, cette femme plus très jeune, cherche à faire comprendre à son interlocuteur qu'il ne lui déplairait pas de rompre avec lui la monotonie de ses nuits solitaires vouées aux seuls plaisirs de la masturbation. Car cet onanisme ne peut pas compenser la virilité d'un homme et assouvir ses besoins charnels, par contre s'ils étaient de connivence, elle comblerait le moindre de ses fantasmes ! Tout cela elle le pense très fort, comme elle l'a imaginé toute la nuit en attendant son retour... Cette nuit, avant de céder à ses pulsions impétueuses, elle aurait eu l'audace de le rejoindre, de le provoquer... Maintenant, le corps apaisé ne réclamant plus son dû, c'est tout juste si elle ose aborder le sujet avec lui. Elle ajoute que c'est vers le matin qu'elle trouve seulement le sommeil. Enfin, toujours est-il que s'il repasse par-là, il sera le bienvenu, à la seule condition de goûter à sa cuisine. Il sera son invité. Promis !

La sympathique taulière ne le laisse repartir qu'après avoir regarni sa besace et enregistré sa promesse de revenir bientôt !

Il fait encore nuit quand l'Homme sort de la ville par le nord, abandonnant son avenante logeuse à ses cruelles désillusions. Aussitôt il prend la direction de Lyon.

Le 1^{er} août, comme l'oracle le lui avait annoncé, l'Homme arrive dans l'ancienne capitale de la Gaule. Malgré l'heure matinale une intense activité règne déjà dans l'agglomération. Comme si la population active, souffrant de la lourde chaleur estivale, voulait profiter un peu de la fraîcheur matinale. L'Homme aime bien cette ville laborieuse et commerçante ouverte à toutes les cultures. Cette ville où il s'est si souvent perdu jadis, confondant Saône et Rhône pour le plus grand plaisir de ses amis lyonnais.

Après avoir déambulé sans but sur les rives du fleuve, l'Homme décide de visiter les lieux où se sont arrêtés Maître Canchès et son valet ! Peut-être ce pèlerinage l'aidera-t-il à démêler l'écheveau des mystères qui l'enserrent de toutes parts !

Sa première visite il la doit au sanctuaire de Saint-Pierre et Saint-Saturnin. Là où le Kabbaliste a rencontré le sieur de Toussieu. Là où finalement les recherches de l'exégète ont été orientées. Là où se trouve peut-être encore l'Absolue Vérité !

Non sans peine, l'Homme découvre l'église romane nichée dans le dédale du vieux Lyon. Devant le porche endommagé, une mendicante cherche à susciter la générosité des rares fidèles.

L'Homme s'approche. La vieille femme édentée lui tend une main crasseuse, le suppliant d'un regard borgne. Malgré le temps clément la clocharde porte un large chapeau décoloré d'où s'échappent des cheveux gris et raides, tombant sur un caban, véritable patchwork de taches nauséuses. Ce vêtement est la première couche d'une garde-robe portée en permanence. Telle une poupée russe, la miséreuse a enfilé l'une sur l'autre, robes, jupes, jaquettes, ceci dans la plus totale anarchie de couleur comme de nécessité ! Les chaussures sont à l'avenant, en guise de bas, des bandes de tissus sales s'enroulent autour des mollets et des pieds. Ce bandage laisse entrevoir de rares morceaux de cuir rappelant vaguement l'existence de godillots défaits ! Autour d'elle sont dispersés quelques sacs en plastique contenant d'autres guenilles, toute sa "fortune". L'ensemble est hideux, presque insoutenable !

Cette repoussante créature baragouine plus qu'elle ne parle. Souffle ses mots entre ses rares chicots, mieux qu'elle ne les articule ! A chaque vaine parole, s'échappe une haleine fétide. Le discours reste inaudible, mais la prestance muette suffisamment évocatrice. L'Homme tire de sa poche quelques pièces et les glisse dans la main tendue. Le visage s'éclaire. L'œil unique brille. L'espace d'un bref instant le faciès est humain... est redevenu humain...

— Merfii Môffieu !

L'Homme à de la peine à supporter la déchéance humaine, surtout lorsqu'elle frappe un être faible, femme, enfant ou vieillard. Il repense à sa chimérique aventure érotique de l'avant-veille, aux fastes offerts par la chair éblouissante de la mignonne serveuse. Compare l'exquise beauté de la femme galante à la laideur insoutenable de la femme pouilleuse. L'Homme s'insurge face à l'injustice des apparences. C'est l'expression multiple qu'offre la Femme éternelle en réponse à la duplicité égalitaire prônée par notre société. Dire que cette miséreuse était peut-être une belle jeune fille, brillant par son intelligence ! Qui était désirée, aimée, choyée...

Pour lui les femmes doivent bénéficier d'un statut privilégié, les protégeant des abîmes de la pauvreté. Dans un pays dit civilisé, sans renier le luxe fleuron de notre savoir-faire et de notre ingéniosité, tout doit être mis en œuvre pour remédier à ce fléau !

Au moment où l'Homme fait acte de charité, par une fenêtre grande ouverte à l'étage d'une maison voisine, une radio déverse dans la rue un torrent de musique. Il est question du poète Aragon, avec lequel le chanteur proclame avec force : **"La Femme est l'avenir de l'homme !"**

Prophétie ou dérision, l'Homme s'interroge en poussant l'un des lourds vantaux sculptés de la porte de l'église. Oubliant le décorum, il se promène en tous sens dans le sanctuaire, parlant seul, s'adressant à voix haute aux statues des Saints martyres, patrons de ces lieux. La clé de l'énigme est proche de lui. Il le ressent confusément. C'est dans cette cité rhodanienne ou dans ses environs immédiats qu'il doit la trouver. Mais le temps presse. Il lui est compté !

Brusquement il sort de l'église. Devant le porche, un mendigot ayant pris la relève de la vieille, tend la main. Machinalement, sans même le voir, l'Homme y glisse une obole ! Sur son passage, une cohorte de pigeons bisets surpris, s'envole en tous sens !

Tout le reste du jour il va errer comme un possédé dans les ruelles des vieux quartiers de Lyon, cherchant on ne sait quoi, on ne sait qui ! Sa dernière station sera pour la rue Sainte Marie des Terraux, devant le numéro 4 ! Au-dessus du sommier de la porte d'entrée, gravée à même la pierre grise de la façade, en lettres latines outragées par le temps, rehaussée en guise de cartouche d'un trait continu, figure toujours l'inscription : "A la Croix Verte". Certes, depuis l'époque où le sieur de Toussieu y tenait ses quartiers, le bâtiment a dû subir maintes rénovations et transformations. Mais l'inscription s'est perpétuée, à travers les siècles. L'Homme y voit un signe évident d'occultisme !

En dépit d'une visite fouillée des lieux en compagnie de la concierge, intarissable pipelette, il ne découvre rien qu'il ne sache déjà... La Vérité réside ailleurs...

— Peut-être à Toussieu ? Pourquoi pas ?

Face à l'océan de sa perplexité, cette illumination résonne brusquement dans sa tête comme une évidence. Aussitôt il se met en quête de la direction à prendre. Un aimable habitant le renseigne avec cet accent traînant inimitable, véritable AOC du lyonnais. Le petit village se situe au sud-est de l'agglomération, un peu après Mions, à moins de vingt kilomètres à vol d'oiseau de la Croix-Rousse. Jusqu'à Mions il y a un service régulier de bus, lui affirme son interlocuteur, après il ne sait pas !

Pour la première fois depuis des lustres, l'Homme choisi de se laisser transbahuter par un autobus pour atteindre sa destination ! Debout, pressé de toutes parts, perdu parmi la multitude, il se fond dans la cohorte de ceux qui, en fin d'après-midi, regagnent leur logis après une journée de labeur. Dans de telles conditions, il n'a pas l'attention d'un regard vers l'extérieur. Tellement il est accaparé à préserver son environnement immédiat et suivre l'avancée du véhicule sur l'itinéraire prévu et affiché. Avec la chaleur ambiante une douce odeur de sueur et de parfums bon marché flotte dans la cabine. Une proximité désagréable, dont d'aucuns profitent sans égards, s'instaure entre les usagers. A chaque arrêt, la mouvance engendrée provoque des contacts plus ou moins obscènes, dont les femmes sont les principales cibles. Des cris ponctuent ces assauts écœurants, marquant le courroux et le dégoût des victimes outragées. D'autres en profitent pour commettre des larcins, des vols à la tire ! Difficile dans ces conditions de préserver le moindre cercle d'intimité, de relâcher son attention ! Dire que chaque jour, aux mêmes heures cette transhumance se renouvelle... avec les mêmes acteurs anonymes...

Maintenant au gré des arrêts, le bus se vide de son trop plein de passagers. La tension se dissipe un peu, mais l'indifférence demeure. A l'avant du véhicule, aux sons d'une guitare désaccordée, un troubadour égrène des chansonnettes que personne n'écoute.

L'Homme parvient enfin à sa destination et quitte avec soulagement cette pénible incarcération volontaire. Il se retrouve enfin à l'air libre, libre de ses mouvements, libre de ses pensées.

Le temps sec et chaud tout le long du jour, devient lourd. Le ciel à l'horizon se charge de nuages noirs menaçants. L'Homme souhaite que l'orage ne le surprenne pas avant qu'il ne parvienne à sa destination. Sans attendre, il quitte la bourgade et se dirige, par une petite route en direction de Toussieu. Face à lui, à moins de deux kilomètres, le village s'étend sur un tertre boisé. Il y parvient rapidement et le parcourt fébrilement ! Rien ne capte vraiment son attention dans la perspective de l'échéance qui le guette. Rien, si ce n'est une vieille demeure qu'occupe une comtesse désargentée à l'orée d'un petit bois de chênes pubescents. Bien qu'il fasse encore jour, l'heure est trop tardive pour qu'il puisse se permettre une visite. Aussi se met-il en quête d'un gîte pour la nuit.

A l'écart du village, à l'intersection de deux routes départementales, une construction miteuse, s'élève sur deux niveaux en bordure d'un vaste terrain caillouteux balayé par un fort vent d'ouest, et servant de parking à plusieurs camions. L'Homme s'approche. "Au P'tit Bonheur" scintille sur une enseigne au néon rouge et bleu placardée au-dessus de l'entrée. Peintes en lettres blanches sur les vitrines poussiéreuses de l'établissement tenu par un couple de concubins, on peut lire les inscriptions suivantes : Bar - Café - Tabac - Loto - PMU - Billard - Petite restauration - Chambres à la nuit, à la semaine ! Une demi-douzaine de parasols vert et blanc ploient sous la vigueur du vent. Déjà, quelques grosses gouttes de pluie se perdent dans la terre asséchée de grands bacs de géraniums rouges délimitant une terrasse déserte. L'Homme pousse la porte d'une grande salle enfumée, bourdonnant de clients bigarrés. Avec lui pénètre un tourbillon de poussière, qui retombe sitôt la porte refermée sur un parterre de tomettes brunâtre. Autour du zinc, des hommes en bleu de travail prennent bruyamment l'apéro. Le pastis coule à flot sous le regard vitreux de Marcel, le patron, petit homme chauve au teint jaune, les joues couperosées, un mégot enchâssé dans une moustache brunie de nicotine. Squelettique dans son jeans, toussotant et crachotant continuellement, souffrant de tous les maux que provoquent les excès de tabac et d'alcool.

L'Homme va s'asseoir à une table placée près de l'entrée d'une pièce contiguë où trône un billard américain entouré d'une demi-douzaine de jeux électrique. Là, se sont pour la plupart des nord-africains qui occupent les lieux. Une serveuse rousse naturelle, un peu boulotte, au visage

trop fardé et vulgaire, portant une minijupe rouge cerise tissée de lin, très courte et trop ajustée, des bottes de cuir noir montant jusqu'à la naissance des cuisses et un boléro blanc laissant entrevoir son nombril qu'agrémente un piercing argenté, d'une voix traînarde vient s'enquérir de sa commande :

- Monsieur désir ?
 - Un pot de Beaujolais et un croque-moi jambon/fromage avec plein de cornichons et de petits oignons. S'il vous plaît mademoiselle !
 - Ce sera tout ?
 - Non, je voudrais également une chambre pour la nuit, si c'est possible.
 - La piaule c'est pas mon rayon, faut voir avec la daronne.
- Solange ! Solange ! Un client pour une taule.

Une voix rocailleuse et peu avenante fait écho à l'appel de la jeune rousse.

- Fais patienter !
- Vous avez pigé, la taulière vient de suite.

La fille s'éloigne nonchalamment, se faufile entre les tables, aguichant ostensiblement les jeunes beurs jouant au billard. Ces derniers l'interpellent crûment, profitant de son passage pour lui peloter les fesses.

L'Homme observe tranquillement ce manège. En fait deux filles se répartissent le service sans délimitation précise, choisissant de connivence les clients, au gré de leur humeur ou de leur disponibilité. La rousse, sensée le servir, et une fine brunette élancée, aux cheveux coupés courts, à la peau mate et à l'accent transalpin, moulée dans un jeans étroit et une blouse crème nouée sur le devant. Autant la rousse paraît lascive, autant la brune fait preuve de caractère envers les débordements des clients. Chacune dans son genre provoque la gente masculine.

L'Homme est tiré de son observation par l'arrivée de la patronne. Solange, la soixantaine, svelte avec le visage fané et le regard triste, les yeux marrons cernés de bleu qu'un léger maquillage ne saurait effacer, les lèvres trop rouges, les cheveux auburn, raides et ternes tombant jusque sur les épaules voûtées, l'invite à le suivre :

- Pour la carrée, venez avec moi, si elle vous convient nous remplirons la fiche sur place.

Haut perchée sur des sandalettes à lanières rouges, surveillée de coin par Finette, une vieille chienne berger allemand qui la suit partout, elle le précède dans l'escalier menant à l'étage.

La concubine de Marcel porte, avec une certaine élégance, un pantalon de flanelle grise bien ajusté à la taille et un chemisier tilleul joliment décolleté avec, dissimulant le cou, un petit foulard de soie noir. Elle s'évertue à se donner l'allure dégagée et la prestance d'une femme active et décidée, pourtant la démarche semble hésitante, elle paraît peu à l'aise dans ce rôle de patronne un peu hautaine qu'elle affiche devant son client. Parvenue au milieu d'un couloir traversant tout l'étage supérieur, elle pousse une porte et s'efface pour lui permettre d'entrer. La pièce toute blanche est petite et propre, sobrement meublée d'un lit de bois, d'un chevet, d'une table et d'une chaise de paille défoncée. Au fond, près d'une fenêtre s'ouvrant sur le parking, un petit lavabo occupe l'angle de la pièce. Dans son prolongement, le mur est muni d'une tringle faisant office de penderie.

- Très bien, cela me convient tout à fait.
- Les cabines sont à chaque bout du corridor. Pour le reste... si vous avez de la peine à ronfler...

Perdant ses manières, la patronne prend une mine entendue, avant d'ajouter sur le ton de la confiance :

— Dès la fermeture, pour une pincée d'artiche, vous pouvez faire un tour dans la piaule des polkas ! C'est deux laitues pleines de promesses, carrossées pour la baise...

Gladys, la rouquemoute bien noitée qui vous sert, est au 17, la chambre juste en face de la vôtre. C'est une passive, un fusil à trois coups qui adorent en prendre plein la dossière. Yolande, la ritale est au 9, juste au début du couloir. Elle c'est la classe, un vrai prix de Diane cette radeuse. Et pourtant, y a pas si longtemps qu'elle s'est fait prendre son berlingue par un gobi. Maintenant elle compense le retard... Si ça vous tente, c'est deux bons coups ? Croyez-moi !

— Merci ! Mais ces divertissements ne sont plus vraiment de mon âge. Ces jeunes beautés risqueraient d'être déçues !

— J'en doute. Ne dit-on pas que c'est dans les vieilles marmites qu'on fait la meilleure soupe ! C'est aussi vrai pour les hommes qu'ont du poids...

— Peut-être, mais on ne dépareille jamais une batterie de cuisine neuve et clinquante avec un accessoire usagé et désuet

Solange rit de bon cœur de cette boutade douteuse, tout en déposant la fiche à remplir sur le bord du lit.

— En descendant pour jaffer votre croque-moi, vous me la refilez avec le tarif de la piaule. On casque d'avance au "P'tit Bonheur", y'avait trop de faux marloux qui laissaient une ardoise.

L'Homme passe le reste de la soirée à siroter du beaujolais, tout en mâtant le manège du personnel et des clients du "P'tit Bonheur". Cette facette méconnue de la prostitution l'étonne, sans vraiment le surprendre. Il cherche à en comprendre les mécanismes. Sa curiosité le mène, sans y prendre garde, jusqu'à l'heure fatidique de la fermeture.

A peine a-t-il regagné sa chambre et s'est-il étendu nu sur le lit à cause de la chaleur ambiante, qu'il entend des bruits de voix devant sa porte. C'est Gladys arrivant avec un premier client...

...L'Homme ne parvient pas à trouver le sommeil, tant les allées et venues sont incessantes. Les visiteurs des filles se succèdent sans interruption... Parfois se sont les hululements d'une chouette qui captent son attention. Ce doit être Altaïr en train de disputer la pitance d'un chat-huant dont elle vient d'envahir le territoire, se dit l'Homme !

...Alors que le temps s'égrène interminablement, il a bizarrement l'impression que l'on gratte à sa porte. Non, il n'a pas la berluie, la poignée bouge... se baisse. Un rai de lumière filtre du corridor... La silhouette d'une femme se glisse subrepticement dans sa chambre, puis elle reste immobile en scrutant le lit. Un délicat parfum de jasmin et de vanille embaume la pièce. En veut-on à son argent ou à sa vertu ? L'Homme, faisant toujours semblant de dormir, penche pour la seconde solution. Aussi, bien que près à bondir sur l'intruse, décide-t-il d'attendre la suite des événements avant de réagir.

Sans bruit, la femme fait lentement glisser à ses pieds le peignoir qui la couvre. Maintenant elle semble nue... toute nue dans l'obscurité... et si proche de lui...

L'Homme se demande qui peut-être cette créature fuligineuse venue le vamper. Gladys ? Sûrement pas, l'ombre portée ne lui ressemble guerre ! Yolande ? C'est plus probable. Et pourquoi pas Solange ?

La femme s'assied précautionneusement sur le bord du lit. Tout doucement, sans vouloir l'éveiller encore, elle se glisse sous le drap... Son corps chaud vient se blottir contre le corps de l'Homme... Ses mains audacieuses l'explorent, le tripotent délicieusement... Ses lèvres sèches parcourent son torse, remonte le long de son cou, s'attardent sur ses joues. Son haleine tiède exhale sur le visage de l'Homme des relents de tabac et de vapeurs d'alcool. La femme acquiert aisément la certitude qu'il ne dort plus ! Elle lui susurre à l'oreille :

— Un bon vieux manche n'a jamais dépareillé ma vieille casserole ! Au contraire...

L'Homme sourit dans l'ombre, c'est bien Solange qui le visite. Elle a dû comprendre sa boutade comme une invitation à forniquer, c'est cette perspective qui la faisait tant rire !

Il devrait mettre un terme à ce quiproquo, la congédier sans plus tarder. Il doit le faire vite, s'il veut préserver cette précieuse chasteté, gage de l'amour qu'il porte depuis toujours à son épouse !

Le bien-être qu'irradient les caresses incessantes de la lubrique patronne l'en dissuadent habilement ! Les lèvres avides cherchent maintenant sa bouche en quête d'un premier baiser. Il l'accorde sans réticence avant de s'abandonner sans remords à l'experte femme qui le chevauche gaillardement...

...Solange conduit tambours battant leur équipée lascive jusqu'à l'unisson de l'extase...

...En sueur, le souffle court, ils retombent enlacés sur la couche salvatrice, s'abandonnant aux douces langueurs figurant en post-scriptum de l'acte d'Amour...

Après un long silence, Solange rompt l'enchantement.

— Ça t'a plu Chéri ?

— C'était tout simplement merveilleux... inouï !

— Mézigue qui me farcit un gros retard d'affection, j'ai su profiter de l'embellie... j'ai pris un sacré fade ! Tu m'as filé chaud au baquet et collé plein d'étoiles dans les mirettes en me lustrant de la sorte...

...Tu permets que je tire un clope pour me requinquer ?

— Je t'en prie.

Solange se lève, allume le chevet pour prendre des cigarettes dans la poche de son peignoir. Dans la lumière diffuse, elle s'offre nue aux regards complaisants de son amant d'une nuit. Les chairs douces de son corps autrefois si fermes, sont aujourd'hui relâchées. Les fesses et les seins prennent ainsi la forme d'autant de gouttes d'huile. Par contre la vulve charnue aux lèvres proéminentes aiguise le désir du coït. Pendant qu'elle le rejoint sur le lit, l'Homme la taquine :

— Dis-moi, jolie Solange, combien il m'en coûte pour ce service à domicile ?

— C'est gratis mon beau Monsieur !

Puis devenant langoureuse, elle lui confie :

— Piges bien ça mon gars... Avant de venir me cloîtrer ici, j'ai tapiné pendant plus de vingt-cinq berges sur Paname. Alors les michetons j'en ai ma claque ! Lago, comme turbin pour me faire de la fraîche, je fourgue de la limonade et j'mets en fermage mes taules, plus jamais j'en écrase. Tu entraves beau gosse ! Quand je veux m'faire broser par un mec, je carbure au béguin, seulement au béguin !

— Et ça marche ?

— On pouvait pas se plaindre ! Au début tout était fastoche. Je m'égarais presque chaque brume dans une piaule différente, avec un zigage différent... Et pas juste pour me faire bourrer ! Non ! Mais pour me faire reluire toute la sorgue ! Tu vois le topo, le panard géant ! Mais, pour nous les gonzesses, il fait pas bon devenir vioque, encore moins quand t'es un vieux tapin ! Avec le temps j'me retrouvais de plus en plus souvent caramel, lourde close ou chipolatas en berne, alors qu'on m'avait laissé miroiter monts et merveilles... Puis j'ai subi l'arnaque suprême, celle d'être virée au beau milieu de la sorgue... avant de m'avoir honoré le greffier... Trop moche qui disait ce salaud... Tu s'yentes la honte, être prise pour une tarderie par un plouc !

Depuis, j'ai fait vœux de chasteté, le deuil de mes bordées nocturnes. Pour m'faire reluire, j'me contente du Marcel, autant dire de rien !

— Et moi, alors ?

— Toi ! Je t'ai trouvé balaise avec ton bâton et ton sac à dos. T'as l'air si choucard et si laubé, un vrai julot. Et puis t'es plein d'humour. Tu m'as fait chialer de rire. J'ris pas souvent dans ce bouge ! Moi, ça m'a suffi pour me faire goder pour un mec...

Solange, blottie au creux de l'épaule de l'Homme fume cigarette sur cigarette en contemplant le plafond lézardé. Tout en parlant de tout et de rien, l'Homme profite de la questionner sur la comtesse et toutes les choses qui présentent à ses yeux un intérêt immédiat.

Dans le couloir, les allées et venues se poursuivent avec une régularité de métronome, sans autrement les déranger...

— Bon c'est pas tout ça, il faut que j'aie lorgner du côté d'mon cocu, bigler s'il a dérondi !

La femme s'apprête à quitter le lit lorsque l'Homme la retient, l'enlace.

— Chez moi les casseroles n'ont pas de manche, mais deux poignées...

— Vieux cochon, tu veux remettre le couvert ! Te gêne pas surtout...

Cette fois l'Homme impose sa volonté, choisi le tempo, orchestre l'interprétation. Solange a juste l'occasion d'improviser quelques solos, lui permettant de faire étalage de sa très grande virtuosité. Un déluge de plaisir inonde les exécutants fourbus, parachève magistralement ce duo insolite...

A peine Solange retrouve-t-elle ses esprits, qu'elle s'éclipse en hâte afin de rejoindre son concubin. L'Homme resté seul, déguste l'étrange bien-être procuré par cette folle et inattendue nuit d'Amour. Il s'étonne de ne ressentir aucune honte, aucune déception pour avoir rompu le pacte moral qu'il s'était naturellement imposé ! Au cours de toutes les années de son mariage il n'avait jamais commis l'adultère. Sans mérite d'ailleurs puisque à tous points de vue, il s'était toujours estimé comblé par son épouse, que personne à ses yeux ne pouvait égaler. Depuis son veuvage, la question n'avait jamais vraiment été posée, avant cette troublante nuit... Dans son esprit, il allait de soi que sa sexualité appartenait au passé, à un passé flamboyant certes, mais révolu...

Ce qui surprend le plus l'Homme, c'est le plaisir évident qu'il éprouve auprès de Solange. Cela va très au-delà de la seule attirance charnelle. D'ailleurs Solange n'est pas à proprement parlé une femme désirable. Non, après l'ivresse physique, cela émane plutôt de la douce quiétude d'être ensemble, sans fard dans leur nudité comme dans leurs pensées, sans le moindre sentiment de gêne et sans aucune barrière. La spontanéité de leur rencontre l'auréole d'un pouvoir de communion inusité. Sans même la connaître, il aime être près de cette femme. Il éprouve un vif plaisir de sa seule présence. L'Homme comble, sans encore oser se l'avouer, le besoin essentiel d'une présence féminine à ses côtés... Ce besoin latent qu'il refuse au nom de ses principes !

En arrivant dans la salle du Café pour prendre son petit-déjeuner, l'Homme retrouve une Solange transfigurée. Elle a crêpé ses cheveux pour leur donner un peu plus de volume et soigné son maquillage ! Mais surtout, un radieux sourire embellit son visage lorsqu'elle l'aperçoit. Ses yeux pétillent du plaisir de le voir. Cela contraste avec la mine renfrognée qu'affiche son concubin !

Elle s'approche de lui. Sans l'ombre d'une hésitation elle vient amoureusement se blottir dans ses bras, avant de l'embrasser tendrement...

Marcel arborant le visage fermé des mauvais jours, les regarde de travers...

— T'occupe pas de cette bordille, laisse-le faire du boudin...

Quand, encore toute émotionnée en sortant de chez toi, j'me suis pointée dans notre crèche, toujours au pieu qu'il était, encore un peu blindé, mais conscient. Alors, il a voulu se prendre pour un marlouse avec moi. D'abord il a levé la pogne pour me bosseler, Finette a fait briller ses ratiches, il a chopé les grolles. "Madame découche, fait la connasse, me double qu'il jaspina". J'l'ai pas laissé bavasser ! Aussi sec, j'lui ai décongelé les neurones pour guérir son amnésie. Y'a gourance pauvre hotu, que j'lui ai dit. Lago mon pote, je suis chez mézigue. Ce moulin, c'est mon pain de fesses, mes éconocroques de la retape ! Et sur le ruban c'est moi qu'allait aux asperges pour assurer la recette. Personne d'autre ! Il m'a fallu en moudre pour en arriver là ! C'est pas

parce qu'on est collé depuis un bail qu't'as des droits sur le patrimoine. Alors si t'as des états d'âme, tu te grouilles de faire ton pacson et de te mallouzer avec une autre polka.

Cette poufiasse, choisis la frigide, parce que pour la bagatelle elle va pas à noce la pauvre. Si elle a des besoins, faudra qu'elle joue de la mandoline. Sous la couette, y'a longtemps qu'tu fais plus le minima olympique ! Ramier ! Souillasse !

Enfin je lui ai cloué le bec à ce branque. Faut entraver qu'y a un bout de temps qui m'les chauffe ce fileur de gagnant...

A grande peine l'Homme l'attire vers une table à l'écart du zinc où il s'installe pour prendre son petit-déjeuner. Avec tendresse, Solange le couve du regard. Sans se départir du service, à chaque occasion elle revient vers lui. Tout devient prétexte pour s'approcher de lui...

— Mate, v'là le Firmin, le chauffeur de la comtesse dont je t'ai bavassé cette sorgue. Il vient prendre rencard pour la Yolande, c'est son jour... Je vais arranger son rembour et l'affranchir de tes aises.

Solange s'approche d'un petit homme rondouillard et rougeaud, portant un costume fripé sombre à rayures, attablé près de l'entrée. Une petite discussion animée s'ensuit... Après quelques instants, le chauffeur se lève visiblement satisfait, replace une casquette à galon doré de travers sur sa tête et quitte l'établissement. La patronne revient alors vers la table de son nouvel amant.

— Pas tarte le Pépé, une gâterie de la Yolande contre ta visite au château. Il te prend à deux plombes l'ago. Tu lui files l'artiche pour son bien-être quand t'es dans la place, pas avant ! Parce que la vioque c'est pas du gâteau ! Il se peut bien que la châtelaine fasse sa délicieuse !

— T'es trop chou avec moi !

— Cela mérite une petite récompense !

— Tu l'auras, promis !

— En attendant je garde ta taule, ça devrait encore nous servir...

Elle hésite un instant, avant de poursuivre tout en lui adressant un regard implorant et très inhabituel pour une ex fille de rue.

— D'ailleurs, t'es pas obligé de jouer rip, si tu veux t'incruster, y a pas de lézard... T'es chez toi l'ago et l'ardoise sera toujours pour Solange !

L'Homme sourit sans répondre. Que peut-il dire à cette femme apparemment si heureuse de leur rencontre, si ce n'est qu'à la fin de sa visite au château, il se doit de partir aussitôt ! Qu'il n'a pas le choix. S'il l'avait ce choix, Solange en serait bien heureuse ! Sans hésiter, il s'installerait au "P'tit Bonheur" avec elle. Pour combien de temps ? Il l'ignore, mais il est certain qu'il le ferait, car il éprouve pour cette femme une attirance aussi subite qu'incompréhensible. Elle représente à ses yeux l'inconnu, l'aventure chargée de mystères... une vie à l'opposé de tout ce qu'il a connu, aimé... Avec sa sensualité à fleur de peau et sa gouaille, dont il devine le sens mieux qu'il ne le comprend, Solange est un univers nouveau, indéchiffrable. Un univers qu'il voudrait sonder, découvrir... connaître... sans renier en rien son merveilleux passé... A cet instant, son souhait le plus cher serait de s'abandonner à cet exercice périlleux, mais combien exaltant !

Il lève les yeux, Solange face à lui le contemple avec un sourire béat. Comme si elle avait percé ses pensées !

— Chéri, vers dix plombes je peux me larguer du service jusqu'à l'heure de la croque, si ça te tente, je te fais faire la visite du bled ?

— Je n'osais pas te le demander.

A l'heure dite, ils partent main dans la main sous le regard hostile du Marcel. A les voir, en dépit de leur âge et de leurs accoutrements dissemblables, on jurerait un couple d'amoureux, tant ils sont à se bécoter ! Finette les suit, heureuse de l'aubaine de cette promenade inusitée.

Après avoir déambulé dans les rues du village, ils parviennent devant le portail du parc entourant le château. Ils prennent place sur un banc, à l'ombre d'un vieil orme dominant de sa haute ramure la plaine s'ouvrant vers l'est. Ils restent là, sans mot dire, se serrant tendrement l'un contre l'autre, se caressant mutuellement du regard, s'apprenant du mieux qu'ils peuvent afin de meubler leurs souvenirs, pour plus tard, dès l'instant de leur proche séparation.

Lorsque les douze coups de midi s'égrènent du carillon de l'église vers la plaine déjà surchauffée, Solange se lève, embrasse tendrement son amant.

— Faut se bouger mon Chéri, le bonheur n'est pas de ce monde. Le turbin n'attend pas...

Très vite ils regagnent le "P'tit Bonheur" où déjà les clients s'impatientent ! Les filles s'occupent de la salle, Solange reste au comptoir couvant du regard son amant. Après avoir avalé rapidement le menu, ce dernier vient s'accouder au bar pour prendre un café.

Un peu avant quatorze heures, Firmin se présente à son tour au zinc. Solange fait les présentations, avant de les accompagner sur le parking. Des larmes embuent ses yeux brillants.

— Adieu, mon Chéri, ne m'oublie pas ! Jamais !

L'Homme a beaucoup de peine à contenir son émotion. Subitement sa décision est prise, qu'importe sa mission, il veut prendre congé de cette femme paisiblement, ne pas l'abandonner lâchement.

— Tu ne perdras rien à m'attendre dans ma chambre, cette nuit je dors avec toi. C'est promis !

Les yeux sombres de la sexagénaire pétillent, un sourire radieux efface la tristesse sur sa bouche. Un sanglot de bonheur noue sa gorge, alors que les lèvres de l'Homme l'a réduisent au silence...

L'Homme prend place dans le cabriolet Citroën noir de la comtesse, une traction construite dans l'immédiate après-guerre, qui démarre aussitôt. Durant le bref parcours en voiture, les deux hommes observent un mutisme de circonstance. Tout au plus le chauffeur prévient-il son passager, alors que la traction se présente dans l'allée centrale du château recouverte de gravier rose de bourgogne et le long de laquelle s'alignent deux rangées de charmilles et de forsythias laissées depuis longtemps à l'abandon :

— Comme convenu, je vous annonce à la comtesse, après, advient ce qu'il peut... C'est à vous de vous débrouiller ! La comtesse c'est tout ou rien. Si vous avez l'heur de lui plaire...

Firmin marque un temps d'arrêt explicite !

— Dans le cas contraire je vous ramène sur le champ d'où nous venons, c'est sûr ! Je n'y suis pour rien, moi...

Pendant qu'ils devisent de la sorte, dans un nuage de poussière la voiture s'immobilise devant un imposant perron de grès sombre gardé par deux lions couchés, taillés dans des blocs de porphyre bleuté. L'escalier central conduit à la porte principale du château des comtes de Toussieu, vaste et majestueuse construction du XVIIIe siècle flanquée à l'est d'une tour carrée moyenâgeuse, percée de quelques meurtrières et crénelée en son sommet. La façade principale s'élève sur deux niveaux au sud-ouest, se coiffe d'un toit d'ardoises gris-bleu que se disputent mansardes et hautes cheminées. La construction en grès beige du pays et en molasse verdâtre est

ajourée de nombreuses et larges fenêtres qu'agrémentent de multiples reliefs sculptés. Une avancée polygonale partage le bâtiment en deux corps symétriques. Couronnant le tout, un fronton armorié où l'on discerne un écu stylisé d'argent à la croix de sinople au heaume festonnés de lambrequins sculptés, avec sur l'un d'eux une devise rendue illisible par l'outrage du temps. Cette façade, placée dans l'ombre protectrice d'un monumental cèdre du Liban plus que centenaire, ne manque pas de grandeur dans sa sobriété.

Le domestique fait patienter l'Homme dans le vaste hall d'entrée du château. Des tentures de coton broché vieux rose, tirées devant les hautes fenêtres, maintiennent la pièce dans la fraîcheur et la pénombre. Cette clarté diffuse atténue l'état de délabrement dont souffrent les lieux.

De tout cela, l'Homme anxieux n'en a cure. Maintenant son esprit est totalement accaparé par la perspective de cette rencontre avec la vieille aristocrate. Instinctivement, il devine que son destin va se jouer là, dans les minutes à venir. Le sien et celui de Solange. La simple évocation de la femme aimée provoque un petit pincement au cœur de l'Homme, comme un doute, un regret pas encore avoué !

Le chauffeur revient visiblement satisfait. La comtesse de Toussieu accepte de lui accorder une brève entrevue. Il n'a qu'à le suivre. L'Homme glisse dans la main de son mentor la somme convenue pour son intercession avant de le talonner dans un dédale de pièces obscurcies. Comme pour s'excuser de l'état des lieux, le domestique se répand en conjectures :

— Madame la comtesse vit seule et ne reçoit jamais, aussi la plupart des chambres restent-elles fermées à demeure. Aujourd'hui la comtesse s'adonne à la peinture, son passe-temps favori où elle excelle. Habituellement personne n'ose la déranger dans son atelier. Vous faites exception !

En fait d'atelier, la comtesse peint dans un vaste salon encombré, occupant toute l'extrémité sud du château. Aucune tenture n'obscurcit les hautes fenêtres s'ouvrant sur le pourtour et par lesquelles se déversent des flots de lumière blanche. La pièce lambrissée d'or conserve en partie l'éclat de sa splendeur d'antan, dans une débauche de dorure, des allégories mythiques décorent avec magnificence le plafond, des trompe-l'œil fleurdelisés ornent les murs séparant les portes-fenêtres, alors que le fond de la pièce s'enorgueillit de tapisseries moyenâgeuses représentant une scène courtoise de la vie seigneuriale, placées de part et d'autre d'une monumentale cheminée en marbre brun-rouge veiné de noir. Un parquet divisé en losange, assemblage harmonieux de diverses lames de bois d'essences précieuses, recouvre le sol. Des rouleaux en désordre jonchent la pièce, des toiles éparses et des chevalets surchargés d'esquisses s'entassent dans chaque recoin, des palettes de couleurs en attente sèchent sur des guéridons et, le dos près d'une fenêtre, assise en pleine lumière sur une causeuse, une femme âgée, au corps sculptural, revêtue d'un sari chatoyant avec un grand foulard cuivré noué comme un turban, indifférente à l'arrivée de son visiteur, demeure accaparée par la finition d'une toile.

Sans lever la tête de son ouvrage, l'artiste apostrophe l'Homme que son chauffeur vient d'introduire dans la pièce :

— J'espère que vous n'êtes pas venu simplement usurper de mon temps par curiosité, vous seriez sans excuse.

Le ton hautain ne décourage pas l'Homme.

— Madame la comtesse de Toussieu si je ne m'abuse ! Permettez-moi de vous exposer le but de ma visite. Après quoi il vous appartiendra de la suite à donner ! Ainsi échapperais-je à une condamnation à priori bien injuste !

La comtesse s'est redressée, elle toise maintenant son interlocuteur d'un regard gris, un rien perplexe ! Par son allure dégagée et son libre propos, l'Homme a su capter l'attention de l'aristocrate, éveiller sa curiosité. Firmin se retire sans bruit voyant que la discussion s'engage.

— Comtesse Marguerite Caroline Justine de Toussieu, pour l'heure disposée à vous entendre !

L'Homme prend la main gantée de dentelle blanche qu'on lui tend négligemment et s'incline respectueusement. A son tour il se présente avant de faire état des buts de sa visite. De sa quête incessante d'une vérité essentielle qui lui échappe et dont la solution doit en toutes présomptions se trouver à proximité. La comtesse le laisse parler longuement sans jamais l'interrompre. Ses yeux vifs pétillant d'intelligence le scrutent, cherchant les clés susceptibles de percer son mystère. Car pour elle chaque être a un mystère, qu'elle aime à cerner. A ses yeux, c'est d'ailleurs le seul charme que peuvent lui offrir la plupart des conversations mondaines. Pourtant, dans le cas qui nous préoccupe, elle associe à l'énigme habituelle, la curiosité qu'éveille la cause de son visiteur. Visiblement les propos de l'Homme ne sont pas dénués d'intérêt ! Elle retire de cet amalgame une perceptible satisfaction.

— Rien ne vous dit que je connaisse cette vérité ou, au demeurant, que je sois disposée à vous en faire part !

— Rien, si ce n'est qu'au XIV^e siècle le destin d'un kabbaliste castillan croise celui de l'un de vos parents, le sieur Pierre de Toussieu ! Et que tous deux font partie de mon énigme. Leur rencontre représente l'essentiel de ma visite...

— Monsieur, avez-vous lu Stendhal ?

Interloqué par cette volte-face impromptue, l'Homme répond par l'affirmative.

— Dans mes jeunes années, comme il se doit !

— Juste pour vous dire, que je suis très semblable à mademoiselle Mathilde de La Mole ! Désenchantée par les hommes de ce siècle insipide et sans honneur, je me réfugie dans le passé glorieux de ma famille. Pierre de Toussieu a justement marqué de son empreinte indélébile la chronique de mes ascendants. Depuis mon adolescence je les ai pris pour modèle, lui et son épouse ! J'ai naturellement collationné dans nos archives tout ce qui concernait ces personnages hors du commun, aussi suis-je en mesure de vous étonner. La rencontre dont vous me parlez s'est déroulée à Lyon, dans un estaminet, juste en face de l'église Saint-Pierre et Saint-Saturnin, au matin du deuxième jour d'août de l'an de grâce 1379 !

Les assertions de la comtesse recourent avec précision la narration de Maître Canchès. L'Homme, éberlué, est impatient d'en savoir davantage.

La comtesse conquise par le charisme naturel de son interlocuteur l'invite à débarrasser une bergère Louis XV des croquis la jonchant et à venir s'installer auprès d'elle. Pendant que l'Homme s'exécute, elle commande à Firmin de leur servir le thé, avant de le laisser disposer de son après-midi. Maintenant détendu, le noble visage de l'octogénaire est beau. Constellé de taches de vieillesse avec un petit nez camus, des yeux, en forme d'amande, enfoncés dans les orbites, aux prunelles grises et insondables, un menton volontaire et des lèvres charnues. Sa voix adoucie, charme, ensorcelle son hôte. Ses mains fines dans un ballet incessant ponctuent le discours, enjolivent l'espace. Emportée par ses chimères, elle déambule dans le dédale d'une existence irréaliste modelée au gré de ses déceptions, de ses insatisfactions, de ses aspirations secrètes.

— Pierre de Toussieu était le main-né d'une famille de petite bourgeoisie. La tradition eut voulu qu'il se consacre à une carrière ecclésiastique, au sacerdoce. Très jeune il s'y refusa. Renier par les siens, il devint par la force des choses un baroudeur. A dire vrai, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans Pierre de Toussieu jouissait d'une réputation peu enviable, c'était aux dires de certains une franche fripouille !

Mais, tout allait basculer pour lui le 2 août 1379...

La comtesse marque une petite pause lui permettant de tremper ses lèvres dans le breuvage brûlant qu'on vient de lui servir et surtout laissant à l'Homme le temps d'apprécier le tour que prend sa narration.

— Ce jour marque en effet la reverbie de mon ancêtre ! A cette date, dans ses mémoires, il fait état de sa rencontre, dans les circonstances que je vous ai décrites, avec un juif castillan, venu à lui sur la recommandation d'un louche chanoine viennois de ses relations. De cette brève rencontre il acquière la conviction qu'une conjuration menace le trône de Charles V le Sage. Au lendemain du Grand schisme d'occident de 1378, ourdi notamment par les évêques et le roi de France, cette vraisemblance n'était certainement pas dénuée de fondement.

Si mon ancêtre était un hâbleur doublé d'un trafiquant sans beaucoup de scrupule, il demeurerait un sujet fidèle du roi de France dont il avait déjà eu maintes fois l'insigne honneur et privilège de servir.

Fort de sa conviction, il décide de partir sur-le-champ pour Paris afin d'informer son souverain du péril qui le menace. Crevant ses montures, il galope sans trêve, de nuit comme de jour, jusqu'aux portes de la capitale. Là, il s'informe du lieu de résidence du roi. Il apprend par le guet que le souverain et sa cour séjournent depuis peu dans le quartier du Marais, à l'Hôtel Saint Pol. Cette récente demeure royale avoisine le chantier de construction d'une nouvelle citadelle, la tristement célèbre Bastille !

Sitôt orienté sur la direction à emprunté, notre homme bien qu'exténué affronte courageusement la cohue parisienne qui, déjà à cette époque, rendait la circulation des chevaux malaisée.

Parvenu aux grilles de l'Hôtel Royal, il force la porte du Grand Chambellan et, fort d'un sauf-conduit spécial, demande audience au roi. En fait le fils de Jean II le Bon, conscient de la mouvance et de la fragilité de son pouvoir, avait investi un certain nombre de hobereaux de la mission de surveiller le royaume et de l'informer en cas d'atteinte à la sûreté de l'état. Pour parvenir sans encombre jusqu'à lui ces gentilshommes disposaient d'un sauf-conduit royal, valable en tous lieux et en toutes circonstances. C'est l'un de ces précieux sésames qu'exhibait notre homme au Grand Chambellan !

L'Homme admire l'aisance du discours, le port altier, les gestes mesurés de la comtesse se resservant une tasse de thé tout en le considérant de cet étrange regard de félin près en toutes circonstances à fondre sur une proie sans même donner l'impression d'y prendre garde !

— Dans la soirée, Pierre de Toussieu, après avoir été minutieusement fouillé, se retrouvait enfin mis en présence du roi de France.

L'entrevue se déroula dans une arrière-salle du palais. Juché sur un trône de bois doré, tenant un sceptre d'or incrusté de lapis-lazuli, le souverain, en pourpoint de velours mordoré et chausses noire, le reçoit entouré par quelques seigneurs de haut lignage et l'interroge aussitôt, le sommant de justifier sa démarche inopinée.

— *Qu'elle impérieuse nécessité t'amène à cette heure en nos murs ?*

— *Sire, si je me présente humblement à vous toutes affaires cessantes, c'est que j'ai tout lieu de penser que des ennemis du royaume ourdissent une conspiration contre votre majesté !*

— *Diantre ! Et qui donc parbleu ! Le sais-tu au moins ?*

— *Selon des informations sûres recueillies par moi, le jour de la Saint-Julien sur le parvis de l'église de Saint-Pierre et Saint-Saturnin en votre bonne ville de Lyon, il s'agirait d'un rassemblement de seigneurs se réclamant du Temple !*

— *Encore et toujours cette damnation du Grand Maître Molay ! En aurais-je un jour fini avec ces Templiers ? Où se cachent-ils cette fois ?*

— *En l'abbaye de Clairvaux, Sire ! J'en ai acquis la certitude...*

— *Voilà qui n'augure rien de bon. Comment intervenir dans cette affaire sans élever sur nous l'opprobre général ?*

— Plusieurs seigneurs présents s'indignent, offrent leur épée pour défendre le roi ! Pris entre la nécessité d'agir diligemment et l'impérieux besoin de discrétion, le monarque hésite sur la conduite à tenir. C'est alors que le sieur de Toussieu s'enhardi.

— *Sire, permettez-moi d'agir seul. En très peu de temps je puis rassembler une forte troupe de mercenaires et de truands. Une fois armé, nous attaquerons l'abbaye de Clairvaux et réduirons les seigneurs qui s'y trouveront. Comme je serai le seul nanti de nos desseins, si nous sommes pris le vol et le pillage seront nos mobiles. Et dans le cas contraire, le butin récolté la juste récompense de mes complices !*

— *Fort bien, voilà qui est parlé en gentilhomme. Qu'on lui livre sur le champ ce dont il a besoin en cette expédition !*

— C'est ainsi qu'un clair matin d'août veille de l'Assomption, cavalcadant en tête d'une horde de brigands ivre de vin et de sang, mon ancêtre déferlait sur l'abbaye de Saint Bernard. Surpris, les conspirateurs succombaient sous le nombre. Aucun n'en réchappait ! La mort de tous les félons et le pillage de l'abbaye soldaient cette équipée mémorable.

Quelques jours plus tard, Pierre de Toussieu ayant pris le soin de disperser sa troupe, auréolé de son rapide et franc succès venait tenir son rapport à la cour, devant le roi !

Le Valois le félicita mieux qu'il convenait. En gage de reconnaissance il le nomma chevalier et de surcroît, lui accorda la main d'une avenante pucelle réputée la mieux tournée de sa cour. Une innocente orpheline au si joli minois, nièce de l'évêque de Troyes, dont les langues mal-pensantes prétendaient qu'elle était la favorite du monarque. C'est ainsi qu'à la Saint-Bertrand on célébra les épousailles du bienheureux Chevalier de Toussieu et de l'angélique Mathilde de Saint-Amont !

L'Homme tréssaille à l'évocation de ce patronyme. L'autre nuit à Vienne, dans les frasques de son rêve érotique, il se souvient du nom entrevu sur la porte de la jolie serveuse : Mireille de Saint-Amont ! Une fois encore la réalité et le songe se confondent inextricablement...

La comtesse visiblement ravie de ses effets, poursuit son récit sans se départir de sa belle prestance, reprenant juste une larme de thé pour s'éclaircir la voix.

— Les noces furent somptueuses et joyeuses, toute la cour y assista et le roi en personne accorda sa bénédiction aux jeunes mariés. Peu de temps après la cérémonie le couple quitta les bords de Seine pour venir s'installer entre Saône et Rhône.

La belle Mathilde ne se plut guerre à Lyon. Son mari très amoureux d'elle se morfondait. Un jour qu'il cherchait à la distraire de sa mélancolie, il lui fit visiter le petit domaine échu de l'héritage de son père, qu'il possédait à Toussieu. Ce fut une révélation pour la jeune beauté qui n'eut plus de cesse avant de venir s'établir en ce lieu de prédilection. Rien n'étant trop beau pour sa chère épouse, le Chevalier de Toussieu fit élever une maison forte, dont la tour carrée de notre demeure est l'un des derniers vestiges ! Le couple vécut là un bonheur paisible entouré de leurs cinq enfants, deux garçons et trois filles. Le Chevalier voua le reste de son existence au rachat de son âme et à l'adoration de son épouse. En guise de testament, il rédigea l'histoire de sa vie et légua à ses descendants sa noble devise empreinte d'une sainte vénération pour la Femme. Car, au travers de l'amour ineffable porté à son épouse il avait pris pour précepte que l'homme sans femme demeure inachevé face à l'Eternité...

La comtesse marque un petit temps d'arrêt, couvrant l'Homme de son regard pétillant. Jaugeant ses réactions !

— Il y avait un second lègue moral, qui vous concerne celui-là ! Une prédiction transmise pieusement de génération en génération jusqu'à nous...

— *Un jour un gueux viendra en quête de l'Absolue Vérité, tu lui ouvriras ta porte et tu lui enseigneras la noble devise de notre lignée "HONNI SOIT L'HOMME SENZ LA FEMME !"*

A l'audition de cette ancienne maxime, l'Homme comprend qu'il vient de trouver ce qu'il recherchait avidement. L'être, l'individu tel que nous le concevons n'est en réalité qu'une parcelle de l'être idéal conçu dans le creuset de la Nature. L'être idéal ne peut être qu'un couple, un homme et une femme. L'un et l'autre, jamais l'un sans l'autre ! Evidence à laquelle ne répondait pas l'Ombre !

La journée s'achève dans la splendeur des éléments à l'heure où le discours de la comtesse se tari. Un soleil rougeoyant se couche dans un ciel translucide, scintillant dans la plaine verdoyante au travers des feuillages agités par le vent, inondant de ses feux le salon encombré, embrasant le cristal des lustres, ruisselant sur les dorures leur octroyant des reflets de braises. Toujours face à face, les deux interlocuteurs demeurent impassibles, chacun perdu dans des pensées qui se rejoignent. Leurs propos, traduisant leur trouble, deviennent décousus !

— Je crois vous avoir tout dit...

...Pour être ainsi venu jusqu'à moi, je me doute que vous êtes investi d'une incomparable mission ?

— J'hésite justement sur la conduite à tenir. Rester dans votre petit village, m'y installer, y finir mes jours paisiblement ou partir vers une destinée incertaine, qui me dépasse !

— Maintenant, il vous appartient d'agir seul... de décider en conscience...

...Prenez une nuit de réflexion... Venez me retrouver demain au réveil pour me faire part de vos intentions ! N'oubliez jamais, "La vie appartient à celui qui ose le plus !"

L'Homme se lève, prend congé de la désopilante châtelaine. La nuit étend sa chape de noirceur sur les environs, alors qu'il va en direction de l'amour... sachant qu'à l'aube il devra arrêter son choix ! Aimer ou obéir...

A peine de retour au "P'tit Bonheur", l'Homme est hélé par Yolande qui visiblement le guettait. Avec son délicieux accent italien, elle lui transmet un message.

— Solange est déjà montée, elle vous attend impatiemment dans votre chambre. Si vous avez faim, je vous porterais une assiette, mais ne la faite pas attendre davantage.

— Merci, je n'ai besoin de rien d'autre que de Solange !

— Dite, Monsieur, qu'est-ce que vous lui avez fait à la Solange, je ne l'ai jamais vue comme ça ? Depuis hier, elle sourit, elle rit, elle marche à côté de ses pompes. En plus elle a viré son mec, ce qu'elle aurait dû faire depuis longtemps. Si je ne la connaissais pas aussi bien, je dirais qu'elle est tombée amoureuse de vous, follement amoureuse !

— Qui sait ?

— Ah ! Les mecs, tous les mêmes pour nous embobiner. Comme disait ma Mama, "Les hommes en vieillissant perdent la fougue du cheval, mais ils acquièrent l'expérience, cette autre manière de nous ensorceler. Garde-toi toujours des cheveux blancs, ma fille !" Qu'elle disait !

...Dite Monsieur, surtout, ne la décevez pas la Solange !

Solange, toute en beauté l'attend en rêvant, assise au milieu du lit. Pour la circonstance, elle a choisi pour seuls vêtements, une délicate parure de satin gris perle très sexy. Sous l'adorable nuisette transparente, on découvre un bustier joliment dentelé, depuis la poitrine jusqu'à la naissance du porte-jarretelles. Un mignon string préserve à grand peine l'essentiel ! Une paire de bas brodés sur une large bordure moule élégamment ses jambes longues et fines.

A peine la porte refermée, qu'elle se jette à son cou. Ils s'embrassent avec ardeur.

— Mon Dieu comme tu es belle ma chérie. Laisse-moi t'admirer !

— Tu m'as filé le taf, en te voyant pas revenir. J'ai gambé que tu m'avais laissé en frime pour me doubler avec ta comtesse ! J'en ai chialé !

Maintenant, c'est effacé. Tu es enfin là, tout à mézigue ! Un coquin décarpillage dont j'ai la primauté va te foutre en appétit !

Une fois l'Homme dénudé, son attentionnée maîtresse le guide sur le lit. Par la grâce de leur bonheur, par la fascination du rêve amoureux, par l'enchantement de leurs désirs, la modeste chambre se métamorphose en suite nuptiale, en couche royale ! Le coton devient soie, le patchouli encens, le torchis lambris d'or, le miroir trumeau...

Leur étreinte ne ressemble guère à celles partagées la veille. La cavalcade éperdue a perdu de sa fougue, mais gagné en intensité. L'apaisement auquel ils aspirent provient d'une essence toute différente. Au-delà du plaisir de la chair dont ils repoussent l'échéance de leur mieux, le seul aboutissement pouvant les satisfaire provient de la transcendance de leurs âmes. Leurs corps unis, soudés l'un contre l'autre se confondent à merveille, alors qu'en eux une autre fusion s'opère. Plus profonde et plus essentielle, merveilleuse dans sa simplicité, absolue dans son couronnement, elle balaie tout dans son irrésistible progression. Par la magie de l'Amour, Elle devient Lui, Lui devient Elle. Ils ne sont plus qu'Un. Un seul être bouleversé par l'Amour...

...Un mot, issu de leurs cœurs les irradie, brûle leurs lèvres affamées de baisers et jamais rassasiées...

Ce mot si doux, si tendre, elle le mérite mille fois, pourtant il n'ose l'articuler. Ce mot appartient à son seul passé. Le prononcer serait pour lui sacrilège !

Ce mot magique, même dans ses rêves elle ne sait pas le dire. Dans son enfance martyrisée personne ne le lui a jamais enseigné. Plus tard, dans sa vie de femme, aucun amant n'a su lui procurer l'envie de l'apprendre, de le conjuguer.

En eux une violente tempête balaie leurs cœurs enflammés, une puissante et irrésistible marée de désirs submerge leurs corps immobiles. Seule la chair se contracte, frissonne, le souffle s'accélère, se saccade. Une ultime convulsion les anime, la transmutation des corps et des âmes s'achève dans l'éblouissement du plaisir charnel. D'une seule et même voix, ils s'avouent dans un cri rauque jaillissant des tréfonds de leurs âmes :

— JE T'AIME !

Après... libérés de toutes contraintes, comme des oisillons émerveillés de leur merveilleuse découverte, ils ne cessent de se le répéter... jusqu'à l'aube...

Très vite, trop vite l'heure de se quitter approche inexorablement. La mélancolie n'a pas place entre eux. Chaque instant passé ensemble doit rayonner de leur bonheur tout neuf. De cet Amour sans avenir, né du hasard...

En partant, l'Homme se doit de faire un détour chez la comtesse, il l'a promis ! Solange l'accompagne jusqu'au château et l'attend au pied de l'orme où, hier, ils partageaient de si tendres baisers. S'ils doivent se quitter ce sera sur ce banc, elle ne s'avancera pas plus loin sur son chemin ! Ainsi en ont-ils décidé !

Sur le perron du château, la comtesse de Toussieu l'accueille en grande dame. Pour le recevoir, l'aristocrate a tressé ses cheveux blancs en chignon laissant une natte descendre dans le creux ses reins. Elle a passé sa plus belle robe à crinoline, sans oublier son éventail assorti. Cette riche toilette elle la revêtait seulement dans des circonstances exceptionnelles. D'un bleu pastel s'éclaircissant graduellement vers le bas, échancrée dans le dos, serrée à la taille, pouffant sur les hanches, tombant jusqu'au sol en vagues successives de délicat tissu. Rehaussée de doubles galons de satin bleu roi sur les épaules, à la taille, sur les hanches et à la hauteur du genou. Galons agrémentés de grands nœuds où l'on a piqué de délicates roses de dentelles.

C'est sur un ton des plus courtois que les deux personnages se retrouvent autour d'une tasse de thé dans un petit salon empire jouxtant "l'atelier". La comtesse veut être digne de l'émissaire de Pierre de Toussieu. Sans vouloir peser sur la décision de l'Homme, elle considère que sa mission doit primer sur toutes autres considérations. Que son destin s'inscrit hors du cadre habituel ! Qu'il ne lui appartient plus...

L'Homme est parvenu aux mêmes conclusions... Seulement... Seulement, il y a Solange...

— Madame la comtesse, grâce à vous j'ai compris l'évidence de l'Absolue Vérité. Votre noble devise est mienne depuis toujours ! Et pourtant, avant votre aimable intervention je me perdais

dans le noir ! C'est ce précepte essentiel qui a fait totalement défaut au kabbaliste castillan ! Qui consomme sa perte !

Aujourd'hui, je découvre une nouvelle route et pourtant mes choix demeurent aussi difficiles. Certes, vous m'avez ouvert les yeux, Madame la comtesse, et je ne vous en remercierais jamais assez. Mais, dans le même temps, dans un lieu de perdition tout proche d'ici, une femme... une femme au corps usé par les multiples étreintes de l'amour tarifé... Une femme publique au cœur tout neuf de ne jamais avoir aimé... Cette femme en découvrant l'amour par amour a su trouver le chemin de mon cœur... a su le réveiller... J'aime Solange, de tout mon cœur...

— Si vous saviez comme je vous envie d'aimer avec tant de passion. A tout autre je conseillerais de ne jamais sacrifier un amour si sincère. Mais à vous... Que dire ? Pensez avant tout à votre destin... Avez-vous le droit d'aimer encore ?

— Faire son devoir en trahissant la femme que l'on aime n'a pas vraiment de sens...

— Vous ne pouvez pas être à Solange et vous le savez bien, quelque part quelque'un d'autre vous attend ! Peut-être pour l'Eternité...

— Je le sais...

— Partez en paix, je prendrais soin de votre Solange... Elle vous aime... Elle comprendra...

L'Homme a quitté le château sous le regard ému de la noble douairière. D'un pas lent, courbé sous le poids de sa peine il s'avance vers le banc où l'attend Solange. Elle n'a pas besoin d'explication, elle connaît déjà sa décision... La ferveur d'un dernier baiser, l'illusion d'un dernier "je t'aime"... portant le fardeau de leurs désillusions, il part en direction de la plaine, sans plus se retourner...

Solange reste prostrée sur le banc les yeux pleins de larmes, regardant la silhouette aimée disparaître à l'horizon, s'effacer à jamais de sa vue... venir se réfugier pour toujours dans son cœur...

Il y a bien longtemps que l'Homme c'est confondu dans le lointain lorsque Solange quitte le banc et regagne le "P'tit Bonheur". En arrivant sur le parking, elle croise le Marcel en train de charger deux valises dans sa guimbarde rouillée. La roue tourne, pense-t-elle ! Une bonne affaire de réglée ! C'est déjà ça...

Yolande l'accueille avec tendresse. L'assure de son amitié et de son soutien. Solange ne pleure plus, elle veut faire front face à l'adversité. Mais elle cherche du réconfort, se confie à la petite italienne.

— Tu parles d'un sirop, me faire quimper à 65 carats ! J'ai vraiment la scoumoune !

— Tu l'aimes ?

— A en crounir !

Les deux femmes restent longtemps à se parler... à se réconforter...

Yolande accaparée par la douleur de son amie a oublié de lui transmettre une lettre.

— Firmin est passé cet après-midi, il m'a donné ça pour toi !

Elle lui tend une enveloppe rose pâle. A l'intérieur Solange découvre un bristol gaufré aux armes des Toussieu. C'est une invitation de la comtesse à venir prendre le thé le lendemain, au château, à quinze heures ou tout autre jour à sa convenance... C'est signé : "Votre Amie, Marguerite Caroline Justine de Toussieu"...

CHAPITRE 7

*Les multiplicités des
composantes de l'Univers
empêchent qu'une seule
créature puisse concevoir
avec précision la Réalité...*

DES SIGNES PREMONITOIRES

L'air embaume des senteurs de l'été. Le temps demeure chaud et lourd. En soirée, il pourrait tourner à l'orage. Déjà des nuages s'amoncellent en direction du couchant, sans pour autant voiler le soleil encore haut dans le ciel. Cheminant d'un pas régulier, perdu dans la blondeur des blés mûrs parsemés de coquelicots rouges s'étendant à perte de vue, l'Homme s'éloigne inexorablement de Solange. Obsédé par le souvenir de cette femme attachante, il cherche par tous les moyens à distraire son esprit des noires pensées qui le torturent. Rien n'y fait, ni l'inventaire qu'il dresse des herbacées poussant librement sur les talus du chemin, ni l'écoute attentive des hôtes peuplant les champs et les haies alentours, ni l'attention qu'il porte au ballet bruyant des moissonneuses ciselant les étendues dorées en ouvrant sur leur passage de larges brèches d'un or contrasté. Profitant du temps clément, poursuivies par une nuée d'oiseaux, elles séparent, dans un nuage de poussière, les grains lourds de la paille sèche qu'elles rejettent à intervalles réguliers en meules serrées, à même le champ. Constamment le cours de sa réflexion le ramène au choix douloureux qu'il vient d'opérer, qu'il vient de s'imposer. Plaçant le devoir au-dessus de toutes choses, il renonce délibérément à cet amour insolite, né de rien, exempt de romantisme désuet, sans promesse excessive, aussi passionné que fugace ! Cet amour sans passé, sans futur... essentiellement présent !

Il quitte la quiétude de ce présent voluptueux pour l'illusion d'un rêve aléatoire. Aussi ténu soit-il, serait-il sage de renoncer maintenant à l'espoir insensé de retrouver son épouse ? Par la tentation qu'offre cette soudaine et incompréhensible passion, Solange peut-elle balayer sans remords une vie de dévotion ? Pourtant, demain, ne regrettera-t-il pas ce sacrifice insensé qu'il impose à son cœur ? Ou alors, Solange n'est-elle pas qu'un simple instrument du Destin se jouant de lui ? Un instrument merveilleux permettant une nouvelle fois de le tester et lui enseigner des

vérités cachées ? Une moue dubitative marque ses traits. Dans son regard, habituellement si brillant et si vif, se lit sa souffrance et la lassitude d'avoir trop réfléchi, de subir une contrainte à laquelle il cède à contrecœur, qui le blesse et dont la finalité lui échappe.

A aucun moment l'Homme ne s'est retourné, n'a osé regarder dans la direction du château. Sachant poser sur lui les regards de deux femmes passionnées et dévouées, qui, du pied de l'orme, de derrière une croisée, l'escortent sur le chemin où il s'est engagé. L'une l'appelle de tous ses vœux à revenir sur ses pas, à effacer d'un baiser leur douleur et leur peine, à savoir profiter des instants de bonheur qu'elle lui offre. L'autre l'encourage au contraire à s'éloigner rapidement, à dominer ses sentiments, à renoncer au présent pour mieux aller au-devant de l'avenir. L'amour et le devoir s'affrontent en combat singulier. Un combat sans vainqueur, par un subtil équilibre ses deux forces s'annihilent dans des assauts furieux. Comprenant l'inutilité de cette âpre mêlée, il en accepte les conséquences. Il lui reste à supporter seul le poids de la décision. Il a choisi de partir. Quel qu'en soit le prix, il ne reviendra plus sur ce choix. A quoi bon regarder en arrière, jouer de sa douleur, prendre le risque de se perdre ou, qui sait... de se sauver... Pensée insidieuse qu'il rejette avec douleur...

Il doit avancer... alors il avance... inexorablement... en éludant de son mieux les questions qui l'assaillent, en faisant taire les appels au secours de Solange qui résonnent en lui comme le tocsin au cœur d'une nuit sombre et glaciale !

A l'approche des Préalpes le relief s'accroît. Les vallonnements se font plus profonds, les buttes se fracturent par endroits laissant entrevoir leurs roches jaunes ou grises. Barrant l'horizon, des parois de calcaire aux plissements tourmentés montent à l'assaut des nuages, de plus en plus haut !

Après l'Isère, il pénètre en Savoie. Cette terre riche de l'écho de nombreux et lointains souvenirs. Nation voisine dit-on. Elle se confond dans son cœur avec son propre pays. En lui, la Haute-Savoie et le Genevois s'unissent, s'amalgament, forment son substrat, son terroir. Au-delà des géographes agissant pour le compte d'obscurs dessins politiques, séparant par un trait de crayons des populations fraternelles, il sait qu'ici, il est déjà chez lui !

Afin de ne pas ralentir sa marche, il évite Chambéry, puis Annecy. Vers la fin d'une après-midi ensoleillée, il franchit l'ancien pont de la Caille. A chaque extrémité, l'ouvrage est flanqué d'un portique maçonné, aux tours rondes et majestueuses, supportant les câbles d'acier reliant les deux rives. Depuis son tablier de bois, long de plus de deux cent cinquante mètres, suspendu au-dessus de falaises vertigineuses, des adeptes du saut à l'élastique s'élancent en quête du grand frisson. Au pied des parois rocheuses, à plus de quarante mètres en contrebas, coule les Usses, torrent impétueux allant se perdre, juste avant Seyssel, dans les eaux déjà paisibles du Rhône.

Parvenu à Cruseilles, par des sentiers sauvages il gagne Saint-Blaise et, delà, il s'élance sur le Balcon du Léman. Une succession de sentiers pédestres permettant de longer les crêtes du Mont Salève, du départ au Mont Sion au terminus au Mont Gosse, s'étirant sur quelque dix-sept kilomètres. Parvenu sur les hauteurs semi désertiques, typiques des reliefs karstiques, l'Homme perçoit confusément des senteurs, des reflets, des bruissements, des frissons de son enfance.

Les éboulis de la face nord-ouest se couvrent de coudriers, d'aliziers chargés de petites baies rouges, de cornouillers, de houx luisants, de prunelliers, de sureaux écarlates et de rares conifères. De grands pâturages constellés de dolines, sont l'essentiel du sommet. Formant de petites arènes, ces dépressions circulaires, où jadis l'homme de la Tène ancienne recueillait le minerai de fer, réveillent des souvenirs lointains. Des souvenirs de jeux héroïques et glorieux où, général des armées du Bien, il triomphait sans coup férir de tous ses adversaires. Le sol aride, pauvre en terre, colonisé par une végétation dense et variée, se creuse de cannelures formant autant de pièges pour le promeneur inattentif. Partout, la roche tourmentée, recouverte de lichens colorés, affleure. Des bosquets, des fougères, des halliers de myrtilles, d'églantiers chargés de fruits mûrs, de mûriers aux épines acérées et des bruyères fleuries bordent les à pic, s'accrochent aux pentes abruptes. Dans ces reliefs ruiniformes, il n'est pas rare d'observer des hardes de chamois défiant les précipices ou le vol majestueux et solitaire de l'aigle royal, planant silencieusement tout en guettant ses proies. Ce relief, verdoyant en cette saison, zébré horizontalement par des longs rubans gris bleu ou ocre de ses roches, se dresse au sud de Genève,

telle une muraille infranchissable. Des gorges profondes creusent par endroits ses parois verticales. Un ancien lit de l'Arve scinde, par une profonde vallée, le Petit du Grand-Salève.

Par contre, sur le versant sud-est, la pente boisée se fait plus douce, se mamelonne en rejoignant la plaine. Sur ces contreforts moins sauvages et moins hostiles, les constructions se multiplient.

Tandis que le soleil se couche derrière les cimes du Jura, l'Homme parvient au restaurant du téléphérique. Ce belvédère de béton fait saillie au sommet d'une paroi vertigineuse de plus de six cents mètres, mutilée à son pied par de vastes carrières, dégradant durablement ce site exceptionnel ! Du haut de ce perchoir surplombant l'agglomération genevoise, l'Homme embrasse du regard tout l'arc lémanique. Avec nostalgie, il se remémore le temps béni où fréquemment, avec sa jeune épouse, ils gravissaient à pied les escarpements de cette montagne chère à leurs cœurs, comme au cœur de tous les Genevois. En ce temps-là le chemin empruntait le tracé d'un ancien tram à crémaillère ayant circulé du Pas de l'Echelle aux Treize-Arbres, sommet qui culmine à mille deux cents mètres d'altitude. Ce, dès la fin du XIXe siècle jusqu'à l'avènement du téléphérique dans les années 30 du siècle suivant. Passant au travers des carrières ce chemin rejoignait Monnetier, en évitant de fastidieux détours. A mi-parcours, le jeune couple s'accordait toujours une petite halte dans la fraîcheur d'un tunnel, long de cent dix mètres, creusé à même la roche afin de permettre le passage des convois et servant, depuis son abandon, de havre à une colonie d'oreillard gris. Petite chauve-souris d'une dizaine de centimètres de longueur et dont l'envergure n'excède pas vingt-cinq centimètres. Au centre de cet ouvrage, s'ouvrait une large baie qui leur offrait, en guise de récompense pour leurs efforts, un incomparable panorama. Dire qu'en août 1892, dans la grotte des Faux-Monnayeurs située à proximité et où avait été installée une forge, des ouvriers du chantier de percement du tunnel mirent à jour un trésor caché là depuis le XIIe siècle ! Souvenirs... souvenirs...

Maintenant les flots sombres du Léman scintillent dans le couchant. Seules quelques rares embarcations, aux grandes voilures immaculées, troublent encore cette douce quiétude précédant la torpeur de la nuit. Le panache blanc du jet d'eau s'élève majestueux au-dessus de la rade de Genève. Frissonne d'une faible bise. Loin à la ronde, il indique le sens et la vigueur du vent dominant. Malgré cette préséance incontestable, il ne peut pourtant pas rivaliser de hauteur avec la flèche vert-de-grisée de la cathédrale Saint-Pierre surplombant la Cité et semblant le narguer du haut de sa colline !

Là-bas, la riviéra vaudoise s'étire jusqu'à l'horizon perceptible. Là où se confondent déjà, dans les brumes du crépuscule, lac, coteaux et montagnes. Une fraîcheur bienvenue succède à la chaleur torride de l'après-midi.

Tout en contemplant ce paysage familial, l'Homme respire ses souvenirs. Chaque parcelle de cette terre, de ce vent, de cette eau lui rappelle son passé. Dans cet onirique espace, s'est écoulé l'essentiel de sa vie. De son enfance heureuse, il a souvenance d'interminables chevauchées à bicyclette. Par ce moyen, avec toute sa fratrie, à force de sueur, il a pris possession de ce pays. Gommant les frontières, s'appropriant des contrées étrangères et hostiles aux enfants qu'ils étaient. Pour lui, le pays de Genève forme un quadrilatère avec pour frontières naturelles, hormis le lac, le Jura au nord, le Vuache à l'ouest, le Salève au sud et les Voirons à l'est. Ces frontières que Charles Pictet-de-Rochemont, malgré tous ses efforts, ne put, ne sut ou ne voulut faire reconnaître lors des traités de Vienne et de Paris ! Ce que l'histoire refusa à Genève, l'enfant l'annexa sans hésitation.

En grandissant il apprit à connaître et à aimer cette contrée sous ses multiples aspects. Qu'ils soient géographiques, politiques, économiques, culturels, religieux et humains. Dans l'acceptation de cette complexité surgie aux détours des contradictions de l'histoire, est né son patriotisme, profond, indestructible, sans être pour autant excessif. Marqué par cet esprit de Genève auquel il tient tant. Cet esprit frondeur à la face du monde, fait d'altruisme réciproque, ouvre de vastes et nombreux horizons ! Petite cité par le nombre de ses habitants, Genève devient universelle par le rayonnement de ses hôtes illustres et le lustre de ses institutions !

Ce joyau de verdure, engoncé de toutes parts dans des parcs somptueux, riche des vestiges de son passé, où brille de mille éclats le diamant de son lac, demeure avant tout le berceau de son

amour, le lieu privilégié de leur rencontre. Infailliblement il localise l'endroit exact, le site béni. Son cœur bat la chamade. Dire qu'il a failli renoncer à tout cela !

Le souvenir de Solange vient interférer cet instant délicieux. Seulement cette fois la lutte s'avère totalement inégale. L'Homme mesure pour la première fois l'absurdité de son comportement. Certes, il a cédé à l'équivoque provocation de Solange, à la tentation de renouer avec la volupté, pourtant il demeure sans excuse. Il a joué des sentiments d'autrui, alors qu'il n'avait rien à offrir en partage, juste un impétueux besoin charnel à satisfaire. De son attitude, il conserve un goût amer. En profitant de cette rapide conquête il flattait son orgueil de mâle ! Il se prouvait à lui-même qu'il demeurait un homme vigoureux et désirable malgré l'usure du temps. Au-delà de sa partenaire, c'est toutes les femmes qu'il a ainsi méprisées, insultées. Il se reproche son égoïsme et sa misogynie lui ayant permis d'éluder ses responsabilités. Et quand est-il maintenant des conséquences de son comportement pour la femme délaissée ? S'est-il un instant vraiment posé la question ?

Déjà il n'ose plus articuler son prénom... déjà ses pensées en éludent le souvenir...

Rapidement le bonheur d'être là, dans le décor de son unique passion, l'emporte sur les remords. Il chasse les pensées troubles qui le mettent mal à l'aise, qui le culpabilisent. Son esprit se laisse emporter par la frénésie de son amour. Il chavire rapidement dans ses flots tempétueux. Alors elle lui apparaît. Elle n'est plus un souvenir, un rêve ! Sa présence est charnelle. Radieuse, elle lui sourit, au clair matin de leur idylle. Ses cheveux d'or dans le vent, vêtue des seuls atours que lui a conféré Dame Nature, d'une voix douce et ensorcelante, elle l'invite à la rejoindre !

— Chéri ! Viens ! Viens vite me chercher. Si tu le souhaites vraiment, nous pouvons repartir ensemble, main dans la main... Pour toujours... je veux que tu m'aimes... sans cesse...

Elle est plus belle, plus désirable que jamais ! L'Homme recouvre la plénitude du bonheur absolu. Le temps béni où il plongeait dans l'extase à la simple vue de l'être aimé. Il tend les mains pour la saisir, la serrer contre lui. Tel un hologramme, l'image se dérobe. Les mains de l'Homme balbutient dans le vide. Un peu en retrait et toujours exquise, elle réitère son vibrant appel !

— Chéri ! Viens ! Viens vite me chercher. Si tu le souhaites vraiment, nous pouvons repartir ensemble, main dans la main... Pour toujours... je veux que tu m'aimes... sans cesse...

Elle martèle ses paroles engageantes sans se soucier du désarroi qu'elles engendrent. L'Homme ne veut plus les entendre. Il ne peut plus supporter l'incohérence de son destin, l'absurdité des pensées qui le hantent. Résolument, il veut mettre un terme à cette incertitude qui le paralyse. Apporter des réponses définitives aux incessants questionnements.

Est-il le simple jouet d'hallucinations ? Son esprit n'est-il pas en train de sombrer dans la démence ? Ou alors les oracles ne mentent pas, il se trouve à la veille de la plus extraordinaire aventure que puisse lui réserver la fatalité, la résurrection d'entre les morts de cet être cher, adulé, adoré, à ses yeux, trop tôt disparu ? Il doit hâter la providence pour enfin connaître la vérité. Il se doit d'agir comme le lui a suggéré l'Ombre avant son départ. Dès demain il ira rechercher les restes de son épouse avant de rejoindre la Château Perdu !

Pour l'heure, il s'interroge par quelle astuce il sera en mesure de déjouer les pièges engendrés par son retour après une aussi longue absence sans éveiller des soupçons sur ses intentions ou laisser planer le moindre doute sur ses facultés mentales. Ce dernier aspect le préoccupe beaucoup, car il se souvient que sa bru, dès avant le décès de son épouse, mettait souvent en doute son discernement.

— Ton père est gâteux, se plaisait-elle à répéter à son mari, en affichant des mines contrites, suffisamment évocatrices quant aux conséquences qu'il aurait fallu en tirer !

A force de ressasser de telles affirmations, un certain doute s'était insidieusement glissé dans l'esprit de son fils et dans ceux de son entourage. Leurs rapports s'en étaient ressentis. Les

siens avaient pris pour habitude d'utiliser un ton protecteur pour s'adresser à lui. Compatissant, ils lui prodiguaient des recommandations infantiles que l'Homme jugeait souvent désobligeantes. Lors de leurs discussions son point de vue était systématiquement dévalorisé. L'Homme acceptait très mal cette situation qui ne reflétait en rien sa lucidité !

En dépit de ces contingences, pour l'heure ce qu'il redoute, c'est que les siens prétextent de son état pour le retenir contre son gré. Qu'ils jugent ses errements sur les routes, contraire à son bien-être et devant cesser. Auquel cas, il se trouverait dans l'impossibilité de mener à bien sa mission !

Voulant profiter de la douceur de cette soirée estivale, un flot de promeneurs a rejoint le restaurant du téléphérique. Très vite la grande salle s'est remplie de groupes bigarrés et bruyants. Des enfants turbulents courent entre les tables, s'apostrophant à grands cris. Notoirement, cet endroit n'offre plus la tranquillité nécessaire à une réflexion. Aussi l'Homme décide-t-il de s'éloigner au plus vite, de trouver un abri plus approprié à sa méditation et pouvant lui servir de havre pour la nuit !

Bizarrement, c'est vers des lieux obscurs chargés d'ésotérisme, dont la signification échappe à l'entendement du commun des mortels, qu'il oriente ses investigations ! Il pense tout d'abord à la pierre de la Saisiaz près de Bossey et au Plateau des Allobroges situé au sommet du Petit-Salève. Deux mégalithes faisant partie d'un alignement de six pierres à cercles qui relie Divonne avec le sommet du mont Chère surplombant le lac d'Annecy. Probablement, aux temps préhistoriques, ces pierres gravées servaient-elles de lieux de culte à des adorateurs du soleil ! Tout au moins c'est ainsi que nous les interprétons aujourd'hui.

La pierre la plus proche, le Plateau des Allobroges, semble propice à sa méditation. Mais, pourquoi parcourir une si grande distance dans la nuit, alors que des lieux de solitude l'environnent de toutes parts ? L'Homme ne cherche pas à s'expliquer les fondements de son comportement. Tout au plus ressent-il confusément un ardent besoin de communier, voire de communiquer avec des hommes des temps passés. Alors il recherche un passage à même de faciliter ce rapprochement. La proximité d'un lieu de culte préhistorique s'impose à son esprit comme une évidence afin de satisfaire cette brusque aspiration. Ce "pèlerinage", comme il le nomme déjà, ressemble plus à un acte de foi. Acte qui doit lui apporter la grâce et la légitimité dont il a besoin pour effectuer sa terrible mission. Par cette démarche propitiatoire, il entend pouvoir puiser dans des forces occultes l'énergie indispensable dont il devra disposer pour exhumer les restes de son épouse. Car la profanation de la tombe exige de lui une abnégation à la cause qu'il doit servir, pour l'heure très loin d'être acquise !

Déjà, l'Homme s'est enfoncé dans la nuit. Une grande détermination marque son rude visage à la peau tannée par le soleil et les intempéries. A grandes enjambées il se dirige vers Monnetier. Mentalement, il trace son itinéraire. Une rapide descente jusqu'à l'église du village, suivie par l'escalade du sentier abrupte menant au sommet du Petit-Salève, dans moins d'une heure il devrait être à pied d'œuvre !

En dépit de cette résolution, lorsqu'il parvient au chef-lieu, plutôt que de remonter sur sa gauche en direction du Petit-Salève, il poursuit sa descente sur le versant sud-est ! Pourtant il connaît bien, pour l'avoir parcouru de nombreuses fois, le sentier caillouteux et raide menant à flanc de coteau vers la table des Allobroges. Alors pourquoi se perd-il en empruntant la route conduisant à Esery, puis à Reignier ? Tout bonnement qu'en chemin, il a décidé de se rendre à la Pierre aux Fées, le plus beau et le plus imposant dolmen de toute la région alpine. Certes, il lui faudra trois bonnes heures pour y parvenir, mais le mystérieux monument, par ce qu'il représente de sacré pour lui, vaut bien le détour ! D'ailleurs, tout en marchant, l'Homme se prépare à cette visite. La nuit qui s'annonce, il l'a bien compris, sera providentielle pour tout le reste de son existence. Il a le rare sentiment d'avoir rendez-vous avec le Destin. Plus qu'à une simple retraite solitaire, c'est à une cérémonie initiatique à laquelle il a l'intuition d'être convié ! Cette rencontre avec l'au-delà préhistorique résonne en lui, avec une acuité inhabituelle. Elle flamboie comme l'aboutissement de ses recherches. Intimement, il sait que les réponses aux questions qu'il se pose, qu'il s'est toujours posé, se trouvent au bout de ce chemin, sur ou sous la table de pierre de ce sanctuaire mégalithique. Dans ce lieu qu'il a toujours affectionné.

Majestueux dans sa simplicité, mythique dans sa pérennité, magique dans ses secrets, le dolmen impose le respect. Ces trois M représentent à merveille le mystère enveloppant cette antique construction, érigée plusieurs siècles avant les pyramides égyptiennes ! Le magnétisme qui se dégage de ces pierres exerce une indéniable influence mystique sur l'Homme, depuis qu'il les a découvertes au hasard d'une promenade. Tout au long de sa vie, chaque fois que le besoin de se ressourcer s'imposait, il faisait un détour par la Pierre aux Fées. Comme prostré, il restait de longues heures assis sous la lourde dalle à méditer. Communiant par la pensée avec les centaines de générations d'hommes d'origines si diverses, sédentaires ou nomades, qui se sont succédées là. En tout temps, venus vénérer un dieu, s'adonner à la sorcellerie et à la magie, demander grâce ou jeter des sorts, pactiser avec les suppôts du démon ou glorifier le bien, quémander une protection surnaturelle ou offrir un sacrifice, les habitants de cette contrée quelles que soient leurs confessions, allant parfois jusqu'à braver les interdits imposés par les clergés, se réunissaient avec dévotion alentour du site. Pour un esprit réceptif comme le sien, toujours attentif aux enseignements du passé, il se devait de résulter de la concentration de toutes ces croyances disparates une énergie essentielle inépuisable. L'Homme alla jusqu'à imaginer que cette énergie se focalisait au centre du mégalithe. Raison pour laquelle, lors de ses méditations solitaires, il s'asseyait sur une pierre basse disposée au cœur du monument. Les yeux mi-clos, face à une croix pariétale en forme de pétales peinte sur la pierre, la tête proche de la voûte, il plongeait dans la méditation. Ce retour sur lui-même s'avérait toujours bénéfique sans que pour autant ses effets se révèlent extraordinaires. Pourtant, durant de longues années, il resta fidèle à son habitude, car le lieu seul stimulait sa concentration et lui procurait l'apaisement.



La Pierre de la Fée Véra

Tout en marchant il se souvenait du jour où le mystère du monument se révéla véritablement à lui. C'était un après-midi alors que l'orage grondait alentours, comme à l'accoutumée, il avait pris place sur la pierre de méditation. Ce jour-là, un phénomène très inhabituel se produisit. Insensiblement son corps et son esprit furent envahis par un flux désordonné et puissant venu du tréfonds de la terre. En peu de temps, cette force tellurique qui le submergeait restaura son mana, lui procurant des forces nouvelles et durables, tant physiques que

psychiques ! Ébahis par cette découverte il n'eut de cesse que de revenir les jours suivants afin de s'assurer qu'il n'avait pas été victime d'un sortilège et que cette force résidait là de manière permanente ! Rassuré par ses observations et acquérant rapidement le moyen de libérer à volonté cette énergie, depuis, sans jamais en abuser, l'Homme recherchait volontiers les effets de cette thérapie bénéfique. Par contre l'existence même de cette Vouivre, c'est à la Femme-Serpent que l'Homme apparente aussitôt le phénomène, contrariait ses croyances. Sous certains aspects, elle remettait en cause sa conception manichéenne d'un univers clos, sans au-delà pour la créature ! S'il imaginait auparavant et recherchait sur le site une force "fossile" issue des rassemblements millénaires d'humains, sa découverte le laissait pantois. Comment pouvait-il raisonnablement concevoir la source de cette énergie sans un lieu de rassemblement situé hors de son temps ? Un lieu de concentration et de recueillement capable d'émettre en permanence une onde aussi puissante ? Une fois encore l'Homme avait buté longtemps sur cette énigme avant de se satisfaire d'une explication certes simpliste, mais pas dénuée de bon sens. S'accrochant à la théorie du Big-bang, l'Homme trouva dans l'hypothèse du rayonnement cosmologique la solution qu'il recherchait. Ce nouveau postulat peut se résumer de la manière suivante. Tout comme l'énergie initiale de l'univers, l'énergie qu'émet la foi a tendance à se disperser, à se diluer rapidement dans toutes les directions, du moins l'Homme accepta-t-il sans réserve cette hypothèse ! La Vouivre, en tant que cinquième élément primordial englobant les quatre autres, sert alors de catalyseur en favorisant la capture de cette énergie libre. Une fois emprisonnée, elle la concentre en un endroit protégé. Le temps parachève l'œuvre, l'étrange Vouivre et la Foi prisonnière se confondent, se fossilisent ! Sous cette forme, dormant dans les entrailles de la terre, elles demeurent inertes. Seule l'invocation et la prière sur des lieux de cultes dressés à l'intention de Mélusine ou d'Epona peuvent venir troubler cette léthargie. Au cours de ces multiples cérémonies, cette femme-serpent aux regards d'escarboucles rutilantes, reflets de l'Autre monde, accapare ou libère des parcelles de son flux essentiel.

Par la vertu du hasard ou par la grâce de la Providence, au cours de l'une de ses nombreuses pérégrinations dans le sanctuaire lithique, l'Homme a découvert l'une des clés mystiques capables de provoquer l'éruption bénéfique.

Satisfait par ce modèle et ayant retrouvé sa sérénité métaphysique, l'Homme se plaisait à dire que cette source insoupçonnée de tous, s'avérait infallible. Jusqu'au jour où... mû par l'espoir insensé de sauver sa femme de la maladie qui la condamnait, il se rendit secrètement dans le sanctuaire mégalithique ! Durant de longs jours et d'interminables nuits, battu par les vents, trempé par les pluies glacées, engourdi par le froid et torturé par la faim, il resta figé sous la pierre, perdu dans la contemplation des figurations rupestres, accaparé par l'espérance prosaïque de cette guérison. Comme si la mortification de son corps pouvait incliner au rétablissement de l'être aimé ! Malgré l'ardeur et la conviction de ses prières, à aucun moment il ne sentit le débordement salvateur venir le parcourir. Désenchanté, il quitta son refuge au bord de l'inanition, se jurant de ne jamais plus y revenir si elle succombait...

L'Homme ressasse tous ces événements alors qu'il se hâte une nouvelle fois vers le sanctuaire. Dans son esprit torturé par de cruels souvenirs, une idée saugrenue prend corps.

— Et si la mort de ma femme faisait partie intégrante des desseins de la Providence ?

Faute de mieux, c'est ainsi qu'il désigne les forces invisibles qu'il affronte depuis son séjour au Château Perdu. Antérieurement à son premier périple, il aurait dit le hasard. Mais le hasard suppose l'absence de détermination, un caractère imprévisible modelant l'enchaînement des événements. Conception fortement ancrée en lui, pour qui seule l'interaction des destinées intervient ponctuellement sur le Hasard ou plus vraisemblablement le forgent. Soit les destins individuels tendent au même but et se fondent, soit, ils sont divergents, alors ils s'opposent. Les antagonismes ou les convergences qui en résultent s'inscrivent dans un large spectre de gradation dont découlent les nombreuses conséquences. Aussi, seule la résultante de ces hasards compose le Hasard, celui de toute l'espèce. Par anthropocentrisme, pour notre société matérialiste, le

Hasard de l'espèce humaine se confond avec le Hasard de toute la création, mais de cela, l'Homme en doute fortement.

Or, force-lui est d'admettre, depuis la nuit de cette énigmatique rencontre avec l'Ombre dans la bergerie abandonnée, qu'une énergie supérieure semble orchestrer toutes ou partie des destinées vers un but unique ! Lequel ? Il l'ignore encore ! En tous cas, il doit abandonner la notion même de Hasard lorsqu'il tente de comprendre le Destin ! Ainsi dans son esprit le Hasard devient Providence ! La dialectique remise à jour n'efface pas le trouble profond qui le bouleverse. Au contraire, elle renforce sa détermination à comprendre les enjeux suprêmes dont il se considère toujours en être la victime ou plus précisément le jouet !

— Et si une volonté supérieure à la mienne a volontairement maintenu la Vouivre dans sa léthargie alors que je me débattais pour tenter de la sauvegarder ? M'a sciemment empêché de la sauver ? Je dois savoir ! Rien ni personne ne pourra plus m'arrêter, j'en aurais le cœur net...

Pendant qu'il peste de la sorte contre la Providence, le temps change rapidement. La faible bise qui soufflait en début de soirée a laissé la place à un vent d'ouest, qui durcit de minute en minute. La lune gibbeuse qui l'a accompagné jusqu'au pied du Salève, s'est définitivement cachée derrière de lourds nuages noirs, bas dans le ciel, poussés par de violentes bourrasques de vent. Face à lui, la nuit s'illumine des zébrures provoquées par les coups de foudre accompagnant l'orage au-dessus des Aravis. Machinalement il compte le temps s'écoulant entre l'éclair et le roulement sourd du tonnerre afin de déterminer la distance le séparant de l'impact de la foudre ! Petit jeu hérité de son enfance.

L'Homme aime ce titanesque déchaînement des forces naturelles. Loin de l'effrayer ce féérique spectacle le ravit et lui enseigne l'humilité, face à la candeur dont l'homme s'affuble pour expliciter l'Inexplicable. Le tonnerre accompagnant la foudre, les intempêtes rafales de vent, la pluie battante relativisent la grandeur et la puissance dont se pare trop souvent la créature. Après une nuit passée sous un orage, en pleine nature dans un abri précaire, à chaque fois l'Homme découvre en lui des ressources nouvelles, jusque-là insoupçonnées. Des ressources lui permettant de mieux appréhender cette nature qui l'environne et dont il ignore tant de choses. A la compréhension desquelles il voue pourtant un intérêt constant !

Cette nuit, l'heure n'est plus à la rêverie ou à la contemplation. L'Homme veut atteindre rapidement son but. Aussi, presse-t-il le pas pour arriver avant le gros de l'orage.

Les premières gouttes de pluie, exhalant une forte odeur de poussière, tombent alors qu'il parvient à proximité de la maison forte de Saint-Ange. Grande et haute bâtisse carrée, aux murs de pierre épais, couverts de vigne vierge, au toit d'ardoise très pentu, cette construction médiévale servant d'exploitation agricole paraît sombre et sinistre dans les clartés diffuses de l'intempérie. Autour, des futaies malmenées par le vent impétueux, ploient avec des craquements inquiétants. Les turbulences du vent redoublent d'intensité. Elles s'accompagnent d'une brusque et violente averse de pluie. L'eau, tombant par seilles, roule sur le sol desséché, transforme en ruisseau le chemin et en marécage les champs avoisinants. Le tonnerre gronde maintenant tout proche du chemin. De fréquents éclairs le cernent de toutes parts.

Trempe jusqu'à l'os, malmené par le souffle puissant du vent, le visage ruisselant d'une pluie qui l'aveugle, l'Homme garde la tête haute malgré les bruits assourdissants. Son bourdon bien en main, bat le chemin à un rythme régulier. Bien qu'il se sache tout proche de sa destination, son pas demeure invariable et souple. A chaque éclair, sa haute stature se découpe droite et raide dans l'éblouissante clarté. Autour de lui, des rochers dispersés en grands nombres dans les champs et à l'orée des bosquets, projettent leurs ombres fantasmagoriques, ajoutant encore à l'aspect chaotique du décor !

Au détour du chemin, à quelques mètres seulement du marcheur, voilé par un dense rideau de pluie qui rejaillit sur ses pierres grises, le dolmen se dresse énigmatique. A chacune de ses visites, à l'instant où l'Homme approche du monument, une vive émotion l'étreint. Une émotion indicible, surgissant des tréfonds de son âme, qui le bouleverse et le laisse pantois. Ce choc provoque instantanément une sorte de vide dans son esprit, chassant toutes les pensées parasites

qui n'ont pas trait au lieu où il se trouve. La seule vision du mégalithe trouble son ego et le rend aussitôt réceptif au culte voué à la Vouivre ! Un culte auquel inconsciemment il sacrifie depuis longtemps déjà ! Malgré le temps, il n'a jamais été en mesure de se départir de ce saisissement ! Aujourd'hui, plus encore qu'à l'habitude, il le subit de plein fouet, jusqu'à son paroxysme...

Ignorant les éléments déchaînés et l'abondante averse de pluie, l'Homme, dès qu'il aperçoit l'amoncellement de pierres, est bouleversé. Sa vision se déforme, son regard devient fixe, halluciné. Tout son être se tend, se cambre, entre en communion avec les gnomes, les lutins, les fées, les druides et les âmes des innocents martyres sensés hanter les lieux ! D'où il l'aborde, le mégalithe ressemble à un gros champignon, dont le chapeau moussu reposant sur un pied massif qui semble cannelé, s'incline légèrement vers l'ouest ! Mais à ses yeux l'apparence est tout autre, le sanctuaire est vivant, peuplé d'une multitude de formes indicibles qui s'agitent de toutes parts. Des silhouettes vaporeuses, qui se dérobent si son attention se focalise sur l'une d'entre elles. Masqué en partie par un chêne géant poussant sur son parvis, le fanum s'avère aussi vaste et haut qu'une cathédrale gothique, duquel émane un chant mélodieux couvrant le brouhaha de l'orage. Un chant clair et doux d'enfants qu'accompagne le chuintement lointain d'une harpe.

Avisant l'arbre placé face à lui, l'Homme en modifie aussitôt l'apparence. Dans son esprit, plus rien à voir avec l'arbrisseau qui orne réellement le site. Le chêne devient séculaire. Majestueux, il déploie sa ramure loin, très loin alentour de son tronc, recouvrant de son épais feuillage la dalle de granit reposant sur trois orthostates orientés l'un au nord, l'autre à l'ouest et le dernier au sud. Ces trois piliers délimitent la chambre funéraire s'ouvrant sur toute sa largeur à l'est, face au levant ! Cette entrée est partiellement obstruée par deux pierres massives dont l'une se dresse obliquement au-dessus du sol. Peut-être les vestiges d'une autre construction ? Au centre de la pièce, repose la pierre de la méditation. Là où l'Homme prenait place lors de ses retraites solitaires. Sur sa surface usée, une cupule rappelle les cultes anciens, aujourd'hui oubliés ! A l'extérieur, allant au sud et au nord, douze pierres juxtaposées sur le sol tracent deux chemins initiatiques.

A l'instant où l'Homme parvient sur la première de ces pierres, le chêne devient symbolique ! Sur sa plus grosse branche, celle qui surplombe la dalle de granit, il découvre des rameaux de gui, chargés de baies blanchâtres. Le gui, emblème phallique des Celtes est tout à la fois, symbole d'éternité, de vigueur, de régénération, panacée qui agit sur les maladies du corps, de l'âme et de l'esprit. C'est aussi une porte permettant de parvenir dans l'Autre Monde ! Lorsqu'il pousse sur le chêne, le gui devient eau de chêne et doit être coupé le sixième jour de la lune afin de préserver l'entité de ses pouvoirs magiques. Ainsi le prétendent les Oghams !

Dès qu'il aperçoit les rameaux sacrés, l'Homme n'a plus qu'une seule idée en tête, les couper afin de s'en approprier les pouvoirs ! Aussitôt il avise la plus haute pierre du site, celle qui barre l'entrée est. De là il se hisse tant bien que mal sur la dalle glissante. Trop court encore, le gui semble le narguer. Afin de le saisir, il saute comme un cabri au risque de se rompre le cou. Rien n'y fait ! Alors il se sert de son bourdon comme d'une hache. Le tenant à bout de bras, tapant au moyen de la pointe d'acier, il tente de casser les rameaux. Une première, puis une seconde branche tombent à ses pieds. Précautionneusement, il les met à l'abri. Mais il n'a pas de cesse, il les veut toutes ! Alors, sans ménager ses efforts, il frappe... il tape de plus belle...

A l'instant où le dernier rameau se détache de l'écorce du chêne, la pluie redouble. Dans un fracas assourdissant, un éclair blanc sillonne l'atmosphère chargée de nuages et vient foudroyer le bourdon !

L'Homme s'embrase, se dissout dans une énorme boule de feu qui roule, dans un nuage de vapeur surchauffée, sur la pierre détrempee...

...Lorsqu'il reprend conscience, l'Homme, incapable du moindre mouvement, est étendu sur la dalle de granit, son bourdon noirci posé sur la poitrine et le gui épart autour de lui. Tout en émergeant lentement des limbes de l'inconscience, il a indiciblement l'intuition d'un profond changement. En lui, comme autour de lui, il perçoit des sensations nouvelles ! Un froid vif engourdit ses membres endoloris. Des bruits inhabituels, des odeurs fortes de chairs grillées, des vagissements intermittents de nouveau né, des meuglements puissants de bovidés, des hennissements d'équidés, des caquètements de basse-cour, le hurlement lointain et prolongé du

loup aux aguets et surtout le brouhaha ininterrompu de conversations multiples aux intonations gutturales précipitent son réveil.

La fraîcheur d'un peu d'eau délicatement répandue sur son front, le surprend. Tiré de sa torpeur, il ouvre les yeux. Une vive lumière l'aveugle. Dans cet éblouissement, le visage souriant d'une femme danse au-dessus de lui comme dans un rêve. Un beau visage, aux traits réguliers, aux nattes soyeuses de cheveux sombres rehaussées de petites perles multicolores, celui d'une femme encore jeune dont l'accoutrement le surprend. Point de tissu sur son corps souple, tous ses vêtements sont taillés à même des peaux et des fourrures.

Voyant que l'Homme reprend conscience, la femme s'écarte de lui en emportant une outre rebondie d'où elle avait tiré l'eau pour le rafraîchir. Avec agilité elle saute en bas du mégalithe. Aussitôt un groupe d'hommes barbus, armés de haches de pierre, de couteaux de silex, portant l'arc en bandoulière et un carquois emplit de flèches sur le côté, s'empresse à son chevet. En un instant, une demi-douzaine de guerriers aux regards farouches l'entourent et le dominent de leurs hautes statures, tout en devisant avec animation.

Très vite il se familiarise avec les sons gutturaux et comprend le sens de leur conversation. Il assimile sans trop de peine leur vocabulaire sommaire. Feignant de n'avoir pas encore pleinement recouvert ses esprits, il les écoute attentivement !

Autour de lui, debout sur la dalle du dolmen, se trouvent réunis les chefs d'un peuple puissant venu de l'est dans l'espoir de conquérir de nouvelles terres, les Goidels. Comme le veulent les us et coutumes ancestraux, avant d'affronter l'exode cette peuplade "protoceltique", éminemment individualiste, a nommé ses chefs. Aussitôt après, en une longue procession, ils se sont mis en route, ne laissant derrière eux que ruines fumantes où survivaient encore quelques vieillards incapables d'affronter les affres de la migration...

Usant de la force pour s'approprier de nouveaux territoires, l'exil c'est vite transformé en conflit permanent. Après quelques rapides succès, la guerre s'est avérée longue et incertaine, causant de nombreux morts dans leurs rangs. Où qu'ils aillent, les terres convoitées par le Goidels sont abondamment peuplées par des tribus récemment sédentarisées. Bien implantées, elles résistent efficacement à l'envahisseur lui causant de lourdes pertes. Aussi, l'incertitude et la précarité se sont-elles installées dans les cœurs et dans les esprits. Nonobstant la peur qu'ils réfutent avec énergie, beaucoup de guerriers ressentent de la lassitude et la nostalgie du pays qu'ils ont livré au feu la veille de leur départ, afin de ne jamais être tenté d'y retourner ! De plus en plus fréquemment de violentes disputes opposent les tribus entre-elles. Aussi, Konan, le géant blond à la barbe dorée, doté d'une force herculéenne et d'une grande sagesse, Ingcel, conquérant trapu et athlétique, à la toison aussi noire que le geai, cavalier redoutable et émérite, ainsi que Driqcé, le colosse à la crinière de feu, implacable et cruel envers ses ennemis, secourable et humble pour ses amis, tous trois qu'en vertu de leurs grands mérites les Anciens Goidels ont placé à la tête du peuple en déshérence, se sont-ils rencontrés en grand secret. Sur les conseils avisés des Druides, dépositaires du Savoir et du Voir, ils ont décidé de tenir une Assemblée du Peuple afin de restaurer rapidement l'unité des douze tribus.

Pour cette rencontre solennelle, ils ont choisi le jour précédent la fête de Beltene, marquant le début du second cycle de l'année. D'un commun accord, avec la bénédiction du clergé, ils ont convenu d'être tous réunis ce jour-là, à la croisée des trois routes du sel, alentour du fanum dédié à Vera, la Druidesse des étangs et des lacs de la Rivière Sablonneuse ! Elevé en massives pierres de granit dans cette région qui en est dépourvue, par le peuple des Géants. Sa construction remonte à l'époque de celle de la pyramide égyptienne de Khéops. Il se situe au confluent de deux voire de trois rivières souterraines et à proximité immédiate d'une relice cheminée tellurique. Dernier vestige, avec la Cave aux Fées de Saint-Cergues, d'un ensemble de sept faluns élevés à cette antique époque, il s'en dégage pour les seuls initiés, un flux d'énergie fossile provenant du monde de l'Au-delà !

Plusieurs jours avant l'éminente rencontre des dignitaires, les tribus ont commencé à converger vers la forêt sacrée. Les guerriers en armes précédaient de lourds charrois de bagages traînés par des bœufs où s'entassaient femmes et enfants, suivit par le bétail et les chevaux. Depuis la nouvelle lune, ils en arrivaient constamment, de tous les horizons. Jamais, après l'exode entamé

il y a déjà si longtemps bien au-delà du Grand Fleuve, que l'on nomme aujourd'hui l'Elbe, on en avait vu autant déferler en un même lieu. Lentement, irrésistiblement, déjouant les pièges boueux de la plaine alluvionnaire, les Goidels lourdement chargés gagnaient la forêt de bouleaux blancs entourant le sanctuaire. A leur arrivée, ils se plaçaient en fonction de leur rang. Seuls les chefs de tribus et leurs familles, ainsi que les membres de la classe sacerdotale pouvaient séjourner dans la vaste clairière abritant le dolmen.

Alors que l'astre du jour parvenait à son zénith, comme ils en avaient convenu, les trois chefs de guerre se réunissaient au pied de l'if sacré. A bonne distance, cachés à la lisière de la forêt, les guerriers silencieux réunis par tribu formaient un vaste cercle. Longtemps, très longtemps, les chefs ont palabré, avant d'aller se recueillir dans la chambre funéraire où les attendait le Grand Druide sacrificateur revêtu d'une longue toge immaculée, taillée dans de la fourrure d'ours ou de loup.

Pendant tout ce temps à l'écart des assises qui se tenaient dans la clairière sacrée, des femmes dressaient le couvert du fastueux banquet de la nuit de Beltene. Cette grande nuit magique où les esprits de l'Au-delà reviennent sur terre. Où les morts et les vivants cohabitent ! Durant leur visite, qui dure tout le mois de mai, les filles recouvrent leur totale liberté ! Et seuls les visiteurs de l'Au-delà ont le droit de les courtiser ! Ainsi chaque Goidel, renouant pour un temps avec le célibat, a-t-il la faculté de changer de compagne en cette occasion. Ancestrale coutume héritée du peuple des Géants, tout comme les constructions mégalithiques propitiatoires à leurs cultes.

A l'instant du crépuscule, les trois chefs prirent place sur le dolmen alors que, dans un grand tumulte, les guerriers, resserrant leur cercle, se pressaient autour de l'amoncellement de pierres sacrées. Les femmes, afin de ne pas déranger l'Assemblée du Peuple, cessèrent leurs activités et réunirent les enfants en un lieu à l'écart surplombant le site, d'où il était néanmoins possible d'observer toute la scène se déroulant autour du sanctuaire. Pas âme qui vive n'aurait voulu manquer de voir un tel spectacle. Plusieurs milliers de guerriers en armes qui, sur un geste à peine perceptible du Grand Druide levant son bâton, inclinèrent la tête en guise de soumission. Alors seulement Konan, le Chef des chefs, s'adressa-t-il aux Goidels !

— Moi Konan, fils de Tusar, en vertu des pleins pouvoirs reçus des Anciens avant le Grand Départ, déclare ouverte l'Assemblée du Peuple des douze tribus !

Tous les assistants manifestèrent alors leur approbation par un cri rauque et en frappant violemment le sol du pied.

Les bardes égrenèrent quelques notes tombant de leur harpe...

— Oh ! Divin Belen ! Lumière de nos jours ! Frère jumeau de la Lune ! En cette veille de Beltene, de ton culminant jusqu'à ton couchant, sous la divine bienveillance du vénéré Lug, la Trinité des chefs s'est tenue sous l'if sacré !

Ensemble, dans l'union et la sincérité nous avons mandé ta protection et celle du Corbeau. Nous t'avons imploré de préserver dans nos cœurs et dans nos esprits l'alliance sacrée des douze tribus. Ce soir en ton honneur nous allumerons le Grand Feu purificateur. Un feu dont l'ardente lumière illuminera la voie à suivre. Celle qui conduit vers la félicité promise. Celle que tu as tracée pour le Peuple des Goidels !

Dans le but évident de faire étalage de sa force et de son pouvoir, le chef se frappa violemment la poitrine du poing. Afin que nul n'ignore sa suprématie, marquant un temps d'arrêt dans sa harangue, d'un regard terrifiant, il toisa l'assemblée frémissante des guerriers suspendus à ses paroles. Un regard capable d'imposer le respect au plus humble comme au plus effronté. Puis il reprit son exhortation d'une voix puissante faisant trembler les feuillages alentours ! Une exhortation entrecoupée par les cris de l'assistance visiblement satisfaite...

— Peuple des Goidels, nous avons été entendus par les Dieux !
Peuple des Goidels, je te l'annonce solennellement, nous avons franchi le Pont !

Maintenant, le temps de nous établir est enfin venu. Les Druides l'affirment, les lieux qui nous entourent semblent des plus propices à l'installation de nos campements !

Remercions les Dieux de leur sollicitude. Par le sacrifice du bélier, concilions leurs grâces afin qu'elles rejaillissent sur tous les Goidels et sur tous leurs enfants, jusqu'à la fin des temps !

Implorons Vera, la divine Fée de la Rivière Sablonneuse, de nous accorder la victoire.

Peuple des Goidels, préparons-nous à livrer tous ensemble notre dernier combat !

A l'énoncé de ces ultimes paroles, un effroyable cri de guerre jaillit des milliers de poitrines, résonna comme un coup de tonnerre dans toute la vallée. Plongeant hommes et bêtes dans l'angoisse, mettant en pleurs les petits enfants, faisant même fuir le loup !

Après Konan, le Grand Druides sacrificateur prit à son tour la parole ! D'une voix plus posée, de celle qu'adoptent ceux qui se targuent de posséder la Connaissance, le Savoir et le Voir, il fit part de ses divinations...

— Fils de Lug ici réunis, Vera, la Druidesse de ses lieux, vous a lancé un geis sacré. L'un de ses émissaires sera parmi nous dès cette nuit. Il lui appartiendra de nous guider. A la prochaine lune, soit nous aurons relevé le défi que la Fée nous lance, soit nous serons tous condamnés à disparaître.

Ainsi le veut la divine Vera !

Ainsi nous le ferons !

Alors que l'oracle s'adressait ainsi au peuple des Goidels, le ciel s'est brusquement obscurci, plongeant la clairière dans la nuit. Le vent s'est levé avec force. Les derniers mots du Grand Druides sacrificateur se sont perdus dans les tumultes d'un violent orage et la foudre est venue frapper la dalle du dolmen que les chefs venaient de désert, chassés par la violence de l'averse de pluie...

Aussi soudainement qu'il s'était déchaîné, l'orage s'est calmé, le ciel s'est dégagé, la rougeoyante lumière du crépuscule a inondé de nouveau la clairière et l'assemblée stupéfaite a découvert l'Homme gisant sur le granit, à l'endroit même où la foudre venait de frapper !

L'Homme, abasourdi par ses découvertes, a refermé les yeux. Une brume d'un rose pastel nuancé flotte dans son esprit, l'envahit, le recouvre, chasse les pensées confuses qui le guettent. Lentement un visage de femme émerge de cette évanescence vaporeuse. D'une beauté rare, indescriptible, cet exquis minois le séduit. Un regard céruléen le caresse, l'hypnotise. Une douce voix enchanteresse suinte d'une bouche délicate, le berce et l'envoûte ! C'est la voix d'une femme d'une élégance incomparable. Un faon au pelage soyeux et au doux regard de velours noir l'accompagne, la suit partout comme un petit chien docile. A ses pieds, sur l'herbe tendre, des écureuils roux s'ébattent en toute quiétude ! Une bande d'oiseaux turbulents aux plumages multicolores s'égaient joyeusement autour d'elle. Leur ramage ravit le réveil de l'Homme qui s'émerveille de la coiffure de la jeune femme. Elle a joliment ébouriffé ses cheveux blonds auquel le soleil crépusculaire donne des reflets de cuivre ! Au gré de sa fantaisie, elle a parsemé cette somptueuse crinière de feu par quelques jolies plumes savamment arrangées, de feuilles délicates et de fleurs sauvages aux tons pastel. Un bandeau de fourrure protège sa gorge gracile, laissant découvertes les épaules. Dans la lumière indécise du couchant, ses yeux jouent de toutes les nuances du bleu, de l'azur transparent aux profondeurs insondables du lapis-lazuli. Afin d'en rehausser l'éclat, elle a enduit d'ardoise leur pourtour ! Le corps souple et élancé danse libre et nu sous la légère robe de lin blanc. Très échancrée, un lien d'orge et de blé tressés autour de la taille fine, elle tombe jusqu'au sol que foule des pieds menus !

— Te revoilà mon bel Ami, je croyais que tu m'avais définitivement abandonnée, oubliée ? Me laissant seule sur la rive depuis si longtemps...

— Qui es-tu ?

— Je suis Vera, la Fée de la Rivière Sablonneuse. Celle que tu venais si souvent courtiser au temps où tu me faisais confiance ! Celle qui était ton Amie et que tu nommais la Vouivre !

- Quand Elle est morte, j'ai douté de tout, j'ai...
- Oui, je sais... Même de moi... Pourtant, tu aurais dû me faire confiance... J'étais ton Amie...
- Pardonne-moi, je t'en prie ? Je ne savais plus...

Le regard éblouissant de la Fée devient tendre, il vire au bleu pervenche ! La douceur du sourire permet tous les espoirs... Entre les perles blanches et régulières de sa bouche s'égrènent suavement les doux mots du pardon...

- Tu es revenu, c'est l'essentiel ! Tu es pardonné... enfin presque... à une condition toutefois !
- Laquelle ?

Le regard s'assombrit à peine, la voix devient un peu plus grave !

- Demain, tu conduiras les Goidels jusqu'à la Colline du Bout du Lac. Tu feras en sorte qu'ils en chassent les occupants et qu'ils y établissent leurs campements. En guise de reconnaissance pour ton aide, tu y feras édifier un sanctuaire et tu me le dédieras ! Un sanctuaire éternel... protégé par les flots...
- Douce Vera, il en sera fait selon ta divine volonté ! Désormais je veux recouvrer et mériter ta confiance, ton amitié ! Commande et j'obéirai, toujours !

La Fée devient solennelle. Elle se redresse, éloigne son visage de celui de l'Homme toujours immobile à ses pieds. Puis, face au soleil couchant, elle ouvre tout grand ses bras, les mains tendues vers le ciel ocre. Enveloppée par les dards rougeoyants de l'astre, elle paraît tout à coup s'embraser ! Sa voix inhabituellement forte invoque les puissances divines.

- Par la Grande Déesse, notre mère à tous, je te le dis en vérité : Le temps de l'obéissance est révolu pour toi, mon bel Ami. Sache simplement qu'une volonté supérieure à la mienne marque désormais de son sceau ta Destinée. Par la foudre qui vient de te frapper et par l'eau qui t'a sanctifié, tu es parvenu, sur la Pierre sacrée de mon temple, à l'Immortalité. Muni de la hache et du maillet, tu as pris place parmi les Dieux, dans le panthéon de l'Univers. En m'honorant ce jour, c'est toutes les femmes que tu honores, de la déesse Mère à la plus humble esclave. L'amour qui illumine ta vie d'homme scintille pour elles comme un phare sur l'océan infini de leurs fatums ! Désormais il rejaillit sur toutes les créatures féminines pour les bénir et les protéger. Bientôt, tu seras le plus grand parmi tous les grands, le plus sage parmi tous les sages. Et moi, Vera, la Fée de la Rivière Sablonneuse, la Druidesse qui t'a initié aux secrets de la Nature, qui t'a éclairé sur les mystères de l'énigmatique Parcours, je suis désormais l'une de tes plus vertueuses servantes, la plus humble, juste digne de te baiser les pieds. Mais, le temps presse mon bel Ami. Les guerriers s'impatiente. Ils veulent ripailler avec les visiteurs de l'Au-delà. Les filles rêvent déjà de nouvelles alliances, de nouvelles étreintes chargées de volupté. Le moment de t'adresser en mon nom au peuple des Goidels est arrivé. Le cycle des épreuves s'achève pour toi. Ici débute la marche triomphale qui va te conduire jusqu'au pied du trône de l'Univers ! Après, il t'appartiendra d'y prendre place... Tout seul... qui sait... peut-être pas...

La Fée met un doigt sur le délicat velours rouge de ses lèvres afin d'inciter l'Homme au silence, pour lui faire comprendre qu'il est temps pour eux de se séparer !

- Non ! Reste avec moi, je t'en supplie... Encore un peu...

Le merveilleux visage s'estompe, se dissout dans l'éther de son subconscient. Ainsi la légende dit vrai, la femme-serpent au corps d'écaille et de feu qui, lorsqu'elle fait battre ses deux grandes ailes de chauve-souris s'élance dans la nuit et la transperce de l'éclat rougeâtre de son escarboucle laissant derrière elle comme une traînée de feu ! Ainsi la Vouivre, serpent aillé aux

dents tranchantes comme des rasoirs, peut à sa guise se métamorphoser en une femme-fée, splendide, à la longue chevelure ondoyante et à l'ensorcelant regard céruléen, transparent comme l'onde pure frissonnant au soleil. L'Homme se redresse sur un coude. Ouvre les yeux ! Son regard embrasse le fantastique spectacle qu'offre maintenant la clairière sacrée... Il ressent un choc brutal qui lui noue les tripes...

Une foule innombrable et bruyante se presse autour du dolmen, les yeux fixés sur lui, semblant l'interpeller. Une foule d'hommes surgit de la préhistoire, vêtus de peaux et de fourrures d'animaux, pourvus d'armes façonnées dans la pierre et dans l'os. Des hommes de hautes tailles, aux mines patibulaires, aux membres noueux, aux corps puissants. Autour, la forêt décharnée est envahie par des tentes de peaux reposant sur des branchages où se regroupent des femmes et des enfants, où s'ébattent des animaux de basse-cour. Des aurochs entiers placés au-dessus de grands feux dégagent une forte odeur de viande grillée. Plus loin dans des enclos, indifférents à l'agitation ambiante, des chèvres et des moutons paissent. Le campement s'étend aussi loin que porte le regard. A l'arrière-plan, les sommets se profilant au bord de la vallée sont enneigés !

Déjà Ingcel et Driqcé s'empressent afin d'aider l'Homme à se redresser, le soulevant comme un fétu de paille. Un murmure d'étonnement et de crainte parcourt la foule découvrant la défroque et la dégainée du visiteur ! Des cris ou plutôt des incantations fusent de toutes parts. Accompagnant ses paroles de gestes pleins d'emphase, le Grand Druide s'avance, se prosterne et salue le visiteur.

— Bienvenue à toi, noble étranger, divin émissaire de l'Au-delà envoyé par les Dieux pour nous éclairer sur les intentions de la Fée Vera. Parle devant l'Assemblée du Peuple des Goidels ! Que chacun puisse ici entendre de ta bouche le geis sacré.

— Merci à toi, Cathbad, Grand Druide sacrificateur du peuple des Goidels, comme tu l'as si justement prédit, je suis l'envoyé de Vera, la Fée des étangs et des lacs de la Rivière Sablonneuse.

Un murmure parcourt l'Assemblée. Un murmure où se mêlent l'étonnement, l'émerveillement, la crédulité et aussi le doute ! L'Homme frappe vigoureusement la dalle de pierre de son bourdon pour imposer le silence.

Une fois le calme revenu sa voix résonne loin à la ronde dans la fraîcheur d'une belle soirée de printemps.

— Peuple des Goidels, la divine Vera s'est montrée très irritée de vos doutes et de vos incessantes querelles. Un temps, elle a même imaginé de vous abandonner à votre triste sort sur le chemin d'un exil sans fin et de vous livrer à la vindicte de vos ennemis !

Dans la foule silencieuse, la crainte se lit sur tous les visages attentifs. Pour ces êtres frustrés, le plus grand des dangers consiste à subir l'opprobre des Dieux. La mort n'est rien pour eux, que le passage vers une vie meilleure, une vie plus douce, une vie plus paisible. Mais cette félicité ne sera rendue possible que pour autant qu'ils bénéficient de la sollicitude divine ! Sans cette céleste protection, après la mort, ils seront voués à d'insoutenables et d'interminables tourments.

— Heureusement, vos chefs et le Druide Cathbad ont-ils compris le danger ! En convoquant cette Assemblée du Peuple, ils ont su apaiser, pour un temps, le céleste courroux. Mais la Druidesse de la Rivière pose des conditions pour accorder un pardon définitif. Ainsi a-t-elle décidé de vous lancer un geis sacré ! Sachez que c'est l'ultime planche de salut que la divine Vera daignera offrir au Peuple des Goidels !

Il m'appartient de vous en dévoiler le secret...

Une vive émotion étreint les guerriers. Si ces hommes ignorent les peurs physiques, celles du combat et celles de la chasse, la plus ténue manifestation surnaturelle les effraye. Il suffit d'un sortilège pour les mettre en déroute.

Porté par son discours, l'Homme enchaîne.

— Que le divin Belen m'en soit témoin, par ma bouche la Fée Vera s'adresse à vous, Peuple des Goidels.

Afin de restaurer l'amitié entre les guerriers. Afin de restaurer l'unité entre les tribus, cette nuit de Beltene, lorsque les couples seront dissous, chaque Goidel acceptera une épouse dans une autre tribu que celle de sa lignée.

Ainsi les tribus seront liées entre elles par le serment des Anciens !

Ainsi les guerriers seront liés entre eux par les liens du sang !

A l'image de Konan, le Chef des chefs, qui donnera son consentement au mariage de sa fille Clarine avec Fergus, le fils aîné d'Ingcel, le Chef du clan Primitif.

A l'image de Driqcé, le Chef du clan de la Montagne Gelée, qui verra convoler sa fille Golweg avec Yann, le fils du Druide Cathbad !

Ces deux mariages, ainsi que tous les mariages arrangés en cette nuit de Beltene, seront célébrés à la nouvelle lune. Les nouveaux couples et leurs familles se réuniront alors autour d'un temple dédié à Vera, la Fée des étangs et des lacs de la Rivière Sablonneuse. Là où je vous indiquerai de le bâtir... au sommet de la Colline du Bout du Lac !

Ensuite, afin de sceller la nouvelle alliance, tout le peuple des Goidels ira sacrifier le bélier sur la plus grande des deux pierres immergées, au pied de la Colline du Bout du Lac, la nouvelle pierre de Vera ! Ainsi la nommerez-vous ! Alors le sang du sacrifice se mariera avec les flots. Dans cette eau rose apparaîtra Vera, la nouvelle Fée du Grand Lac !

Le soulagement et la perplexité se lisent sur la plupart des visages burinés. Les exigences de la déesse paraissent dérisoires à une population habituée par les druides aux extravagances divines ! Par contre le lieu où élever le sanctuaire est annonciateur d'une nouvelle guerre. La population qui occupe le site est sédentaire. Répartie en de nombreux clans, mais formant un seul peuple, elle colonise une grande partie des berges du Grand Lac. Nul doute, une fois la surprise de l'attaque passée, que ces clans se regrouperont et tenteront de reconquérir cette butte.

L'Homme ne laisse pas à son auditoire le temps de se dissiper dans le doute. Il stigmatise les indécis avant d'ordonner les préparatifs de l'offensive.

— Peuple des Goidels, relevez sans attendre le geis sacré. Afin de concilier Belen, allumez sur le sommet de la Montagne Fendue le Grand Feu purificateur. Partagez avec les visiteurs venus de l'Au-delà, le repas de Beltene préparé par vos Druides dans le chaudron de Rosmerta ! Buvez l'élixir de Scathach, la reine des ifs qui rend les guerriers euphoriques et intrépides.

Honorez Vera et placez-vous sous sa divine protection. Immolez le bélier sur la Pierre sacrée ! Que chaque chef de tribu boive le sang du sacrifice à même la goulotte sacralisée. A l'endroit où le sang se marie avec la Terre Primitive. Qu'ils s'enduisent le visage de terre et de sang ! Ainsi sera réaffirmée l'union des douze tribus, scellée par les Anciens dans la Chair nourricière de la Déesse Mère !

Avec la bénédiction divine, dans le rayonnement du Grand Feu, dans la source sanguinaire de vie et dans la libation, puisez les forces nécessaires à cette ultime guerre.

Dès demain, marchons ensemble vers la conquête promise. Vers la victoire annoncée !

Toute la nuit, l'orgie des Goidels fait trembler la forêt. Devant des feux de joies allumés un peu partout dans les campements, de nouveaux couples se forment. Des couples inhabituels pour ce peuple respectueux des traditions ancestrales, des couples qui obéissent aux vœux de Vera, la Fée de la Rivière Sablonneuse !

Cédant aux sollicitations de Driqcé, l'Homme se joint aux chefs des clans pour honorer Belen.

Avant le levé de la lune, par petits groupes les hommes se dispersent dans la forêt. Tout en buvant une bière d'orge sauvage, forte et âpre à laquelle le druide a ajouté une poudre de champignons hallucinogènes, ils attendent impatients que les femmes les rejoignent. De leur côté,

ces dernières se sont regroupées sous le grand hêtre de la forêt dans l'attente du signal donné par le Druide Cathbad. Sous cet arbre majestueux servant de refuge aux nombreuses Fées des sous-bois, elles patientent en buvant l'elixir de Scathach, la reine des ifs. Ce breuvage doucereux favorisant l'extase est une décoction très légère d'aiguilles et d'écorce d'if mélangée à du miel pour en atténuer l'âpreté. En proie à la douce euphorie qu'engendre la divine boisson, le groupe se laisse gagner par l'exaltation sensuelle. Les plus âgées et les plus délurées se mettent à délirer, elles évoquent sans détour leurs souvenirs lubriques et l'appétit charnel brûlant leurs entrailles ! Leur besoin de luxure les conduit à des stimuli qui agitent leurs ventres, écartent leurs cuisses, secouent leurs poitrines, déforment leurs visages. Leurs mains frottent et fouillent leurs sexes gorgés de sang. La drogue aidant, les plus jeunes et les vierges écoutent avec attention et regardent en silence ces propos grivois et ces gestes évocateurs en se jurant de connaître à leur tour des émotions comparables ! Pour la première fois de leur vie leur corps brûle d'une chaleur intense, leurs pensées se concentrent sur leur ventre, sur leur sexe ardent. Elle goûte à l'irrésistible appel du désir charnel savamment décuplé par les drogues aphrodisiaques !

Une dernière fois dans leur tête elles imaginent le parcours qui les attend dans les profondeurs de la forêt. Sitôt après le signal du druide, elles s'égayent par bandes dans le sous-bois. Entièrement nues elles marcheront sous la lune à la rencontre de leurs futurs géniteurs ! Seules les plus jeunes, celles qui participent à leur première nuit de Beltene, qui partent à la recherche de leur premier homme, nouent sur leurs cuisses un ruban de précieux tissu. Ce signe distinctif qu'elles ont reçu de leur mère, qui le tenait de leur mère, ainsi depuis le début des temps, permettra aux guerriers aux désirs exacerbés, de les différencier peut-être et ainsi de leur accorder une attention particulière, une prévenance inhabituelle !

Au cœur de la nuit, un groupe de femmes investit la clairière où se trouvent réunis l'Homme et les chefs de clans. De part et d'autre l'impatience est à son comble. Les hommes, grisés par leur libation en l'honneur de Vera, ne tiennent plus en place. L'arrivée des femmes crée des rivalités entre eux, des bagarres éclatent ! En transe, indifférentes aux querelles qu'elles suscitent innocemment, les femmes viennent danser pour eux devant le feu ! Elles viennent faire état de leurs avantages afin de séduire les guerriers qu'elles se sont choisies, elles ! Car ce soir, se sont-elles qui choisissent leur partenaire...

Très vite des couples se forment, des corps impatients s'enlacent... roulent dans les bosquets... Les plaintes de l'amour résonnent en maints endroits.

Parmi ce groupe de femmes, une jeune fille à la peau mate et à l'abondante chevelure sombre marque un vif intérêt pour l'Étranger. Cette jeune vierge répond au singulier nom de Louve. Les diamants noirs de son regard luisent dans la direction de l'étranger avec insistance et un brin d'insolence. Ils semblent dire : Je t'ai choisi, avant le matin j'exaucerai mon vœu, je deviendrai femme avec toi... Pour se faire mieux comprendre Louve adresse également d'engageants sourires à celui qu'elle dévisage. Ostensiblement ses doigts jouent avec le ruban de tissus qui enserre joliment le haut de sa cuisse ! Tout lui est propice pour se faire remarquer...

L'Homme se sent gêné par tant d'insistance. La fille est belle, très belle, mais... ce serait assurément abuser de l'hospitalité des Goidels ! Malgré sa tiédeur de façade, la jeune fille persiste dans ses mimiques sans équivoque, insiste du geste et du regard... Présente ses atours de manière toujours plus suggestive ! Elle semble maintenant lui dire : Je suis vierge et belle, qu'attends-tu pour me prendre ? Viens !

Alors Driqcé, aux prises avec deux avenantes compagnes, interpelle son voisin de table qu'il observe de coin depuis un moment :

— Si cette jeune femelle te plaît, appelle là, tu ne le regretteras pas. Elle porte bien son nom, sauvage telle une jeune louve, elle à la taille fine et le corps souple comme une liane, sa peau est douce comme le duvet d'un oisillon et son corps est ardent comme la braise du feu. Si tu sais la dresser elle te sera fidèle et soumise, elle sera besogneuse pour ses tâches de mère et de femme et... disponible pour ses devoirs d'épouse et le plaisir de son homme.

Le propos du chef s'achève par un chapelet d'incantations ordurières, entrecoupées par un puissant rire guttural. Propos grivois qui en disent long quant à l'utilité pratique qu'il confère à une femme. Joignant le geste à la parole, il renverse l'une de ses conquêtes et entreprend de l'honorer sur le champ. L'autre matrone qui les accompagne se joint en gloussant au couple dans l'espoir d'obtenir également quelques faveurs ! Cela agit comme un signal sur toute l'assistance. Les guerriers surexcités se précipitent sur les femmes nues qui les provoquent ostensiblement. Dans la pénombre lunaire qui baigne la clairière, la bacchanale se transforme très vite en orgie...

Griser par la bière, encouragé par les propos vulgaires de Driqué et émoustillé plus qu'il ne le voudrait par la débauche charnelle de ses hôtes, l'Homme se laisse appâter par la jeune beauté qui, profitant de l'effervescence ambiante, s'est approchée de lui. Ils se sourient ! Alors qu'il veut lui parler, elle dépose un furtif baiser sur ses lèvres et lui fait signe de se taire. Cette nuit, c'est elle qui doit le séduire ! Espiègle, elle l'entraîne à l'écart sous le prétexte de danser pour lui, rien que pour lui ! En riant, ils se poursuivent dans le sous-bois. L'Homme s'essouffle vite. Jamais il ne parvient à l'atteindre. A chaque tentative avortée de se saisir d'elle, le rire enjôleur de sa partenaire retenti joyeusement. Dans cette course effrénée l'Homme admire les reflets de lune sur la peau satinée, sur les belles fesses rondes et fermes, sur le galbe engageant des hanches rebondies sans excès... Il se laisse éblouir par les traits de lumière jouant dans la crinière folle chahutée par leur poursuite endiablée...

Parvenu au dolmen, désert à cette heure de la nuit, agilement Louve grimpe sur la dalle plate. Un peu plus péniblement l'Homme la rejoint. Elle ne cherche plus à s'échapper. C'est là qu'elle entend connaître les prémices de son destin de femme. Debout dans la faible clarté sélène, ils s'embrassent goulûment. Un premier baiser ardent, pleins de tendres promesses. Un parfum enivrant et sauvage émane du corps enfiévré de la jeune beauté. Un parfum d'herbes sèches et d'odeur de fumée. Un parfum âpre, indéfinissable comme il n'en a jamais senti nulle part ailleurs. L'Homme se laisse griser par l'appel de ses sens. Il caresse le corps musclé, presque nu, qui s'offre à lui sans retenue. Ce corps de femme qui ondule comme une liane dans ses bras. Leurs ventres se cherchent, se frottent l'un contre l'autre. L'Homme, emprisonnant les fesses rondes dans ses mains puissantes, plaque son sexe en érection dans l'entrejambe de la jeune vierge. Seul le tissu de ses vêtements retarde encore l'accouplement. Consciente de cette imminence, dans un souffle la jolie petite femelle s'offre sans arrière-pensée à l'homme qu'elle s'est choisie. Elle s'offre comme une chose naturelle, entendue... Elle prononce les mots que sa mère lui a si souvent répétés...

— Noble Etranger en cette nuit de Beltene, je veux me donner à toi selon les coutumes de mon peuple. Je veux que tu donnes la vie à mon ventre ! Je veux être prise comme une femme... pour la première fois...

Un ardent baiser témoigne de leur consentement mutuel. Puis l'Homme se laisse guider selon le rite. Il n'oublie pas qu'en cette nuit de Beltene se sont les femmes qui orchestrent la joute amoureuse. A l'invitation de Louve, il se couche sur le dos à même le granit, afin de permettre à la jeune fille de le chevaucher, car la coutume veut que ce soit elle qui le prenne. Alors qu'elle s'apprête au-dessus de lui, il ne peut s'empêcher d'admirer la beauté sauvage de son corps et le secret de son entrejambe qu'il découvre. L'abondante pilosité noire du triangle se prolonge sur le sexe qu'elle recouvre d'un épais duvet brillant, allant se perdre dans la secrète vallée des fesses. Les petits seins fermes bourgeonnent délicieusement. Quand elle aura porté songe-t-il, la poitrine s'alourdira, perdra de sa belle prestance, de sa belle arrogance... Dommage !

Au-dessus de lui sa compagne hésite. Louve a pourtant observé maints accouplements de sa mère et de ses tantes. Avec ses sœurs et ses cousines, elle a simulé l'acte ardemment désiré, mais au moment de recevoir un homme en elle, dans sa chair intime, la peur ancestrale de l'inconnu la paralyse... elle aspire pourtant de tout son être à ce geste qui va tuer en elle l'innocence de la fillette ! Qui va la rendre femme ! C'est son vœu le plus cher !

...Brisant enfin ses chaînes, les dernières la reliant à la quiétude de l'enfance, avec violence, elle s'empale sur la verge dressée de l'Homme... Un cri strident accompagne sa

défloration... un cri d'animal aux abois, prêt à tout pour sauver sa vie... un cri de douleur qui paralyse... un cri d'amour qui galvanise... son premier vrai cri de femme... un cri qui longtemps après s'être tu, résonne en elle comme une marche triomphale, une marche nuptiale... un cri dont l'écho anime sauvagement ses entrailles déchirées par le phallus ardent... Un cri qui stimule le désir de l'Homme et décuple son ardeur...

...Au cours de la nuit, comme le veulent les ancestrales traditions de son peuple, Louve comble l'Homme à trois reprises avec la fougue impétueuse et désordonnée de la jeunesse, corollaires émouvant de son inexpérience. Comblée par la merveilleuse découverte des délices de l'orgasme et certaine d'être fécondée, elle s'assoupit alors sur le torse musclé de son divin amant. Car, elle en a l'intime conviction, dans ce déluge de plaisirs qui l'a submergée, le Noble Etranger a su donner la vie à son ventre... Femme et mère, à cet instant, tous ses beaux rêves de fillette semblent comblés...

Dans la nuit froide, les jeunes vierges du clan de Louve, les femmes enceintes et celles qui ont renoncé à réchauffer leur corps à la flamme du feu de Beltene forment un cercle autour du mégalithe. Curieuses, les plus jeunes frémissent à l'instant où, s'empalant sur la hampe de chair de l'Homme, leur sœur déchire son hymen ! Attentives, elles cherchent ensuite dans la joute amoureuse des corps la trace sanglante du sacrifice charnel qui vient de s'accomplir. Les autres, plus expérimentées, rêvent nostalgiques en écoutant les cris rauques de l'orgasme et les gémissements de bonheur qui le prolongent indéfiniment... Par leur présence, chacune à leur manière sanctifie le coït divin en train de s'accomplir sous leurs yeux...

...Plus tard attendries et un peu envieuses peut-être, sous le halo de la lune, silencieuses elles admirent toutes les corps enlacés des amants fourbus, plongés dans la quiétude d'un doux sommeil réparateur peuplé de rêves et d'espérances...

Dès l'aube, sans s'accorder le moindre répit, les guerriers fourbissant leurs armes, se rassemblent par tribu. Aux premières lueurs, l'Homme entouré des chefs de guerre et des druides, donne le signal du départ. Aussitôt la troupe s'ébranle, laissant derrière elle un petit contingent de guerriers désignés pour assurer la sécurité des campements. Plus tard, quand le succès de l'expédition sera acquis, il sera temps pour tous de rejoindre les alentours de la Colline du Bout du Lac et de s'y établir définitivement.

En fin de matinée les Goidels, ayant longés la Rivière Sablonneuse, se concentrent à son embouchure. Là où ses eaux grises se marient avec celles plus limpides et plus paisibles du fleuve du Grand Lac.

En cette saison les eaux du lac sont basses, ce qui rend les constructions lacustres vulnérables. Aussi, les chefs du Peuple du Lac, conscient de la présence hostile de très nombreux Goidels, ont-ils concentré leurs guerriers sur la Colline du Bout du Lac et en ont-ils renforcé les défenses en plantant de nombreux pieux et en dressant des palissades ! La place semble imprenable, c'est en tous cas l'avis de Konan, d'Ingcel et de Driqcé prêts à s'en retourner aux campements sans avoir livré de combat ! Intervient alors Cathbad rappelant chacun à son devoir et surtout rappelant le geis sacré !

— La Fée Vera ne supportera pas notre échec. Nous devons vaincre ou mourir aujourd'hui, sans quoi le peuple des Goidels est condamné à séjourner dans le monde des turpitudes. Aucun guerrier ne connaîtra plus la quiétude de l'Au-delà, à moins qu'il ne soit tombé dans un juste combat.

La consternation se lit sur les visages graves. Tous les regards se portent sur l'Homme dans l'espoir d'un dénouement miraculeux. Conscient de son rôle d'oracle, ils placent les chefs devant leurs responsabilités !

— La pire défaite est celle qui survient sans combattre. Elle ternit l'honneur des chefs, elle avilit le peuple et la mémoire des Anciens. Elle place les femmes et les enfants en esclavage chez les vainqueurs. Si vous ne combattez pas, demain, c'est les guerriers du Peuple du Lac qui vous pourchasseront et vous anéantiront...

Il n'est plus temps de tergiverser, préparons l'assaut.

Un murmure d'approbation parcourt l'assistance. Après l'élaboration d'une sommaire stratégie, les ordres fusent. Rapides et silencieux, les Goidels encerclent toute la Colline. L'Homme a donné pour consigne d'attendre son signal avant d'engager le combat. A ce moment-là, il importera surtout ne pas offrir de cibles faciles à l'ennemi. Au lieu de se ruer comme à l'habitude, en désordre et à grands bruits sur les fortifications, il enjoint de s'en approcher en files espacées tout en se parant du mieux possible de la riposte des défenseurs.

Vers le milieu de la seconde moitié du jour, sur un geste de l'Homme, l'assaut est donné à la Colline du Bout du Lac. De tous les côtés à la fois les guerriers des douze tribus se faufilent en silence. Surprises, les sentinelles sont confrontées à des adversaires aussi nombreux qu'insaisissables, surgissant aux pieds même des palissades. Rapidement les défenses sont percées ou contournées. En un tour de main toute la Colline est investie. Des corps à corps sanglants transforment le campement fortifié en un vaste champ de bataille et de mort. Plus nombreux et mieux aguerris, les Goidels acculent leurs adversaires, les écrasent sous le nombre. Les guerriers du Peuple du Lac jettent leurs armes pour mieux s'enfuir. Encerclés, ils sont pris au piège. Le combat tourne au massacre ! L'Homme, debout sur une grosse pierre noire au sommet de la Colline, intervient alors d'une voix puissante qui couvre le tumulte du combat.

— Peuple des Goidels, ne verse pas de sang inutile. La victoire vous revient comme Vera l'avait promise ! Rendez Grâce à votre divine protectrice en épargnant les vaincus ! Désormais vous vivrez ici en paix, dans le royaume du Bout du Lac. Remerciez Vera pour sa miséricorde. Autour de cette pierre où je me trouve, édifiez un temple dédié à votre bienfaitrice. Vénérez-la en souvenir de ce jour de grâce.

L'étonnement se lit sur les visages maculés de sang. Il n'est pas dans les coutumes de laisser derrière soi des guerriers vivants. C'est prendre le risque de fragiliser la victoire. A part les femmes en âge de procréer et les jeunes enfants qui sont réduits à l'esclavage, il n'est jamais fait de quartier dans les populations vaincues.

Malgré l'incrédulité qu'engendre ses propos parmi les Goidels, en chef de guerre sûr de son autorité, l'Homme poursuit sa harangue en s'adressant au Peuple du Lac.

— Dignes descendants des Formorés, au nom de Vera, la nouvelle Fée du Grand Lac, je vous accorde la vie sauve ! Il est temps pour vous de pactisiez avec le royaume des Goidels que je viens d'établir en ces lieux. Retournez auprès des vôtres sans crainte et sans ressentiment. Dites partout la force et la mansuétude qui animent les guerriers venus de l'est. Ensemble, sur les berges du Grand Lac, construisez un nouveau pays. Formez un nouveau peuple... plus fort et plus riche de sa diversité...

Qu'il en soit fait selon la volonté de la divine Vera !

Un cri de soulagement couvre les dernières paroles de l'Homme. Certainement, pour la première fois de leur vie, les guerriers confondus entendent parler de paix. Notion très singulière pour ces esprits farouches auxquels la guerre est la seule perspective de vie raisonnable !

Profitant de l'incertitude et du doute qu'engendrent ses propos, l'Homme invite tous les belligérants à le suivre.

— Vainqueurs et vaincus, allons tous ensemble au pied de la Colline, pénétrons dans les flots sacrés du Grand Lac. Sur la plus grande pierre, la Pierre de Vera, désormais ainsi nommée par tous, afin de louer sa miséricorde et sceller une paix durable, sacrifions le bélier en son nom !

Un peu plus tard, comme l'Homme l'avait annoncé la veille, le sang du sacrifice se mélange à l'eau transparente du lac. Dans les reflets rosés des flots, apparaît alors la douce Fée...

CHAPITRE 8

*Notre conception de l'Univers
repose sur la somme de
Conscience d'une multitude
d'individus, pendant un temps
donné.*

LA MORT DE L'OMBRE

L'Homme se laisse hypnotiser par le doux regard de la Fée, se laisse bercer par le clapotis des vagues. Son esprit chavire, se dissout dans l'éther...
Placé sous les blandices de cette ensorcelante ondine, lentement s'ordonnent toutes les pensées confuses qui l'obsèdent sans cesse ! Désormais, il sait qu'une force indépendante de sa volonté est capable de le faire évoluer dans le temps. De le transporter hors de son époque et de lui assigner un rôle à tenir. La Providence, si c'est d'elle qu'il s'agit, oriente même ses pensées, inspire ses propos et lui impose ses actes ! Cette découverte ébranle une nouvelle fois ses convictions intimes. Remet en cause ses certitudes et ses principes, cette fois de manière quasi définitive.

Guidé par son égérie, l'Homme s'imagine qu'il est Thot, le Dieu à tête d'ibis ou de babouin. Ce Dieu lunaire de l'Egypte ancienne protecteur de l'écriture, du langage, de l'arpentage, de la mathématique, de l'astronomie et, par extension, du Temps, est aussi le scribe de Maât et le vizir d'Horus-Ré ! Avec Osiris et Isis, Thot forment la triade symbolique de la croix en Tau. Il est l'Ogma des Celtes, le mercure des alchimistes ! Dans l'esprit de l'Homme, Thot doit être davantage encore qu'une divinité multiple. Il doit devenir l'Androgyne, le principe suprême de l'Etre Primordial. Celui en lequel n'existe aucune opposition, l'hermaphrodite qui rend complémentaire le féminin et le masculin. Alors il sera Thot le plus sage et le plus grand des Dieux. Ce sera l'avènement triomphal de son règne annoncé !

Une voix enchanteresse berce l'illusion prémonitoire. Un visage bienveillant lui sourit !

— Mon bel Ami, bientôt tu t'éveilleras. Tu seras de nouveau parmi les tiens, le vendredi 19 mars, à l'avant-veille de ton premier départ qui t'a conduit au Château Perdu.

Comme tu en as fait la promesse solennelle, la nuit prochaine tu iras au cimetière récupérer les restes de ton épouse adorée. Ne crains rien si tu profanes sa tombe, j'ai intercédé auprès de Belen pour qu'Il t'accorde sa bienveillante protection ! Le lendemain, dans la langue sacrée des Pharaons, tu feras graver sur la pierre tes nouveaux attributs de Dieu d'Egypte. Les hiéroglyphes métamorphoseront l'humble tombe. Elle deviendra ton premier sanctuaire, la première marche de ton élévation vers le trône suprême de l'Univers ! La légende dorée dira : "De là Thot s'est élevé au-dessus de tous les hommes, au-dessus de tous les Dieux ! Il est parti à la conquête de son royaume..."

Ensuite, tu reprendras la route, comme tu l'as prise la première fois. En chemin, tu iras chercher l'anneau sacré, l'anneau de Salomon. L'anneau qui rend celui qui le porte invisible et lui confère le pouvoir absolu de commander sur toute la Nature.

A la mort de l'Ombre, tu parviendras enfin à la plénitude de tes pouvoirs !

— L'Ombre va mourir ?

— Ton acceptation scelle son sort.

— En vérité, vais-je le tuer pour prendre sa place ?

La Fée cligne des yeux en signe d'acquiescement. Son affectueux regard plonge en lui et semble dire : "Ecoute-moi, je suis ton Amie ! Que t'importe, pour toi la lutte se termine..." Mais l'Homme de par son tempérament, sa vanité ou son orgueil, ne peut pas encore se satisfaire d'être considéré simplement comme un pion, un instrument. Même si c'est l'instrument liminaire de la Divine Providence, il n'entend pas se plier à cette sujétion !

Sans le savoir, il exprime là ses dernières, son ultime révolte ! Les sursauts douloureux de son indépendance d'esprit, qu'il sent menacée. Emportée, submergée par la découverte de cette cosmogonie qui s'impose à lui par les faits. Il veut crier sa révolte, tenter une dernière fois d'échapper à l'engrenage infernal qui le broie, qui réduit son Moi en poussière... Qui annihile sa singularité, qui fait fi de son originalité...

— Quelle abominable cruauté ! Et si je refusais ?

— C'est le cycle immuable de la vie et de la mort. Même les Dieux n'y peuvent rien changer. Quel gâchis serait la mort si elle était la Fin. "Rien ne se perd, rien ne se crée..." a dit avec justesse un certain Lavoisier ! Le corps se dissout, retourne à la Terre Primordiale. Dilué dans la masse, un jour, peut-être, il sera à nouveau façonné. Il sera un nouvel être, une nouvelle chose ! Qui sait ? Au moment de la mort, l'esprit s'évapore dans l'Ether. Il y vagabonde dans l'attente d'être capté par une créature nouvelle, un continuateur réceptif ou désigné ! Le renouveau se nourrit du présent, ses racines plongent profondément dans le passé pour en extraire l'Essentiel. Le présent est le futur d'hier, c'est le passé de demain. Le futur est toujours l'Alchimie du passé. Ton refus ne résoudrait rien. Il t'anéantirait et n'accorderait à l'Ombre qu'un éphémère sursis, même pas un répit. Car l'Ombre est condamné, il fait déjà partie du passé. Ton Destin ne t'appartient pas, ne t'appartient plus, Thot. L'Univers t'a enfanté pour le servir. Le sacrifice qu'Il t'impose représente l'Espérance des opprimés. Celle de toute la féminité placée, dès l'origine des temps, dans l'expectative de sa pleine et entière reconnaissance, une reconnaissance universelle basée sur la complémentarité absolue... Ne déçois pas cette interminable attente... Tu n'en n'as pas le droit, Thot. Pas le droit...

L'Homme demeure un instant songeur, comme interloqué par les propos de la Fée. Il prend conscience de l'absurdité de sa situation et de sa profonde solitude. Comme un opéré en salle de réveil, il perçoit autour de lui un monde fantasmagorique dont il fait partie. Un monde qui a pourtant changé radicalement dans l'intervalle de sa narcose. Un monde où seul le décor subsiste, un monde où il devra vivre désormais et qui lui fait peur ! Alors il recherche le réconfort, la protection de Vera, de sa Vouivre.

— Gentille Fée, toi qui si souvent as écouté mes prières et mes divagations, qui maintes fois a su sécher mes larmes et m'a rendu l'espoir. Toi qui, prévenant mes défaillances du corps ou de

l'esprit, m'as si généreusement dispensé le flux régénérateur. Toi, dont la voix cajoleuse me charme depuis si longtemps ! Toi, dont l'angélique sourire m'ensorcelle ! Ne m'abandonne pas aujourd'hui. Guide-moi sur ce chemin inconnu, périlleux et hostile !

— Je ne puis plus te guider, mon bel Ami ! Car tu es devenu mon Maître, le Maître de tout, de toutes et de tous ! Servante fidèle et dévouée, je puis seulement t'accompagner, de loin en loin, comme je le fais depuis la bergerie abandonnée !

Interloqué par cette dernière remarque, l'Homme interpelle la Fée avec véhémence.

— Que dis-tu Vera ? Mais où étais-tu donc ? Ma solitude était si totale sur cette montagne. J'ai en vain supplié, invoqué ton souvenir ! Je me croyais abandonné de tous, livré aux seules forces maléfiques... sans espoir de retour... Et tu prétends maintenant être restée tout ce temps près de moi, sourde à mes invocations, insensible à mes tourments, muette...

Le sourire de la Fée se fige, sa voix devient presque inaudible, implorante elle tente de se justifier.

— Ces épreuves t'étaient imposées sans qu'il me soit possible de les atténuer. Par contre, sous l'aile protectrice d'Altaïr, je veillais mon bel Ami. Comme je l'ai toujours fait, je veillais sur Toi, pour qu'il ne t'arrive rien... rien de fâcheux...

— Altaïr ! Ainsi tu as été le témoin de tous mes égarements...

— Non, mon bel Ami, seulement de ta souffrance... de ta sincère et noble souffrance... Celle qui t'a fait rêver l'adultère et compatir pour la souillon. Celle qui t'a permis d'aimer la catin et, à l'appel de l'aristocrate, de lui préférer ton devoir ! La seule vraie souffrance, celle des choix, celle engendrée par le Doute ! Cette souffrance si humaine qui te différencie, te distingue à jamais parmi les Dieux eux-mêmes !

Un long et pénible silence chargé de reproches et de non-dits, un silence que rien ne trouble où plus rien ne semble exister, s'établi entre eux. L'Homme, le regard insondable, paraît en proie à une cruelle contrariété. La perplexité se reflète sur ses traits fatigués. A cet instant, il voudrait être mort. Ne plus avoir besoin de lutter. S'abandonner enfin à l'inconnu...

Ses lèvres sèches s'agitent. Comme se parlant à lui-même, il élucubre des propos indistincts. Puis, dans un souffle, il implore une nouvelle fois la Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse !

— Promets-moi, douce Vera, que tu ne me quitteras plus... plus jamais ! Que tu ne me laisseras plus jamais seul ! Que je pourrais sans cesse compter sur tes conseils avisés !

La Fée s'agenouille devant lui, les mains jointes. Sa toison fauve étincelle sous un nimbe de feu, sa bouche se crispe, son regard céruléen, troublé par une larme, l'implore. Dans un sanglot elle l'adjure :

— Il suffit mon Maître, commande et je t'obéirai ! Toujours !

L'Homme, le faciès dément, les yeux exorbités, se redresse brusquement sur sa couche, en hurlant.

— Je te l'ordonne Vera ! Je te l'ordonne...

...En sueur, le cœur battant la chamade, l'Homme retombe sur le lit... le lit de la chambre qu'il occupe chez son fils depuis le début de son "absence"...

Sur le chevet, Elle lui sourit dans son cadre doré. Délicates expressions, reflets inoubliables de leurs fiançailles qui égayaient leurs vingt ans ! Son cœur se gonfle d'amour, alors

que la dualité prend possession de son esprit. Pour un temps encore, le profane et le sacré cohabitent en lui. L'Homme est désormais un vieillard convalescent d'une sénilité accidentelle et une sorte d'émanation d'essence divine en attente d'une reconnaissance universelle !

Le profane agit concrètement sur les tâches domestiques ! Le sacré apaise les craintes, estompe les doutes... Surtout il crédibilise l'espoir insensé de La revoir...

Après une rapide toilette et un copieux petit-déjeuner pris comme à l'habitude en silence, escorté par sa bru, il accompagne sa petite-fille jusqu'à l'école. L'enfant se montre toujours très affectueuse pour son grand-père, pleine d'attentions. Cet adulte muet auquel elle peut se permettre de faire des recommandations. Qui jamais ne l'a grondé ! Elle joue la petite maman avec ce gros bébé docile et doux, au regard débordant de tendresse à l'instant où il se pose sur elle !

Une fois la gosse à l'abri du préau, aussitôt accaparée par un jeu, il s'éloigne le cœur plein de regrets. Cette présence quotidienne lui manquera sûrement, comme elle lui a cruellement fait défaut lors de son premier périple. Il sait déjà qu'il usera de ses nouveaux pouvoirs pour venir la retrouver secrètement, souvent... Autrement, à quoi bon être un dieu...

Perdu dans cette douloureuse rêverie, sa belle-fille l'abandonne sans un mot sur le trottoir devant le cabinet du médecin où il est sensé se rendre.

Dès qu'il se sait hors de portée du regard revêche et inquisiteur de sa bru, il prend la direction du cimetière. Etrangement l'Homme apprécie la quiétude de ces lieux de paix. A chacune de ses visites, après s'être recueilli sur la tombe de son épouse, il aime à flâner parmi les concessions. Il laisse son esprit vagabonder, errer à sa guise autour des monuments, déchiffrer les inscriptions qui ornent les cippes et les pierres tombales. Il s'imprègne des esprits qui séjournent en ces lieux.

Face au large portail de fer forgé barrant, chaque nuit, l'accès au cimetière, un marbrier a installé son chantier. Sur le devant, le long de la route principale, parmi un échantillonnage de marbres et de granits colorés, et de lettres dorées, il expose quelques stèles artistiquement décorées. Une belle production locale à n'en pas douter ! L'Homme veut s'en assurer avant de passer sa commande. Résolument il pousse la porte branlante d'un bureau poussiéreux. Une petite clochette retentit. A l'atelier, le martèlement sourd et régulier des outils cesse !

— Bonjours Monsieur, que puis-je pour vous ?

La voix grasseyante qui l'apostrophe est celle d'un homme trapu, aux bras puissants et à la barbe blanchie par la poussière. Un sculpteur au physique débonnaire, avec sa panse rebondie et deux poches violacées sous des yeux sombre qui clignent sans cesse. Visiblement interrompu dans son travail, tout en lui adressant un sourire avenant, il s'essuie machinalement les mains sur ses salopettes, faisant voler la poussière autour de lui.

L'Homme s'éclaircit la voix.

— Voilà, mon affaire n'est pas des plus simples. Je voudrais faire graver une inscription sur une pierre tombale déjà mise en place.

— Rien de plus facile mon bon Monsieur, il suffit de me donner votre texte, de choisir la forme des caractères et de m'indiquer l'endroit où se trouve le monument. S'il s'agit de quelques lettres, nous pouvons même les graver sur place !

— A proprement parler, il ne s'agit pas de lettres, mais plutôt de hiéroglyphes, de plusieurs hiéroglyphes égyptiens. A vrai dire, il faudrait remanier l'ensemble de la décoration tout en n'en conservant le support.

Tout en parlant, l'Homme tend à son interlocuteur une série de croquis qu'il a exécuté minutieusement. L'artisan les examine avec soin.

— Travail intéressant ! Par contre, je crains que la dépose de la pierre ne soit obligatoire ! Je peux vous faire un devis si vous le désirez ?

L'Homme est embarrassé par cette réponse. Le temps presse, car il lui est impossible de mettre son fils dans la confiance, de lui confier le suivi du travail. Aussi, doit-il faire confiance à cet artisan et le payer sur-le-champ. D'autre part, il souhaiterait que la pierre tombale soit enlevée aujourd'hui même, afin de faciliter la profanation qu'il projette. Comment faire comprendre tout cela à son interlocuteur, sans livrer le fond de sa pensée ?

Devant les explications confuses qu'il donne, le marbrier propose de se rendre auprès de la tombe, pour qu'il puisse se faire une idée plus précise.

— Ce sera plus simple. Prenons ma camionnette, si vous me donnez un coup de main il est peut-être possible de charger la pierre tout de suite !

Voilà qui serait tout bonnement inespéré ! En arrivant près du monument, l'Homme aperçoit Altaïr perchée sur une stèle et qui semble lui dire :

"— Tu vois, je suis là ! Je t'obéis."

Cette présence le reconforte, il avait si peur de n'avoir fait qu'un mauvais rêve !

Avec le sculpteur, les événements s'enchaînent sans anicroche. La pierre, descellée par le gel de l'hiver dernier, est rapidement chargée sur le véhicule. Pour arranger un peu la tombe, l'artisan lui prête une pelle et une pioche. Il n'a qu'à les laisser à côté de la tombe. Lundi, dans la matinée, il passera les reprendre !

Un peu plus tard, de retour dans le petit bureau du chantier, c'est autour d'une bouteille de gros rouge râpeux qu'ils s'accordent sur le prix du travail. L'Homme règle la totalité au moyen d'un chèque. Il ne demande ni devis ni facture simplement il fait confiance à son interlocuteur ! A-t-il d'autre choix ? Il se rassure quand l'autre lui dit qu'il est un imagier, Compagnon du Devoir et que sa parole est sacrée ! Sur ce, les deux hommes visiblement satisfaits se serrent la main, avant de se quitter.

— Vous pouvez compter sur moi Monsieur, à votre retour dans trois mois, le travail sera effectué. Et je peux vous garantir que j'y mettrai le meilleur de moi-même ! Pour sûr, vous ne le regretterez pas !

L'Homme a regagné son appartement. Pas celui de son fils, celui qu'il occupait avec son épouse. Au temps où...

Tout le reste de la journée passe en préparatifs de son expédition nocturne. Altaïr venue se poser sur le rebord de sa fenêtre, lui tient compagnie, l'encourage ! Pourvu que ce soir son fils ne découvre pas le pot aux roses et n'ameute pas les Autorités et la Police afin de le retrouver.

Depuis plusieurs heures l'Homme est étendu tout habillé sur son lit, les yeux grands ouverts. Il attend le moment propice. Dans la pièce voisine, son fils et sa bru dorment paisiblement. Plus aucun bruit ne trouble le silence, la quiétude de l'heure. Tout est calme. L'instant d'agir arrive, enfin...

Silencieusement, comme une ombre, il se faufile hors de la maison endormie. Dehors, l'air frais le ragaillardit. D'un pas rapide, il prend aussitôt la direction de la nécropole. Bien sûr, Altaïr le rejoint, elle le guide vers un portail dérobé laissé ouvert ! S'éloignant de l'éclairage public, les ténèbres d'une nuit sans lune l'enveloppent, le protègent !

Mû par une volonté farouche, l'Homme creuse la terre meuble. Surtout il ne doit pas penser. Penser à ce qu'il fait. Il doit seulement agir, agir... creuser... creuser jusqu'à Elle. Non ! Ne pas penser, agir... agir... La pelle poursuit sa progression... L'Homme refoule ses émotions... Ses larmes parfois...

La pelle heurte le cercueil ! Le moment qu'il redoutait le plus ! Avec soin, il dégage entièrement le couvercle de chêne nullement altéré par son séjour sous terre. Il prend tout son temps, repoussant de la sorte l'instant fatidique. L'instant de la revoir ! L'instant du non-retour, l'instant de la profanation... Les spéculations les plus sordides l'assaillent. Regrets et folles

craintes engendrés par son acte, doutes et certitudes bourdonnent dans sa tête. Vera anxieuse, l'encouragement de son mieux.

A l'aide de quelques outils pris dans un sac de jute, il dévisse le couvercle qu'il redresse ensuite précautionneusement. Altaïr, voletant au-dessus de la cavité, dirige sur l'intérieur de la bière, le flux lumineux d'une lampe de poche qu'elle tient dans ses serres. Dans ce faible halo, l'Homme distingue son épouse souriante. Parée de ce beau sourire qu'Elle avait emporté dans sa tombe. Cet ultime sourire de reconnaissance. Celui qui illuminait son doux visage, alors qu'il lui tendait la potion fatidique. Dans la lueur incertaine, il retrouve ce sourire figé dans son esprit, qui le hante sans cesse, qui est demeuré figé dans la mort, sur les lèvres roides de la macabre dépouille...

Elle apparaît radieuse, dans son plus beau tailleur ! Alors qu'il s'abandonne à l'émotion des retrouvailles, une petite voix intérieure le tance :

— "Qu'as-tu fait ? Ainsi, tu as osé ! Qui t'a permis ce sacrilège ?"

De grosses larmes roulent sur ses joues ravînées. Des larmes qu'il ne cherche pas à étancher... Des larmes qui coulent jusqu'à Elle, dans la fosse... Altaïr, inquiète de la tournure que prennent les événements, tente de l'apaiser. L'encouragement à poursuivre sa mission. Renoncer maintenant signifierait l'échec définitif, la recherche d'une autre Voie par l'Univers et pour l'Homme, une condamnation sans rémission, une condamnation sans appel à la folie...

— Mon bel Ami, l'aube pointe déjà derrière les Voirons. Il est temps de t'activer... Tu as encore tellement de choses à faire avant le lever du soleil.

Oublie ta peine !

Console-toi, désormais, plus rien ne pourra jamais vous séparer.

Frémissant, l'Homme se penche au-dessus de la fosse béante. Ses mains tentent maladroitement de caresser le visage, de capturer l'ensorcelant sourire. A l'instant d'y parvenir, la forme parfaite se dissout. Le modelé s'estompe ! Illusoire, il retombe en poussière sur le capitonnage.

Seuls désormais les ossements blanchis du squelette et une fine poussière informe et éparse, reposent sur le fond du sarcophage !

— Un mirage de plus...le salaire du sacrilège ?

Instinctivement l'Homme accepte la fatalité de son sort. Il n'est plus temps de reculer. Puisant dans ses ultimes ressources, il entreprend de récolter les restes de la mythique dépouille !

La coupable tristesse née de la profanation, la fatigue accumulée, la lassitude qu'engendrent ses interminables luttes, toute cette mélancolie s'envole à l'instant où il saisit la première relique, dès que ses doigts caressent le crâne poli. Libéré, le flux régénérateur qu'il connaît bien, remonte des tréfonds de la terre, se déverse en lui dans un assaut furieux, restaure son mana. Heureux, il constate que la Vouivre ne l'a pas abandonné !

Ses mains habiles réunissent les ossements, rassemblent les poussières. A plat ventre dans la terre humide au-dessus de la fosse, avec d'innombrables précautions il s'approprie chaque parcelle de la trépassée, qu'il range avec dévotion dans le sac de jute.

Une fois ce labeur achevé, il entreprend de recouvrir le cercueil vide. Pour effacer du mieux qu'il peut les traces de son passage, il dispose sur le tertre remué des pensées multicolores et quelques primevères achetées intentionnellement la veille. Dans la matinée, il reviendra parachever cette mise en scène !

Tout crotté, portant précautionneusement son précieux fardeau, il retourne à son appartement sans croiser âme qui vive ! A croire que la ville s'est nuitamment dépeuplée !

Après une bonne douche et avoir changé de vêtements, il termine son paquetage de chemineau. Le sac de jute occupe l'essentiel du havresac. Afin que personne ne se doute de rien,

son attirail doit retrouver l'ordonnance de son premier départ. De sorte qu'il doit renoncer d'emporter tout ce qu'il juge ne pas être indispensable.

Le morbier du salon égrène six coups lorsqu'il regagne subrepticement la chambrette qu'il occupe chez son fils. Apparemment personne ne s'est douté de son escapade nocturne. Soulagé, il se recouche en attendant l'heure habituelle du lever de la famille. Puis, après s'être à nouveau rendu au cimetière arrangé la tombe profanée, le reste de la journée du samedi se passe à régler les derniers détails inhérents à une longue absence. Le soir venu, comme il en a pris l'habitude, tout de suite après le repas, il se retire dans sa chambre.

Dès cet instant, les événements qui se succèdent jusqu'à son départ, se calquent sur leur version primitive. Rien ne permet de discerner la moindre différence, si ce n'est la présence invisible d'un sac de jute rebondi que surveille attentive, une chouette de Tengmalm !

Le lendemain, la même émotion étroit l'Homme au moment de la séparation d'avec son fils. C'est seulement un peu plus tard, alors qu'il retrouve le rythme apaisant de la marche qu'il peut enfin mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Au cours des premiers kilomètres, Altaïr manifeste sa joie en voletant en tous sens autours de lui. Ne cachant sa présence insolite, que lorsqu'ils sont amenés à croiser les rares randonneurs qui, en cette saison, fréquentent ces chemins isolés. Dans la fraîcheur matinale, des sous-bois humides émane une forte odeur de terre et de feuilles mortes. Les champs labourés à l'automne exhale de petites fumeroles de vapeur qui s'échappent çà et là. Se confondent dans la grisaille ambiante. Le sol transpire sous les premiers rayons du soleil. Un soleil déjà chaleureux dissipant les brumes et que saluent les chants mélodieux de nombreux oiseaux s'ébattant aux pieds des arbres, dans des haies de buis vert, de charmilles et de pommiers du japon aux ronces acérées et aux précoces fleurs rose et rouge. Là, un hérisson inquiet s'affaire sur un parterre de mousse, de blanches clochettes d'hiver et de primevères officinales au jaune délicat contrastant avec l'or roux des forsythias alentours. L'Homme toujours sensible aux charmes incomparables de la nature sauvage, oublie ses soucis, se laisse happer par le chemin.

Sans fatigue l'Homme marche ainsi tout le jour et les jours suivants. Il meuble sa solitude en s'émerveillant des multiples découvertes que lui réserve le chemin. Un long monologue telle une litanie, accapare son esprit...

...Que serait le printemps sans le parfum des fleurs, sans les grappes violacées des glycines s'agrippant aux façades des maisons, s'enroulant sur les treilles ? Que serait le printemps sans les lourds essaims de lilas embaumants nos soirées, sans les délicats myosotis bleuisant les jardins parsemés de coquettes tulipes saluant de la tête les passants étonnés ? Que serait le printemps sans l'or éphémères des forsythias, sans la pâleur des fragiles muguet cachés dans le sous-bois ? Que serait le printemps sans les pensées aux couleurs chatoyantes, sans les primevères sauvages ou de cultures, sans tant et tant de variétés de fleurs aussi belles que diverses ? Que serait le printemps sans leurs corolles versicolores pour égayer les prés, les bois, le bord des chemins, le devant des maisons, les terrasses et les balcons ? Que serait le printemps sans le renouveau des arbres aux feuillages caducs, sans leurs délicats bourgeons enveloppant de petites feuilles d'un vert tendre ? Que serait le printemps sans le retour des beaux jours, sans l'éveil à l'Amour faisant rougir les filles et bégayer les garçons, sans le parfum et la saveur des choses simples...

A l'approche de Lyon, il ne peut s'empêcher de faire le détour par Toussieu. Il veut revoir Solange, ne serait-ce qu'un bref instant. Il veut s'excuser d'avoir ainsi abusé de sa crédulité.

A cette heure matinale, le parking est presque désert. Seule la guimbarde rouillée de Solange et deux véhicules de voirie y séjournent. Les bacs à géraniums, orphelin des parasols vert et blanc et en attente d'une plantation printanière, sont envahis par des mauvaises herbes, alors que sur les talus bordant l'aire de stationnement s'épanouit un tapis de violettes odorantes. Leur délicate beauté détonne dans ce décor enlaidi d'immondices et de détritus !

En entrant dans le "Bar - Café - Tabac" il a un violent pincement au cœur. Derrière le comptoir, le Marcel un peu schlass somnole !

— Ce con est déjà revenu ! Moi qui croyais... Enfin bref, je me suis trompé. Tant mieux...

Malgré sa désillusion, il s'installe à une table. La même qu'il occupait lors de sa première venue. Le Marcel ne fait pas mine de le reconnaître. Il est encore ou déjà trop saoul, pense-t-il ! Il s'étonne pourtant que Finette, couchée près du comptoir, fasse preuve de la même indifférence vis à vis de lui. Elle qui lui faisait la fête à la moindre occasion

A cette heure les filles de salle dorment encore après leur turbin nocturne. Le Marcel ne faisant que le comptoir, normalement c'est Solange qui devrait venir le servir. Maintenant il appréhende cette rencontre qu'il espérait de tous ses vœux l'instant auparavant. "Comment va-t-elle réagir en me revoyant ?" Cette pensée l'accapare, trouble son esprit plus qu'elle ne devrait et surtout plus qu'il ne voudrait le laisser paraître. L'attente anxieuse se prolonge un peu trop longtemps à son goût.

Solange, vêtue d'un moulant tailleur noir à l'encolure très échancrée mettant en valeur sa généreuse poitrine et sa croupe aguichante, sort enfin de sa cuisine. Les jambes gainées de bas anthracites opaques, elle s'approche nonchalamment de sa table sans cesser de le dévisager. Malgré ses cheveux ternes et son regard triste, elle lui semble toujours aussi désirable. Il émane de cette femme une sensualité vénale se traduisant par une envie de plaire qui lui colle à la peau. Sa démarche lascive et indolente incite à la concupiscence. Il lui sourit tendrement. Et, bien que Solange lui adresse à son tour un sourire des plus engageant, elle non plus ne fait pas mine de le reconnaître. D'un ton désinvolte, servant à masquer l'intérêt évident qu'elle porte aux hommes mûrs, elle s'enquière de sa commande.

— Je vous sers ?

Tout en la dévorant des yeux, il lui répond d'une voix chaleureuse :

— Un petit noir et le journal. S'il vous plait Madame ?

Il appuie ostensiblement sur ce dernier mot, le parant d'une déférence courtoise un peu moqueuse pour des amants. Il la sait sensible aux marques de déférence, même ténues !

Avec un clin d'œil de connivence et un joli sourire, elle le dévisage à son tour. Visiblement satisfaite de son inspection, elle murmure sensuellement :

— Il me plait, Monsieur ! Il me plait... bien... beaucoup... pour ne pas dire, trop...

Puis d'un ton autoritaire ayant perdu toute chaleur, elle se tourne vers le patron :

— Marcel, un noir et le Canard bien frais pour Monsieur.

Bercé par cette voix rendue rocailleuse par l'excès de tabac, d'alcool et par les nuits de frasques, encouragé par les œillades persistantes qu'elle lui adresse à la dérobée, l'Homme dévisage ostensiblement la patronne. Elle va et vient devant lui plus que nécessaire, afin de satisfaire sa commande et celles des autres clients. Bien que subjugué par le ballet langoureux de ce corps harmonieux aux formes lascives, son regard s'arrête sur la date de parution du journal qu'elle lui tend. Non pas le jour, mais l'année l'intrigue ! Son visage s'illumine. Tout s'explique ! Solange ne peut pas le reconnaître, puisqu'il revient à elle, plusieurs mois avant de l'avoir rencontrée pour la première fois...

Il découvre ainsi par hasard l'étrange sentiment que procure le voyage dans le temps, ce déphasage déroutant avec la chronologie, les faits, les époques, les gens et surtout les sentiments que l'on nourrit et partage avec eux !

Réconforté par cette découverte, il engage la conversation avec l'avenante sexagénaire. Au grand déplaisir du Marcel, leur échange de propos se prolonge presque jusqu'à l'heure du déjeuner. Naturellement l'Homme décide de prendre son repas "Au P'tit Bonheur !"

- Excusez-moi, mais je suis à la bourre, je dois gaffer en cuisine, sinon...
— Dites, après le déjeuner vous serez un peu plus tranquille, j'espère ? Vous viendrez bien prendre un petit café en tête-à-tête avec moi ? Non ? Histoire de faire un peu mieux connaissance ! Vous voyez ce que je veux dire ?

Solange voit très bien ce qu'il veut dire, dans son esprit il n'y a pas une quelconque place pour l'équivoque, aussi elle répond sans détour aux avances de l'Homme. Un peu à la manière de celle qui se jette à l'eau, de crainte de laisser passer une bonne occasion. La vie est courte et la mort ne rend rien a-t-elle habitude de répondre à ceux ou celles qui s'offusquent de son comportement léger et de son insatiable appétit sexuel.

- Si le cœur vous en dit, on pourra même y coller un bout de sieste après... si la baise en journanche vous tente, bien sûr ?

Le regard chargé par cette lubrique promesse, Solange s'éloigne vers la cuisine. Tout en la suivant des yeux, l'Homme comprend que la seule présence de cette femme l'ensorcelle. Dire qu'il passait par Toussieu pour s'excuser de son comportement. Qu'en chemin, il s'était juré d'effacer le quiproquo sentimental né de leur relation. Il était venu expliquer à Solange que la vive attirance qu'il avait éprouvée pour elle, était essentiellement charnelle. Elle prenait racines dans les circonstances particulières de leur rencontre. Qu'un instant, il s'était laissé leurrer par l'émotion des sens, charmé par sa sensualité et sa liberté d'être et d'agir.

Sa dégage fleurant la vulgarité, son physique tout en rondeurs et son langage provocateur donnaient à Solange un certain ascendant sur les hommes. En quelque sorte, un charisme sensuel dont elle usait sans retenue, avec un art consommé de la séduction ! Jeune, elle avait dû assujettir bon nombre d'hommes, avant même de les compter au nombre de ses amants. Pour l'Homme, jamais une femme ne lui avait autant fait désirer le coït. Un coït sauvage voire bestial, dépourvu de sentiment. Animé par le seul désir de jouir. Ayant rapidement succombé à la volupté de ses charmes, il reconnaissait que jamais son corps n'avait connu une si intense euphorie, une si totale plénitude. Par contre maintenant il savait que son cœur n'était pas, n'avait jamais été et surtout ne serait jamais disponible pour un autre Amour que celui qu'il vouait à son épouse ! Même posthume, ce sentiment demeurerait indestructible ! Que leur attirance physique, aussi intense soit-elle, ne pouvait remettre en cause ce principe si intimement ancré en lui. Trivialement, Solange devait comprendre la différence qu'il mettait entre le sentiment et le plaisir, entre le cœur et le cul ! Accepter qu'elle n'ait été pour lui qu'une partenaire sexuelle exceptionnelle, un éphémère et merveilleux jouet de plaisir et de luxure, et rien de plus...

Aujourd'hui, l'Homme hésite sur le comportement à tenir. Doit-il donner suite à l'invitation de Solange ou renoncer à cette rencontre dont il imagine aisément les prolongements voluptueux ? Pour une fois la raison et les pulsions de l'instinct s'accordent. Il acquiert la conviction qu'il doit aller vers Solange, lui faire l'amour, la baiser autant qu'il peut afin de modifier le contexte de leur futur rencontre. En tous cas, la placer sous la tutelle de la seule lubricité. Ne laisser planer aucune équivoque sur la nature de leur relation future. Le sexe, le sexe même à outrance, sans jamais le confondre avec le cœur ou la raison.

L'Homme achève de prendre son repas. Petit à petit la salle à manger se vide. A son habitude, le Marcel somnole derrière la caisse enregistreuse, alors que Gladys s'affaire nonchalamment à débarrasser les tables.

Sur ces entrefaites, Solange réapparaît à la porte de l'office. Elle a mis de l'ordre dans ses cheveux, poudrés ses joues, remis un peu de rouge sur ses lèvres et ajouté une touche parfumée de vanille. Sûr de ses charmes, elle se dirige vers la table de l'Homme, tout en se déhanchant ostensiblement.

Déposant deux verres devant lui, sans se départir de sa gouaille elle l'apostrophe gentiment :

— Vous prendrez bien une petite fine avant de monter me besogner. Histoire d'emballer bien fait et de se la faire crapuleuse pour oublier le potage quotidien.

— Avec une beauté comme toi, avant tout, j'ai surtout envie de déballer la marchandise... Je devrais dire le cadeau. Et pour ça, pas besoin de remontant, il me suffit de te regarder. Simplement d'y penser, je salive aux délices que je te réserve, ma jolie. J'ai déjà chaud au ventre, le cœur qui cogne dans mes tempes et plein de fourmis dans les doigts ! Ça c'est des signes qui ne peuvent tromper !

Solange reprend les verres qu'elle vient à peine de déposer et qu'elle s'apprêtait à remplir. Sans se départir d'un sourire aguicheur, elle se retourne lentement sans le quitter des yeux. Le regard chargé de lubriques promesses, elle l'invite à la suivre :

— Toi, t'es un vrai julot qui s'est quimper les frangines seulabres en manque d'affection ou alors j'entrave que dalle aux gonzes. Avec moi c'est le genre qui faut, ça opère vite fait. Tu me files déjà tout plein de sueurs sur les jambonneaux et des démangeaisons dans la chagatte. Je te dis pas, le bien que ça remue. Il te faudra queuner dur pour étourdir mon greffier, parole d'ancien turf !

— Je ne demande que ça, ma chérie ! Te satisfaire, te satisfaire de mon mieux !

— Sans être à la bourre, je crois qu'on sera mieux dans une taule pour se frotter un chouia. J'aime bien faire ami-ami avant de passer à la casserole.

L'Homme ne se fait pas prier. La prenant par la taille, il emboîte le pas à la grisante aubergiste. Sans se préoccuper des rares clients goguenards, ils passent devant le Marcel perdu dans de vaporeuses brumes d'éthylisme.

Tout en riant, le couple monte à l'étage en échangeant de petits baisers prometteurs, qui en disent long sur leurs intentions !

Solange ouvre au hasard la porte d'une chambre et invite son compagnon à la suivre.

— Entifle dans ce gourbi, l'ago on sera peinard pour se faire reluire !

A peine la porte refermée, avec fougue les deux amants s'enlacent, s'enlèvent mutuellement leurs vêtements. Leurs bouches se mordent, leurs mains cherchent, palpent la chair transpirante de l'autre, leurs souffles s'accélèrent... L'odeur de la baise enivre leurs esprits... Solange, avant de perdre pied, s'exclame :

— Calmos frangin, freine un peu. Ne me décarpille pas complètement. J'aime pas être à poilpuche quand je me fais calecer pour la première fois par un gonze, ça me gêne... Enlève juste ma roupiane. Comme harnais, laisse mes tétines et le père fouettard dans leur dentelle d'origine ! Après, si ça te dit, mate un peu ta nouvelle polka ! Tu peux palper partout, c'est pas de la silicone...

L'Homme ne peut s'empêcher de penser à Vera qui les observe certainement. Cela ne fait qu'exacerber ses désirs. Baiser Solange en imaginant Vera... L'Homme, au comble de l'exaltation, en tremblant, retire le tailleur, caresse la poitrine généreuse et tripote le fessier charnu et rebondit, s'amuse avec les grandes lèvres de la vulve béante... Puis, il prend un peu de recul afin d'admirer sa conquête. Solange porte une lingerie de charme du plus bel effet sur sa chair blanche. Une broderie florale cyclamen, jouant des tonalités, orne avec goût le mini slip et le soutien-gorge.

— Et bien toi, ma salope. En paquet cadeau, tu ferais bander un mort ! Avec un emballage pareil, t'es encore plus excitante qu'à poil !

— Mézigue aussi je fonds, j'ai le barbu qui dégouline et j'ai chaud au baquet. A force de m'auticher de la sorte, maintenant, pour moi ça urge mon joli... J'ai besoin de ton gourdin au bon endroit si j'veux pas la casser d'attendre !

...Sabre-moi vite fait, fait grincer le pucier... ne te gêne surtout pas...
...Ouiiii ! ... Enquille-moi comme ça ! A mon salaud, quel chibre ... Secoue-moi... Plus fort...
Encore mon joli ! ... ENCORE...

Les amants d'un jour basculent sur le lit et s'abandonnent l'un à l'autre dans une étreinte effrénée... Longtemps le sommier gémit sous les coups de boutoir de leurs désirs insatiables, sans cesse renouvelés. Longtemps, la chambre résonne de leurs cris et de leurs râles... Longtemps... longtemps...

C'est Yolande, habituée aux frasques diurnes de sa patronne et amie, qui les tire de leur douce torpeur.

— Solo, c'est plus le moment de te faire brosser par ton gigolpince, ton turbin t'attend ma chérie ! Un lillie qui l'a à la caille ne revient plus ! D'habitude, c'est toi qui nous seringue ce registre !

A contre cœur, les amants se séparent. Solange se lève. Après une rapide douche, elle se rhabille tout en tirant nerveusement sur une cigarette qu'elle garde aux lèvres.

— Installe-toi peinard, mon petit pote. Si tu te fais tartir un chouia, plante-toi devant la téléloche, on est câblé !

Pour jaffer, t'a qu'à descendre au tapis, à ton aise. L'ardoise est pour mézigue.

Après, y a juste un lézard pour le borgnion. Comme demain Gladys a son jour, je me tape la fermeture avec Yolande, c'est la règle. Autant t'affranchir illico, ça te dédouane pas ! Je compte sur tézigue pour finir la sorgue en beauté. Avec l'interdiction absolue de ronfler sur le bouilli, pigé mon mignon ?

— Ne t'inquiète pas ma chérie, je t'ai donné que les hors-d'œuvre. Ma carte réserve encore quelques jolies surprises ! Tu verras...

Sur ce, après un rapide baiser, Solange s'éclipse. A son tour, l'Homme resté seul prend une douche revigorante, puis flémarde en slip devant la TV.

Pendant ce temps, Yolande, questionne son amie :

— Dis, y semble que t'a tiré le gros lot, ma poule ? En tous cas, toute la crémerie pouvait suivre votre batifolage en direct. Vous avez pas fait dans la dentelle. Le miroir et les loupiotes du zinc tremblaient à chaque assaut porté à ta vertu et pour masquer vos soupirs d'aises, j'ai dû monter le son de la téléloche. Tu parles d'un bin's. Les poivrots se marraient en louchant sur le Marcel. T'aurais dû voir sa gueule, à ton cocu !

— Excuse-moi des dérangements, mais j'te dis pas l'embellie. Pour une fois que j'prends mon fade comme il faut. Un sacré bourrin ce mec. Pas souvent qu'on s'offre un chibre pareil ! Avec de ces montgolfières, j'te dis pas ma quille. J'ai frétille du croupion tout l'aprèm. Pas facile d'éponger tout ça ma poule ! Quatre fois de suite il m'a râpé, sans se débrancher. Après on s'est un peu décollé. Aussi, toute gironde de ma performance, je lui ai fait une petite faveur supplémentaire ! Après lui avoir taillé une plume, je bichais. J'rendais déjà le double-six pour en être venue à bout sans trop de casse ! Or, ce marloupin m'avait blousé. En guise de violette, il m'a encore filé du spécial. Il m'a encaldossé, ce con. Pas pour la frime, en me foutant du fromage plein le fion, j'ai cru crounir !

— J'espère que tu l'as pas laissé filé cet endauffeur de poufiasses. Que t'as pensé aux copines ? Que tu lui as fait faire du pyjama, au moins pour la sorgue ?

— Tu parles que j'voulais pas l'rater. Surtout qu'il a encore des idées en tranche, qu'il m'a dit.

— A t'esgourder, j'ai le valseur qui frétille d'aise à l'idée de pouvoir tenir la réception. Tu connais mes goûts. Je gamberge depuis belle lurette de m'enfiler un paf comac dans l'as de pique, jusqu'à l'indigestion ! Si t'as besoin de renfort, cogne à ma lourde. Entre copines, une triplette, plus qu'un plaisir, c'est un devoir !

Plusieurs clients impatients interpellent les deux femmes afin d'être servi. Oubliant ses émotions, Solange rejoint rapidement la cuisine.

Vers vingt et une heures, discrètement l'Homme fait son apparition dans la grande salle à manger. Yolande et Gladys le dévisagent avec intérêt pendant qu'il prend place à une table près de la baie vitrée. Visiblement, au cours de la soirée, il devait être le sujet de conversation des deux jeunes femmes ! Sans s'émouvoir pour autant, il passe sa commande à Yolande qui assure le service. Après avoir mangé tranquillement, il fait semblant de se perdre dans la lecture d'un magazine.

En fin de soirée, Solange vient le rejoindre à sa table. En sirotant du whisky, ils meublent le temps qui leur reste jusqu'à la fermeture. Dans leurs yeux brillants se lit la fièvre du désir et l'impatience qui les gagne. L'impatience de retrouver l'intimité érotique de leur chambrette.

Yolande s'approche nonchalamment.

— Alors les tourtereaux on roucoule ?

— Le temps nous étant compté, on préférerait batifoler, mais le devoir nous l'interdit ! Dommage, car quoi qu'il arrive, demain je dois reprendre la route.

— Esgourde Solo, vu qu'y pas foule de clilles et qu'à c'te plumbe on en attend plus un camion, j'veux bien boucler le casing seulabre ! T'as plus qu'à monter vite-fait !

— T'es chou Yoyo, je te revaudrais ça, ma quille !

— En prime ma chérie, pour t'laisser jouer les prolongations, demain je te fais même le lever de rideau ! D'ac ?

— J'sais pas quoi te dire ma quille. Je...

— Perds pas de temps à jaspiner, j'en vois un qu'à le froc qui s'impatiente ! Pour le reste essaye de pas oublier ma proposition.

Se tenant par la main le couple vieillissant se hâte de monter à l'étage, de retrouver le havre habituellement réservé aux amourettes vénales. Oubliant le décor sordide, sans perdre une seconde, ils s'aiment à perdre haleine. Corps à corps farouche où tour à tour, parfois ensemble, ils glissent dans les abysses insondables de la volupté, dans les tréfonds de la jouissance.

Vers trois heures du matin, après une brève accalmie, une nouvelle déferlante de désirs les submerge ! Solange, semblant vouloir échapper à une nouvelle étreinte, s'arrache des bras de son amant incrédule.

— Tu ne veux plus, ma chérie ? Je croyais pourtant...

— Calmos frangin ! Sans faire des magnes, je te réserve une bath surprise ! Un joli p'tit lot, avec un vase à te faire exploser les roustons, et qui gamberge ferme de se faire péter la charnière !

Elle se lève, enfile négligemment son peignoir mordoré parsemé de caractères chinois et sort dans le corridor. L'Homme, un peu intrigué, l'entend gratter à une porte. Puis il perçoit des bruits confus de voix étouffées. Enfin, Solange revient accompagnée de Yolande juste vêtue d'un bustier de dentelles blanches et d'un string mettant en valeur son corps de liane à la peau mate. Pendant que Solange tamise la lumière du lampadaire à l'aide d'une serviette de bain, la jeune femme, sans se départir d'un sourire enjôleur, vient se blottir dans les bras de l'Homme toujours étendu sur le lit !

— T'es pas tenté par une p'tit partouze à trois, mon Jojo ? Histoire de t'essorer les joyeuses ! Solo et mézigue, on est pas des novices dans le genre, tu peux l'avalé sans crainte, on a du métier.

— Je ne demande qu'à te croire ma belle. Mais aux alléchantes promesses, je préfère de loin un beau petit cul qui s'agite !

Dès cet instant, un véritable feu d'artifices charnel éblouit la nouvelle venue. Ivresse saphique, exaltation du coït et de la sodomie, durant le reste de la nuit, les partenaires à l'unisson

vibrent intensément. Sans tabou ni gêne, d'orgasme en orgasme, ils explorent et exorcisent tous les méandres de leurs fantasmes inavoués !

Alors que Yolande s'en est allée rejoindre le Marcel pour faire l'ouverture, les amants fourbus échangent leurs derniers baisers. Ensemble sous la douche, ils effacent les séquelles apparentes de leur nuit de débauche.

Un peu plus tard, ils prennent un café en tête-à-tête dans l'arrière-salle du bar. Dans leurs yeux rougis par le manque de sommeil, peut se lire l'émotion de la séparation. Ils voudraient prolonger encore ces fugaces instants de plaisir.

Sur le parking, recouvert d'une fine brume matinale qui peine à se dissiper, ils se disent adieu tout en espérant que se sera seulement un au revoir. Pas de larme, juste des regrets qui se lisent sur les traits tirés de leurs visages tristes. Un dernier et fougueux baiser, avant qu'à contrecœur la femme laisse échapper ce merveilleux amant.

Solange, les bras croisés sous sa poitrine, reste plantée là, regardant s'éloigner le chemineau. Très vite la silhouette massive s'estompe dans l'atmosphère vaporeuse. A peine, aperçoit-elle un dernier signe qu'il lui adresse de la main, comme pour prolonger encore la magie de leur éphémère rencontre. La femme frissonne. D'un coup le rêve s'évanouit dans le brouillard. Elle retrouve la triste réalité de sa condition d'ex-femme publique. Après l'enivrante torpeur de la séduction, elle ressent tout à coup le poids des ans sur ses épaules, des ans et des désillusions accumulées, des occasions manquées !

Maintenant l'Homme ne se retourne plus. Il sait que l'ombre prostrée de la femme aimée échappe à ses regards. Désormais, et pour toujours, il conservera d'elle cette unique et émouvante image de leur séparation. Il la conservera dans le secret son cœur, sans jamais chercher à la revoir ! Ainsi en a-t-il décidé !

Loin d'avoir soulagé sa conscience et apporté des réponses claires aux incessantes questions qu'il se posait, la halte de Toussieu n'a fait qu'accroître son trouble. Maintenant, il imagine difficilement quel sera l'accueil que lui réservera la propriétaire du "P'tit Bonheur" lors de sa prochaine visite ? Cette visite qui a déjà eu lieu, sera-t-elle perturbée ? Il l'ignore et le redoute.

Au détour du chemin, Altaïr le rejoint. La douce voix de la Fée le tire de ses sombres méditations.

— Mon doux Maître, je te trouve bien renfrogné ce matin. Serait-ce le souvenir de ta nuit d'orgie qui te hante ou le manque de sommeil ? Au-delà de tes excès, tu devrais pourtant être comblé. Tu as pu satisfaire le moindre de tes fantasmes !

— Vera, je t'interdis...

— Rien du tout mon Bel Ami, n'oublie pas que j'ai été le témoin privilégié de toutes tes frasques. Mais je ne te blâme pas, seulement tu dois apprendre à jouer de tes nouveaux pouvoirs. Autrement, tu connaîtras souvent des lendemains difficiles !

Interloqué, l'Homme regarde la chouette. Il croit lire dans le regard métallique, une lueur amusée.

— Que veux-tu dire ?

— Simplement que la réalité dépend désormais de ta seule volonté et surtout de ton imagination fertile. Pour éradiquer les sentiments nés de votre première rencontre, tu as voulu une Solange soumise à tous tes caprices sexuels. Oubliant tes sentiments pour elle, tu as imaginé qu'elle se conduisait avec toi comme une fieffée salope, une souillon de bas étage, une traînée... La réalité s'est adaptée sans difficulté à cette volonté. Solange s'est pliée à tes caprices. Elle t'a donné tout ce que tu désirais. Elle s'est confortée à l'image que tu voulais d'elle !

— Et Yolande, ce n'est pas moi qui suis allé la chercher, tout de même ?

— Non, je te l'accorde, mais tu dois savoir que tes pouvoirs sont sans limite. Quand elle te servait hier soir. Quel regard portais-tu sur cette ravissante catin ? Admets que tu n'es pas resté insensible à ses œillades engageantes et à son adorable petit postérieur, qui passait et repassait

ostensiblement devant toi ! Oserais-tu prétendre que ces deux belles petites fesses bien rondes et bien fermes, moulées dans un jeans étroit, qui toute la soirée dansaient sous tes yeux, n'ont pas aiguisé ton appétit lubrique ? Que, dans le secret de tes pensées, tu n'as pas désiré la posséder... voire la sodomiser ? Habituellement, ces fantasmes inavouables seraient restés cachés aux yeux de tous, enfouis dans ton for intérieur. Ephémères instants d'émotion, ils auraient disparu aussi vite qu'ils étaient apparus, sans trace, sans conséquence ! Comme ont disparus sans conséquences les pensées salaces inspirées par l'autre grosse salope, Gladys pourtant toujours bien disposée à accepter tout d'un homme pourvu qu'il soit généreux de ses efforts et... de son argent !

A moins que tu n'en aies fait l'aveu, personne n'aurait même pu les subodorer sans prendre le risque de te diffamer !

Investi de tes nouveaux pouvoirs, il en va tout autrement. Tu n'as plus une totale intimité. Ta pensée commande aux Forces Mystérieuses qui régissent l'Ordre de l'Univers. A contrario si tu n'y prends pas garde, en commandant ces Forces, tu les informes de tes plus intimes pensées, même les plus vils ! C'est ce qui involontairement c'est passé la nuit dernière.

Au moment opportun, en servante servile et bien intentionnée, la Destinée, informée de tes moindres désirs, s'est chargée de faire entrer en scène la jeune femme. Ainsi dans le courant de ta folle nuit, la catin est venue t'offrir l'objet de tes désirs. Toi, sans réfléchir plus avant sur cette inespérée bonne fortune, emporté par tes pulsions, oubliant toute réserve, tu t'es empressé de satisfaire ton caprice. Tu as fait subir à Yolande, dans sa chaire, le dernier outrage. Le seul qui jusqu'à lors lui avait été épargné ! Car, sans que tu le saches, tu lui as pris sa dernière parcelle de virginité !

L'Homme, décontenancé par la transparence des propos et par l'évidence des explications de la Fée, se met à vociférer contre lui-même.

— Solange, que doit-elle penser de moi à cet instant ? Et demain... quand nous nous reverrons, quel sera son jugement ?

— Ne t'inquiète pas trop. Il est évident que ces deux ribaudes sont des adeptes de bacchanales. Elles se livrent aux plaisirs du sexe comme l'on dépend d'une drogue ! Elles s'y adonnent sans aucune retenue avec une ardeur et une boulimie inégalable !

Pourtant, même pour ce genre de gotons, il n'est pas fréquent de rencontrer un amant si prodigue. Aujourd'hui, je les imagine mal venir s'en plaindre. Au contraire, à cet instant, elles se gaussent sûrement des faveurs dont elles ont été l'objet de ta part. Plus particulièrement la petite Yolande qui entendait bien perdre dans un feu d'artifices son reliquat de vertu !

— Demain, lors de ma rencontre avec Solange, qu'advindra-t-il ? Dis-le-moi si tu le sais !

— Je pourrais te rétorquer que tu aurais pu y penser auparavant, mais il ne m'appartient pas de te juger d'aucune manière. Simplement, je pense que pour cette femme votre aventure précédente est ce qui lui est arrivé de mieux au cours de toute sa triste existence. Alors, je pense que tu n'as pas le droit de détruire ce rêve juste pour te donner bonne conscience. Tu dois faire en sorte de pérenniser la pureté de votre Amour.

— Maintenant, cela me paraît compromis ?

— Il n'est jamais trop tard pour un Dieu. Ordonne et ta volonté sera exaucée !

— Que veux-tu dire ? Je ne vois pas comment je pourrais effacer les événements qui viennent de se dérouler !

— Chacun d'entre nous, en fonction de sa vérité, éclaire sous un jour personnel la Réalité. Je devrais dire son espace ou sa perception de la réalité. Par contre cette réalité qui naît au gré du mystère de chacun n'a pas d'existence pour les autres ou très peu. Notre vie durant nous tentons de la partager, pourtant elle demeure intime à chaque individu. Pour une Fée comme moi, c'est un peu différent. Ma réalité dépasse mon seul ego. Je suis capable de la façonner et de la partager. Sous certaines conditions, ma Réalité peut ainsi éclairer et influencer un cercle d'individus un peu plus large. C'est ce qui t'arrivait dans ta jeunesse lorsque tu venais me retrouver sous le dolmen.

Pour un Dieu, il en va encore autrement. Il est en osmose avec la Réalité. La Réalité de tous dépend pour une grande part de sa seule volonté, je devrais dire de sa Réalité ! Pour lui comme pour les autres, elle est ou devient ce qu'il veut qu'elle soit, au gré de ses humeurs !

Désormais, si tu le désires, Solange et tous les protagonistes de vos rencontres, se souviendront des instants que vous avez partagés. Par contre, ils en conserveront un souvenir restrictif. Pour eux, il n'existera jamais la moindre relation entre les deux séquences d'événements vécues communément. Ainsi, Solange, Madame de Toussieu, Yolande, Gladys et les autres se rappelleront avec exactitudes, les événements ayant émaillés chacune de vos rencontres. Mais aucune de ces personnes ne pourra jamais tisser un lien chronologique entre ces rencontres ou associer entre eux les acteurs qui y ont participé. Solange et Yolande garderont vivant le souvenir de votre nuit de débauche. Ce qui n'empêchera pas Solange, en toute bonne foi et sans qu'il y ait la moindre interférence, de cultiver la douceur de votre Amour et d'avoir pour confidente attendrie son amie Yoyo.

— Je peux faire cela ?

— Pas encore, il te faut auparavant porter à ta dextre, l'anneau de Salomon ! J'espère que tu n'as pas oublié que nous devons encore aller à sa recherche ?

Tout le reste du jour l'Homme et la Fée cheminent en conversant avec animation. La délicate ondine profite de leur périple pour révéler à son maître l'essence des secrets découlant de ses nouveaux pouvoirs. bercé par la voix argentine de Vera, l'Homme découvre avec un peu d'anxiété et beaucoup d'excitation les mystères qui entourent son élévation. Il mesure peu à peu les conséquences qui en découlent sur l'ordonnance de sa vie. Le pouvoir sans limite dont il est investi semble disproportionné à ses besoins vitaux. Par contre les interdits paraissent bien nombreux et bien contraignants à celui qui avait choisi de vivre la fin de son existence en marge de l'ordre établi. De son mieux, la douce égérie tente de le rassurer. Elle met en exergue les aspects positifs de sa divine mission, comparant les réticences qu'il formule avec l'espérance qu'éveille sa venue pour le vaste peuple des opprimés !

Echaudé par l'expérience de son passage à Toussieu, l'Homme hésite à traverser Vienne. Vera au contraire l'encourage à affronter les difficultés de tous ordres. Il doit maîtriser sa conduite en fonction de son nouvel ego. Il doit apprendre à se comporter comme un Dieu et plus comme un utopiste mortel !

L'Homme hésite à rencontrer de nouveau la serveuse du petit restaurant. Il redoute de se retrouver soumis aux tentations charnelles. Désormais, il sait qu'au sens propre, il peut prendre ses désirs pour la réalité. Cette découverte l'effraie. Vera insiste. Journallement il devra faire face à ce genre de situation. Le plus tôt possible, il doit adopter de nouvelles attitudes capables de modeler une image de lui conforme à ses aspirations. En aucun cas il ne peut devenir un dieu débauché. Entre les interlocuteurs, la controverse s'envenime.

— En spectatrice attentive, il t'est facile de parler ainsi. Loin des contingences humaines, tu te caches derrière une multitude d'apparences qui te sont autant de protections contre les agressions extérieures. Jouant de tes pouvoirs tu apparais ou tu te soustrais aux situations embarrassantes.

La Fée, froissée par ces propos, se réfugie dans une déférence outrée.

— Mon Maître, vous n'avez pas le droit de me traiter de la sorte. Vous m'avez ordonné de vous accompagner discrètement, de vous aider à comprendre et accepter votre nouvelle situation. Je crois m'être acquittée de mon mieux de ces missions.

Contrairement à vos allégations, avant tout je suis une femme. Une femme de chair et de sang, une femme sensuelle qui vous aime ! Une femme qui vous aime et qui souffre de vous voir vous perdre de la sorte avec de viles catins. Une femme qui rêve de vous donner ce que les autres vilipende, son cœur romanesque et son corps vierge de toute souillure...

Depuis notre première rencontre, au temps où vous me nommiez la Vouivre, j'éprouve un très fort penchant pour vous. Vos visites nous rapprochaient, tissaient des liens étroits entre nos cœurs et

nos esprits. Je me suis laissé bercer par ce sentiment si fort qui nous unissait et qui grandissait au gré de nos rencontres. Jamais, je n'aurais osé vous ouvrir mon cœur, j'avais tellement peur de vous décevoir, de briser le rêve... L'affection, la tendresse, l'amitié, puis maintenant l'allégeance inconditionnelle demeurent les seuls sentiments que j'ai le droit de partager avec vous. Pourtant, de nombreuses fois j'ai hésité à user de mes pouvoirs pour vous séduire. Afin de favoriser l'inclination que vous me manifestiez parfois, voire à vous transformer en objet de luxure dévoué à ma seule volonté !

Mais, je vous ai trop aimé pour me satisfaire d'un esclave. J'éprouvais trop de respect pour vous assujettir de la sorte ! Seuls des sentiments librement consentis, des épanchements spontanés auraient été à même de concrétiser mes tendres aspirations.

Je vous aime mon Bel Ami, je vous aime depuis si longtemps...

...Aujourd'hui, mon amertume est comparable à ce Grand Amour déçu !

L'Homme, éberlué par les confidences de la Fée, demeure un long moment songeur. Dans sa tête de nombreux souvenirs resurgissent inopinément. Dans une grande confusion ils prennent une autre tournure, s'éclairent d'un jour nouveau ! Dire qu'à certains moments de son existence, dans le secret de son cœur il a nourri un sentiment des plus tendres pour Vera. Un amour qui lui semblait impossible, une attirance charnelle à ses yeux blasphématoire...

S'ils avaient osé braver les interdits, ses scrupules où seraient-ils tous deux en ce moment ? Que seraient-ils advenus d'eux ?

— Vera, ma douce Amie. Pardonne-moi. Je ne savais pas ! Si seulement j'avais su... si j'avais pu imaginer... si j'avais osé espérer...

De grosses larmes roulent sur les joues burinées de l'Homme... se perdent dans sa barbe fournie... Doucement, il pleure. Il pleure les occasions manquées, les illusions perdues, l'amitié involontairement et inutilement blessée. Il pleure Vera, cet autre lui-même, ce délicat symbole de la féminité empreint d'une pudeur authentique qui force le respect sans annihiler le désir charnel !

Dans son triste abandon, il sent près de lui une présence... il la sent contre lui ! Des mains douces caressent son visage. Des lèvres fraîches déposent un furtif baiser sur son front. Il ouvre les yeux. Vera est devant lui, elle a retrouvé son apparence de Fée. Jamais elle n'a été aussi belle, aussi désirable. L'amour qu'elle vient d'avouer la transfigure. Succombant à une irrésistible attirance, ils échangent un chaste baiser.

— Désormais, nous parcourrons les routes ensemble, main dans la main. Je te veux sans cesse près de moi. J'irais partout où tu désireras aller.

— Mon Maître, tu sais que cela est impossible. Que mon amour est impossible. Ta vie est ailleurs, ton cœur est ailleurs. Il est depuis toujours à celle que tu rêves de revoir. Celle qui est l'essence même de ton existence. Celle que tu n'as jamais cessé d'aimer une seule seconde depuis votre première rencontre. Ce que tu as vécu depuis ton séjour au Château Perdu fait partie de la Divine Révélation. Tout cela n'a qu'une importance symbolique ! Mon amour pour toi doit rester mon doux secret. Jamais je ne pourrais accepter qu'il ternisse, qu'il ne souille la pureté de l'Amour Dieu, celui qui t'attache à Elle !

— Tu crées le trouble dans mon cœur puis tu m'abandonnes après le plus tendre des aveux. Moi aussi je t'aime, je t'aime comme la petite sœur que je n'ai jamais eue, comme l'unique Amie qui a toujours su être près de moi dans les instants cruciaux de mon existence. Je t'aime et te respecte comme la confidente attentive de mes joies et de mes peines. Je te considère comme une partie importante de moi-même. Tu es depuis toujours le féminin de mon ego ! La moindre césure entre nous engendre dans mon âme des regrets lancinants. Dis-moi que ton côté vivre ainsi, côte à côte, sans nourrir l'espoir de franchir le cap ensorcelant de l'amour charnel ne t'est pas trop frustrant. Dis-moi que tu n'éprouves aucun regret ?

— Si mon Maître, j'éprouve un grand regret, un seul et unique regret.

— Quel est-il ? Dis-le-moi bien vite afin que je l'apaise sans plus attendre !

- Je ne puis te le dire, sans trahir mes plus intimes convictions ! Sans renier tous mes principes de vie !
- Dis-le moi quand même, je t'en supplie ! N'as-tu plus confiance en moi pour te défier ainsi ?
- Promet-moi seulement de ne jamais user de tes pouvoirs pour exercer la moindre sujétion à mon endroit !
- Je te le promets !

La délicieuse Vera s'assoit sur les genoux de l'Homme. Elle passe tendrement ses bras autour de son cou et doucement lui susurre :

- Comme la belle Viviane cédant aux charmes de Merlin, les Fées rêvent de devenir un jour maman, de donner la vie à une autre petite Fée ! C'est le prolongement merveilleux de leur céleste passage, celui auquel toutes aspirent profondément !
- Pour ma part, le jour où j'ai été choisie pour t'accompagner sur le sentier de ta vie. A l'instant où tu as rencontré la Vouivre, à la seconde où je t'ai aperçu pour la première fois. Sous la Pierre sacrée, dans le déchaînement tellurique accompagnant la première communion de nos esprits, il s'est passé quelque chose d'indéfinissable, d'irrésistible... Une émotion qui ressemble à celle que ressentent les êtres à l'éveil de l'Amour. Ce bien-être inimitable, fugace ou durable, toujours si délectable... Ce jour-là j'ai su que ce serait toi, ou alors personne, qui me féconderait... J'en ai fait le vœu solennel !
- Malheureusement en te fréquentant, très vite j'ai compris que mon rêve était chimérique. Que tu appartenais passionnément à une autre. Je ne pouvais pas en douter ! Lors de nos échanges sous le dolmen, tu la parais de toutes les qualités, beauté, intelligence, douceur, tendresse, volupté... Tu la voyais avec les yeux de l'Amour. Ce regard qui gomme les imperfections, qui transforme les défauts en qualité. Devant ce regard, j'ai compris que je pourrais être pour toi une amie sincère, une irremplaçable Amie. Mais que je n'occuperais jamais une autre place dans ton cœur et que je ne serais jamais à toi charnellement...

La douce ondine marque un petit temps d'arrêt. Rien ne doit troubler cet instant rendu magique par sa confiance. Seul le bruissement d'un vent léger jouant dans les feuillages berce leurs intimes pensées... Alors qu'ils s'égarèrent chacun de son côté dans le dédale des rêves et des souvenirs, elle ajoute alors dans un souffle :

- Une fois prononcé, un vœu de Fée ne peut jamais être délié ! Fidèle à mon serment, je resterais à jamais une Fée stérile !

L'Homme tiré de sa douce torpeur réagit vivement à ce propos. Un peu comme quelqu'un pris en faute qui cherche par tous les moyens à réparer les conséquences de ses erreurs.

- Ne dis pas ça, il y a sûrement un moyen. Je serais si fier d'être le papa d'une ravissante petite Fée. Dans mon cœur l'amitié que nous partageons est comparable à l'Amour que je porte à mon épouse. Il est seulement différent, et ne peut ni ne doit être confondu.
- Dans mon esprit, cette différence excluait l'idée même de relations intimes entre nous. Je les aurais jugées adultères ou pour le moins coupables. Par contre, dans le contexte d'aujourd'hui et dans le seul but de la procréation, je suis certain que la Divine Révélation s'accommoderait si nous cédions à l'inclination réciproque qui nous bouleverse !
- Mon bon Maître, n'oublie jamais ta promesse...

Sans même y prendre garde, le couple a repris sa marche. Sur leur passage, la nature chante les louanges de la jolie Fée et de son divin compagnon. Une nuée d'oiseaux multicolores virevoltent autour d'eux en chantant gaiement. Les animaux des sous-bois guettent furtivement leur passage avant de les accompagner un bout de chemin. A leur approche, les fleurs distillent en abondance leur parfum et s'ouvrent pour mieux border le chemin d'une fresque colorée.

Sensibles à tous ces témoignages et portés par leur discussion animée, ils sont parvenus à Vienne ! Comme des gens de passage, ils se sont rendus au petit garni qui a abrité l'Homme lors de son dernier périple. La patronne ne s'est pas trop fait prier pour les accueillir l'espace d'une seule nuit ! Avec son bon accent, elle a même stigmatisé l'excès des sentiments paternels qui vont jusqu'à surveiller les filles durant leur sommeil. Bien évidemment c'est une double chambre qu'elle leur a réservée. Dans son for intérieur cet homme lui plait et elle aurait préféré qu'il prenne une chambre seul. Pourtant le client est roi... dommage... Heureusement il y a le rêve pour meubler ses nuits d'insomnie...

— Ainsi, la jeune fille pourra dormir paisiblement et le papa sera tout rassuré ! Personne ne viendra troubler leur repos !

C'est vrai que la Fée et l'Homme forme un couple disparate. Elle incarne la beauté resplendissante dans la cascade de ses longues boucles d'or qui rebondit dans un éblouissement sur ses épaules graciles. Des boucles si nombreuses, encadrant si plaisamment un délicat visage qu'illumine ce fascinant regard céruléen. Elle incarne la beauté sensuelle grâce à ce corps de rêve dont on devine au hasard les charmes. Cette chair ferme et souple, que l'on suggère sous le léger tissu d'une ample robe blanche qu'elle s'amuse constamment à faire virevolter alentours. Quel étonnant contraste entre cette sylphide et l'apparence hirsute de l'Homme, sa démarche claudicante et son ton bourru. Seul, son regard pénétrant et chaleureux l'humanise, révèle en lui une grande douceur et une vive intelligence.

Après s'être installé dans leur garni, ils sortent se promener dans la ville. A l'heure du dîner, tout naturellement ils se rendent dans la petite auberge nichée dans la vieille ville, à proximité des vestiges gallo-romains. Là où l'Homme s'est laissé emporter par ses rêves... A cette saison, la terrasse est fermée, aussi s'installent-ils à l'intérieur de telle manière à pouvoir suivre du regard les allées et venues de la jolie serveuse. Car la délicieuse et énigmatique Mireille de Saint-Amont assure le service !

Comme lors de son récent passage à Toussieu, la gracieuse Mireille ne le reconnaît pas. Par contre, elle prend en sympathie ce couple bigarré. Toute la soirée elle lui voue une attention particulière, ne ménageant pas ses sourires ni de petites attentions. Des œillades complices, de petits gestes de connivence, un mot gentil, un rab de dessert ! Vers la fin de la soirée les deux voyageurs l'invitent à prendre un verre avec eux. Elle accepte, pour autant que son service le lui permette. Pour bavarder, tout naturellement la jolie brune vient s'asseoir à leur table, qu'elle quitte au gré des besoins de la clientèle.

Une conversation un peu décousue s'engage. Tout de suite les deux femmes sympathisent. Lorsque l'Homme s'absente quelques instants, elles échangent des confidences de femme. Curieuse et un peu intriguée, la jeune serveuse s'interroge sur la nature des relations existantes entre la Fée et l'Homme.

— De l'amitié, de la tendresse et... beaucoup d'Amour...

— Je me disais aussi, une belle femme comme vous. Vous devez partager quelque chose de très fort tous les deux !

La jeune femme reste un moment pensive avant d'ajouter :

— Surtout ne vous méprenez pas, moi aussi je préfère les hommes mûrs. Ils ont plus de charme et sont moins égoïste que les jeunes coqs. Pour eux il n'y a que le sexe. Je devrais dire leur sexe, car dans ces moments-là ils ne pensent qu'à eux ! Avec un vrai homme, notre plaisir passe avant le sien et il sait faire preuve de tact... nous mener, nous conduire au plaisir... un plaisir qu'il sait prolonger...

Vous allez peut-être mal me juger, mais dans l'amour, j'aime bien avant... j'aime beaucoup pendant... mais ce que je préfère c'est surtout après... et... de nouveau...

La belle Mireille a les yeux brillants de celles qui revivent en pensée des instants inoubliables...

Avant que l'Homme ne revienne, Vera cherche à dissiper un léger malentendu engendré par ses propos.

— Vous non plus ne vous méprenez pas. Il n'y a rien de charnel entre nous, seulement les rêves que je nourris depuis très longtemps, malheureusement des rêves impossibles...

La serveuse ouvre de grands yeux étonnés.

— Incroyable, ne me faite pas croire que c'est lui qui vous snobe. Excusez-moi, mais y a vraiment des cons sur terre ! Une plante comme vous, je n'aurais jamais imaginé qu'un homme puisse hésiter à vous lutiner... C'est plutôt le contraire qui ne m'aurait pas étonnée...

— La vie, le sexe et l'amour sont des choses subtiles. Des choses qui ne s'expliquent pas en quelques minutes. Un jour peut-être je vous raconterais... vous comprendrez sûrement... Sachez seulement... c'est une belle histoire, une très belle histoire, sûrement la plus belle histoire d'amour dont les jeunes filles romantiques puissent rêver !

L'homme revient à la table et s'adresse à son tour à la sensuelle Mireille.

— Dites, l'autre jour une de mes bonnes amies, la comtesse Caroline Justine de Toussieu m'a fait part que l'une de ses ancêtres était une Saint-Amont. Je crois me souvenir qu'elle se prénomait Mathilde. Peut-être êtes-vous de lointaine parenté ?

— Je ne sais pas, mais ce n'est pas impossible. Dans ma famille nous sommes des Saint-Amont de mère en fille depuis des générations. Ma grand-mère me racontait qu'une Nicole de Saint-Amont figurait au nombre des maîtresses favorites du roi Soleil.

Aux dires de ma mère, depuis ce temps-là et peut-être avant déjà, les filles de Saint-Amont forme une longue lignée de courtisanes. Elles ont eu en commun, outre d'être très aventureuses, d'avoir toutes été fille mère ! Comment voulez-vous après ça que je sois sérieuse !

Les deux voyageurs sourient et Vera, voyant là des similitudes avec sa propre destinée, ne peut s'empêcher d'ajouter :

— En quelques sortes, votre ascendance est comparable à celles des Fées dont les pouvoirs dit-on se transmettent de la même manière, de mère à fille !

— Oui, en admettant simplement qu'il puisse exister une lignée de Fées délurées, dont la baguette magique prendrait la forme d'un phallus !

Tous trois rient de bon cœur à cette dernière boutade. De toute évidence ils viennent à dire, qu'il serait cocasse et truculent de conter les aventures tumultueuses de ses femmes dont la galanterie était règle de vie ! Ce serait certainement un succès de librairie !

— J'y songerais peut-être un jour, quand l'Amour m'en laissera le loisir...

De souvenir en souvenir, le temps passe bien vite en cette agréable compagnie. Aussi, après avoir échangé la promesse de se revoir bientôt, le couple fatigué par une longue journée prend congé de la jolie serveuse et regagne son auberge. Aussitôt arrivés, les deux voyageurs se retirent dans leur chambre au grand désappointement de leur logeuse qui aurait bien voulu faire un brin de causette avec le gentil monsieur. Mais rien n'y fait, ils ont hâte d'aller se coucher. Surtout que la journée du lendemain s'annonce longue et pénible. Une fois seul, en quelques mots, Vera fait part à l'Homme des remarques que lui inspire cette saugrenue rencontre. Vraiment dit-elle, la Divine Révélation emprunte des chemins tortueux, échappant trop souvent à l'entendement des mortels afin de parvenir à ses fins !

— Dire que pendant des jours j'ai été dévorée par une sainte jalousie en pensant à tes frasques avec les gotons de Toussieu et ta nuit dans les draps de soie de ta belle salope de Vienne... Je les aurais volontiers étranglées de mes propres mains !
...C'est vrai que l'Amour nous rend folle et aveugle !

La nuit semble déjà très avancée lorsque chacun de leur côté, ils se mettent au lit ! Au moment de se retirer pour dormir, une sage pudeur et la crainte légitime de céder à la tentation de la chair, les pousse à éviter toute effusion. Malgré leur troublante proximité et l'atmosphère complice des lieux, ils refoulent les pensées lubriques qui les assaillent. Ils refusent d'abdiquer leurs principes afin de satisfaire un penchant illusoire. Ils cherchent à préserver la pureté et la sincérité de leur belle amitié !

La Fée est tendrement émue du respect qu'il lui témoigne. S'il l'avait voulu, elle n'aurait certainement pas eu la volonté de lui résister ! Jusqu'au moment du réveil, elle reste étendue sur le dos, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. L'Homme somnole de son côté. Vainement il cherche le moyen de concilier son serment tout en satisfaisant la maternelle aspiration de sa Vouivre ! L'heure du lever sonne pour eux deux comme une délivrance.

Après un plantureux petit déjeuner dont leur hôtesse garde le secret, ils se mettent en route joyeusement. Tout en mangeant, ils étaient loin de s'imaginer que leur hôtesse, un peu dépitée, s'est laissé emporter par le flot de ses désirs inassouvis et a passé le plus clair de sa nuit à se caresser en pensant à l'énigmatique voyageur... Toute la nuit ses mains ont stimulé sur ses seins, sur son ventre, sur son sexe... les caresses de l'Homme... En les voyant partir, elle a ainsi laissé échapper une parcelle secrète d'elle, une parcelle de rêve malheureusement invouable...

Dans un petit matin gris et frais, très vite ils s'éloignent des artères fréquentées afin de retrouver la quiétude des chemins pédestres. Comme la veille, sur leur passage la nature est en fête. L'écrin vert tendre des chemins, pavoisés aux coloris des premiers feuillages, protège leurs confidences. Ils se laissent bercer par la douce mélodie du printemps, les chants des oiseaux affairés, le souffle du vent et les craquements insolites de la forêt environnante. Des senteurs variées apportent également une touche de romantisme à leur pérégrination mystique.

Sans vraiment se concerter, ils prennent la route du midi plutôt que de rejoindre celle du Puy. Au gré des jours, ils descendent la vallée du Rhône jusqu'à Valence, puis poursuivent sur la route d'Orange !

Dans la région de Montélimar, ils passent au pied d'une majestueuse église clunisienne construite au XIIIe siècle par les moines de l'abbaye de Tournus, dont le clocher octogone se voit loin à la ronde. Le bourg de la Garde-Adhémar qui l'entoure a gardé sa structure médiévale, enserré dans des remparts en bordure d'un éperon rocheux dominant la plaine de Pierrelatte. Le sanctuaire, d'un élégant style romano-provençal, surplombant la vallée du Rhône et celle du Berre, jouit d'une situation géographique exceptionnelle. Les deux voyageurs sont conscients que rien ne doit plus retarder leur avance. Au bout du chemin la Destinée les attend ! Pourtant ils se sentent irrésistiblement attirés par cette église romane perchée depuis huit siècles sur le sommet d'une colline escarpée.

— Tu sais mon Maître, je ferais volontiers un petit détour par ce clocher. Je suis sûr que le point de vue doit y être exceptionnel !

— Tu vas sourire, mais je n'osais pas te le proposer.

Déjà la nuit tombe, il est tard pour rejoindre le sanctuaire pourtant ils en prennent le chemin. Ne sachant pas si au sommet de la colline ils trouveront un abri acceptable pour passer la nuit, ils préfèrent s'arrêter dans une grange un peu à l'écart, au lieu-dit le Logis-de-Berre. En ce début d'avril, il fait encore crû le soir. L'humidité s'échappe de la terre. Se refroidissant au contact de l'air, elle vous pénètre de partout et, à la longue, parvient à transir les plus aguerris. Contrairement à l'Homme, Vera n'est pas équipée pour dormir dehors en se protégeant convenablement du froid. Galamment l'Homme lui offre son sac de couchage. Elle le refuse !

Non, ils dormiront tout habillé, près l'un de l'autre à même la paille et le foin, le sac de couchage leur servant de couverture !

Sur un tapis d'herbes séchées aux senteurs de fleurs fanées, ils s'enlacent étroitement pour mieux se tenir chaud. Harassée, elle succombe bien vite au sommeil. Toute la nuit, l'Homme contemple et protège la délicieuse égérie blottie sans défense au creux de son épaule. Il demeure fasciné par tant de perfection, cette délicatesse des traits, ce modelé sculptural du corps, ces subtils parfums féminins qui émanent d'elle, cette douceur enchanteresse de la voix qui caresse les mots qu'elle prononce, sans oublier ce regard fascinant qui le désarme d'un trait ! Toute la nuit son esprit vagabonde et s'égaré sur des sentiers dangereux... mais combien délicieux...

Avant l'aube, avec d'innombrables précautions afin de ne pas interrompre le repos de sa compagne, l'Homme se lève. A un puits, il tire de l'eau pour sa toilette et préparer du café. Eveillée par l'odeur engageante du breuvage, la Fée le rejoint. Langoureuse, elle minaude, cherche le havre rassurant de ses bras. Mais l'Homme ne veut plus se laisser distraire par des émotions sensuelles. En guise de bonjour, il ne lui accorde qu'un furtif baiser sur le front. Il la bouscule un peu afin de se mettre en route le plus tôt possible.

Après une pénible ascension sur un chemin pentu, les voyageurs parviennent sur le parvis de l'église dédiée à l'Archange Saint-Michel. La construction est d'une grande finesse, les jointures et la régularité des pierres en témoignent. Des pierres sur lesquelles les tâcherons d'autrefois ont apposés leurs marques lapidaires. Bien qu'il se voie très loin à la ronde, l'édifice est de petite taille, à peine vingt-deux mètres sur vingt alors que la nef s'élève à quatorze mètres au-dessus du sol !

L'Homme et la Fée reprennent leur souffle dans les premiers rayons du soleil, perçant derrière la montagne d'Angèle, ourlant d'or les rares nuages blancs. Puis, sans plus attendre, ils pénètrent dans le sanctuaire. Ils s'inclinent devant un petit autel votif placé à proximité de l'entrée et jadis dédié aux déesses nymphes. Seule lumière, quelques cierges se consomment encore à proximité d'une chapelle située sur le bas-côté droit. Cette évanescence clarté révèle aux visiteurs la splendeur d'une vierge polychrome du XIIe siècle ! Très émue par cette furtive vision divine, Vera s'agenouille devant la statue de bois et se recueille ! Aussitôt une vive lumière inonde la nef d'éclats mordorés. Quatre angelots rose et potelés surgissent de nulle part. Deux d'entre eux soufflent dans de petites trompettes cuivrées, alors que les deux autres, portent en voletant un petit coussin de velours bleu roi frangé d'argent et de pourpre au centre duquel repose un anneau d'or jaune sertit d'un imposant rubis "sang de pigeon", brillant comme de la laque. Tout en jouant une mélodie, les angelots musiciens se placent dans le collatéral juste en dessus de la statue de la Vierge. Pendant ce temps les deux autres s'approchent insensiblement de la Fée en proie à une vive extase ! Ils lui présentent l'anneau alors qu'une voix sépulcrale retenti sous les voûtes cintrées ! Une voix étrange aux intonations féminines, une voix sourde semblant s'échapper des tréfonds de la terre !

— Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, Toi qui as été choisie parmi toutes les Dées pour incarner la Vouivre et être la préceptrice des Règles Sacrées auprès de l'Être Suprême en devenir !

Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, Toi qui as su mériter la confiance et as su nouer des liens d'amitiés et d'affection avec l'Être Suprême en devenir !

Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, il t'appartient aujourd'hui de remettre à l'Élu l'anneau sacré, l'anneau de Salomon. L'anneau qui rend celui qui le porte invisible et lui confère le pouvoir absolu de commander sur toute la Nature ! L'anneau offert, en gage de son Amour, au roi des Juifs par la reine de Saba !

Tout le corps central de l'église Saint-Michel frissonne du bruissement des ailes d'anges, d'angelots et de chérubins qui maintenant se pressent et se bousculent un peu à tous les niveaux du sanctuaire. Couvrant les notes égrenées par une harpe mélancolique, des trompettes et des buccins résonnent à l'instant où la douce Fée prend dans ses mains blanches délicatement veinées, l'anneau sacré et l'élève au-dessus de sa tête. Le rubis scintille de mille feux dans les

premiers rais de la lumière solaire, teintés par les chatoyantes couleurs que reflètent les vitraux du cœur. La Fée se tourne lentement vers l'Homme resté immobile derrière elle. Délicatement, elle lui prend la main gauche et se prosterne devant lui. Les yeux baissés, avec dévotion, elle glisse l'anneau magique au doigt de l'Homme.

Autoritaire, la voix sépulcrale retentit à nouveau !

— Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, par ce céleste geste tu viens d'achever la première phase de l'Élévation de l'Être Suprême en devenir. Tu viens de Lui conférer ses premiers pouvoirs. Aujourd'hui ton rôle auprès de Lui s'achève, tu vas regagner le peuple silencieux des Fées.

Ce brutal rappel à l'obéissance signifie la fin du rêve merveilleux pour la douce Fée. La fin de son aventure parmi les hommes, auprès du Dieu Suprême. Elle le ressent comme un coup de poignard dans le cœur. Tout le bonheur qu'elle ressentait au paravent s'envole en un instant pour faire place à une douleur insupportable. Accablée par ce sort injuste autant qu'inattendu, la petite Fée paraît minuscule, perdue au milieu des anges qui l'entourent ! Des larmes troublent son languissant regard. Pendant ce temps, l'Homme paré de l'anneau sacré se transfigure, se métamorphose. Gagné par une étrange agitation, son apparence extérieure se modifie. Il retrouve peu à peu les traits et l'aspect de ses vingt ans...

Alors qu'euphorie et tristesse se côtoient sans plus se voir dans la nef surpeuplée par la milice céleste, pour la troisième et dernière fois la voix sépulcrale s'adresse avec plus de douceur à la triste ondine.

— Ne pleure plus Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, ce jour est un grand jour pour Toi et toute ta descendance. Sans le savoir, sans le vouloir, Tu as fait partie des grands desseins de l'Univers. Tu as obéi et œuvré sans rechigner.

Vera, Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse, aujourd'hui pour Toi a sonné l'heure de la récompense Sublime. Ton vœu le plus cher, ton plus ardent désir va être exaucé ! En ce jour ! En ce lieu ! Sans plus attendre, que la Volonté Suprême s'accomplisse !

Aussitôt des anges se pressent autour de la Fée et de l'Homme. Chacun de leur côté ils sont entièrement dévêtus et purifier à même les bénitiers de granit rose du narthex, avant d'être oint d'une huile douce et odorante !

Le petit groupe qui s'affaire autour de Vera, l'entraîne au pied du Maître-autel ! Une fois étendue sur le dos à même le sol, les yeux clos et le visage énigmatique, les bras en croix, les jambes repliées et les cuisses écartées, fébrile la Fée attend consentante le bon plaisir de son Maître. Parée de ses plus beaux atours, ceux dont dame Nature l'a si généreusement comblée, elle est anxieuse comme le sont toutes les femmes à l'approche de l'instant fatidique de la défloration. Le sacrifice de chair dont elle se sait être l'offrande la paralyse... Oubliées ses craintes de devoir le quitter bientôt, elle tremble à l'idée d'être prise par l'Être qu'elle admire le plus au monde et qu'elle aime de tout son cœur ! Dire que quand il était homme, elle n'avait pas osé le détourner de son chemin. User de ses pouvoirs magiques pour le séduire ! Elle repense confusément aux événements qui se sont précipités depuis leur départ de Toussieu. Son espoir déçu d'être aimée de lui. Pourtant, elle savait depuis le jour où, à la fin de son noviciat, elle avait reçu sur le front le baiser brûlant de Ceridwen, que sa virginité appartenait à la Déesse Mère. Elle seule pouvait en disposer ! Néanmoins, après son cri d'Amour lancé à la face de l'Homme, elle avait espéré un changement dans leur relation. A Vienne, toute la nuit elle avait invoqué la Grande Déesse afin d'obtenir son consentement. Elle avait secrètement souhaité que l'Homme brise les chaînes que patiemment elle s'était ingéniée à nouer sur l'ordre du Très Haut ! A chaque mouvement qu'il faisait en dormant, elle avait auguré qu'il allait l'enlacer, la prendre, la posséder... Malheureusement pour elle, rien de semblable ne s'était produit. Ils avaient chacun de son côté refoulé leurs désirs brûlants. Les sens en émoi, ils s'étaient réfugiés dans la comédie du sommeil apparent ! Paradoxe de l'Amour elle en était triste et reconnaissante !

La nuit suivante sur la paille de la grange, elle avait une nouvelle fois tant espéré. Surtout lorsqu'elle avait senti contre son ventre le désir viril de l'Homme. Sans équivoque, il avait envie d'elle comme elle avait envie de lui. Son tourment grandissant, elle avait cherché à attiser son désir ! Comme elle aurait voulu à cet instant précis posséder un peu de la science amoureuse de Solange, de Yolande ou de Gladys... Elle aurait su le faire succomber...

Le tissu de leurs vêtements servait d'ultime rempart pour réfréner leur ardeur. Il suffisait d'un geste de l'un ou de l'autre pour que leurs mains fébriles les arrachent, les dénudent. Il suffisait d'un mot pour que leurs corps se rejoignent, se fondent... Les battements de leurs cœurs étaient assourdissants... Son ventre la brûlait...

...Doucement l'Homme s'était écarté d'elle... Il s'était levé afin de lui préparer du café... Déçue autant qu'heureuse d'être demeurée chaste, elle l'avait rejoint un peu plus tard bardée de ses derniers espoirs charnels...

...Une frustration immense avait succédé à l'espoir insensé... Maintenant, en tant que Dieu il s'apprête à la féconder. Alors Vera repense aux prophéties de Viviane en extase au centre du Grand Cercle de Pierres, une nuit précédant le lever solaire au matin du solstice ! Puis, quelques années plus tard à celles de Morgane sur les berges du Lac Sacré au moment où elle s'apprêtait à quitter Avalon lors de sa dernière visite au royaume des Fées. En substance, les deux Grandes Prêtresses disaient la même chose, lui prédisant qu'un jour au cours de l'une de ses vies, elle appartiendrait toute entière à un Dieu, au plus Grand des dieux. Chaste, elle n'avait jamais imaginé que ce serait charnellement !

Elle devrait se sentir comblée par cet honneur, seulement, elle sait que s'il possédera son corps l'instant d'une étreinte, quoi qu'elle fasse son cœur est à une autre ! Bien qu'elle sache l'attachement et l'amitié qu'il lui témoigne en mainte occasion. Bien qu'elle comprenne la portée symbolique de son sacrifice virginal, la petite Fée ne peut pas se départir d'une certaine tristesse. Celle de la vierge offrande que l'homme de ses rêves ne prend pas par Amour, mais dans le but d'honorer toute la féminité ! Celle qu'engendre l'Amour sincère accepté comme un devoir !

L'Homme s'avance lentement vers elle en empruntant l'allée centrale du sanctuaire. Dans les reflets versicolores des vitraux, il admire en s'approchant l'incalculable beauté de la jeune femme. Il découvre la plénitude du sexe offert, presque impudique dans ce lieu sacré. Cette vulve représente à n'en pas douter, la première offrande qu'il reçoit de l'Univers. Celle destinée à concrétiser les nouvelles connaissances qu'il vient d'acquérir en complicité avec la Vouivre. Il ressent en lui un irrésistible besoin de se fondre en cette femme offrande. De déposer dans ce ventre, symbole de tous les ventres de femmes, une graine de vie. Aucune pensée lubrique n'entache son désir, seul l'impérieux besoin de procréer le guide.

Parvenu près de la Fée toujours immobile et le regard clos sur le sol de pierre, l'Homme la contemple affectueusement avant de s'agenouiller entre les cuisses ouvertes. Lentement, avec des trésors de délicatesse, il se dirige en elle avant de s'étendre avec précaution sur le corps fragile. La jeune vierge sent la poitrine musclée de l'Homme sur sa poitrine. Ses seins se durcissent à ce rugueux contact. Vera s'enivre du parfum viril émanant de lui, de sa chair ferme. Elle frissonne de désirs sous les caresses des mains rugueuses qui la parcourent en tous sens. Elle entrouvre les yeux, croise le regard affectueux de l'homme qu'elle aime. Alors elle oublie sa peine, elle veut se donner à lui sans réserve. Le combler d'Amour ! Déjà sur son ventre la verge durcie cherche son chemin. S'égare dans la touffe soyeuse de son pubis, exacerbant le désir mutuel du coït. Le gland gorgé de sang, libéré du prépuce qui le recouvre en état de flaccidité, caresse maintenant sur toute sa longueur la bouche d'Amour goulûment ouverte. S'imprègne de la rosée du désir qui perle sur les lèvres délicates. Lentement, très lentement, il s'enfonce, disparaît dans le sillon des chairs roses et frémissantes... Presque timidement il investit ce sexe inviolé, offert sans plus aucune protection... La Fée frissonne à peine de cette bienveillante pénétration. Elle lâche seulement un petit cri aigu à l'instant de sa défloration !

Du plafond de l'édifice, des chérubins déversent alors sur le couple des corbeilles de pétales de roses, des grappes de glycines et de lilas. Sur le sol, la Fée demeure les bras en croix, immobile sous cette exquise averse embaumant l'atmosphère. L'Homme respecte cette totale immobilité prolongeant à l'infini l'euphorie du coït, éveillant de subtils désirs. Le seul frison de

la chair palpitante agite leurs corps. Vera, repousse de toutes ses forces le plaisir qu'indiciblement elle sent monter en elle... qu'elle sent grandir comme un torrent impétueux... le pénis dure fiché en elle accapare toutes ses pensées... Pourtant leur accouplement ne doit, ne peut avoir qu'un unique but : Procréer ! Cela condamne dans son esprit l'idée même de la volupté. La nuit dernière leur étreinte n'aurait été que volupté. Pour lui maintenant, elle ne veut être qu'un ventre, creuset d'une vie nouvelle !

...Empalée sur cette verge immobile fichée au plus profond de ses entrailles, rien ne peut retenir les déferlantes de désirs qui la bouleversent. Elle a beau chercher à refouler ses prurits génitaux, ses pensées lubriques, elle demeure soumise à la divine loi de son sexe... son sexe de femme investit pour la toute première fois par un sexe mâle... le sexe du mâle que dans tous ses rêves elle s'est choisi. Auquel elle a déjà tout accordé ! La douce Fée lutte désespérément contre l'irrésistible montée de son plaisir de femme, de femelle en rut... Elle craint de faire un mouvement, d'agiter ses hanches, de faire coulisser en elle l'énorme hampe de chair qui dilate son sexe, obstrue son ventre. Elle a peur d'être incapable de se contrôler, de maîtriser ses élans, de se livrer impudiquement aux jeux du sexe... de s'abandonner à la jouissance... Elle souhaite de toute son âme que l'Homme cherche son propre plaisir, qu'il jouisse vite en elle... qu'il la féconde et qu'il se retire d'elle sans lui laisser le temps de quêter son plaisir... Elle s'épuise dans ce combat inégal ! Ce combat perdu d'avance !

Pour l'Homme ce coït divin symbolise la naissance d'une ère nouvelle pour lui et par voie de conséquences, sans qu'il l'appréhende encore, pour l'Univers tout entier. Il veut jouir de cette femme et surtout il veut faire jouir cette femme. Il veut partager avec elle la plénitude de l'extase. Ce coït doit être avant tout la reconnaissance des sentiments très forts qui l'unissent à la petite Fée depuis si longtemps. Il doit être aussi l'expression de la perfection charnelle, il doit être jouissance absolue, sans réserve, sans aucune retenue et sans aucun tabou. Enfin il doit être acte de procréation. Inconsciemment il le veut comme symbole d'une nouvelle loi. La reconnaissance universelle de la complémentarité et de l'égalité des êtres et des sexes. Cette reconnaissance représente l'essence même de l'élévation de l'Homme jusqu'au point d'intersection des branches de la Croix de l'Absolu. Elle se veut la garante de la libération totale de toutes les opprimées. Elle modifie fondamentalement la nature même des échanges intimes. Chaque sexe conserve son rôle dans l'accomplissement du coït. L'homme cherche à pénétrer la femme. La femme demeure libre d'accepter ou de refuser l'hommage charnel que l'homme lui propose. Si elle l'accepte, elle sait que désormais le naufrage sensuel des partenaires s'inscrit en toutes lettres dans l'acte d'Amour. Ce droit absolu en devient le corollaire incontournable. La femme est désormais seule responsable de l'accomplissement de ce droit divin à la plénitude et à la jouissance. Sachant que seul le sentiment réciproque, le respect mutuel, le désir et le plaisir partagé créent et unissent le couple. Les femmes objets du plaisir exclusif de l'homme, aimées pour leur apparence ou uniquement considérées comme matrices de vie doivent être reléguées au rang des mythes délétères. La beauté physique doit s'offrir comme une récompense éphémère et non devenir le prétexte d'avilir, de débaucher ou de contraindre !

Alors que les Anges entonnent un psaume litanique à la gloire de la loi nouvelle, la raison cède enfin, la Fée s'abandonne, vaincue... Un cri strident, ponctuant les délices de l'orgasme salvateur, s'échappe de sa gorge nouée. Convulsivement elle serre dans ses bras le corps de l'Homme étendu sur elle, uni à elle, profondément enfoui en elle. Ses mains griffent, sa bouche avide cherche la bouche adulée. Un premier et unique baiser d'Amour accompagne l'instant inoubliable où un flot de semence gratifie ses entrailles de la divine récompense. Comme de la lave en fusion, elle sent se répandre dans son ventre le fluide brûlant de l'Amour et de la Vie.

Couronnant magistralement cet instant magique, un violent tremblement de terre secoue l'église Saint-Michel sur ses fondements. Jette au sol les ornements du culte, renverse les bougeoirs, bouscule les chaises, agite dangereusement les lustres, arrache des sons discordants au vieil orgue, menace le reliquaire et l'équilibre des statues de Saints tout en faisant retentir de manière aléatoire les cloches du carillon ! L'extase de la Fée et de l'Homme se prolonge, se décuple sous le sol, à l'axe du Maître-autel, au point présumé de la jonction de forces telluriques

et cosmiques. Un peu comme si la Terre toute entière était à son tour parcourue par un orgasme procréateur !

...A contre cœur, l'Homme a relâché son étreinte... le couple se défait...

Des anges s'empresstent auprès de Vera. Ils lavent son corps brûlant avant de l'oindre d'huile odoriférante. Puis ils la couvrent d'un grand manteau immaculé tombant jusqu'à ses pieds, tenu au col par une agrafe d'or. Elle adresse alors un regard d'Amour et de tendresse à son premier et certainement son unique amant. Enfin l'un des anges dépose sur son front, une couronne de fleurs. Ainsi parée, les chérubins emmènent la ravissante petite Fée dans les airs, disparaissant aussitôt de la vue de l'Homme, se perdant parmi les voûtes sombres de la nef !

Exécutant à la lettre la prophétie, les miliciens du ciel conduisent ensuite leur précieux fardeau au Jardin des Fées, ce lieu mythique où Vera attendra en toute quiétude l'enfantement jusqu'à la délivrance. Escorté par un vol d'oies sauvages, la petite troupe prend la direction du septentrion, survole la Mer d'Été, dépose la Fée au cœur de l'Île Sacrée, la brumeuse Avalon !

Si Vera le souhaite, après la délivrance elle séjournera parmi ses consœurs le temps d'élever et d'éduquer sa fille dans les préceptes de sa caste...

L'Homme quant à lui retrouve peu à peu son apparence initiale, son accoutrement de chemineau, ses lunettes, son chapeau et son bourdon !

Seulement, le tremblement de terre n'est pas passé inaperçu, il a secoué toute la région. De toute part des gens inquiets affluent vers le chef-lieu. Une foule dense se presse sur le parvis de l'église. Personne ne peut pénétrer dans l'édifice religieux. Les accès, malmenés par le séisme, en sont bloqués ! Pour forcer les portes, les sapeurs-pompiers sont mandés d'urgence, mais ils viennent de Montélimar ! Dans la foule meublant l'attente, les conversations s'animent. Des témoignages des plus contradictoires circulent. D'aucuns affirment même que l'épicentre se situait au cœur du sanctuaire. D'ailleurs, un peu avant la secousse, on a pu entendre à l'intérieur des bruits inaccoutumés et des lueurs insolites, visibles de l'extérieur, coloraient les vitraux. Une seule crainte emporte l'adhésion unanime de l'assistance : "Pourvu que la Vierge polychrome du XIIe siècle ait été épargnée !" Fierté et richesse touristique de la localité, sa perte serait jugée considérable.

L'Homme, cherchant à quitter le sanctuaire afin de reprendre son chemin, pousse une petite porte latérale qui pivote sans un grincement sur ses gonds. Sans plus attendre il sort sur le côté méridional de l'édifice, jouxtant une petite place ombragée. A peine dehors, il se trouve confronté à de nombreux curieux. Heureusement pour lui, ils semblent plus pressés de constater les éventuels dégâts subis par le monument, que de chercher à comprendre le motif de cette présence insolite.

Profitant de la confusion, il s'éloigne rapidement sans demander son reste !

Dès les premiers pas, l'Homme se sent animé par une énergie nouvelle, une volonté inflexible, inébranlable, un bien-être absolu ! Sa marche est résolue, ses idées claires et ses objectifs précis. S'il accepte avec tristesse l'absence de Vera à ses côtés, c'est qu'il sait leur complicité révolue à tout jamais ! Désormais il est seul. Il ne peut, ne doit plus compter que sur lui-même pour mener à chef son élévation !

Avant de chercher à comprendre la signification exacte et les conséquences prévisibles des événements s'étant succédé depuis la veille, il entend fixer les priorités de son action immédiate. Tout d'abord, il doit rejoindre sans attendre la tanière de l'Ombre. Prendre possession de tous ses pouvoirs et de tous ses droits. Il doit se faire reconnaître et revêtir les insignes de sa charge ! Désormais, il marchera nuit et jour, sans trêve ni repos !

Cette résolution arrêtée, il laisse son esprit s'égarer, vagabonder à la recherche de la compréhension. Aussitôt surgissent des interrogations multiples où prédomine le souvenir du tremblement de terre. Que s'est-il passé à cet instant précis ? Très vite une réponse s'esquisse ! A n'en pas douter, tout à l'heure au-delà de la Fée, c'est avec la Vouivre qu'il s'est accouplé. Elles deux si intimement associées dans son esprit se sont confondues à l'instant magique de l'orgasme. C'est le frémissement de la femme-serpent au moment de la fécondation qui a menacé l'église toute entière ! Une fois encore Vera et la Vouivre se confondent, l'apparence et la douceur de l'une, la sagesse opiniâtre de l'autre, l'Amour exclusif dont toutes deux font preuve à son endroit ?

Antagonistes ou complémentaires, Vera n'était-elle qu'apparence, la Vouivre seule étant Réalité ? Ou bien est-ce un mystérieux et ineffable amalgame concocté par la Divine Révélation ? Jamais avant l'épisode des Goidels, il n'avait physiquement été en contact direct avec la Vouivre. Certes, il l'avait imaginée belle et séduisante. Pourtant, lors de ses visites sous le dolmen, le courant tellurique le plongeait rapidement dans une profonde léthargie peuplée d'énigmatiques paraboles. A son réveil, réalité et fiction se confondaient. Durant ces hypnoses, la Vouivre le guidait par l'esprit, décryptait pour lui les paraboles hermétiques jusqu'au discernement. Le corps de sa protectrice n'était, durant ces moments d'intense complicité, qu'un rêve secondaire, un décor, une chimère. Certes une fois éloigné du dolmen, en évoquant ses souvenirs elle prenait souvent forme ou apparence humaine. Il la paraît alors de toutes les perfections physiques. Dans son fantasme, elle ressemblait d'ailleurs à s'y méprendre à la douce Fée du Grand Lac et de la Rivière Sablonneuse ! Ainsi, mis en présence de la Fée, c'est sans doute cette ressemblance frappante qui l'a conduit à accepter implicitement la duplicité de son égérie. Maintenant, au-delà de son acquiescement le doute demeure. Vera et la Vouivre sont-elles siamoises ou sont-elles les pièces discordantes de deux puzzles différents dont son imaginaire peine à définir les contours ? Lui, le défenseur de l'Amour unique se trouve confronté à un tissu inextricable de sentiments authentiques et contradictoires engendrant la duplicité, la tentation et le doute ! Une explication s'imprime pourtant dans le flot de ses pensées. Il n'y a pas de forfaiture dans son comportement et dans ses actes. Toutes ses faiblesses résultent d'une autre volonté. D'une volonté encore pour un temps supérieur à la sienne, d'une volonté consignée dans les prophéties donc inéluctable. L'Homme a toujours admis que Juda n'est pas coupable d'avoir vendu le Christ, cela était écrit. Cela lui était imposé ! Il était l'instrument indispensable à l'accomplissement de la prophétie. Dans son cas à lui la similitude est évidente. Sa raison n'avait pas le pouvoir pour modifier l'enchaînement des événements prévus. Il devait les subir sans autre option dans le seul but de parfaire son élévation ! Tout était dicté, consigné depuis des lustres ! A l'évidence de ces conditions extrinsèque, l'Amour unique demeure bien l'essence de sa vie ! Simplement, si un jour il entend régner en défenseur de la complémentarité et de l'égalité des êtres et des sexes, il se doit d'appréhender aussi précisément que possible tous les aspects que peut revêtir l'Amour. Ce sentiment indéfinissable et volatile, celui du cœur, celui de l'esprit comme celui des sens, avec toutes les nuances, les subtilités et les sensibilités que cela comporte jusqu'à la vulgarité voire de la bestialité. Il n'a aucun droit à exclure, à proscrire ou à interdire des comportements, il ne peut que les accepter et les habiliter ! Encore doit-il être certain de les connaître et de les reconnaître !

Une évidence se dégage de l'imbroglio de ses pensées : tous les événements ayant trait à ses aventures amoureuses ou charnelles au cours de ses pérégrinations, ne sont que des reflets de la Réalité, l'énoncé des exercices imposés par la Divine Révélation ! Seuls les enseignements revêtent de l'importance, sont porteurs de significations. Jamais son comportement ne pourra être invoqué pour ternir la pureté et atténuer l'intensité de l'unique Amour de sa vie, celui qu'il réserve depuis toujours à son épouse !

Vera a joué un rôle de révélateur et de guide. Mais aujourd'hui le besoin d'un cicérone semble définitivement révolu. Logiquement la petite Fée s'éloigne... et la Vouivre retrouve sa place de protectrice lointaine...

L'Homme, quelque peu circonspect, s'interroge sur les pouvoirs et la signification de l'anneau sacré ornant désormais l'annulaire de sa dextre. Il admire la pierre magnifique. A travers les siècles, cette gemme témoigne de l'amour d'une reine antique pour le fils de David, le bâtisseur du Temple ! Mais est-ce là son unique signification ? L'Homme en doute, il en suppose d'autres ! Pourquoi ne serait-elle pas également l'escarboucle de la Vouivre. Cette pierre magique que la femme-serpent dépose auprès d'elle lorsqu'elle vient s'abreuver aux fontaines ! Cette pierre qui dit-on, lui fut volée un jour... A cette pensée, un frisson le parcourt. Provenant du sol comme jadis sous le dolmen, un flux tellurique l'irradie, réchauffe son sang ! Par ce frissonnement, sa complice souterraine approuve sans réserve le sens de cette dernière réflexion. L'anneau est désormais un lien supplémentaire entre elle et lui !

Emergeant lentement de sa réflexion, l'Homme prend peu à peu conscience de la place qui désormais lui échoit au sein de la Nature. Il s' imagine alors regardant un film documentaire !

Plutôt, il figure au générique de ce film unique et sans précédent. Son regard curieux découvre tant de choses insolites autour de lui. Son attention s'attache à d'infimes détails insoupçonnés jusque-là. La Nature se révèle à son nouveau Maître, sans voile et sans fard. Elle semble même prendre plaisir à venir le saluer. Ici ce sont des oiseaux offrant une aubade, là explosent la panoplie multicolore d'un magique parterre de fleurs, ici ce sont des reptiles roulant avec grâce parmi les herbes sèches... De ci, de là, de partout, se côtoient sans craintes ni heurts la diversité des genres et des espèces de tous ordres, de toutes classes défilant sous ses yeux comme un livre d'images compulsé trop rapidement !

L'Homme s'abandonne au divin plaisir de cette émouvante découverte. Les yeux écarquillés, il s'émerveille comme un enfant. Dire qu'il a passé tant de temps à la regarder sans rien voir de tout cela ! Désormais, la Nature s'offre à lui dans toute la merveilleuse complexité et l'insoupçonnée diversité du vivant. Sa philosophie païenne y trouve un aboutissement magistral. Contrairement à l'Ombre qui a usé de ses pouvoirs afin de figer la Nature dans de vastes collections, l'Homme aime observer la vie sous toutes ses formes et dans sa perpétuelle mouvance quotidienne. Désormais il n'aura de cesse de connaître par le menu chacune des étapes marquantes de cette vie s'enroulant tel un lierre vigoureux tout au long de l'échelle du temps. Ainsi pourra-il en comprendre et admirer la complexification tout en apaisant sa soif inextinguible de connaissances... Au final... peut-être un jour... parviendra-il à y réintégrer l'homme, privé de son piédestal imaginaire ? Qui sait ?

Les jours suivants, tout en traversant hameaux et villages bordant son chemin, l'Homme grappille des renseignements sur le séisme survenu lors de son accouplement mystique ! Il apprend, au hasard de quelques rencontres, l'importance du phénomène sismique ressenti loin à la ronde. Aux dires des gens raisonnables, les géologues s'expliquent mal l'intensité de cette secousse superficielle dont la magnitude a atteint pourtant 5,5 sur l'échelle de Richter et dont l'hypocentre se situe à la verticale de l'église de la Garde-Adhémar ! Pour les autres, les explications se trouvent ailleurs. Pour ces profanes irrévérencieux, le tremblement de terre a en plus un sens occulte, hermétiques aux pseudos savants. Sans doute le Malin a-t-il tout simplement cherché à s'approprier un nouveau lieu de culte ! Heureusement, la présence de la Vierge l'en a-t-elle dissuadé ! Preuve en est, ce spectre entrevu par certains témoins, s'esquivant du sanctuaire par une porte dérobée, puis filant à toutes jambes sans qu'il soit loisible de le rattraper !

D'abbaye en abbaye, d'église en chapelle, de monastère en prieuré, d'oratoire en croix de toutes sortes jalonnant routes et chemins, ainsi va l'Homme à la rencontre de son destin mystique. Marchant nuit et jour sur des chemins poussiéreux, dans des sous-bois humides, à travers des champs labourés, des prés jonchés de fleurs précoces et des forêts encore décharnées, il croise au hasard des paysans affairés ou des citadins se ressourçant au grand air. A l'instant de se croiser, ils n'échangent tout au plus qu'un mot, un sourire, un regard... Pourtant, derrière son dos, à peine s'est-il éloigné de quelques pas, l'autre se retourne intrigué par ce promeneur inhabituel. Après un temps d'arrêt, chassant par un haussement d'épaule la bizarre impression produite par cette rencontre fortuite, l'autre reprend le cours normal de sa journée ! Plus tard, certains, les plus sensibles, repensent avec une certaine gêne à cette furtive occurrence. Loin, très loin de s'imaginer qu'à cet instant précis, ils se trouvèrent en présence de l'Être Suprême.

Par une nuit froide et brumeuse l'Homme a franchi une nouvelle fois la barrière des Pyrénées. Dans un petit matin ensoleillé augurant une belle et chaude journée d'avril, il dévale la pente espagnole en sifflotant gaiement. Déjà il a reconnu le chemin. Celui-là même qu'il avait emprunté le jour de sa rencontre avec la sorcière édentée. Cette ensorceleuse qui l'avait dirigé vers le banc de pierre ! Mais les temps ont changé. Au loin il aperçoit une ravissante silhouette moulée dans une jupe de cuir asymétrique. Une silhouette fluide, rehaussée d'un T-shirt de laine brun. La peau laiteuse, les lèvres rouge sang, les cheveux corbeau, le regard d'azur pétillant, une gracieuse demoiselle le dévisage parée d'un lumineux sourire.

— Buenos días Señor ! Vous cherchez toujours la route d'Estella ?

— Buenos días Señorita ! Effectivement je suis un peu perdu et j'ai hâte de parvenir à Estella.

La jolie basque, à la taille fine et élancée, éclate d'un rire innocent. Fraîche comme la rosée, ravissante comme le point du jour, gaie et libre comme le papillon virevoltant au gré du vent, elle agite une volumineuse toison d'ébène et s'étonne avec un joli accent faisant siffler les S :

— Mais avant d'emprunter el camino francés, vous êtes attendu Señor, avec beaucoup d'impatience !

— Où cela et par qui, cette fois me le diras-tu mignonne ?

— Par qui vous savez, près du banc de pierre. Comme la dernière fois, vous n'avez qu'à suivre ce chemin remontant vers les sommets ! Aujourd'hui il est praticable...

Sourires, clins d'œil complices et gestes de courtoisie agrémentent cette épatante rencontre, effaçant jusqu'au souvenir de son premier passage en ces lieux.

Déjà l'Homme s'éloigne sur le chemin le cœur léger. Après quelques pas, l'aimable ibère le hèle à nouveau...

— Dites Amable Señor, après la tristesse du règne de l'Ombre, le vôtre sera-t-il enfin celui du bonheur, de la joie de vivre et de la lumière pour nous toutes ?

Etonné et flatté de cet augure, l'Homme laisse échapper un cri, le cri du cœur...

— Je te le promets !

Parvenant à proximité du vieux banc de pierre, l'Homme distingue la silhouette massive de Jehan ! Le regard éteint, comme prostré face au vide, semblable à une hideuse gargouille de pierre, le fidèle serviteur de l'Ombre attend, en compagnie d'Altaïr perchée à proximité, sur un bouleau bourgeonnant.

Sitôt qu'ils s'avisent de sa présence, les hôtes de la clairière se précipitent à la rencontre du voyageur. Avec empressement Jehan s'adresse à l'Homme :

— Venez vite Monsieur, mon Maître vous attend !

Fidèle à son image, l'Homme n'entend pas se faire dicter sa conduite par qui que ce soit. Nonchalamment il rétorque :

— Une fois restauré je serais tout à toi mon bon Jehan... à toi et à ton incorrigible Maître... Seulement après avoir mangé, mais pas avant !

— Je vous en supplie Monsieur, hâtez-vous. Mon Maître se meurt... ses forces déclinent à chaque instant... peut-être est-il déjà trop tard pour votre ultime rencontre. Celle qu'il croit encore salvatrice !

Sachant qu'il n'en est rien, la Divine Révélation prenant le temps d'attendre encore un peu son retour, l'Homme fait pourtant preuve de compréhension afin d'apaiser l'anxiété qu'il lit dans le regard suppliant du fidèle serviteur.

— Allons-y, puisque le temps presse ! Mais c'est bien pour toi que je renonce à mon casse-croûte, pas pour ton vieux grigou de Maître, égoïste et prétentieux !

Le serviteur attentionné ne dit mot, par contre il passe sur les épaules de l'Homme la cuculle usée de l'Ombre. Aussitôt, ils sont emportés tous les deux dans un éblouissant tourbillon de lumière. Quelques instants après, l'Homme se retrouve au beau milieu d'un enchevêtrement de ronces, face à une poterne surmontée d'une bretèche. Celle du Château Perdu par laquelle il a

pénétré pour la première fois dans l'antre de l'Ombre. Jehan, ayant déjà poussé le battant de bois de la porte, l'invite à entrer !

L'Homme ne se fait pas prier, il suit son guide dans le dédale de couloir conduisant au sous-sol encombré, servant de tanière à l'hôte de ces lieux. Là, l'Ombre demeure étendu sur un méchant lit de fer, placé juste devant l'âtre rougeoyant. Les yeux clos, respirant à peine, il économise ses forces dans l'espoir insensé du retour de l'Homme. Eveillé par l'arrivée de ce dernier, il se redresse sur sa couche et tend ses mains en direction du visiteur, comme pour le happer. Sa voix rocailleuse interpelle pathétiquement le nouveau venu :

— Te voilà enfin ! As-tu ramené ce que je t'ai demandé ?

— J'ai ce que vous m'avez demandé, mais vous connaissez comme moi son inutilité ! Inexorablement, votre cycle s'achève... aujourd'hui... demain... désormais cela est sans importance...

A cette remarque l'Ombre se fâche, s'épuise en invectives !

— J'aurais dû me douter de ta trahison. J'aurais dû me méfier de toi, prendre plus de précautions. Une fois les ossements rassemblés, j'aurais dû te faire supprimer par Jehan. J'aurais dû...

Les mots l'étranglent, restent coincés dans sa gorge !

Se reprenant un peu, il adresse à l'Homme, impassible à son chevet, une mimique en guise de sourire, des larmes perlent sous ses paupières transparentes. Il tente par tous les moyens de le rallier à lui alors que la peur de la mort s'affiche dans son regard. Cette mort qu'il a trop longtemps voulu ignorer. Cette mort qu'il pensait avoir vaincue. Comprenant brusquement son erreur, une vague d'amertume la gagne.

— C'est injuste, j'ai tout donné pour percer le Grand Mystère et je suis si proche de la Vérité ! Laisse-moi encore un peu de temps, tu n'en n'as que faire toi, du temps... Je t'en supplie...

L'Homme se laisse gagner par l'émotion. Il est sur le point de céder, d'offrir sa compassion...

D'abord imperceptible, puis de plus en plus forte, s'échappant des tréfonds de la terre, la voix étrange aux intonations féminines, celle de l'église de la Garde-Adhémar, la voix sourde de la Vouivre résonne sous les voûtes de pierres, coure le long des rayons surchargés de la bibliothèque, gagne les souterrains, secoue le château tout entier...

— Ombre, Maître de céans, ainsi qu'il est écrit ton cycle s'achève à l'instant, emporté dans le silence de la Mort.

L'Ombre se redresse sur sa couche, gesticule, balbutie quelques mots incompréhensibles avant de se figer avec une expression hagarde, les yeux chargés de haine posés sur l'Homme. La bouche déformée par sa dernière invective !

La Camarde le foudroie à l'instant précis où il s'apprêtait à jeter l'anathème sur son chanceux rival !

Comme une plume, sa légère dépouille retombe sans vie sur le lit.

La voix de la Vouivre annonce alors l'avènement d'un nouveau cycle, de l'ultime cycle de l'Univers !

— Désormais sur l'Univers règne sans partage le Tout-Puissant Thot ! Sans plus attendre, que la Volonté Suprême s'accomplisse !

CHAPITRE 9

*Les règles qui régissent la
Conscience paraissent
immuables...*

LE TOMBEAU VIDE

Sitôt après la mort de l'Ombre, sa dépouille fut placée dans la crypte supérieure des sous-sol du Château Perdu, au pied de la statue de marbre blanc ! Jehan, très affecté par la disparition de son Maître, dressa une chapelle ardente, allumant auprès du catafalque les bougies rouges de deux grands chandeliers d'argent à sept branches. Puis il vint se recueillir et veiller nuit et jours à son chevet, dans l'attente du bon plaisir de son nouveau Maître ! Car désormais, Jehan considère l'Homme comme étant devenu son Maître. Même s'il n'aime pas particulièrement ses attitudes et le manque de respect qu'il manifestait de son vivant à l'Ombre, il le servira fidèlement. Certainement d'ailleurs, c'est ce que lui aurait imposé ce dernier. Ainsi, dans l'esprit du vigoureux serviteur, c'est à l'Homme seul qu'il appartient de tout décider en vue des funérailles de l'Ombre.

Durant le laps de temps précédent l'inhumation, l'Homme, nullement préoccupé par les contingences matérielles du domestique, a commencé de compulsier les précieux ouvrages de l'inestimable bibliothèque. Très amoureux des livres auxquels il a toujours attaché une importance capitale, il est fasciné par la diversité de l'invraisemblable amoncellement universel d'ouvrages ésotériques archaïques collectés en ces lieux. La richesse et la rareté de l'ensemble des collections offrent une vision pratiquement exhaustive sur les interrogations métaphysiques de la pensée humaine au cours de l'histoire. Pour s'en convaincre, l'Homme procède par sondage sur les rayonnages surchargés, s'émerveillant de chaque découverte.

Au cours des deux premiers jours d'investigations, l'Homme s'est laissé guider par le seul hasard. Ensuite, il a porté son attention et dévoré les ouvrages usuels de l'Ombre, ceux que

ce dernier gardait précieusement à portée de sa main. De la sorte, il s'est imprégné de ces lectures qui l'ont aidé à mieux comprendre et, inexorablement, à subroger le vieux Kabbaliste !

Très concentré, il déchiffre maintenant le Livre Blanc. Ce bréviaire hermétique qui a toujours résisté aux efforts insensés de l'Ombre dans sa quête obsessionnelle de décryptage. Avec émotion, sur l'avant dernière page l'Homme bute à nouveau sur la phrase découverte par-dessus l'épaule de l'Ombre. Cette phrase qui, à n'en pas douter, marque le déclin et la disparition irrémédiable de son prédécesseur et le début de son irrésistible ascension, l'aube annoncée de son divin destin. Cette phrase demeurée depuis gravée dans sa mémoire en lettres de feu : **"Le Temps est proche où il t'appartiendra de parachever le Grand Œuvre."** La suite du texte, toute aussi édifiante au profane, devrait l'être pour l'Homme. Elle l'aurait certainement été lors de sa première lecture du livre prophétique s'il avait été en mesure d'en prendre connaissance : **"L'Univers est un espace clos dans toutes ses dimensions. Ainsi, à l'extrême limite de ton chemin, quand tu croiras être arrivé, tu déboucheras sur un carrefour, celui ou le Passé, le Présent et l'Avenir se confondent !"** Aujourd'hui pourtant, cette prose est loin de l'étonner. Au contraire, sans y prendre garde, d'une main sûre, l'Homme complète cette prophétie. A la plume et en lettres capitales, il écrit sur le haut de la dernière page : **"Parvenu à ce terme je prendrai possession de tous mes pouvoirs ! J'investirai la Porte du Temps ! En ce lieu sacré, j'édifierai ma maison pour les siècles et les siècles."**

En écrivant sur le Livre Blanc, sans le savoir, l'Homme vient de s'approprier tous les biens matériels, intellectuels et spirituels de l'Ombre, ainsi que ceux de tous leurs prédécesseurs oubliés. Désormais, il dispose de la Connaissance Absolue et peut à son gré régir le patrimoine Sacré de l'Univers. Désormais, il lui appartient d'établir les préceptes de son règne.

L'Homme comprend le sens caché de la symbolique du chemin évoqué dans le Livre Blanc. C'est la relation entre son initiation divine et le pèlerinage vers Compostelle qu'il a entrepris et n'a pas encore achevé ! Une longue vacation qui s'est poursuivie sur toute une année, durant les quatre saisons et qui s'achèvera, comme le veut la coutume à Compostelle. Il le pressent, son arrivée à la cathédrale de Santiago coïncidera avec son Avènement, la date de sa reconnaissance universelle. Dès lors, il ne sera plus l'Être Suprême en devenir, il sera l'Être Suprême dans toute la plénitude de ses pouvoirs. En cet endroit mythique doit enfin se réaliser la conjonction ardemment souhaitée d'éléments épars et disparates, dispersés dans l'Univers par le chaos des luttes opposant depuis la nuit des temps le Bien et le Mal. Cette conjonction qui doit engendrer un renouveau de l'Univers en concordance intime avec les aspirations profondes de son nouvel ego !

Avant de parvenir à ce terme, l'Homme se doit de respecter à la lettre les rites du pèlerinage, c'est la dernière clé qui lui ouvrira les portes de son royaume ! Aussi, avec application, se remémore-il la légende dorée...



...Postérieurement à la Résurrection du Christ, l'apôtre Jacques, fils de Zébédée prêcha en Judée et en Samarie avant de se rendre en Espagne afin d'y semer la parole divine. Ce séjour se révélant sans profit, il retourna très vite en Galilée. Là, son prêche de la divinité du Christ souleva l'opprobre de ses concitoyens qui le livrèrent à Hérode Agrippa. Condamné à avoir la tête tranchée, il fut exécuté le huitième jour des calendes d'avril. Premier apôtre à recevoir la couronne du martyr, l'Eglise honore la mémoire de Saint-Jacques le 25 juillet !

Au soir de sa mort, ses disciples craignant la vindicte des juifs, s'enfuirent sur un bateau en emportant le corps. Dans le tumulte des flots déchaînés, des anges et la sagesse divine amenèrent cette frêle embarcation privée de gouvernail, au large de la côte de Galice. Un soir de tempête, l'étrange arroi aborda au royaume de la reine Louve ! Sitôt sur la plage les disciples déposèrent la dépouille de Jacques sur une grande pierre. A son contact, aussitôt le granit mollit, prenant la consistance de la cire et l'apparence d'un sarcophage épousant les contours du corps !

La reine Louve enquisse de leur venue, tenta de se débarrasser des intrus et de leur encombrant défunt. Tout d'abord elle les livra au roi d'Espagne, certaine de les voir disparaître à jamais dans une sombre geôle. Ce plan ayant échoué, elle incitât les disciples à transporter les restes du saint au moyen d'une paire de bœufs dont elle leur fit l'offrande. En fait, elle les livrait à la férocité sanguinaire d'une paire de taureaux. Rien n'y fit, placés sous le joug, les deux fauves conduisirent paisiblement leur charroi jusqu'à son palais. Emmerveillée par tant de miracles, elle se convertit. Pieusement, la reine Louve transforma son palais en une église dédiée à Saint-Jacques et la dota magnifiquement. En ce lieu béni, les disciples Théodore et Athanase édifièrent le tombeau de l'apôtre où aujourd'hui, tous deux reposent à ses côtés...

Durant les invasions mauresques, le tombeau fut caché, son emplacement volontairement oublié... Même la mémoire collective n'en avait plus gardé le souvenir. Il fallut au début du IX^e siècle la lumière divine et la parole d'un ange éclairant l'esprit de l'ermite Pélage pour le resituer !

Avant l'an mil, il devint le lieu de pèlerinage que l'on sait...

Conscient de l'importance que revêt ce premier passage, l'Homme prépare minutieusement son arrivée à Compostelle. Il ne laisse aucun détail au hasard. Par cette démarche, il entend s'approprier toute la symbolique liée au chemin des étoiles, les stigmates issus de la dévotion témoignée par la multitude des jacquets au cours des siècles. Pourtant, il sait que le symbole n'est rien, que la Vérité se situe ailleurs, dans l'esprit. Ce n'est jamais le symbole qui agit. Par contre, il ne peut l'éluder car la reconnaissance passe obligatoirement par lui. Pour l'alchimiste, l'évocation du voyage vers Compostelle ne signifiait pas quitter Athanor et son antre sulfureuse. Cela signifiait d'entreprendre la démarche de l'esprit en route vers la Connaissance. Ce chemin suivait un itinéraire intérieur long et incertain, semé d'embûches. La symbolique du voyage permettait en outre de justifier aux yeux du monde, l'absence physique nécessaire à la méditation. Ainsi fit Flamel et tant d'autres comme lui !

De la sorte doivent s'accomplir les premières volontés de l'Homme déifié. Après seulement, il songera à devenir Thot...

Pour l'heure, au grand soulagement de Jehan, l'Homme prend enfin les dispositions permettant de régler les funérailles de l'Ombre. Son prédécesseur reposera pour l'Eternité sous le banc de pierre. Sa cuculle de lin grossier lui servira de linceul. Le capuchon en sera cousu. Aidé de Jehan, il procédera lui-même à l'inhumation nocturne ! Le corps sera placé debout dans la fosse, le regard tourné vers Compostelle ! A l'extérieur, aucun signe ne permettra de soupçonner la présence d'une tombe. D'autre part, le Château Perdu demeurera en l'état, tel que l'Ombre l'a voulu et conçu. Pour l'Homme se sera un lieu de retraite et de méditation qu'il fréquentera à sa guise. Il y conservera tous les manuscrits sacrés et s'attachera à compléter régulièrement les

collections de la bibliothèque. Jehan et Altaïr continueront de veiller fidèlement sur les trésors de cet inestimable patrimoine. Ils s'en répondront devant lui, devant lui seul !

Une fois ces dispositions domestiques arrêtées, l'Homme fixe la chronologie des événements annonciateurs de son Avènement. L'année étant jacquaire et bien que son périple ait débuté plus d'un an auparavant, le jour de l'équinoxe de printemps, l'Homme décide de faire coïncider son arrivée à la cathédrale de Santiago avec la date du dimanche 25 juillet. Ainsi, il pénétrera dans le sanctuaire par la Porte sainte à midi sonnante. Auparavant il aura respecté plusieurs autres us et coutumes des pèlerins...

En ce 23 juillet, quelque part, dans l'immensité désertique des Pyrénées, à l'écart des grands chemins, la nuit d'encre résonne du choc régulier de pelles et de pioches frappant sur de la caillasse. Comme si quelqu'un profitait de la profonde obscurité pour creuser. Pour le profane, il faudrait le regard d'un chat ou celui d'une chouette pour discerner cette activité insolite que seul le bruit des outils révèle. En fait l'Homme, car il s'agit de lui, perdu dans la montagne creuse une fosse en compagnie du vigoureux Jehan. Tout près d'eux, recroquevillée dans son grossier linceul, la dépouille de l'Ombre repose sur l'herbe sèche, au pied du banc de pierre !

Le labeur semble pénible pourtant les deux hommes ne s'accordent aucune pause. Dès que la fosse est trop profonde pour travailler facilement depuis le bord, Jehan saute à l'intérieure. A chaque pelletée, il disparaît un peu. Comme si le sol se dérobaît sous lui. Maintenant, on n'aperçoit plus que le fer de la pelle et le sommet de son crâne qui s'agite dans l'excavation...

D'un mot l'Homme interrompt le travail :

— Je pense que cela sera suffisant mon bon Jehan ! Il est grand temps que l'Ombre prenne sa place dans cette sombre fosse. Ne crois-tu pas ?

Sans autre remarque qu'un vague grognement, Jehan s'extrait avec facilité de la fouille avant d'essuyer la terre de ses mains sur le devant de son pantalon de grosse toile bleu. Après quoi, respectueusement les deux hommes s'approchent de la dépouille. Il s'en saisissent chacun d'un côté et la redresse. Ensuite, avec précaution les deux hommes la font glisser jusqu'au fond de la fosse béante. Afin de disposer la dépouille dans la position qu'il souhaite, l'Homme s'agenouille avant de se mettre à plat ventre sur le bord de la tombe. D'une main il palpe le capuchon de la cuculle afin d'être certain de bien orienter le dernier regard de son prédécesseur dans la direction choisie ! Une fois dans la bonne position, l'Homme maintient fermement la dépouille alors que Jehan entreprend de combler l'humble sépulcre ! Précautionneusement, il dépose en vrac au fond de la fosse, un mélange de terre sèche et de caillasse. Très vite la cavité se comble et les gravats, formant un moule, modèlent les formes du corps. La fine caillasse épousant parfaitement la forme chétive, cette gangue immobilise pour l'éternité celui qui rêvait pourtant d'immortalité. Bien modeste tombeau pour l'être qui augurait devenir le Maître incontesté de l'Univers. Face à cette poignante décrépitude, l'Homme songe à la sainte prophétie maintes et maintes fois répétée au cours des siècles : Poussière, tu retourneras à la poussière ! Rien n'est plus vrai en cette nuit sans lune, au regard de cet enterrement sans témoin... Dans le secret de ses pensées l'Homme souhaite ne jamais parvenir à cette terrifiante extrémité. Il espère toujours conserver l'humilité nécessaire pour accepter le sort de la créature vouée tôt ou tard à la déchéance et à la disparition irrémédiable. Aujourd'hui seul l'esprit ténébreux de l'Ombre survit ! Anonymement, quelque part en lui, étant donné la métamorphose transcendante accomplie à l'instant de sa mort. Depuis, l'Ombre n'est plus qu'une des multiples facettes composant son nouvel ego... Ni plus ni moins négligeable que les autres, simplement confondue et anonyme...

...L'Homme s'interroge, demain, qu'advient-il de lui ? Où sera-t-il ? Dans le creuset de quel méga ego sera-t-il à son tour fondu, coulé, dispersé ? Quel alliage conservera la trace ténue de son "Divin" passage ? Il l'ignore, mais d'avance il en accepte l'augure, non comme une terrible échéance, mais comme une délivrance... la Délivrance...

Lorsque l'enfouissement de la dépouille atteint le haut du corps, à l'instant où les pelletées de terre commencent à recouvrir la tête, le vieux domestique s'abandonnant à la douleur si longuement contenue, laisse échapper une plainte lugubre. Un terrible cri de détresse venant des

tréfonds de son âme, un hurlement qui glace le sang et fait frissonner la peau. Cette âme où le Kabbaliste régnait en maître incontesté et cruel, en tortionnaire parfois. Après tant et tant d'années de vie commune, cette âme simple se révolte, refuse d'imaginer l'idée d'une séparation définitive d'avec son Maître qu'il croyait immortel. Après des siècles de servage, brusquement tiré de sa torpeur et confronté à l'implacable réalité, Jehan refuse d'accepter l'idée même de la Mort !

Comprenant cette sourde douleur, l'Homme, laissant le fidèle serviteur exprimer toute sa peine et toutes ses craintes de l'au-delà, achève lui-même l'inhumation de l'Ombre. A coups de pelle, au besoin s'aidant des pieds, il tasse le sol avant de répandre alentours le reliquat de gravats. Avec soin il redonne à la végétation son apparence initiale. Quand il a terminé son labeur, hormis le vieux banc de pierre, rien n'éveille plus l'attention dans la paisible clairière. Personne ne pourrait suspecter la présence d'une sépulture récente en ce lieu si sauvage.

Ainsi s'accompli pleinement la prophétie transmise par la Fée à son réveil après le sacrifice du bélier par les Goidels sur la Pierre de Vera. En écrivant sur le Livre Blanc et en recouvrant de terre la dépouille de l'Ombre, l'Homme a définitivement et totalement éliminé son prédécesseur ! Il en a effacé jusqu'au souvenir...

Se tournant vers Jehan, il le renvoie au Château Perdu.

— Samedi un peu avant minuit tu me rejoindras sur la plaza del Obradoiro. En attendant, retourne au Château Perdu et prépare ce que je t'ai demandé d'apporter. N'oublie surtout pas le sac avec les restes de mon épouse...

Une fois seul l'Homme demeure un long moment prostré sur le banc de pierre. Le regard vague, il se remémore son premier passage en ces lieux. Il n'attendait plus rien de l'existence, juste t'atteindre le bout de son chemin peuplé de chimères, de souvenirs émouvants. Abandonné, sans espérance, livré à sa seule tristesse de jour comme de nuit, il espérait tomber n'importe où, et ne jamais se relever. Un instant dans la bergerie il avait souhaité trépasser là, de la main de cet inconnu mystérieux et brutal ! On ne l'aurait certainement pas retrouvé avant plusieurs mois... La Destinée avait d'autres desseins... Aujourd'hui l'Ombre repose à ses pieds et le chemin qu'il lui reste à parcourir s'étire comme un ruban qui se perd à l'infini. A cet instant, il est triste et las devant la tâche qui l'attend... Même le spectre de son épouse ne parvient pas à réveiller son ardeur... à chasser sa mélancolie...

Le mélodieux chant des oiseaux entonne le prélude au réveil de la montagne. Tiré de sa torpeur et usant des pouvoirs de l'anneau magique, l'Homme se propulse dans l'espace ! Quand l'aube déchire enfin la nuit, il se retrouve couché dans une barque dérivant quelque part sur l'océan. Le soleil monte lentement au-dessus d'une terre brumeuse et lointaine s'étendant sur sa droite. Le clapotis des vagues sur la coque de bois berce son attente. Sans rame et sans gouvernail, la barque dérive au gré des courants. Tantôt elle semble se rapprocher de la côte ! Puis, capricieuse elle s'en éloigne à nouveau rapidement. Avec des cris stridents une multitude d'oiseaux marins gagnent le large en quête de bancs d'anchois croisant dans les parages. Leurs robes immaculées luisent un instant dans les premiers rayons du jour avant de se perdre à l'horizon incertain du large. Toute la matinée les flots puissants se jouent du frêle esquif. S'amuse de le faire tourbillonner dans tous les sens, alors qu'à l'ouest le ciel se charge lentement de lourds nuages sombres, des cumulus puissants, prélude à l'orage.

L'orage éclate un peu avant midi avec la violence redoutable des intempéries de l'été. La pluie portée par un vent soutenu bat les flots avec violence. Les vagues courroucées de cette impertinence, s'agitent, se gonflent, se dressent dans un bruit assourdissant. La barque chahutée avec force, prend l'eau de toutes parts. A tribord, l'Homme apparemment imperturbable s'agrippe solidement au bordage. Le vent siffle, hurle au-dessus de sa tête. Il n'aperçoit plus rien, que le mur de pluie qui l'entoure de toutes parts, se confondant avec les flots. Une bourrasque de vent plus puissante que les autres soulève dans les airs la précaire embarcation. Comme un fétu, elle la rejette violemment sur les flots déchaînés où elle se brise, se dissous dans un grondement assourdissant... L'Homme projeté par-dessus bord dans les tourbillons des flots, roule dans le bouillonnement rageur. L'eau salée et le sable l'aveuglent. Le sable ? Serait-il près d'une plage ?

Ses pieds rencontrent quelque chose de dur ! Il roule encore incapable de résister au reflux, s'écorche les mains, les jambes et le visage sur des roches affleurant le sable. Balayer par les déferlantes d'une marée descendante, il reste étendu sur le sol meuble apparemment inconscient. Pourtant, ses mains s'agrippent, se crispent dans le sable. Dans ce mouvement, l'une d'elle emprisonne un petit coquillage, une minuscule coquille Saint-Jacques...

Ultime symbolique avant sa reconnaissance, dans des circonstances analogues, l'océan a rejeté l'Homme sur une petite plage, au bord de cet estuaire où plusieurs siècles auparavant s'échouaient la dépouille de l'apôtre Jacques accompagnée d'une troupe de disciples apeurés et néanmoins fidèles. L'Homme reprend ses esprits sur la plage de Padrón, petite cité vers laquelle convergent la plupart des pèlerins après leur passage à Santiago de Compostelle. Jadis les pèlerins venaient sur cette plage rechercher un petit coquillage. Ce coquillage qu'il rapportait des rives de l'océan ornait leur poitrine à l'instant de la mort. Comme l'obole de Caron payait le passage du Styx vers les Enfers, il était censé faciliter leur passage dans l'autre monde ! Sacrifiant aux usages du pèlerinage la petite coquille Saint-Jacques ramassée lors du naufrage, rejoint dans son havresac celle qu'il avait conservée dans sa main lors de son premier départ de Genève et celle qu'il avait retrouvée lors de la profanation de la tombe de son épouse. Précieux talismans témoignant des errements de sa longue initiation !

En ce vendredi, sitôt après le naufrage de la petite barque, le soleil réapparaît au firmament réchauffant et séchant de ses rayons le vieux pèlerin détrempe ! Personne n'a remarqué l'intermède de son naufrage. C'est à peine si le bref orage a perturbé le cours normal de cette journée d'été sur ce rivage de Galice...

Un peu plus tard, l'Homme se retrouve dans l'église Santiago, sanctuaire élevé au bord de la rivière Ulla sur le Petronum (la grosse pierre) d'où la cité a tiré son nom. Sous le Maître-autel il va toucher le cippe romain qui marque depuis l'Antiquité le point le plus extrême de l'Europe occidentale. Il se plie ainsi au rituel de bon nombre de pèlerins avant lui !

Au sortir du sanctuaire, le parvis s'ouvre sur le miroir des flots sombres de l'océan, troublé par la seule écume blanche de la crête des vagues nonchalantes roulant vers la plage. Des flots apparemment tranquilles, redevenus indolents, ayant pourtant cherché à l'engloutir peu de temps auparavant. A l'horizon du cap Finisterre, considéré comme la fin du monde connu avant l'expédition de Christophe Colomb, le ciel et l'océan se confondent dans le grondement incessant des vents. De nuit, au firmament la Voie Lactée confère à ce mariage des éléments une dimension cosmique incomparable. Nulle part ailleurs l'Homme n'a ressenti avec autant d'intensité la présence insondable de l'infini...

Sur ce rivage, la méditation, la contemplation et la compréhension de la nature dans toute sa splendeur et dans ses secrets les mieux préservés, occupent le reste de sa journée.

Le soir venu il se mêle aux pèlerins et aux touristes qui affluent de toutes parts désireux d'être à Compostelle le surlendemain. La fête du Saint coïncidant avec un dimanche, il s'agit d'une année jacquaire. La première de ces années saintes fut instituée par le pape Calixte II et célébrée en 1122. En ce dimanche de liesse, chaque pénitent espère pénétrer au chevet de la cathédrale par la Porte Sainte ouverte tous les jours ces années-là. Bien entendu, tous n'y parviendront pas, mais l'essentiel n'est-il pas ailleurs, dans le simple fait d'être là et de croire ?

Pour dîner, le vieux pèlerin prend place à une petite table, en bordure d'une terrasse surpeuplée. Après un copieux repas composé de crustacés et de poissons grillés, généreusement arrosé d'un vin rouge du terroir, l'Homme s'éclipse à pied et se fond dans la nuit...

Avec soin il évite de s'approcher de Compostelle dont il ne veut même pas entrevoir les lumières. Dimanche, quand il arrivera au terme de son pèlerinage, c'est un regard neuf qu'il désire poser sur la cité ardemment convoitée durant les interminables heures jalonnant ses pérégrinations tout au long du chemin des étoiles.

Usant des pouvoirs de l'anneau magique, il revient rapidement vers l'est où il escompte rejoindre el camino francès là où il l'a quitté. Dans la nuit après un bref retour dans la province de León, il retrouve la Galice, ce vieux pays celte cher à son cœur. Il gravit les pentes menant à l'émouvante église montagnarde de Cebreiro fondée au XI^e siècle par les moines de Saint-Géraud d'Aurillac à 1293 mètres d'altitude ! Ce sanctuaire entouré de pallozas, habitations celtiques de

forme ovale au toit de chaume, renferme le Santo Milagro. Les reliques du célèbre miracle de la transmutation du vin en sang et de l'hostie en chair du Christ ! Imputrescibles à l'intérieur d'un reliquaire de cristal offert par les Rois Catholique au XVI^e siècle, elles se trouvent sur une patène et dans un calice du XII^e siècle. Avant de poursuivre plus avant sa route, à l'instar de la multitude des jacquets empruntant cette voie, il se recueille devant le précieux calice du Saint Graal !

Un peu plus tard, quittant le village d'O Cebreiro, il marche à nouveau vers l'ouest, vers Compostelle. Il retrouve l'itinéraire qu'il avait suivi lors de ses périples inachevés. A la première heure du samedi, il parvient à l'amorce du dernier tronçon ! Celui qu'il n'a jamais emprunté... Comme le veut la coutume, au pied du Mont de Tria Castela, il ramasse une pierre de chaux. A cet instant, il lui semble percevoir comme un tressaillement sous ses pieds. Comme si la Vouivre partageait une fois encore son émotion lithique. Aussi, plutôt que de symboliquement déposer cette pierre sur l'un des chariots prévus pour les récupérer et les ramener à Saint-Jacques afin de les utiliser dans l'édification ou la restauration de la basilique, il décide de la conserver dans son sac ! Autre témoignage, autre talisman...

Dans la nuit étoilée, l'air embaume des senteurs d'eucalyptus. bercé par le bruissement des insectes abondant en cette saison, intrigué par le vol discret des chauves-souris, l'Homme progresse maintenant très rapidement, brûlant magiquement les étapes, ne respectant que la symbolique du chemin. Au loin, les cloches d'un monastère sonnent les Matines, plus loin un autre lui répond et ainsi de loin en loin les cloches témoignent de la présence des moines en prière. Le temps presse puisqu'il a décidé d'être au lever du jour au sommet du Monte del Gozo, de profiter des premiers rayons du soleil pour apercevoir Santiago et pousser le cri des Francs, le cri de « Montjoie » !

Aux lueurs blanchâtres de la Voie Lactée scintillant dans un ciel limpide au-dessus de lui et allant se perdre à l'ouest vers l'océan omniprésent, l'Homme parvient sur la berge de La Bacolla. Là où les jacquets arrivant sur les rives de ce ruisseau se purifient avant de franchir le Monte del Gozo et d'entrevoir au loin, et pour la première fois, Compostelle !

Seul, dans la fraîcheur nocturne, il pénètre entièrement nu dans les eaux calmes. Prenant son temps, tout en pratiquant ses ablutions purificatrices, il s'abandonne à la quiétude de l'instant. Au plaisir inégalable du bain régénérateur gommant comme par magie la lassitude du corps éreinté par la très longue marche et la tension incessante imposée à l'esprit fatiguer de chercher à comprendre ! Pas exclusivement les fatigues et les tensions du dernier jour, non toutes celles accumulées au fil du temps, prenant leur source dès le matin du premier départ de Genève ! Fatigues, découragements, émotions, craintes et révoltes, récoltés le long du chemin s'évanouissent dans le précieux liquide. Tout en s'immergeant et en se prélassant, l'Homme régénère son corps et purifie son esprit. Au sortir de cette eau salvatrice, l'Homme éversif s'ébroue. Désormais il se sent en mesure d'affronter son inimaginable Destin, de s'élancer sur de nouveaux chemins encore plus inextricables, des chemins virtuels et fuyants, insoupçonnés, ne menant nulle part dans l'Univers infini et clos. Un Univers qu'il imagine recroquevillé sur lui-même...

L'esprit en paix pour la première fois depuis des lustres, le corps oint d'une huile odoriférante, la barbe taillée, les cheveux peignés, les vêtements propres et soignés l'Homme s'élance sur l'ultime tronçon du parcours de son interminable pèlerinage. A grandes enjambées, il gravit allègrement la colline de Montjoie. Parvenu au sommet, il s'arrête au premier endroit d'où l'on peut enfin apercevoir Santiago de Compostelle. Il est encore trop tôt, la nuit dense ne permet de discerner que les contours imprécis de la ville. Le regard fixé dans la direction d'où devrait sortir de l'ombre le sanctuaire dédié à Saint-Jacques, il demeure impassible, fiévreux et attentif, alors que le soleil point lentement dans son dos. D'abord ténu, le tracé de l'édifice s'esquisse, se précise peu à peu parmi la masse sombre et encore confuse de la cité galicienne. Un peu comme apparaît une image dans le bac révélateur du photographe. Dès qu'il acquière la certitude d'avoir localisé les tours de la cathédrale, il jette son chapeau en l'air, un cri puissant sort de sa poitrine :

— Montjoie ! Santiago !

Presque au même instant, mais avec un léger décalage, des centaines de poitrines reprennent en cœur ce cri d'allégresse. Jadis chez les Francs, cette primauté lui aurait conféré le titre de roi du pèlerinage !

— Montjoie ! Santiago !

Le sommet du Mont del Gozo vibre maintenant des cris d'une multitude de pèlerins venus, tout comme l'Homme, attendre le lever du jour parmi les herbes sèches pour voir surgir des brumes matinales le "Phare de l'univers", du nom dont le pape Jean XXIII désignait Compostelle. Maintenant, dans la ville encore lointaine les cloches carillonnent afin d'appeler les fidèles à la prière des Laudes !

A aucun instant l'Homme n'avait soupçonné la moindre présence humaine autour de lui, surtout si proche ! Au contraire, depuis son départ de la plage du Padrón, il avait ressenti les affres d'une grande solitude... Serait-ce dû au pouvoir dont il est investi ou à ceux de l'anneau de Salomon ? Ces pouvoirs lui confèrent-ils une place privilégiée, en marge du reste de la société des hommes ? Cette découverte l'inquiète et altère quelque peu la bonne humeur dont il faisait preuve depuis son bain dans La Bacolla ! Aussi, il se promet d'étudier cette question et de remédier rapidement à cette situation déplaisante.

Désormais, une petite heure de marche suffira aux pèlerins pour atteindre enfin le but tant convoité ! Formant une joyeuse équipée les jacquaires quittent en groupe la colline. Au cri d'Ultraia, ils s'élancent vers la ville de Saint-Jacques en chantant ses louanges et, en dépit de l'heure matinale, en buvant force "tinto". L'Homme se joint à eux et se laisse gagner par leur gaité. Il se laisse emporter par cette joyeuse marée jusqu'aux portes de la ville. Sitôt arrivés, ses compagnons s'empressent de récolter un dernier coup de tampon sur leur Credencial, sésame indispensable pour obtenir la Compostela. Ce certificat du pèlerinage datant du Moyen Âge est encore, de nos jours, rédigé en latin. L'Homme parcourt seul la ville qui s'éveille. Partout une grande agitation règne déjà. Les touristes et les pèlerins affluents de toutes parts et les résidents s'affairent dans les derniers préparatifs de la fête de leur saint patron. Tout devra être prêt à minuit, à l'heure où débiteront les festivités. L'Homme déambule sans but dans les rues. Avant la liesse de rigueur le jour de la Saint-Jacques, la cordialité est de mise. Le Jacquaire est partout le bienvenu. L'hospitalité coutumière en ces lieux s'accompagne du respect des pénitents. L'accoutrement de l'Homme en dit long sur les vicissitudes et la durée de son périple. En le croisant, les gens le saluent avec un sourire, un clin d'œil de connivence ou un geste amical. L'Homme éprouve une vive émotion face à ces témoignages muets, à ces marques d'encouragement. Tout le jour, cette gentillesse spontanée le reconforte, le rassère ! Il peut y puiser la sérénité nécessaire pour affronter les échéances que le Destin lui réserve...

Fidèle à sa chronologie, il attend patiemment le début des festivités avant de se plier aux rites incontournables du pèlerinage. En aucun cas, il ne veut anticiper les événements. Par contre le moment venu, il usera de son invisibilité afin d'être aux endroits cruciaux à l'instant choisi ! Il en usera pour lui et pour Jehan !

A peine pense-t-il au robuste serviteur qu'au détour d'une rue ils se retrouvent nez à nez. Après une rapide inspection des effets qu'il devait lui rapporter, il invite le domestique à le suivre. Jehan toujours aussi servile emboîte le pas de son nouveau Maître. Dans les rues surpeuplées la foule les bouscule, les sépare souvent... Porté par cette houle humaine, ils se perdent et se retrouvent...

Comme convenu à minuit moins un quart ils arrivent sur la Plaza del Obradoiro décorée des plus beaux appareils. A minuit précisent les clameurs de la foule saluent le prélude des feux d'artifices tirés depuis la place de la cathédrale. Le spectacle pyrotechnique est grandiose, à la mesure de l'événement. Durant de longues minutes, il saupoudre les façades de la Plaza del Obradoiro d'or, d'argent, de carmin, d'azur ou de pourpre et embrase le ciel au-dessus de la basilique ! L'ombre et la lumière s'enlacent et se délacent sur la multitude de sculptures des édifices joutant la place, leur donnant un relief inusité, une apparence surnaturelle. Médusée, la

foule innombrable pousse des clameurs admiratives. Un vent léger dissipe les fumées sans chasser l'odeur âcre de la poudre. Elle serre un peu la gorge, mais quelle importance pour le pèlerin ébloui par les fastes de la fête en regard des souffrances accumulées au fil des jours sur le bord des chemins.

L'Homme profite de cette liesse générale pour se soustraire aux regards. Invisible, il emprunte l'escalier d'accès au parvis et pénètre dans le sanctuaire par le portail extérieur. Alors qu'une pluie de paillette d'or ruisselle sur les tours, l'Homme s'agenouille devant la colonne centrale du Porche de la Gloire. Il place les cinq doigts de sa main gauche dans les cavités creusées dans le trumeau par tous les pèlerins ayant fait ce geste avant lui. Imperceptiblement la pierre frémis de ce toucher. Le fluide de la Vouivre remonte jusqu'à lui, se répand dans son corps... l'irradie de ses bienfaits... apaise ses tourments...

...Il reste là, prostré, en symbiose avec l'édifice tout entier... placé sous la férule bienveillante de sa fidèle protectrice...

...La clameur saluant le bouquet final le tire brutalement de cette bienfaitante torpeur... Contrarié par les ultimes grondements assourdissant la nuit et les derniers éclairs de feu irradiant le décor baroque de la basilique, le regard absent, il se redresse tant bien que mal. A tâtons ses mains palpent une à une les sculptures servant d'assise au trumeau. Parvenu ainsi au revers de la colonne, il s'agenouille devant un visage de pierre en saillie du piédestal. Il frappe son front sur cette statue représentant Maître Mathieu afin, comme le dit la coutume, de s'imprégner de l'intelligence et du savoir de cet architecte sculpteur du XIIe siècle auquel on doit la construction de ce porche !

Tout le reste de la nuit de la Saint-Jacques, l'Homme se mêle aux pèlerins. Avec eux, il échange les souvenirs récoltés tout au long du chemin des étoiles. Ils boivent pour oublier la marche inexorable du Temps, ils s'imbibent de vin... Ce précieux élixir qui réchauffe le corps et atténue les blessures de l'âme ! Ce breuvage capiteux que l'Homme vénère pour sa générosité euphorisante et toute la symbolique divine qui s'y rattache ! Cadeau des dieux dit-on, irremplaçable don de la terre nourricière, fruit du savoir-faire de la créature, offrande de la Déesse Mère, il est tout à la fois...

A neuf heures retenti le premier des vingt et un coup de canon censés réveiller la cité. En fait, c'est le bruyant signal annonçant le début des festivités de la journée sainte. A son appel, les notables se retrouvent à l'hôtel de ville. De là, emmenés par l'archevêque de Compostelle et plusieurs évêques de Galice, en procession ils rejoignent la basilique pour une messe solennelle ! Pour la circonstance, l'édifice est paré de son plus beau décor. Suspendu à la voûte, le gonfalon du vaisseau de Don Juan d'Autriche rappelle la bataille de Lépante où les turcs furent vaincus en 1571. Sous la coupole de la croisée du transept le botafurmeiro attend, entouré de sa garde, l'instant de s'envoler dans les airs pour encensés les fidèles et les pèlerins.

A midi sonnant quittant la Plaza de la Quintana, l'Homme pénètre dans le sanctuaire par la Porte Sainte. Usant de ses pouvoirs il accède aisément au chœur de l'église, juste au pied de la chaire d'où le roi d'Espagne prononcera tout à l'heure l'offrande à Saint-Jacques ! Les plaintes des grands orgues couvrent le brouhaha de la foule qui se presse. L'apparence festive de la cérémonie n'estompe pas la ferveur des pénitents recueillis. Venus en nombre les fidèles et les pèlerins se serrent sur chaque travée. Les magnificences du chœur éblouissent les plus humbles, impressionnent les plus blasés ! Une cohorte de prélats en robe blanche rehaussée d'écharpe colorée prend place devant le Maître-autel. Portant la crosse et la mitre l'archevêque prononce d'une voix chevrotante les paroles de bienvenue. L'assemblée reprend en chœur les chants liturgiques. La cérémonie rayonne de la foi des pèlerins venus du monde entier vénérer leur saint patron. Priant et chantant d'un même cœur, chacun dans sa langue d'origine. Invoquant le Seigneur afin de le remercier de tous ses bienfaits et Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Déjà les huit tiroboleiros revêtus de la tunique rouge de leur fonction s'appêtent à balancer le botafumeiro au travers de la croisée du transept ! Moment émouvant et très attendu car la tradition exige du pèlerin, d'achever son parcours auprès de cet encensoir géant. Chaque

jour au cours des années saintes, lors de la messe des pèlerins, sa mise en mouvement précède le sacrifice.

L'instant est solennel. Une certaine agitation occasionnée par la curiosité, parcourt l'assistance. Brusquement l'émotion est portée à son comble. Le visage grave et les gestes mesurés, revêtu d'un costume d'apparat sombre rehaussé des couleurs du royaume, le souverain d'Espagne traverse le chœur et gagne majestueusement la chaire. Dans l'effervescente ferveur provoquée par sa présence, avec une solennité empreinte d'émotion, le monarque prononce l'offrande à Saint-Jacques. Nombreux, dans les travées réservées aux pénitents, sont ceux qui essuient une larme de reconnaissance d'avoir eu le bonheur de participer à cet office. D'achever ainsi leur pèlerinage...

S'apprêtant à quitter la chaire, le souverain contemple avec bienveillance les fidèles agenouillés à ses pieds. Il semble vouloir s'imprégner de toute la ferveur émanant de ces femmes et de ces hommes venus de partout dans le monde vénérer l'évangéliste de son royaume ! A cet instant, son regard croise le regard interrogateur de l'Homme. Sans qu'il sache pourquoi, l'intensité de ce seul regard le bouleverse. Sa vie durant il en gardera le troublant souvenir...

Déjà le botafumeiro en laiton argenté encense abondamment le chœur. Dans sa course folle, il décrit un arc d'une cinquantaine de mètres de long qui le fait presque toucher les voûtes du sanctuaire ! Le somptueux décor, les gestes rituels de l'archevêque et des prêtres, l'odeur agréable et forte de l'encens donne un rayonnement exceptionnel à l'office.

...Après le sacrifice et la bénédiction la basilique se vide lentement, comme à regret. Affublé en pèlerin, l'Homme en profite pour parcourir le sanctuaire. Découvrir les merveilles accumulées, témoignages de la dévotion des chrétiens au cours des siècles du pèlerinage. Accompagné par Jehan, il se recueille tout l'après-midi en ces lieux de paix et de sérénité. Il meuble l'impatience de son attente par la prière et la méditation.

Il ne participe pas à la nouvelle procession qui s'ébranle vers 19 heures, et parcourt la ville avec un précieux reliquaire escorté de géants costumés représentant les pèlerins de tous les continents. Non, il attend dans la basilique le retour des prélats et profite de ce temps pour se recueillir et se confesser. Presque par hasard, il choisit un confessionnal un peu à l'écart du flot des touristes et livre à un jeune prêtre ébahi l'épopée de sa destinée. Celle qui l'a amené jusqu'en ces lieux saints et celle qui l'attend dès demain... Incrédule, le prêtre tente de le raisonner. Cherche à calmer ce qu'il considère comme un délire. Peut-être le chemin a-t-il troublé son esprit ? Cela arrive parfois, les voies du Seigneur sont impénétrables se plait-il à marmonner comme une litanie afin de conserver une contenance raisonnable. Il donne pourtant sa bénédiction au vieux pèlerin et prononce avec conviction ces paroles du Seigneur : Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux !

De la place qu'il occupait le matin au pied de la chaire, l'Homme assiste au dernier office. Mieux, il y participe activement, marquant une grande dévotion à l'instant des prières, chantant avec force les beaux cantiques grégoriens et recevant la communion des mains même de son jeune confesseur.

A l'instant où le prêtre glisse dans sa bouche entrouverte la précieuse hostie, leurs regards se croisent. L'abbé ressent alors comme une vive brûlure. Un fluide bénéfique se répand dans tout son corps. Une indicible sensation de bien-être, presque d'euphorie le berce. Sans le savoir, il vient de toucher à une parcelle d'Absolu, de cet Absolu qu'il recherche avec ferveur. Sur lequel reposent sa foi et l'engagement de sa vie !

Maintenant le sanctuaire est vide de toute autre présence humaine. L'Homme et son fidèle serviteur sont seuls à l'intérieur de la basilique. Il est temps que le Destin dicté par l'Univers s'accomplisse !

Sans hâte, ils se rendent dans le déambulatoire entourant la Capilla Mayor et descendent l'escalier conduisant à la crypte. Au bas de ces degrés, découvrant le reliquaire d'argent, l'Homme s'émerveille de tant de richesse. En fait, les deux hommes se trouvent à l'axe du Maître-autel, dans le mausolée romain. Là où reposaient jusqu'au XIXe siècle les restes de l'Apôtre et de ses disciples Théodore et Athanase. Cet ancien tombeau de Jacques le Majeur est placé juste en

dessous du reliquaire. Ce sarcophage romain, l'Homme le sait désormais, n'est autre que la Porte du Temps ! Celle que lui laissait entrevoir l'Ombre !

Fasciné par l'inimaginable de ce symbole magique l'Homme frémit de tous ses membres. En proie au vertige de l'ubiquité et de l'immortalité sa pensée défaille. Dire que de cet endroit, l'Homme peut aller n'importe où, n'importe quand, au gré de sa seule volonté, au gré de sa fantaisie ! Il frémit et, dans les tréfonds de la terre, la Vouivre, Sa Vouivre frémit également. Leurs frémissements de bonheur se rejoignent, se combinent, se confondent... Conjointement, ils font imperceptiblement trembler l'édifice sur ses bases... Enfin, ils sont réunis... ils sont en symbiose... Enfin, se sont accompli tous les oracles. Ensemble, ils ont déjoué tous les pièges, surmonté le découragement, la peur et les fatigues ! Ensemble, ils ont atteint le but qui leur était assigné !

Un bonheur ne venant jamais seul, la voix de la Vouivre résonne doucement, presque tendrement sous les voûtes séculaires. Mais, cette fois, la voix sépulcrale semble s'être adoucie, elle use d'intonations attendries.

— Divin Thot, Mon Maître, je veux être la première à t'honorer, à me prosterner à tes pieds ! Je veux t'assurer de mon amitié et de mon allégeance. En gage de ma fidélité je viens t'apporter une nouvelle qui réjouira ton cœur. Ce midi, à l'heure où tu franchissais la Porte Sainte, dans le secret du bucolique Jardin des Fées est née une petite fille ! Sa maman et ses tantes l'ont aussitôt prénommée Rêves ! Elle sera certainement digne de son auguste père et aussi ravissante que sa Maman, la douce et jolie Vera...

L'Homme s'attendrit de cette naissance. Un instant ses pensées s'égarèrent vers la nouvelle venue. Il a peine de s'imaginer être le père de cet enfant ! Certes, il en est le géniteur, mais par quelle volonté et dans quel dessein ? Quel sera l'avenir de Rêves, sa destinée ? Être fille de la Fée-Vouivre et de l'Être Suprême ne sera sans doute pas simple au quotidien. Et cet enfant, la verra-t-il seulement un jour ? Entre doutes et questions, il s'évade vers sa petite-fille restée loin de lui, à Genève. De l'attendrissement à la nostalgie, une larme de bonheur perle sous la paupière fatiguée, roule sur la joue ridée, brille et se défait dans la grisaille de la barbe où elle se perd...

...Là-bas, à Brocéliande, près du tombeau de la Fée Viviane, les chuintements d'une harpe trouble la quiétude de la forêt séculaire. Sur cette douce mélodie, une mélopée annonce à la cantonade l'arrivée de la petite Déesse-Fée. Plus tard, à la nuit tombante, dans le Val Sans Retour cher à la cruelle Morgane, les Druides se réuniront pour invoquer Rêves, leur nouvelle princesse ! Comme au temps jadis, dans la nuit étoilée les bardes tourneront de plaisants couplets de bienvenue. Puis, sur tous les chemins du monde, répétant à l'infini leurs tirades, ils iront répandre l'heureuse nouvelle...

Indifférent à ces événements, Jehan a entrepris de déplacer le lourd couvercle du sarcophage romain. Pour y parvenir, la sueur au front et les veines saillantes, les muscles bandés, il s'arc-boute contre le gisant. La pierre lui résiste. Laissant échapper un grognement guttural, le domestique redouble d'efforts. Sous la violente poussée la pierre crisse, puis glisse lentement laissant apparaître l'étroite niche sombre du sépulcre. Endroit magique dans lequel l'Homme entend se glisser. Carrefour onirique du Temps, où les droites de l'infini se rejoignent, où l'Univers se clos ! Nœud intemporel d'où l'Homme pourra dériver à sa guise dans toutes les directions, dans toutes les dimensions, sans aucune contrainte...

Avant de prendre place à l'intérieur du sarcophage, l'Homme répète ses dernières instructions à Jehan :

— Merci mon ami, si tu m'aides à m'installer se sera suffisant. Après quoi tu me donneras le sac contenant les restes mon épouse et tu remettras le couvercle à sa place. Ensuite, sans plus attendre, tu retourneras au Château Perdu. Jamais, à quiconque, tu ne divulgueras le secret de ce lieu !

Jehan, toujours avare de parole, se signe en guise d'acquiescement avant de se mettre à l'ouvrage !

Ainsi, aidé par le fidèle serviteur de l'Ombre, l'Être Suprême se glisse tant bien que mal dans l'étroite niche creusée dans le granit. Une fois étendu sur le dos, il place à tâtons sur sa poitrine les trois coquilles Saint-Jacques qu'il conserve dans son sac. Celle qu'il avait déposée sur la tombe de son épouse et qu'il a récupérée lors de sa profanation, celle qu'il avait conservée lors de son premier départ de la cathédrale Saint-Pierre de Genève et la minuscule coquille Saint-Jacques ramassée sur la plage de Padrón peu après son naufrage ! Pendant ce temps, Jehan dépose précautionneusement sur ses pieds le précieux sac d'ossements, puis il s'arc-boute à nouveau sur le gisant sculpté...

...Lentement, la lourde pierre recouvre le sarcophage, emprisonnant le trimardeur. Les yeux grands ouverts dans la pénombre de la crypte, la main gauche enserrant fortement son bourdon, l'Homme s'abandonne à la fatalité. Perdant inexorablement la maîtrise de son destin, il est soudain en proie à une peur indicible, un sentiment d'impuissance lié à la claustrophobie qu'engendre sa situation inusitée. Et si c'était sa propre inhumation qu'il venait de commander ? Si c'était simplement une facétie de la Grande Faucheuse pour le surprendre ? Alors, il s'accroche à cette hampe de bois comme un naufrager à un corps mort ballotté dans les flots inhospitaliers. Il veut crier, ordonner à Jehan de le libérer sur le champ, mais il reste sans voix... et la pierre poursuit sa lente et inexorable progression... L'inhumation s'achève dans un dernier crissement... Maintenant, l'Homme est seul dans la nuit du tombeau, livré aux doutes et à la peur...

CHAPITRE 10

*Une Force échappe au carcan
de ces règles...*

LA MAISON DE DJEHOUTY¹

Le serviteur a repoussé le lourd couvercle du tombeau. Incapable de faire le moindre mouvement, dans une totale obscurité et dans un silence absolu, l'Homme se retrouve prisonnier de la niche de pierre. Alors ses pensées se mettent à tourbillonner, lui échappant de plus en plus. Dans ce tumulte intérieur, une sourde angoisse l'étreint. Le spectre de la Mort lui apparaît comme la seule réponse rationnelle à sa situation. Pris de vertige, une sensation étrange le gagne. Comme si son corps se désagrègeait, se diluait... d'abord lentement... puis de plus en plus vite... Comme s'il s'approchait inexorablement du centre d'un tourbillon géant, capable de le broyer... de le dissoudre...

Son esprit également altéré, subit une radicale transformation. Son MOI se perd parmi une multitude de MOI qui ne lui appartiennent pas, qui cherchent pourtant à le remplacer ou plutôt à le compléter. Comme si son ego se complexifiait, se multipliait à l'infini...

A la sensation de vertige, succède une dématérialisation corporelle. Il n'est plus qu'esprit. Le toucher, l'odorat, la vue, l'ouïe sont devenus des sens abstraits. Il a également perdu toute notion du temps et s'étonne de la tournure et de la multiplicité des pensées nouvelles qui déferlent en lui comme la houle puissante d'un océan inconnu. Contrairement à son habitude il ne se pose plus aucune question, IL SAIT. Il dispose de la Connaissance de TOUT. Il a atteint l'ABSOLU. Le point où le Passé et l'Avenir s'annihilent, où seul subsiste le Présent. Il n'appartient plus à une époque, où il se trouve est le Présent... Il incarne à lui seul le Présent ! Il se déplace dans le temps comme le long d'une route. Désormais pour lui, les dates ne mesurent que la distance qu'il parcourt, rien de plus... Quelques soit le sens de sa progression, immuables elles restent où elles sont, perdent leur antériorité ou leur postériorité... S'il s'arrête, à sa guise, il peut entrer en contact avec les acteurs de la période qui s'écoule à cet endroit. Participer à leur quotidien, sans laisser de trous ou de traces de son passage dans leurs existences lorsqu'il s'échappe vers d'autres lieux, d'autres époques... Du moins pris dans ce flot nourricier, ce déferlement ininterrompu c'est ainsi qu'il perçoit son nouvel environnement...

¹ Djehouty : Thot en ancien égyptien

Lentement, son MOI primitif, un instant submergé et déstabilisé par ce flux enrichissant, mais désordonné, redevient prédominant. Prenant l'ascendant sur tous les autres MOI qui maintenant cohabitent en lui, il redessine son "architecture" intérieure. Cette ordonnance nouvelle conduit à l'émergence d'un être nouveau : Thot-Homme. Un être complexe disposant des pouvoirs et des connaissances du Dieu, complétée par la sagesse "relative" de l'Homme, son bon sens ! C'est l'apparition d'une pensée diploïde. Un peu comme si la pensée se sexualisait, qu'elle s'enrichissait afin de se donner le moyen d'enfanter l'Evolution.

Alors que la transmutation des deux êtres primitifs en l'être nouveau s'achève, le mouvement de la spirale infernale dans laquelle ils sont entraînés ralenti. Thot-Homme émerge de ce chao régénérateur. La nouvelle déité sent son corps se reconstituer, se rematérialiser ! Elle retrouve peu à peu la sensation d'être, d'exister autrement que par le seul esprit.

Une lueur, d'abord diffuse, succède aux ténèbres pesantes. Devenant jour, elle oblige la déité à cligner des yeux, à clore ses paupières. Quand, habitué à la vive clarté ambiante, Thot-Homme peut enfin regarder autour de lui, il est surpris par le décor majestueux qui l'entoure.

Il se trouve seul, étendu en plein soleil sur un autel, taillé dans un bloc de basalte noir, surplombant de quelques marches une esplanade faisant office de toit-terrasse à un vaste bâtiment. A la tête de l'autel, deux statues géantes l'une à tête de singe et l'autre à tête d'ibis gardent l'entrée d'un attique rectangulaire surplombant un temple gigantesque, un temple-palais dédié au Dieu Thot. Ce dieu lunaire qui détient la Connaissance !

Le grandiose Temple-Palais occupe le cœur d'une palmeraie, jouxtant une roselière de papyrus s'étendant à perte de vue en bordure immédiate du Nil. Une réserve sauvage peuplée de foison d'oiseaux chanteurs aux plumages colorés, de crocodiles indolents et d'hippopotames broutant l'herbe des berges du grand fleuve et d'une multitude de singes aussi variés que farceurs. Surnommé LE THÔT par une population déférente, le Temple-Palais, est le plus vaste édifice bâti de toute l'Egypte pharaonique. On y accède à l'est par une large avenue dallée de schistes, bordée d'une multitude de statues aux effigies du babouin et de l'ibis. Le pylône, flanqué de deux tours de pierre symbolisant l'horizon, en marque majestueusement l'entrée. Symbole solaire dans la maison du Dieu de la Lune, une paire d'obélisques recouverts de hiéroglyphes se dressent tels des phallus dans un ciel rendu translucide par la lumineuse présence de Rê. Sitôt le pylône franchit le visiteur pénètre dans une forêt d'imposantes colonnes papyrifformes délimitant une place aux dimensions impressionnantes. Cet espace clos permet, les jours de fêtes importantes, de regrouper les notables du peuple et ainsi leur permettre d'assister depuis l'intérieur aux cérémonies religieuses ! En prolongement des tours du pylône, se dressent deux imposants bâtiments de pierres taillées s'étirant interminablement sur les côtés du Temple-Palais. Percés vers l'extérieur par de rares ouvertures laissant seulement circuler l'air, l'un des bâtiments abrite les prêtresses vouées au culte du dieu et leurs nombreuses servantes. Dans l'autre vivent les scriptes et une pléiade d'érudits toujours en nombre chez le Dieu du Savoir et de l'Ecriture. A l'autre extrémité de la cour du Peuple, se dresse le Palais servant de résidence divine. De plain-pied, se juxtapose nombre de salles hypostyles par lesquelles on accède au sanctuaire de la Connaissance. A l'ouest, il ferme majestueusement le rectangle d'or que forme le Temple. Sur trois niveaux, surplombant toute la plaine et les eaux sombres du Nil, le corps principal du bâtiment se voit loin à la ronde. Depuis les pièces secondaires en bordures de la place, on accède à une vaste salle où le Dieu répand son esprit en y tenant audience ou en célébrant des offices publics. Au centre de cette pièce démesurée, se dresse un autel de basalte richement décoré où brûle en permanence la flamme de la Connaissance entretenue par une escouade de novices placées sous la conduite d'une prêtresse autoritaire. Chaque mur de ce sanctuaire dédié au savoir est recouvert de hiéroglyphes sacrés, peints ou sculptés, de bas-reliefs aux couleurs chatoyantes, de fines et élégantes sculptures. Des statues de granit, allant du rose au noir, ou alors taillées dans du basalte, des schistes variés, des quartzites ou des calcaires font étalage de la diversité de l'art égyptien. Sur elles se posent le regard de l'Œil Oudjat, l'œil parfait d'Horus recollé par Djehouty. Dans ce lieu, dans un désordre apparent, se retrouvent en effigies tout le panthéon égyptien et le bestiaire sacralisé de la faune d'Egypte. Chaque Dieu trouve ici la place qui lui revient : Horus et ses quatre enfants, Anubis, Amon Rê, Isis et Osiris, ainsi que Seth et leur sœur Nephtys, Shou accompagnée de Nout, de Ptah

et de Geb, en compagnie de Bastet, Bès, Khonsou, Sobek sous les regards d'Hathor ou Mehurt et de Maat. Dans des brûlots d'or de formes coniques sertis de verrerie, de l'encens se consume tout le long du jour. Jamais désert, le Temple est occupé en permanence par une multitude de novices en robe de lin blanc, de prêtresses drapées de peaux de léopards sacerdotales, chamarrées d'or et frappées de la croix ansée ou de jeunes vierges entièrement nues comme les enfants qu'elles sont encore. Toutes s'activent aux nobles tâches du culte dédié à Djehouty qu'elles vénèrent en chantant. Aucun homme ne trouve place dans ce clergé dévoué !

A la saison des crues du fleuve sacré, lorsque qu'elles atteignent leur point culminant, les flots viennent recouvrir le sol pavé du sanctuaire. A chacune de ces incursions, les Prêtresses en implorant l'Ibis sacré remercient Rê de ses bienfaits. Sur l'arrière de la salle, un large puit de lumière s'ouvre dans le plafond pour donner vie à une colossale statue d'Aha-Ménès, premier pharaon Thinite de l'Égypte. Adossée au mur sud elle surplombe majestueusement l'autel !

Au-dessus de cette salle se trouvent ce que l'on peut considérer comme étant les appartements privés de Djehouty. Là le Dieu travaille, lit et écrit, se divertit... aime... et se repose... Ces lieux sont à l'idée que l'on peut se faire du personnage. Jonchés d'objets précieux et énigmatiques pour les profanes. Les meubles parsemant les pièces sont perdus sous des amoncellements indescriptibles de rouleaux de papyrus recouverts des caractères de l'écriture sacrée. Depuis la pièce centrale, en empruntant un escalier monumental, Djehouty peut gagner directement la berge du Nil, se perdre dans la roselière, parmi les lotus et les lauriers en fleurs ou profiter de la fraîcheur de la palmeraie pour méditer ou bien encore, monter à bord de sa barque personnelle et naviguer au gré de sa seule fantaisie sur le fleuve sacré. Par ailleurs, de cette même pièce, un discret escalier conduit à un observatoire astronomique construit sur le toit-terrasse du THÔT. Lieu privilégié où le Dieu de la Lune observe pratiquement chaque nuit le ciel étoilé étincelant au-dessus de la vallée du Nil. En prolongement de cet édicule, se trouvent les deux statues de basalte aux pieds desquelles Thot-Homme émerge lentement dans sa nouvelle réalité !

— Divin Maître, il est temps de redescendre sur terre. Rê a repris sa course. Il va bientôt quitter le ciel d'Orient pour plonger à nouveau vers la bouche de Nout.

La voix douce et mélodieuse qui enchante le réveil de Thot-Homme, appartient à une ravissante Ouaouat² à la peau d'ébène. Discrète, la divinité l'aperçoit dans l'embrasure de la porte. Soumise, elle semble attendre patiemment son bon vouloir. Aussi le Dieu prend-il le temps d'admirer la jeune beauté...

Ses noirs cheveux de jais, rassemblés en fines tresses formant une natte soyeuse et rigide descendant jusqu'à la naissance des épaules, encadrent un beau visage régulier. Un délicat parfum de myrrhe émane du cône de suif qu'elle a placé sur sa tête. Cette coiffure, typiquement égyptienne, se trouve rehaussée par un diadème d'or. Une croix ansée, symbole de l'Éternité, façonnée dans une pâte de verre de couleur rouge, est incrustée dans le précieux métal.

La jeune Ouaouat a le regard brûlant, les traits fins et la taille élancée des femmes de Timbo, ce peuple qui vit loin dans le sud dans la province de Mammou, bien au-delà de la seconde cataracte.

Son corps sculptural est voilé par une longue robe de lin blanc, fendue sur les côtés, maintenue à la taille par une large ceinture d'or, laissant entrevoir, au hasard des mouvements, le galbe parfait des cuisses. Sur la poitrine une somptueuse broderie d'or et d'argent, glorifie l'Ibis Dieu, le Maître du céans.

Malgré ce riche vêtement, Thot-Homme, à la faveur d'un subtil et indiscret contrejour, peut apprécier dans toutes leurs plénitudes, la générosité des formes, l'harmonie des pleins et des déliés de cette chair moelleuse à souhait, jusqu'aux contours les plus secrets de ce corps provoquant. Il laisse son regard s'égarer sur les jambes longues et fines ; sur les courbes sinusoïdales de la croupe callipyge, sur les hanches fermes ; sur la taille cambrée ; sur le ventre plat ; sur l'arrogante poitrine dressant ses pointes telles des aiguillons prêts à frapper ; sur les

² Ouaouat : La Nubie en égyptien

épaules et les bras graciles ; sur la gorge secrète ; sur le délicat visage aux pulpeuses lèvres de velours rouge ! Pendant ce temps, la jeune perle de Fria, demeure immobile, le regard baissé et le front incliné vers le Maître en guise d'une totale soumission.

Thot-Homme prolonge à loisir le doux sortilège dans lequel le plonge la vue de cette sensuelle nudité...

Enfin, d'une voix douce et tendre, il s'adresse à la jeune femme.

— Approche Hathou, il est temps de nous dire au revoir. Car aujourd'hui, quand Rê sera au point culminant de sa course, tu devras, pour toujours, regagner le monde des hommes !

Cette contrainte est incontournable pour la jeune femme, épouse cyclique du Dieu. Dès la prochaine fête d'Akhet, elle perdra cette noble et enviée distinction et retournera vivre dans son peuple où elle se mariera...

La jeune Ouaouat s'approche du Dieu étendu sur le dos. Elle incline son visage vers celui de la divinité. Leurs souffles se caressent un instant. Leurs regards se troublent de désirs brûlants. Thot-Homme happe les lèvres humides, attire le corps souple et chaud qui s'offre à lui ... Avec précaution elle le chevauche afin de le recevoir profondément en elle. Puis, assise sur lui, elle s'active... d'abord lentement... puis de plus en plus vite... faisant onduler son bassin dans une féerique quête du plaisir... Les yeux mi-clos, les bras tendus en retrait du fessier, les mains crispées sur la dalle de basalte, le haut du corps et la tête rejetée en arrière, s'abandonnant à un interminable et ultime orgasme, elle laisse échapper de ses lèvres entrouvertes une suave plainte...

...Hathou à regagner sa chambre, laissant le Dieu aux mains de trois jeunes novices chargées de sa toilette. Après l'avoir entièrement lavé, elles massent avec des onguents et des huiles odoriférantes chaque parcelle de son corps.

Paré d'une robe vert d'eau, tenue à la taille par un cordon d'or noué sur le côté, Thot-Homme recouvre sa tête d'une perruque et du masque à tête d'ibis emblème du Dieu Djehouty.

Dans tout le Temple-Palais, une grande effervescence règne. Aujourd'hui le Dieu tient audience et un important émissaire de Pharaon est annoncé en grand arroi. Les prêtresses portant leurs plus beaux atours, parfumées à l'excès, accompagnées d'une nuée de novices, se pressent dans le vaste sanctuaire afin d'accueillir avec déférence les notables invités à l'audience. Suivant les instructions reçues, les novices les placent selon un protocole bien établi. Sur un signe de la Grande Prêtresse Liéni, les trompettes résonnent du haut des tours du pylône, annonçant le début de l'audience, alors qu'une pluie de pétales de lotus tombe sur l'assistance émerveillée. Chacun se tait alors que majestueux sur un char attelé de quatre chevaux blanc, l'émissaire de Pharaon, suivi par sa garde personnelle, remonte lentement la grande allée. Il porte fièrement autour de son cou le collier d'Or de la Vaillance que récemment Pharaon lui a décerné pour sa bravoure au combat et son habileté dans la négociation. A sa suite, une foule de dignitaires, de notables et une kyrielle de domestiques pénètrent dans le THÔT, alors que les soldats s'arrêtent à la hauteur des obélisques ! Aucune arme n'étant tolérée à l'intérieur du Temple-Palais, ils se cantonnent aux alentours pour assurer la sécurité des hauts dignitaires du royaume qu'ils sont venus protéger.

Laissant une grande partie de sa suite dans la cour du Peuple, l'émissaire s'avance lentement vers le trône de Djehouty et s'incline devant le Dieu. Avec emphase il s'adresse à lui.

— Ô ! Divin Djehouty, Mon Maître le puissant pharaon Snéfrou te salue ! Il me charge de t'honorer en cette veille d'Akhet.

— Noble Ptahhotep, transmet à ton royal Maître ma reconnaissance éternelle pour sa sollicitude si souvent témoignée. Qu'il soit assuré de mon contentement. Demain, lors de la fête d'Akhet, j'intercéderais pour lui auprès des Dieux réunis pour la circonstance en mon Palais.

— Ô ! Divin Djehouty, Mon Maître le puissant pharaon Snéfrou veut tout particulièrement marquer le retour de la crue du Nil en t'adressant un somptueux cadeau ! Un cadeau royal qu'il s'était réservé pour lui-même et qu'il te destine aujourd'hui en marque d'allégeance et de reconnaissance !

Ptahhotep se tourne vers ses gens guettant le moindre de ses gestes. De la main il désigne une personne placée derrière lui, juste entre deux colosses noir, vêtus de minuscules pagnes de tissus noués à la taille. Tous les regards de l'assistance se portent alors sur la silhouette d'une femme, revêtue d'un voile bleu pâle et d'une ample robe claire, qui s'est discrètement agenouillée derrière le haut dignitaire du Roi. Lentement, comme gênée par ce brusque intérêt, la forme vaporeuse se redresse. Deux servantes s'empressent auprès d'elle afin de l'aider à enlever son voile. En tombant, le léger tissu découvre l'ovale parfait d'un beau visage régulier où étincelle un merveilleux regard clair et libère une abondante moisson de cheveux d'or ! Afin de mettre un semblant d'ordre dans les mèches emmêlées, d'un geste machinal de la tête empreint d'une gracieuse désinvolture, la jeune fille les rejette en arrière, les faisant virevolter dans l'espace, éclairant un instant son front d'un nimbe de lumière. Devant tant de charme et de beauté l'assistance reste médusée...

Tous les regards étant accaparés par la révélation de cette délicate beauté, personne ne remarque le trouble profond dans lequel, cette exquise apparition, plonge Thot-Homme. Le visage congestionné, le souffle court, il déglutit avec peine. Entre ses dents serrées, il murmure :

— Elle... C'est elle... Comment est-ce possible ? Je dois être victime d'une hallucination !

Et pourtant, il doit se faire une raison. L'esclave offerte par le pharaon Snéfrou pour obtenir ses grâces, est le sosie de sa femme. De sa femme... dans une autre vie... à l'âge où, adolescents, ils se sont rencontrés... ils se sont tant aimés... La ressemblance est parfaite, la même abondante chevelure blonde, la même harmonie du visage, la même peau claire, le même regard myosotis, la même denture blanche et régulière, la même bouche appétissante, le même petit nez mutin...

Pendant que Thot-Homme se perd en conjectures, comme le veut la coutume, afin que nul n'ignore la générosité de Pharaon, tout en suivant un lent cérémonial les deux servantes commencent à dévêtir entièrement la jeune esclave.

Croisant les regards concupiscent, surprenant les propos grivois et les gestes obscènes de plusieurs hauts dignitaires présents, Thot-Homme imagine sans peine les pensées lubriques qui les agitent. Il comprend qu'impunément, avec délectation, abusant de sa bienveillante autorité, cette respectable assemblée s'apprête à violer la pudeur innocente de cette jeune vierge. Tant de pureté ne mérite pas un tel affront. Il doit à tout prix éviter cette honte. Sous l'emprise d'une froide colère, il donne libre cours à, ce qu'il faut bien appeler, sa jalousie. D'un geste autoritaire il arrête les servantes.

— Cela suffit, malgré son carcan de tissus, ce merveilleux joyau brille avec une telle intensité, que nul ne doute ici de sa très grande valeur. Son éclat sans pareil ne mérite pas l'offense de cette avilissante exhibition. Nous nous devons de protéger son mystère, de préserver son intimité, de prémunir sa pudeur de la plus infime flétrissure, de la garder intacte. C'est le prix pour pouvoir nous montrer fier de son authentique pureté. Alors seulement viendra pour elle le temps de la révélation. Ce sera à son premier Maître, à moins que nous la destinions à la ferveur d'un sacrifice rituel.

Va, Ptahhotep, remercie ton puissant seigneur, le pharaon Snéfrou, assure-le de toute ma bienveillante reconnaissance. Qu'il sache que cet exceptionnel présent n'échappera pas à l'addition de ses mérites, le jour de la pesée de son cœur par le divin Anubis. Je m'en porte garant !

Puis s'adressant directement à la jeune femme, avec courtoisie et une très grande douceur, il l'invite du geste et de la voix, à s'approcher de lui.

— Ne crains rien, approche-toi de moi. Comment t'appelles-tu ?

Pas encore remise de ses émotions, mais néanmoins soulagée d'avoir échappé à l'outrageant déshabillage, oubliant les plus élémentaires formes de déférence, d'une voix tremblante, elle répond :

— En Egypte, les gens m'appellent Chénounébou³ !

— Ce nom te va à ravir. Mais pourquoi dis-tu en Egypte ? Est-ce que contrairement à ce que vient de m'affirmer l'émissaire Ptahotep, tu ne serais pas née à Ount ? Voilà qui me contrarierait !

Cette remarque accroît le trouble de la belle jeune fille, la rendant confuse et fébrile.

— Si ! Si ! Bien sûr, je suis née à Ount, il y a quatorze crues du Nil. Mais, j'ai été conçue dans le pays de ma mère et de mon père... loin... loin... dans la direction du septentrion... bien au-delà de la grande mer...

— Je me disais bien que tu ne ressembles pas vraiment aux filles de l'Egypte. Aussi ton périple et celui de tes parents, me paraissent des plus intéressants. Plus tard, quand nous en aurons tout le loisir... tu me diras tes autres noms... tu me raconteras ton histoire. J'y tiens ! Mais pour l'instant, le temps presse. Car nous ne pouvons pas manquer la fête d'Akhet. Et si je dis nous, c'est que j'ai l'intention de t'y associer !

Thot-Homme frappe alors dans ses mains. Myt, une belle métisse, prêtresse dévouée de son culte, s'avance et s'incline devant le Dieu.

— Maître !

— Prends soin de Chénounébou, conduit la dans le quartier des femmes.

Faisant discrètement signe à la prêtresse de s'approcher un peu plus, à voix basse, afin d'être sûr de ne pas être entendu, il lui enjoint :

— Fais en sorte que ce soir elle fasse partie de mes fiancées cycliques. Je veux rituellement prendre sa virginité.

Encore plus bas, il ajoute :

— Cette belle petite me paraît bien naïve des choses de l'Amour. Par une attitude brusque, comme celle de la cérémonie d'Akhet, j'ai grande peur de l'effaroucher. Aussi, douce Myt, avec tes mots et tes gestes de femme, prépare cette jeune vierge au destin qui l'attend. Explique-lui que la virilité brutale de l'initiation n'est pas exempte de tendresse ! Qu'au-delà du plaisir charnel, elle cache souvent l'Amour.

Mon sort est entre tes mains... Je compte sur toi.

— Ne crains rien Djehouty, malgré la peine qu'il m'en coûtera, je saurai lui dire ton amour. Je réponds de son consentement sur ma vie !

Quittant la salle d'audience pour se rendre au gynécée, les deux jeunes femmes empruntent une chaise à porteurs. Alors qu'elles sont assises face à face, profitant du bref parcours qui sépare le sanctuaire de la Connaissance des appartements réservés, Myt dévisage la blonde esclave. Elle est encore plus belle que de prime abord. C'est un être exquis et sensuel, provoquant et naïf. Un être où s'allient l'exubérance de la riche toison d'or, la perfection des traits du visage, la profondeur insondable du regard, la sensualité provocante des formes vaporeuses du corps et un troublant parfum de femme... Prise sous le charme, la prêtresse ne peut s'empêcher de la complimenter :

³ Chénounébou : Cheveux d'or en égyptien

— Je comprends Djehouty, il ne pouvait pas rester indifférent devant tant de beauté. Ton charme l'a envoûté. Ce soir tu seras son élue. Tu régneras sur sa ville... tu régneras sur son cœur... tu régneras sur sa vie !

Chénounébou trop émue ne sait que répondre. Surtout que depuis quelques jours, elle craint les réactions des autres femmes... Depuis ce jour maudit où elle a croisé le regard dur... impitoyable... de sa propre mère ! Ce jour-là, ayant attiré l'attention de Pharaon sur elle, sans le savoir, pour la gent féminine elle n'était plus une fille, une amie... elle était devenue une rivale... une rivale que sa grande beauté rendait redoutable !

Parvenues au quartier des femmes, lorsqu'elles descendent de la chaise à porteurs, une nuée de servantes se précipitent à leur rencontre. D'un geste Myt les renvoie, leurs signifiant que c'est elle seule qui préparera la jeune esclave pour la cérémonie d'Akhet.

Quant enfin les deux jeunes femmes se retrouvent seules dans les bains, Myt sait que pour obéir à Djehouty elle doit tout d'abord apprivoiser la belle enfant. Qu'elle doit gagner sa confiance, la faire rire et parler. Pour y parvenir elle use de tout son charme. D'une voix douce, qui se veut confidente, elle cherche à l'apaiser.

— Ne craint rien Chénounébou, je suis ton amie. N'aie pas peur de moi ! Mon Maître Djehouty t'a choisie pour glorifier Akhet et il m'a désigné pour te conduire jusqu'à l'autel.

— Que dois-je faire pour le satisfaire ?

— Il te suffit d'être belle et de m'écouter ! Mais tout d'abord je dois te préparer pour la présentation des fiancées cycliques qui aura lieu au crépuscule devant l'Assemblée des Dieux !

Myt s'approche lentement de Chénounébou. Elle l'attire doucement dans ses bras. Avec délicatesse, avec tendresse même, elle entreprend de la dévêtir.

— Laisse-moi faire ! Laisse-toi faire ! Tu verras, tout ira bien !

Alors que le léger tissu de la robe glisse lentement sur la peau soyeuse, leurs corps se frôlent... frissonnent de plaisir... Myt attise alors leur tendre émoi en déposant quelques bisous affectueux dans le cou de la jeune vierge. Chénounébou veut prolonger ce contact fortuit... Son corps cherche le corps de Myt... Les frôlements deviennent attouchements... Les attouchements deviennent caresses... de plus en plus précises... de plus en plus intimes... Les bisous se métamorphosent en doux, en tendre, en profond, en langoureux baisers... Guidée par la belle métisse, Chénounébou découvre les délices des délicats plaisirs que procurent les amours saphiques ! Pour la première fois... son corps vibre... à l'unisson d'un autre corps... La délicieuse esclave voudrait prolonger à satiété leur plaisir... Mais Myt, tendrement, lui rappelle leur devoir.

— Il est temps de te préparer, la présentation a lieu dès que Rê pénètre dans la bouche de Nout. Tu dois te montrer digne de Djehouty. Tu dois être la plus belle !

La toilette de Chénounébou se poursuit alors dans la plus totale harmonie. Tout est propice pour permettre aux jeunes filles de témoigner de leur tendre complicité, langoureux soupirs, douces caresses, baisers volés, regards provocants, tout... tout...

Dans un joyeux gazouillis, elles échangent des confidences. Myt en profite pour détailler à sa nouvelle amie le cérémonial d'Akhet. Le rôle qu'elle devra y jouer. Puis elle apaise les craintes que ses confidences semblent éveiller. Elle rapporte sa propre expérience. Sa joie d'être désignée, puis initiée, les délicieux plaisirs charnels auxquels elle a ainsi goûté ! Puis elle évoque sa peine d'être stérile, son renoncement à retourner dans le monde des hommes, le bonheur de son sacerdoce lui permettant de servir quotidiennement son Dieu et son Maître... et son amant. En larmes, elle achève par cette profession de foi :

— Chénounébou, comme je voudrais être à ta place ! Sentir à nouveau son haleine sur ma peau nue, subir la morsure de sa bouche, m'étouffer de ses baisers, jouir de son bon plaisir, me soumettre à sa seule loi...

Avec douceur Chénounébou la prend dans ses bras. Elle couvre les joues humides de doux baisers.

— Ne pleure pas Myt, je t'en prie. Tu viens d'éteindre le désir que tu avais su faire naître en moi. Car je ne peux pas voler l'amoureux de ma plus chère, de plus ma plus tendre, de ma seule amie. Ce soir, je renoncerai à Djehouty afin qu'il te revienne.

— Non ! Non ! Je t'en supplie. Surtout ne fait pas ça... Djehouty s'écarterait de toi sans pour autant me revenir. Non ! Je veux que tu sois à lui et je veux partager ton bonheur en étant près de toi... en étant près de vous...

Un tendre baiser scelle ce pacte à l'instant où la porte des bains s'ouvre sur une autre prêtresse du temple. Il est temps pour Chénounébou de rejoindre la procession qui doit conduire les fiancées cycliques à la cérémonie de présentation !

Comme les quatre autres postulantes, Chénounébou a revêtu, sur son corps nu, une chasuble de fin lin brun tombant jusqu'au sol. Un foulard, pris sous le capuchon, masque son doux visage. Ainsi, seul son regard clair brille dans l'ombre de la pièce. Ce précieux détail et la grâce de sa démarche la différentient magiquement de ses congénères d'un instant !

Après avoir traversé à pieds la place du Peuple investie d'une multitude de curieux venus pour apercevoir les fiancées cycliques, les cinq jeunes femmes accompagnées de leurs servantes et de Myt, attendent dans une petite pièce attenante au sanctuaire de la Connaissance. Elles attendent le crépuscule et le bon vouloir des Dieux ! Une nouvelle fois Chénounébou ressent très fortement l'hostilité des autres femmes qui l'entourent. Filles de notables belles et riches, les fiancées cycliques de Djehouty regardent avec mépris la sensuelle esclave venue d'ailleurs, dont ne sait où ! Jalouse de sa pureté, elles craignent d'être supplantées par cette fille dont la beauté est l'arme unique, mais combien redoutable... Si le choix se portait sur cette serve, toutes se sentiraient déshonorées... Djehouty ne permettra pas ça !

Quand Rê a regagné la bouche de Nout, profitant de la fraîcheur bienvenue du crépuscule, un à un les Dieux présents dans le THÔT, répondant à l'invitation de Liéni la Grande Prêtresse du culte de Djehouty à Ount, gagnent à pas comptés le Temple. Autour de l'autel où ils se réunissent, les conversations s'engagent aussitôt. La fête d'Akhet à Ount est la cérémonie qu'aucun Dieu ne voudrait manquer. Il faut dire que l'élection de la fiancée cyclique permet de découvrir les plus belles mortelles d'Egypte. Comme Djehouty est relativement indifférent à ces friandises de la vie et que les fiancées délaissées restent à la disposition du bon plaisir des Dieux durant toute la durée de l'Assemblée... l'affluence des divinités libertines demeure assurée...

Comme le veut la tradition, Thot-Homme rejoint le dernier l'autel de la Connaissance. Les Dieux se lèvent et l'acclament à son arrivée.

— Merci mes Amis, je remercie Iâh⁴ de votre nombreuse présence. Je souhaite que la fête soit particulièrement belle cette année et vous comble des délices que recèle mon palais !

Le Dieu s'assied pendant qu'une nuée de jeunes vierges nues, le corps luisant, oint d'huile odoriférantes, apportent des plats chargés de victuailles et puisent dans des jarres de terre cuite de la bière et une boisson étrange, apportée par Thot-Homme lui-même provenant des lointains pays du septentrion.

⁴ Iâh : Divinité mineur lié à la lune chez les égyptiens, manifestation du Dieu Thot.

— Mes Nobles Amis, ce matin à l’audience, Snéfrou m’a comblé du plus merveilleux cadeau que l’on puisse imaginer. Une véritable merveille, unique sur toute la terre d’Egypte... Un joyau inestimable, que même vous, mes Nobles Amis, ne pouvez concevoir !

En cœur les Dieux pressent leur hôte.

— Parle Djehouty, ne nous fait pas languir !

Difficile d’imaginer ce qui peut ainsi mettre Djehouty dans tous ses états. Un papyrus inconnu, les résultats de l’observation d’une nouvelle étoile, un instrument inconnu inventé ou rapporté d’ailleurs, la solution d’un calcul hermétique, la perplexité est de mise sur tous les visages. Qui peut ainsi troubler le calme légendaire du Dieu de l’écriture ?

— Mes Nobles Amis, ce matin, j’ai reçu des mains de Ptahhotep la plus belle esclave qui se puisse imaginer. Une beauté rare, exceptionnelle, des cheveux d’or en fines nattes tombant jusqu’au milieu du dos. Un regard aussi bleu que le ciel du désert, aussi transparent que l’eau la plus pure. Une peau douce et ferme, des formes sculpturales. Inutile de vous le dire, j’ai aussitôt décidé de vous proposer de la désigner comme ma nouvelle épouse cyclique !

Incrédules, les Dieux se regardent, Djehouty fasciné par une jeune esclave. Qui aurait seulement osé le croire ?

Surmontant son étonnement le Dieu de la terre émet une réserve à la demande de Djéhouty.

— Une esclave, je crains que cela ne soit pas possible mon cher Djehouty, les notables dont les filles attendent impatiemment notre décision n’accepteront pas qu’elles soient supplantées par une courtisane, aussi belle soit-elle !

— Je crois que Gb⁵ a raison, qu’en penses-tu Hor⁶ ?

— Je suis partagé entre l’envie de satisfaire la demande légitime de Djehouty sans offenser les puissants notables dont l’une de leurs filles doit logiquement devenir son épouse. Il doit bien exister un subterfuge !

— Je dirais que je suis plutôt enclin à me satisfaire de la réserve émise par Gb, si l’esclave est aussi belle que Djehouty nous le dit, je me proposerais bien de le remplacer... Pourtant, pour une fois, j’offrirais une autre alternative, capable de satisfaire tout le monde, surtout Djehouty...

— Parle Soutekh⁷, oublie un instant tes mauvaises intentions, je t’en conjure...

Dégustant avec délices l’intérêt dont il est l’objet, Soutekh prend le temps de la réflexion avant de répondre.

— Il nous suffit de décider que Djehouty choisira lui-même son épouse cyclique parmi les fiancées désignées, y compris la superbe esclave. Mais les jeunes filles resteront couvertes de la chasuble protocolaire lors son choix, et rien ne permettra de les reconnaître.

— Il y a tout de même le risque... si jamais Djehouty se trompe de jeune fille, qu’advient-il ?

— Comme je l’ai affirmé en préambule, je me chargerais alors de remplacer Djehouty pour initier cette belle enfant alors que lui remplira son devoir avec la fille du notable qu’il aura ainsi désigné comme épouse cyclique ! Sa destinée est entre ses mains, qui pourraient s’en plaindre et surtout nous blâmer en cas d’éviction des filles de notables ?

⁵ Gb : Geb, dieu de la terre, en égyptien.

⁶ Hor : Horus en égyptien, faucon sacré et père de Thot.

⁷ Soutekh : Seth en égyptien, divinité négative et cruelle partageant la paternité de Thot.

— Hor, Soutekh a raison, j'accepte ce risque, si je ne suis pas capable de la reconnaître, je ne la mérite pas...

Aussi, personne ne voulant plus rien ajouter, l'Assemblée des Dieux décide-t-elle que pour une fois le Hasard désignera l'épouse cyclique de Djehouty. Aussitôt des hérauts proclament partout dans la ville l'étonnante nouvelle. Très superstitieux des décisions divines, les égyptiens se soumettent sans rechigner à cette inhabituelle procédure !

Dans le Temple les jeunes femmes se préparent à affronter cette nouvelle épreuve. Surtout, la Grande Prêtresse Liéni y veille personnellement, aucun signe ne doit permettre de les différencier. Elles devront attendre d'être désignée avant de retirer la chasuble de lin recouvrant leur nudité. Celle qui sera désignée la première par Djehouty, montrera uniquement son visage et se retirera aussitôt pour rejoindre l'appartement réservé à l'épouse cyclique du Dieu de la Lune afin d'être préparée pour le sacrifice du lendemain. Nul, hormis la servante qui lui sera attachée, ne devra la voir nue entre l'instant de sa désignation et l'instant où Djehouty viendra la chercher pour la conduire sur le lieu du sacrifice de chair.

L'anxiété se lit sur le visage de Chénounébou. Myt attentive et prévenante ne peut dissiper le malaise que ressent la blonde jeunette. En ajustant la capuche de son amie, ses lèvres frôlent les lèvres de la belle esclave. Elle lui susurre :

— Tout ira bien, ne t'en fait pas. Djehouty t'aime et te veut. Soit belle et naturelle afin de l'honorer. Je te retrouve tout de suite après ta désignation, car c'est moi qui aurais l'honneur de te servir et de te préparer !
Je t'aime !

La porte de la petite pièce s'ouvre. Une à une les jeunes femmes pénètrent dans la salle du Temple, déambulent lentement vers l'autel et s'alignent au pied de la statue géante de d'Aha-Ménès, sous les regards concupiscent des Dieux. Thot-Homme est anxieux comme jamais il ne l'a été. Si jamais il se trompe, Chénounébou ne sera pas sa première épouse cyclique comme il l'espère tant. Pire, les Dieux présents la joueront entre eux, prendront sa pureté sans l'ombre d'un remord. Jamais il n'aurait dû accepter la proposition de Soutekh, ce Dieu voleur et mauvais !

Maintenant, il ne peut plus reculer. Il doit désigner celle qui le rejoindra demain sur l'esplanade haute du Temple et lui offrira devant le peuple rassemblé la pureté de son corps en sacrifice.

Alors qu'il se perd ainsi dans de cruelles réflexions, Chénounébou entre à son tour dans le sanctuaire. Aussitôt tous les doutes qui l'assaillent s'estompent. C'est elle à n'en pas douter, il en est certain ! Surpris de cette troublante apparition les Dieux s'exclament. Toute la noble assemblée semble partager l'avis de Thot-Homme. Tant de grâce dans la démarche et le port de tête malgré l'épais capuchon de lin, tant de volupté et de sensuelle provocation dans l'ondulation magique du corps se déplaçant, semblant planer juste au-dessus du sol ! La fiancée cyclique qui déambule d'aussi belle manière sous les regards admiratifs ne peut être qu'une jeune femme exceptionnelle. Elle ne peut être que celle décrite par Thot-Homme un peu auparavant !

Maintenant Thot-Homme à de la peine à réfréner son impatience. Chénounébou est la troisième fiancée à avoir pris place devant la statue d'Aha-Ménès. Le Dieu doit encore attendre l'entrées des deux autres candidates avant d'annoncer son verdict.

Quand enfin le déroulement protocolaire permet la désignation de son élue, le souffle lui manque pour prononcer le moindre mot. D'un geste nerveux de la main il désigne la jeune femme occupant la place au centre de l'alignement. Aussitôt Chénounébou n'y tenant plus, rejette son capuchon sur ses épaules. L'assistance médusée par sa beauté admire le radieux sourire qu'elle dédie à son Maître dans le ballet doré de sa toison magnifique ruisselant sur son angélique visage.

Très vite elle s'échappe du sanctuaire de la Connaissance. Elle va rejoindre Myt, lui dire sa joie et son bonheur d'être désignée.

Une fois les deux jeunes filles seules dans l'appartement réservé à l'épouse cyclique du Dieu, elles donnent libre cours à leur allégresse. Larmes de joie, tendres baisers, troublantes et

délicieuses caresses avant de basculer sur une natte de roseaux et de s'aimer délicatement en goûtant aux plaisirs raffinés des sens sans meurtrir la virginité promise au Dieu...

Myt promue dame d'honneur par son amie, exécutée avec beaucoup de zèle la délicieuse mission d'initiation que lui a confié Thot-Homme. Les deux jeunes femmes passent toute la nuit à échanger de tendres confidences. Myt ose des détails qu'en à l'acte lui-même. Ce que les femmes offrent et attendent, ce que les hommes prennent ou reçoivent d'elles. Entre mille baisers affectueux elle décrit la brusquerie de la première pénétration. Mais s'attarde surtout sur les délices de l'orgasme, récompense promise, pas toujours tenue, de la défloration. Chénounébou la laisse parler, se laisse bercer par sa voix avenante, se laisse aimer. Ecoute avec beaucoup d'attention les conseils prodiguer dès qu'il concerne Thot-Homme. Pour le reste, elle n'ose l'avouer à son amie, mais elle connaît tous les détails relatifs aux accouplements humains. Elevée à la manière des filles de la tribu de ses parents, depuis sa plus tendre enfance, elle a partagé la chambre de sa mère. De son alcôve elle a assisté à toutes ses accointances amoureuses. Celles nombreuses et éphémères d'une courtisane au tempérament de feu dont les orgasmes répétés troublaient quotidiennement le silence de la nuit...

L'Assemblée des Dieux ne s'est pas interrompue avec le départ précipité de Chénounébou. Les Dieux étant venus avant tout pour se divertir, comptent bien profiter de leur nuit ! Dans ce but, après la désignation de l'élue, il va s'agir pour eux de la consolation des évincées ! Thot-Homme en hôte avertit se doit d'offrir le gîte et le couvert. Des mets délicieux aux fumets incomparables sont apportés à profusion sur de la vaisselle d'or. Pour s'enivrer comme il se doit, les jeunes vierges remplissent constamment les coupes des convives avec de la bière et surtout du vin rouge. Car le breuvage rapporté par Thot-Homme n'est autre que du jus fermenté de la vigne. C'est l'un des sortilèges de la Destinée chargée de satisfaire tous les désirs et caprices de l'Être Suprême. Inconsciemment, l'Homme n'aime pas se passer de vin, il en boit chaque jour en prenant ses repas. Aussi la Destinée a-t-elle pourvu le Palais-Temple d'une cave regorgeant de fiasques contenant des nectars capiteux et sans cesse renouvelés !

A leur tour les fiancées cycliques malchanceuses ont rejeté les capuchons masquant leur visage. Tout en demeurant alignées devant l'autel de la Connaissance, elles ont ensuite retiré leur chasuble afin de s'offrir nues aux regards admiratifs et concupiscent des Dieux. Après une inspection quelque peu licencieuse de ces derniers, Thot-Homme invite les jeunes femmes à retourner dans la petite pièce attenante pour se farder et se parfumer.

— Séchez vos larmes de dépits, cachés vos regrets et venez nous rejoindre à la table des Dieux pour participer à la fête de la Connaissance.

Oubliant aussitôt leur amertume, les jeunes beautés ont suivi son conseil. Après s'être remaquillées et avoir passé des dessous aguicheurs sous des robes drapées de lin immaculé, elles ont rejoint les invités de Djehouty.

Maintenant la bière et le vin coule à flot. Eméchés, les fiancées et les Dieux s'adonnent aux jeux les plus érotiques. Pour eux, les jeunes vierges assurant le service de table se transforment bien vite en objets de luxures...

Avant que l'Assemblée ne dégénère en véritable orgie, Thot-Homme s'éclipse vers ses appartements afin de s'abandonner à son immense bonheur ! Il sait qu'il ne trouvera pas le sommeil, aussi monte-t-il jusqu'à l'observatoire lunaire pour profiter du calme de la nuit seulement troublé par la bacchanale des Dieux se poursuivant dans le sanctuaire de la Connaissance. Un léger sourire flotte sur ses lèvres. En cette nuit magnifique, avant que Rê ne reprenne sa course sur son char de feu, la plupart de ces jeunes personnes auront perdu leur Innocence sur l'autel de la Connaissance. Rien de grave en cela puisque l'initiation divine, qui plus est dans le Temple de Djéhouty, constitue une distinction très enviée parmi les égyptiens ! Même une maternité s'auréole de la marque divine.

Dans ce calme relatif, les pensées de l'Homme prennent l'ascendant sur toutes les autres pensées qui assaillent Thot-Homme en ces moments cruciaux où se joue sa destinée et celle de sa chère Chénounébou. Demain, enfin il va la retrouver dans toute la fraîcheur de la jeunesse, de

leur jeunesse insouciante... Demain ils vont à nouveau faire l'Amour comme lors de leur première rencontre, se donner pure l'un à l'autre. Demain elle aura seize ans, il en aura dix-sept ! Demain ils goûteront à nouveau aux délices de s'aimer par Amour... Demain... Demain... Un bonheur sans nuage leur tend les bras... Demain...

Et après ? L'Homme s'interroge sur l'ambiguïté de leur situation. Ils peuvent se retrouver sans cesse partout dans l'Espace et le Temps. S'aimer, se perdre, se retrouver chaque jour dans des lieux, des époques différentes. Il peut être Djehouty et elle Chénounébou, mais ils peuvent être n'importe qui, n'importe où, n'importe quand ! Contrairement à l'idée qu'il se faisait du voyage dans le Temps, lui, Thot-Homme, ne se déplace pas dans le Temps, non il vit au présent, il est le présent du Temps ! Il est l'ubiquité du Temps ! Où qu'il soit, où qu'il ait décidé d'être est le Présent ! Dans ce décor constamment mouvant, aussi volatile que peut l'être sa pensée, Elle sera toujours Elle, Il sera toujours Lui. Désormais, l'Homme le sait, ils sont indissociables, comme ils l'ont toujours été. Toutes les rencontres fortuites et les aventures féminines qu'il a connues lors de ses périples ne sont que des épreuves conçues par la Destinée pour lui faire appréhender la féminité dans toute sa diversité. Dans bien des domaines, la lui faire découvrir ! Cette féminité qu'il se veut d'honorer en tant que Dieu protecteur des femmes, en tant qu'Être Suprême, il se doit de la connaître et surtout de la comprendre parfaitement !

Dans son cœur, Elle est et restera toujours l'Unique Amour de sa vie. Pourtant seul lui peut garder le souvenir de leurs rencontres, de leurs évasions, de leurs voyages, de leurs retrouvailles... de la multiplicité de leurs occurrences... car seul lui dispose du pouvoir divin ! Elle, elle n'obéit qu'à sa volonté, la volonté de Thot-Homme. Elle ne dispose pas de choisir librement sa destinée, elle ne peut que la subir. Voilà un fondement essentiel contraire à tous ses principes de vie... Voilà ce qui doit être rapidement changé...

— Demain Chénounébou... demain nous nous aimerons...

...Puis nous partagerons mon pouvoir...

...Demain, je t'offrirai tout mon pouvoir en gage de mon éternel Amour... Je te le promets...

...Après-demain...

CHAPITRE 11

*Elle seule est capable de
transcender l'Univers...*

LA FETE D'AKHET

Depuis de nombreux jours de toutes les régions d’Egypte, les visiteurs affluent à Ount. Parmi ce flot presque ininterrompu de voyageurs on remarque un grand nombre de femmes, de tous âges et de toutes conditions. Pour rien elles ne manqueraient la fête d’Akhet qui honore la féminité. Le sacrifice attendu d’une jeune vierge à Djehouty le jour du lever héliaque de Sothis qui coïncide avec la crue du Nil, représente à leurs yeux un remerciement au Dieu lunaire pour la protection qu’il accorde sans cesse à toutes les femmes et au-delà à tout le genre féminin ! Être l’élue de Djehouty ce jour-là, devenir son épouse jusqu’à la prochaine crue, représente le plus grand honneur que puisse imaginer une jeune et belle égyptienne. Les parents jouent de toutes leurs influences pour que leur fille figure parmi les fiancées du Dieu. Ils espèrent secrètement son élection et sa défloration publique. Car, ce jour-là, pour toute la population, elle deviendra un modèle de féminité, un symbole de volupté, peut-être de fertilité ! Au moment de l’émergence elle recevra de la part de nombreuses femmes d’Egypte une multitude de cadeaux, de l’or, des bijoux, des terres, des fermages, de la nourriture. Jamais elles ne se permettraient de lui offrir une esclave, une servante ou une domestique ce qui courroucerait Djehouty, adversaire déclaré de toutes formes de contraintes ou de servitudes, dont trop souvent à ses yeux, la féminité en est la victime désignée.

Toute la famille de l’élue lui témoignera longtemps sa reconnaissance. Et si une naissance divine couronne son cycle matriarcal, elle restera jusqu’à sa mort et durant sa vie dans l’au-delà, l’élue du Dieu ! Elle pourra faire construire sa sépulture dans la vallée des Reines !

A l’intérieur de la ville, afin d’accueillir cet afflux saisonnier de visiteurs bigarrés, les marchands redoublent d’ingéniosité pour accrocher les chalands. Les étales se couvrent de fruits magnifiques, de fleurs odorantes, d’épices rares, de volailles grasses à souhait, de poissons frais. Là, une ravissante jeune fille hèle les voyageuses et leur offre des cônes de suif parfumés, des huiles et des onguents destinés à adoucir la peau et masquer les odeurs corporelles. Fabriqués à base d’extraits d’excréments de chat, d’hippopotame ou de crocodile auxquels on ajoute des essences de fleurs ! Ici, elles peuvent acquérir des boucles d’oreilles, des peignes, des perruques, des sandalettes de cuir ou des pièces de tissus colorés. Sur les carrefours importants, les notables et les Dieux offrent mêmes des bovidés entiers afin de satisfaire à l’appétit du plus grand nombre.

Les prêtres les font rôtir en public et les découpent avant de les distribuer aux passants. Chacun peut s'abreuver de bière coulant généreusement à même des jarres de terre cuite, servie par des femmes opulentes aux abords des places envahies de monde. Par petits groupes, des soldats quadrille la ville afin d'assurer la sécurité de tous.

Des novices du Temple drapées de lin blanc, une fleur de lotus dans les cheveux parcourent la ville en chantant les louanges de Djehouty. Des musiciens de rues les accompagnent aux sons de leurs luths, de leurs flûtes et de leurs tambourins. Des danseuses couvertes de bijoux, portant pour tout vêtement une étroite ceinture colorée autour des hanches, improvisent les pas de danses qu'elles réservent habituellement aux fêtes des notables fortunés ! Des enfants nus abandonnant leurs jeux, les suivent tout le jour en riant. Les femmes enceintes, parées des amulettes sensées les protéger des esprits maléfiques, ont droit à tous les égards et, durant toute la période de fête, le pain distribué en abondance est gratuit pour chacun, même les soldats n'ont pas l'obligation de l'échanger contre les jetons de bois enduit de plâtre peint dont ils disposent habituellement.

Un peu avant l'aube, les astrologues les plus éminents de Haute et de Basse Egypte ont rejoint Djehouty dans l'observatoire lunaire et ont assisté en sa compagnie au lever héliaque de Sothis. Forts de ces observations, sur leur recommandation la Grande Prêtresse de Djehouty a ensuite annoncé le début de l'Inondation et des festivités d'Akhet.

Depuis, dans son Temple-Palais, Thot-Homme devient de plus en plus impatient. L'attente de l'être aimé, adulé, lui paraît durer des siècles. Dire que ce n'est qu'au lever de la lune qu'ils pourront enfin se retrouver !

De leur côté, Chénounébou et Myt n'ont pas connu de repos au cours de la nuit. Après s'être follement aimée, plus sagement comme des jeunes filles de leur âge, elles se sont fait des confidences. Elles ont parlé de cette métamorphose qui en un instant propulse les fillettes du monde de l'enfance dans celui des femmes. Être initiée, aimée représente le plus grand mystère de la vie d'une adolescente égyptienne. Chénounébou attend tellement de bonheur du premier hommage d'un homme, aussi cédant à l'impatience, presse-t-elle de questions son amie afin de s'assurer de bien comprendre cet instant magique, de le vivre dans toute sa plénitude sans en perdre une brique ! Myt ne cherche pas à tempérer l'ardeur de la jeune fille. Au contraire elle trace un tableau idyllique de ce passage tant souhaité, attendu et pourtant tout autant redouté !

— Tu verras, à l'instant de devenir femme, tu ressentiras dans ton bas-ventre une très vive douleur. Bien que fugace, elle marque le passage, le tournant essentielle de la vie d'une femme. Cette douleur provoquée par la pénétration de l'homme dans ton corps s'apaisera très vite. Elle sera aussitôt emportée par le tourbillon d'émotions engendrées par ta métamorphose. Alors tu te laisseras guider, tu t'abandonneras au bon vouloir de l'homme qui t'a choisie. Patiemment, en parcourant lentement tes entrailles il cherchera à faire naître en toi le plaisir. Ce qui était douleur, l'instant d'après sera félicité ! Surtout ne t'inquiète pas si ce plaisir ne te comble pas autant que tu l'imagines dans tes rêves. C'est avec le temps, en se connaissant mieux, que les amants parviennent à l'accord parfait, à la véritable symbiose charnelle.

Dès les premières lueurs annonçant le lever d'Iât, la Grande Prêtresse Liéni vient prévenir Thot-Homme que l'instant du sacrifice approche et qu'il peut se rendre chez sa promise pour la conduire jusqu'à l'autel de la Félicité où se déroulera le sacrifice de chair.

Comme le veut la coutume, Chénounébou est maintenant seule dans sa chambre, revêtue d'une simple robe blanche la recouvrant jusqu'aux pieds symbole de sa virginité. Heureuse, elle attend impatiente l'arrivée de son promis, le Dieu Djehouty. Des larmes de bonheurs font briller ses yeux myosotis, leurs donnent une profondeur particulière. Un doux sourire éclaire son adorable visage. Jamais elle n'a été aussi belle, aussi désirable. Le bonheur lui va à ravir, heureux celui qui s'apprête à cueillir cette ravissante fleur sauvage !

Maintenant, ils sont face à face. Lentement la jeune fille retire sa robe de lin fin et s'offre dans toute sa resplendissante nudité aux regards du Dieu. Sans dire un mot, Thot-Homme prend

Chénounébou par la main et la conduit sur la terrasse, au pied de l'autel de la Félicité. Une clameur, venant de la cour du Peuple bondée de fidèles, les accueille.

— Douce princesse Chénounébou, le temps est arrivé de nous plier aux rites séculaires de la fête d'Akhet.

Pour respecter les traditions, je dois soumettre ton corps et investir ta chair, afin de t'infliger la blessure initiatique de l'Amour.

Mais, avant d'accepter de participer à ce sacrifice qui va nous impliquer si intimement tous les deux, je veux m'assurer de ton consentement. Aussi je te demande solennellement de sceller pour un an notre union, d'accepter de quitter pour toujours le monde de l'enfance en accédant, par moi, à la qualité enviée de femme.

— Ô ! Divin Maître, ta sollicitude me touche. En tant que fille d'une esclave de Pharaon, esclave de Pharaon moi-même, on m'a toujours enseigné l'obéissance absolue au Maître. En tout temps, selon sa fantaisie, lui seul peut disposer librement de mon corps et de ma vie.

Aujourd'hui, tu remplaces Pharaon puisqu'il m'a donné à toi et que tout comme lui, tu portes l'Ankh, insigne du pouvoir absolu. Aussi tu peux librement exercer sur moi tous les droits qui jusque alors étaient les siens !

Mon consentement est superflu, ordonnes et je t'obéirais !

— Chénounébou, tu m'as mal compris. Ce n'est pas l'abandon de ton corps, aussi doux soit-il, que j'attends, mais le consentement de ton cœur ! Aussi, je crois que cette question mérite de ta part une autre réponse, en tous cas une plus grande réflexion. N'oublie pas que le maître le plus puissant, s'il peut brimer les corps ou même, par caprice, donner la mort, ne pourra jamais soumettre les sentiments. Et c'est justement eux que je veux obtenir de toi, afin de mériter ton amour.

— Divin Maître, pardonne l'arrogance de mes discours. Car en vérité, dès l'instant où je me suis inclinée devant toi, lors de l'audience de l'émissaire de Pharaon, j'ai compris que tu étais celui que j'attends depuis toujours dans mes rêves. L'Être Unique, seul capable de combler ma vie ! De m'aimer...

Quelle joie pour moi de t'accorder mon cœur, qui t'est déjà acquis et de t'offrir en plus, la pureté de mon corps.

Oui, achève ma métamorphose, que de ma chrysalide s'échappe enfin la femme ! Que ma défloration scelle notre union sacrée...

Je t'en supplie, apprend-moi le doux rôle de l'amante ! Puis, comble ma vie par un fruit de tes œuvres... par un enfant de toi !

A cette ardente invitation, Thot-Homme répond en soulevant délicatement Chénounébou dans ses bras et en la couchant sur l'autel de la Félicité où il entreprend de l'aimer charnellement. Une nouvelle fois les fidèles manifestent bruyamment leur contentement. Une forte clameur s'élève de la place avant d'être reprise par la foule nombreuse et invisible qui se presse à l'extérieur du sanctuaire !

A l'unisson, avec une infinie tendresse, une débauche de caresses et de baisers, qui sont autant de gestes d'affection, Thot-Homme coule lentement en Chénounébou...

A l'instant de la fusion totale des deux êtres, le doux sourire, éclairant en permanence le visage de la princesse, se fige. Une grosse larme perle sous sa paupière, témoignage émouvant du don de son hymen, de sa douleur et surtout de son bonheur d'être femme...

D'un baiser Thot-Homme essuie cette larme, la poursuivant sur la bouche où il se perd...

Sur les tours du pylône les trompettes jouent maintenant un hymne à l'amour, repris sur l'esplanade même par un chœur de jeunes vierges accompagnées de harpes, de lyres et de hautbois. Dans la cour du Peuple, des fidèles anonymes clament des poèmes qu'ils ont composés pour la circonstance.

Sur l'autel, un instant immobile les corps voluptueusement enlacés, baignés dans la clarté blafarde de la lune estompant leurs couleurs, s'agitent maintenant au rythme de la musique. Après

l'extase symbolique du premier don de soi, ils recherchent ensemble l'apaisement, corollaire du plaisir...

Déjà, le subtil parfum de l'amour distillant ses suaves effluves, flotte au-dessus de la terrasse du sanctuaire... Malgré la musique, dans la cour du Peuple on perçoit les bruissements des corps moites s'étreignant... se nouant et se dénouant... s'enlaçant de nouveau violemment... puis, qui feignent de se fuir, pour mieux se retrouver, pour mieux se fondre, pour enfin se dissoudre... Eternels jeux de l'Amour, entrecoupés par de longs et tendres baisers, par de langoureux gémisséments de félicité, rythmés par les halètements toujours plus saccadés de leurs respirations annonçant l'imminence de l'extase commune.

Quand celle-ci explose en eux et les bouleverse, dans une langue étrangère à tous, ils échangent de doux serments.

— Je t'aime Djehouty... Je t'aime plus que ma vie !

— Moi aussi je t'aime. Je t'aime pour toujours, comme je t'ai aimé dans un lointain futur. Quel que soit le nom que tu portes aujourd'hui, tu restes l'Unique pour mon cœur.

— Ô ! Doux Maître, je ne comprends pas ce que tu cherches à me dire. Mais je sais que tu dis vrai, car tu parles avec ton cœur. Et le langage d'amour ignore le mensonge.

— Je t'en prie, ne m'appelle plus jamais Maître, surtout lorsque nous sommes seuls. Certes pour tous, dès maintenant tu es la princesse Chénounébou, ma nouvelle compagne cyclique. A ce titre tu me dois ces marques de déférence. Mais qui oserait s'offusquer de tes manquements, si je les tolère. Surtout que pour moi ce respect est inutile. Dans ma vie tu représentes des symboles bien plus essentiels. Tout d'abord, tu es l'épouse fidèle avec laquelle je conjugue chaque jour à tous les temps du verbe aimer. Tu es l'espiègle maîtresse insoumise qui comble mes sens en assouvissant le moindre de mes désirs. Tu es la mère porteuse de vie, qui console et protège, qui apaise et attend et qui assure la pérennité de ma descendance. Tu es la fée qui exauce mes vœux. Tu es la confidente qui sait tout de moi, sans jamais me trahir. Tu es la complice qui oriente mes choix et guide mes actions...

...Tu es l'Unique et Eternel Amour de ma vie, pour le moins tu es mon égal !

En ce jour béni de nos retrouvailles, je jure sur notre Amour Eternel de n'avoir de cesse avant d'obtenir la reconnaissance universelle de tes mérites. Elle, elle seule gommara nos différences sociales et permettra enfin, même au sein de cette société pharaonique, de t'élever jusqu'à moi.

Pendant que les amants échangent leurs émouvants serments, le héraut du Temple proclame l'accomplissement du sacrifice et sollicite la bienveillante protection du Dieu.

— Ô ! Djehouty, intercède pour le peuple de Ount. Que le retour de l'Ibis sacré coïncide avec l'Inondation. Qu'ils soient tous deux porteurs d'abondantes récoltes. A l'Emergence, fait qu'en se retirant les eaux du fleuve Dieu chargées de limon, fertilisent les terres de l'Egypte, comme ta semence vient d'inonder et de fertiliser le ventre de la princesse Chénounébou, notre bien-aimée Maîtresse !

La cérémonie initiatique touche à sa fin. Pour la jeune princesse il reste un seul rite à accomplir. Elle doit apporter au clergé et au peuple, massé dans la cour du temple, la preuve tangible de son sacrifice !

Après un sévère examen et le constat de la Grande Prêtresse Liéni, encadrée par Myt et Reddjédet, toutes deux prêtresses du culte de Djehouty, majestueusement drapée dans sa seule nudité, Chénounébou s'avance jusqu'à l'extrémité de l'esplanade afin d'être aperçue du plus grand nombre. D'un geste elle salue la foule frémissant à ses pieds.

Chénounébou n'est plus la même, elle a vaincu sa peur de l'inconnu... La pudeur ne la paralyse plus... Elle se sait belle et désirable... Elle se sait femme... Elle se sait aimée par l'homme qu'elle aime... Elle est heureuse et le témoigne...

Un léger souffle de vent joue dans ses cheveux, les emmêlant délicatement, rehaussant son beau sourire d'un halo d'or. Par de lents et gracieux mouvements de tête, elle rejette en arrière sa belle crinière blonde, découvrant brièvement les charmes discrets de sa gorge.

S'abandonnant à la douce caresse du vent, son sourire devient rire... s'égrenant dans la nuit, clair comme l'angélus, doux comme le chant des oiseaux, tendre comme une berceuse dédiée par une mère à son enfant turbulent à l'heure du sommeil...

Parvenue au bord du vide, radieuse, comme seules peuvent l'être les amoureuses comblées, sans aucune gêne, elle offre son corps superbe en pâture aux regards fascinés des disciples de son Dieu. Avant de se cloîtrer pour un an, vouée à la seule adoration de Djéhouty, comme preuve irréfutable de leur Amour, elle exhibe fièrement les traces de sang et de semence divine maculant son bas ventre et le haut de ses cuisses.

Un murmure d'admiration et d'envie parcourt la foule des fidèles !

Ce qui le matin même était concupiscence c'est métamorphoser... c'est sanctifier !

A cet instant précis, un oiseau, probablement dérangé par les bruits de la cérémonie, prend son envol. Passant devant le disque lunaire, il renvoie son ombre sur le corps voluptueux de la jeune princesse. Chacun y reconnaît l'Ibis sacré ! Chacun y voit un divin présage !

Dans la cour, la surprise crée une certaine agitation. Agitation portée à son comble, lorsqu'un gros nuage, surgissant de nulle part, plonge brusquement la place dans l'ombre.

Après quelques instants, alors que la lune retrouve tout son éclat dans la voûte céleste, Chénounébou a disparu. Très émue, elle a regagné le temple, elle a rejoint Thot-Homme... comme une petite fille elle s'est blottie dans ses bras puissants !

Dehors, l'admiration s'est rapidement muée en dévotion. Le peuple de Ount a compris qu'il vient d'assister à un événement important, sans aucun précédent, qui dépasse de très loin l'habituel cérémonial de la fête d'Akhet. Il a été le témoin de quelque chose d'unique, de décisif. Il ressent l'immolation de cette jeune vierge non pas comme un habituel mariage cyclique de son Dieu, mais plutôt comme une fin et comme un commencement, l'avènement de l'Amour ouvrant une large brèche dans l'austère maison de Djéhouty...

Charmé par la belle princesse, le peuple s'apprête déjà à tout lui accorder, persuadé qu'avec son accession s'ouvre pour lui une ère nouvelle pleine de jeunesse et d'insouciance.

La musique et les chants se sont tus. Thot-Homme et Chénounébou ont quitté l'observatoire de la Lune.

Contrairement aux plus anciennes coutumes ils se sont retrouvés dans les appartements du Dieu. Bafouant ainsi les préceptes sacrés de l'immolation charnelle qui imposent, à Djéhouty et à son épouse cyclique, de vivre séparés jusqu'à l'annonce d'une éventuelle maternité initiatique. La Grande Prêtresse Liéni étant chargée durant ce temps de contrôler la régularité du cycle menstruelle de la jeune princesse et d'informer le Dieu, le clergé et le peuple de son état !

S'il faut reconnaître que le cérémonial d'Akhet a sacralisé leur première rencontre et immortalisé leur union charnelle, comme tous les amoureux du monde, ils aspirent maintenant à plus d'intimité. Aussi, bousculant les tabous, ils se cachent pour s'aimer. Enfin seuls, ils abolissent toutes les barrières dressées par le rituel du culte de Djéhouty, toutes celles dressées par l'hypocrisie des hommes. N'ayant plus ni us ni coutume, ni loi ni règle, ni retenue ni pudeur, n'étant plus ni Maître ni esclave, ni Dieu ni servante, seulement une amante et un amant, n'acceptant pour toute morale que les félicités de leurs corps et la fusion de leurs âmes... Qui réapprennent jusqu'à l'épuisement, l'harmonie des gestes millénaires orchestrant l'acte d'amour...

En cela, ils sont imités par de nombreux habitants de Ount ! Ces derniers, en quittant le temple, se perdent sur le chemin du retour dans la palmeraie du Dieu, s'égayant par couple ou en bandes joyeuses dans les futaies ou les bosquets de papyrus... faisant à l'envi résonner dans la nuit les tendres cris et les douces plaintes de l'Amour.

Cette enivrante escapade se prolonge jusqu'à l'aube. Car, d'anciennes traditions promettent d'exaucer tous les vœux de ceux qui venant de s'aimer, retournant main dans la main vers la ville, aperçoivent dans le jour naissant le premier envol de l'Ibis sacré au premier jour de l'Inondation.

Bien qu'elle en donne toutes les apparences, la nuit d'Akhet n'est pas une fête paillardes favorisant la débauche et la luxure. Bien au contraire, elle permet seulement, une fois l'an, aux adorateurs de Djéhouty de témoigner leur attachement aux préceptes de fidélité qu'il enseigne et à l'institution du mariage qu'il protège. Elle est la résurgence de l'antique culte de la fécondité, jadis dédié à la seule Déesse Mère. A ce titre, elle honore toutes les femmes et au travers d'elles, elle honore la famille.

Aussi de nombreuses jeunes épousées attendent impatiemment la nuit d'Akhet pour célébrer enfin leurs noces de chair. Espérant secrètement que ces premiers ébats déboucheront sur une maternité, plaçant ainsi cette progéniture sous les auspices bienveillants du Dieu. D'autres stériles, en s'offrant cette nuit-là sans retenue au clair de lune, espèrent déjouer la malédiction qui les frappe. D'autres encore tiennent seulement à témoigner de leur bonheur ou à renforcer une passion qui s'éteint. D'autres enfin, viennent pour les seuls plaisirs de l'Amour... Mais, ce que toutes ces femmes ont en commun, ce que cache parfois leur sensualité, c'est leur dévotion pour Djéhouty et leur profond respect de la vie...

Toutes, s'identifiant à l'épouse cyclique du Dieu, acceptent d'un compagnon, celui d'une vie ou celui d'un soir, de vivre ou de revivre dans leur chair chaque phase de son immolation. Toutes, couchées nues sur les berges du Nil, avec la secrète complicité de la lune qui les observe, en faisant l'amour sous les auspices d'Akhet... témoignent de leur foi ! Toutes, belles ou laides, jeunes ou vieilles, vierges ou expérimentées, fidèles ou volages, réservées ou provocantes, sensuelles ou frigides, sérieuses ou futiles, riches ou pauvres, libres ou esclaves, veulent, sans vraiment le savoir, perpétuer l'espèce. Toutes, maillons anonymes, mais combien indispensables, de la longue chaîne des hommes, rêvent d'un monde meilleur où Djéhouty et l'Amour seraient les seuls Maîtres.

Thot-Homme et sa jolie épouse cyclique une fois réfugiés dans les appartements du Dieu, ont passé tout le reste de la nuit à s'aimer ! Ils se sont rassasiés des délices de la volupté... Ingénue et curieuse, inlassablement se laissant guider par sa seule imagination, Chénounébou est allée de découverte en découverte. Jouant du corps de son amant, elle a réappris les gestes savoureux agrémentant le coït...

Une fois apaisée, dans la douce torpeur qui prolonge l'acte d'Amour, Chénounébou est venue se réfugier dans le creux de l'épaule de son premier amant alangui sur le lit, le regard perdu dans le vague...

...Instants privilégiés où ils échangent leurs premières confidences...

— Ma Chérie, je voudrais bien connaître le secret de ta naissance !

— Comme je te l'ai dit, je suis née à Ount il y a quatorze crues du Nil. Louve, ma mère est une Goidels. C'est une peuplade qui vit très loin dans le septentrion, bien au-delà de la Grande Mer. Quand elle a été en âge de porter un enfant, elle a été admise à la fête de Belen. C'est un Dieu important chez les Goidels !

— Je sais !

— Comment sais-tu ça ?

— C'est un secret !

— Tu me la diras ?

— Bien sûr, mais d'abord c'est toi qui racontes !

— Chez les Goidels, se sont les femmes qui choisissent le guerrier qui leur fait des enfants. Le jour de la fête de Belen, tous les clans se réunissent en un endroit décidé lors de la fête précédente. La nuit qui suit est appelée la nuit de Beltene. C'est pendant cette nuit que les femmes Goidels choisissent leur guerrier ! A chaque fête, elles peuvent en changer à leur guise !

Pour cette fête, les chefs avaient décidé de se retrouver autour d'un dolmen connu pour sa gentille Fée. Louve, depuis ses premiers saignements attendait cette rencontre avec une très grande impatience. Elle rêvait de devenir une femme, une vraie femme qui dormirait chaque nuit avec son guerrier et lui donnerait de beaux enfants.

Louve se savait très convoitée par les jeunes guerriers. Nombre d'entre eux espéraient secrètement être choisis par elle. Parmi ses préférés, elle n'avait pas encore arrêté son choix. Elle comptait sur le pouvoir magique qu'exerçait la fête sur le cœur des jeunes filles pour se décider.

Dans les jours qui ont précédé la réunion, Louve, invoquait sans cesse la gentille Fée Vera pour qu'elle rencontre un guerrier digne de son premier élan. Et surtout, un guerrier qui sache donner vie à son ventre.

— Vie à son ventre, quelle drôle d'expression ?

— C'est ainsi qu'on dit chez les Goidels pour une femelle qui devient grosse de son guerrier ! Devenir grosse lors de sa première nuit de Beltene est le rêve secret de toutes les jeunes filles Goidels. Ma mère ne faisait pas exception.

Vera allait exaucer son vœu au-delà de son imagination. Des événements étranges allaient se dérouler en ce jour de Belen. Des choses extraordinaires qui allaient bouleverser la vie de Louve et de tout son peuple.

Marquant un petit temps d'arrêt, tout en minaudant, Chénounébou se pelotonne contre le corps nu de Thot-Homme. Ce dernier en profite pour la câliner et caresser la cambrure de son dos tout en déposant un tendre baiser sur les lèvres délicates s'offrant à lui. Le baiser se prolonge...

D'une voix toute chavirée par le bonheur, elle reprend son récit.

— Alors que les chefs et les Druides se trouvaient réunis autour de la Pierre de la Fée Vera, un violent orage éclata. La foudre frappa le dolmen. Une fois l'assistance remise de sa surprise, un émissaire de Belen et de la Fée Vera, surgit dans la flamme de l'éclair se retrouvait couché sur la pierre plate ! Il semblait inconscient, mais très vite il retrouva ses esprits !

Selon les oracles transmis par les druides, cet émissaire était attendu par les Goidels. Il devait leur servir de guide pour trouver enfin un pays où ils pourraient définitivement s'établir... mettre fin à leur errance...

Dès que Louve, vit cet étranger, elle décida que ce serait lui et personne d'autre qui l'initierait aux choses de la vie de femme...

— Volonté de femme dit-on, est volonté divine. Qu'en advient-il de ce désir de ta mère, ma douce Amante ?

— A la nuit tombante, au signal du Druide Cathbad donné dès le lever de la lune, Louve se mit en quête de celui qu'elle s'était choisie ! Oubliés les soupirants transis attendant son choix en se disputant et en buvant de la bière. En choisissant l'émissaire de la Fée, elle avait la certitude d'accomplir une destinée particulière, dictée par une volonté bien supérieure à la sienne.

Au cœur de la nuit elle le retrouva, lui aussi en train de boire de la bière avec les chefs des clans. Pour lui, elle exécuta la danse du Feu ! Puis elle se plaça en face de lui, à distance respectueuse tout en cherchant à lui faire comprendre ses intentions nuptiales. Charmé par ce corps de rêve, il succomba rapidement à ses avances...

Après les jeux de la séduction qui conduisirent les amoureux jusqu'au dolmen de Vera. Sur la pierre plate du sanctuaire, elle se donna à lui. Dans le plaisir et la félicité, le Noble Etranger donna vie au ventre de ma Mère ! A trois reprises au cours de la nuit, l'émissaire de Vera lui fit connaître l'extase. Ce qui, dans la coutume des Goidels, signifie qu'il désirait vraiment donner vie au ventre de cette femelle, pas simplement s'amuser de son corps ! Les guerriers peuvent s'amuser avec les femmes la nuit de Beltene, se laisser séduire afin de jouir d'elles, sans pour autant les prendre pour épouse. Mais cela est interdit avec les vierges !

Pour Louve tout c'était merveilleusement passé. Fécondée dès sa première nuit de femme, elle en était tout de suite certaine, elle partageait sa première idylle avec un émissaire des Dieux ! Le rêve devenait réalité. Durant les assauts de son partenaire, elle remerciait Vera de sa bienveillance, elle lui dédiait les merveilleux plaisirs qu'elle découvrait dans la tiédeur de cette nuit de Beltene. Car Louve, contrairement à d'autres, avait éprouvé beaucoup de plaisir durant cette nuit magique.

— Toi aussi mon Amour ?

— Tu es bête, j'en ai certainement éprouvé beaucoup plus qu'elle ! Tu m'as comblée...

— Sûr ?

— Si tu continues, je n'arriverais jamais au bout de mon histoire !

Les amants échangent un tendre baiser gage de leur certitude. Puis la petite princesse reprend sa narration, car elle se sent fière de l'intérêt que son époux lui témoigne. Elle veut se raconter, elle veut qu'il sache tout d'elle !

— Dès le matin, alors que son amant conduisait les guerriers au combat, avec les autres femmes, Louve attendit au campement le moment propice de le rejoindre. Avant cela, les guerriers devaient conquérir une colline fortifiée, occupée par des guerriers redoutables. C'était la terre promise par Vera et rien ne pouvait arrêter ou faire reculer les Goidels ! Car les Goidels n'ont jamais peur... Il se passa quatre longues journées avant que les femmes et les enfants rejoignent la Colline du Bout du Lac et leurs guerriers vainqueurs !

Horreur, lorsque Louve parvint à la Colline du Bout du Lac, elle apprit avec stupeur que dans l'euphorie de la victoire, l'émissaire de Vera avait brusquement disparu ! C'était volatilisé comme il était apparu ! Depuis personne ne l'avait revu. Tous ses rêves s'effondraient !

Il n'est pas de pire chose pour une jeune Goidels que d'avoir son ventre en vie pour la première fois sans un guerrier pour la protéger. Certes, si celui qui l'a engrossée meurt au combat, dans le respect unanime, elle peut attendre au campement des femmes la prochaine fête de Belen pour séduire un autre homme. Par contre si le guerrier l'a lâchement abandonnée, s'il voulait juste s'amuser avec son corps, elle subira les pires affronts. Avec son bébé elle restera au campement des femmes, sans jamais pouvoir retourner dans la forêt les nuits de Beltene chercher un compagnon. Au campement, de jour, elle sera la servante des autres femmes du clan. La nuit, elle appartiendra à celui qui voudra bien la prendre, sans pouvoir en refuser aucun. C'est le prix que doivent payer les filles mères pour ne pas être chassée avec leur enfant dans la forêt ! Souvent mignonnes et désirables, elles subissent en plus la vindicte des autres femmes, jalouses de voir leurs guerriers attentifs aux charmes de ses filles faciles. Elles doivent également accompagner les guerriers partant au combat. Elles les suivent pour les servir et aussi les divertir...

— Ton peuple semble bien cruel avec ces femmes. Dis-moi vite, tendre Chénounébou ce qu'il advint de Louve dans de si terribles circonstances.

— Louve subissait le ressentiment des jeunes guerriers qui, avant la venue de l'émissaire divin, la convoitaient. Supplantés lors de la nuit de Beltene, ils la traitaient depuis avec dureté et mépris. N'ayant personne pour la protéger, cela ne laissait rien augurer de bon si d'aventure l'émissaire divin avait donné vie à son ventre. Désespérée Louve, vivant constamment dans cette crainte, devint triste.

Aussi dès que ma mère eut la certitude de porter un enfant, une nuit de nouvelle lune, elle descendit au bord de l'eau qui baigne la Colline du Bout du Lac. A la nage elle rejoignit la nouvelle Pierre de Vera. Dans le clapotis des vagues, elle implora la Fée, la suppliant de lui épargner ce sort injuste. Elle avait cru en la Fée ! Elle avait cru que c'était elle qui lui avait destiné le Noble Etranger. Ainsi, elle s'était donnée à lui en toute confiance... Un flot de larmes achevait cette émouvante supplique...

— Quelle fut la réponse de la Fée, ma jolie petite celte ?

— Celte, de quel nom étrange tu m'affubles !

— C'est le nom que dans un autre temps les hommes donnent aux peuplades qui, comme les Goidels, vinrent du levant coloniser les pays du couchant !

— Je ne comprends pas ce que tu me dis, mais cela, je le sais, tu me l'expliqueras ? Je le veux !

— Pour sûr si tu acceptes de terminer la narration du mystère de ta naissance, ou du moins de ce que tu en sais !

— La Fée est alors apparue à Louve. Elle a séché ses larmes et lui a dit de s'enfuir dès la nuit suivante du campement. De marcher sans trêve vers le midi. Elle Vera, la Fée du Grand Lac pourvoirait à une destinée digne de l'enfant qu'elle portait. Car le Noble Etranger n'était pas un émissaire de Belen ni d'aucune divinité, c'était l'Être Suprême en devenir ! Tu t'imagines ?

— Mieux que tu ne le penses ! Mais je t'en prie, continue.

— Emue par ces révélations, Louve exécuta sans discuter les recommandations de la Fée. A la nuit tombée, sous le prétexte d’aller rejoindre sa mère dans une autre cabane, elle quitta le havre réservé aux filles nubiles et elle partit seule dans la forêt inhospitalière, confiante en la prophétie de sa douce protectrice.

Pendant deux lunes elle marcha dans la direction du midi sans rencontrer âme qui vive. Elle vivait de baies sauvages, de fruit, de vers de terre et de racines ! Dormant dans des abris précaires, subissant les assauts de la pluie et du vent, les morsures du soleil. Jamais elle ne douta de la parole de la Fée.

Un matin, en guenille et à bout de force, elle fut recueillie par une caravane de marchands de sel qui empruntait la même route. Mise avec les femmes, elle marcha encore de longs jours, mais elle n’était plus seule. Surtout, elle mangeait à sa faim et n’était plus une proscrie. Cette liberté apparemment retrouvée, elle allait pourtant en faire les frais un peu plus tard...

Les marchands de sel parvinrent enfin au bord de la Grande Mer. Là, pendant plusieurs jours ils attendirent la venue d’un bateau de marchands mésopotamiens avec lesquels ils faisaient habituellement du troc. Sitôt au bord de l’eau, Louve allât se baigner. Elle perdit ainsi ses allures de sauvageonne et retrouva la plénitude de sa beauté. La voyant revenir resplendissante de charme, ses cheveux soyeux au vent, les marchands de sel se rendirent compte de la valeur de cette jeune femelle tombée si miraculeusement du ciel dans leur escarcelle.

Ainsi, au lendemain de l’arrivée des marchands mésopotamiens, Louve fut vendue comme esclave et emmenée de force sur leur bateau ! Quelques jours plus tard, les cales de leur navire remplies de marchandises diverses, les marins commerçants reprirent la mer faisant route vers l’Orient. Pour Louve le voyage fut épouvantable. Elle fut malade dès que, sur une mer agitée, l’embarcation ait atteint le large. Les marchands craignirent souvent pour sa vie et surtout... pour leur argent !

— Les jolies fleurs sont difficiles à conserver, n’en n’est-il pas de même des belles femmes mon Amour ?

— Toujours est-il qu’à peine arrivés en Egypte, les mésopotamiens se débarrassèrent rapidement de Louve, pressé de monnayer cette marchandise périssable. Néanmoins, eut égard à sa beauté, elle fut vendue un bon prix à un négociant de Ount. Ce marchand avisé attendit ma naissance avant de nous revendre toutes les deux au Grand Intendant de Pharaon ! Une femelle portante représente un risque important pour l’acheteur. Une fois délivrée et avec de surcroît son petit, il aisé de tirer un bien meilleur prix que celui offert durant la gestation.

La suite tu la connais. Louve devint pendant un temps la favorite de Pharaon. Ainsi j’ai vécu en son palais avec les princesses d’Egypte. J’ai appris depuis toujours le rôle de courtisane auquel je suis destinée. Devenue femme, Pharaon m’a remarquée. Afin de garantir sa vie de l’au-delà il renonça à me prendre pour concubine et décida de m’offrir en présent au Dieu Djehouty... A toi, mon Amour !

...Maintenant, à ton tour de raconter ! Moi aussi je veux connaître tous tes secrets !

— Tu ne m’as pas tout dit !

— Comment cela ?

— Louve a-t-elle eu d’autres enfants que toi ?

— Non, cela faisait d’ailleurs partie de la prédiction de la Fée. Elle lui avait annoncé que je serais une fille et que je serais unique. Elle avait ajouté que je connaîtrais l’Amour ma vie durant !

— Elle avait prédit que ce serait avec moi ?

— Non ! Elle m’en réservait la surprise !

Tu veux savoir encore quelque chose ?

— Oui !

— Quoi ?

— Tu ne m’as pas encore dit que tu m’aimes

Les amants roulent sur leur couche. Très vite ils s’enlacent amoureusement et restent à se câliner tendrement. Thot-Homme cherche à mettre en confiance sa délicieuse épouse. Car les révélations qu’il s’apprête à lui faire sont certainement de nature à choquer sa sensibilité. Il craint

qu'elles provoquent chez sa jeune épouse des réactions inattendues. D'une voix douce, tout en la complimentant sur sa belle tournure, il la met en garde.

— Ma jolie petite fleur de lotus tout d'abord il est essentiel que tu croies tout ce que je te dirais. Tu ne dois jamais oublier que je suis un Dieu. Ce qui semble impossible aux mortels ne l'est pas pour les Dieux. N'oublie pas cela !

— Je m'en réjouis trop pour pouvoir l'oublier un seul instant. Toute ma chair frissonne du bonheur de t'appartenir. Depuis le lever d'Iât ma vie se confond à mes rêves les plus fous ! Même dans la vie de l'au-delà je ne connaîtrais jamais de bonheur si intense.

Je n'ai pas besoin des oracles de la Grande Prêtresse Léni, tout au fond de moi, dans la chaleur de mes entrailles, je sens déjà battre le cœur de la petite graine de vie que tu as si délicatement déposée...

Je t'aime Djehouty, cela pas un seul instant je ne suis en mesure de l'oublier. Comme tu la sais le langage du cœur ignore le mensonge. Parle sans crainte !

Tant de candeur émeut Thot-Homme. Il retrouve intact sur les berges du Nil, les sentiments tissés avec Elle sur les berges de l'Arve. Pour Elle cela se passait dans une autre vie, mais pas pour lui...

— Contrairement aux mortels, je me déplace à ma guise dans le temps. Je peux revenir sur mes pas, dépasser le présent, demeurer dans l'avenir. Ce sont quelques-uns des pouvoirs dont je jouis. Ainsi, au cours d'une nuit lointaine, je marchais sous l'orage en direction d'un dolmen dédié jadis à une Fée et pour moi à la Vouivre. Je marchais à la recherche de moi-même sans encore bien comprendre que j'étais l' élu des Dieux ! Je marchais à la recherche du grand amour de ma vie que la mort avait fauché et dont j'étais si injustement séparé.

— La Vouivre, c'est une divinité ?

— C'est une femme-serpent vivant dans les entrailles de la terre qui vient s'abreuver aux fontaines. Elle possède dit-on une escarboucle qu'elle dépose lorsqu'elle boit et qu'on peut lui voler à condition de courir assez vite !

Louve ne t'en jamais parlé ?

— Non ! Pourquoi ?

— Attends, tu comprendras !

...Parvenu à la Pierre de Vera, malgré l'intempérie j'ai monté sur la dalle plate pour cueillir un rameau de gui ! A l'instant où je parvenais à le saisir, la foudre m'a frappé et m'a projeté loin dans le passé du temps où je me trouvais alors. Elle m'a projeté au cœur d'une tribu celte s'appêtant à fêter Belen.

Chénounébou ne peut s'empêcher d'interrompre le récit de Djehouty tant il coïncide avec sa propre histoire. Fascinée, elle s'exclame !

— Chez les Goidels, dans la tribu de Louve ?

— Exactement, je l'ignorais encore tout à l'heure. Je l'ignorais au moment de prendre ta virginité. Chénounébou, je suis ton père ! C'est moi qui ai donné vie au ventre de Louve...

— Comme tu viens de donner vie à mon ventre...

— Oui ! C'est ainsi et nous n'y pouvons rien. Je t'aime comme un amant, un mari et pourtant je suis ton père...

— Comme Pharaon rend grosses ses sœurs et ses filles...

...Je suis vraiment l'Elue des Dieux pour avoir ainsi été fécondée par mon père !

Vera disait vrai, tu es l'Être Suprême en devenant...

— Non Chénounébou, je suis l'Être Suprême !

Les amants de la nuit, le père et la fille, s'enlacent tendrement. Pour elle, il n'y a pas de mal dans l'inceste. C'est une reconnaissance divine. Djehouty est l'égal de Pharaon, pour la pureté

du sang, pour pérenniser sa lignée, il doit féconder les femmes de sa propre famille. Pour lui au contraire demeure une certaine gêne, résurgence probable de l'éducation de l'Homme !

Très vite leurs désirs balayent la moindre réticence. Avec un appétit renouvelé, ils se délectent des gâteries de la copulation !

La nouveauté de leur situation appelle de nouvelles interrogations de la part de la princesse, même de la forfanterie !

— Dis-moi Djedi, de Louve ou de moi, à laquelle aimes-tu le mieux donner vie à son ventre ?

Thot-Homme perplexe, demeure très emprunté pour répondre.

— C'est le genre de question que l'on ne doit jamais poser à son amant.

— Tu dis ça parce que tu as préféré Louve ? Elle est brûlante comme la lave du volcan, insatiable comme l'ogre des forêts du Septentrion !

— Entre elle et toi, tout est très différent. Avec elle, il s'agissait de satisfaire la Volonté Suprême, le plaisir charnel n'était qu'un corollaire. Je devais féconder Louve à ce moment-là, en ce lieu, car tu devais naître en Egypte avant ma venue. Nous devons nous rencontrer ici, et... nous aimer...

Sur le moment je n'avais plus aucune attache sentimentale. En plein désarroi, je cherchais ma voie. Je demeurais malgré tout un homme, elle était simplement femme ! Louve était désirable, elle s'offrait sans retenue, elle voulait ardemment un homme, un mâle... Ses formes, son sourire ont fait le reste. Mon corps voulait une femme pour de multiples raisons... J'ai pris du plaisir en jouant avec le corps de Louve... beaucoup de plaisir...

...Mais la finalité de notre accouplement je ne la connaissais pas. Elle résidait ailleurs, dans ta seule naissance, dans ta renaissance !

Thot-Homme reste pensif en regardant sa ravissante épouse qui le regarde avec des yeux étonnés. Il trouve difficilement les mots pour expliquer son comportement. Alors il laisse parler son cœur pour exprimer ce qu'il ressent aux tréfonds de son âme !

— Avec toi, seule ma volonté est en cause. Je t'aime et il s'agit de prolonger dans le plaisir des sens, l'Amour qui gonfle mon cœur, qui illumine ma vie. Je t'aime par Amour, le sexe ne représente que le trait d'union incontournable à la fusion de nos deux êtres. L'orgasme n'est pas une fin, il couronne l'acte d'Amour. Il représente le prélude à sa répétition. Je veux être à toi charnellement, comme tu désires être à moi. Mais je veux être encore plus à toi. Je veux m'offrir intégralement à toi. Mieux je voudrais être toi. Je voudrais que nous fusionnions afin de ne jamais être séparé. Avoir avec toi un seul corps et une pensée unique. Devenir réellement un être nouveau, NOUS !

Chénounébou pleure doucement en écoutant la confession du Dieu. Comme dans ses rêves, elle est aimée, aimée pour elle-même...

Pour les amants au lever de Rê devrait débiter la période d'Abstinence seule garante d'une fécondation divine lors de la défloration. Djehouty devrait vivre séparé de Chénounébou. Il devrait attendre le verdict de la Grande Prêtresse Liéni avant de renouer avec elle des relations charnelles. Se voir seulement en présence de témoins à la rigueur, pour le moins ne plus avoir aucune privauté ! Mais rien ne peut les séparer. Ils veulent s'aimer librement en toute intimité. La Grande Prêtresse après de vaines tentatives pour ramener Djehouty à la raison, se plie à la volonté du Dieu et de son épouse. Elle viendra chaque soir examiner la jeune princesse dans ses appartements. Djehouty fera en sorte que la belle enfant soit seule à ce moment-là ! Ainsi, à la prochaine lune, s'il y a lieu, en toute conscience elle proclamera officiellement la fécondation divine !

Après l'effervescence de la fête d'Akhet, Ount a retrouvé son visage paisible. Les habitants vivent dans l'attente de l'Emergence et du partage des terres fertilisées. Pour se divertir

du quotidien quelque peu monotone en cette période de crue du Nil, ils guettent les nouvelles provenant du Temple-Palais. Les rumeurs sur l'état menstruel de la princesse Chénounébou agrémentent toutes les conversations et la gente féminine unanime espère sincèrement une fécondation divine ! Chacun s'accorde sur la rare beauté de la jeune femme et sur l'harmonie du couple divin. Si au moins Djehouty pouvait la féconder et prolonger indéfiniment cette présence auprès de lui. Les femmes, plus attentives que les hommes sur les choses de l'Amour, ont déjà remarqué que le Dieu est très épris de sa jeune épouse cyclique. Elles verraient d'un bon œil en permanence une présence féminine à ses côtés. Ce Dieu sensible à la féminité ne pourrait que mieux encore les comprendre et les protéger !

Le grand jour tant attendu est enfin arrivé. Au crépuscule la Grande Prêtresse Liéni a une nouvelle fois examiné Chénounébou. Elle a constaté qu'elle n'était toujours pas indisposée depuis son initiation charnelle. Désormais, la princesse peut être déclarée fécondée divinement par Djehouty au soir du lever héliaque de Sothis. Sa grossesse peut débuter !

Dans le halo d'un rayon de lune baignant l'esplanade de la Félicité, la Grande Prêtresse procède à cette annonce solennelle devant le Dieu accompagné de son épouse cyclique et de tout le clergé, ainsi que de nombreux représentants de dignitaires civils réunis là pour la circonstance.

— Moi, Liéni, consacrée Grande Prêtresse du culte de Djehouty à Ount en présence de Rê. Désignée par Horus au soir d'Akhet pour répondre d'une éventuelle fécondation divine lors de l'initiation publique de la princesse Chénounébou par Djehouty !

J'ai assisté à la défloration sur l'autel de la Félicité !

J'ai constaté l'insémination divine de la semence de Djehouty dans les entrailles de la princesse Chénounébou !

En conscience, durant toute la dernière lune, j'ai examiné chaque soir le bas-ventre de la princesse Chénounébou dans ses appartements où elle est demeurée confinée avec sa confidente et amie la prêtresse Myt.

Moi, Liéni, Grande Prêtresse du culte de Djehouty au Temple de Ount, je déclare solennellement n'avoir constaté à ce jour plus aucun saignement vaginal pouvant augurer la reprise de la menstruation de la princesse Chénounébou !

Avant son immolation d'Akhet, comme l'atteste le papyrus de donation de l'esclave Chénounébou à Djehouty par Pharaon, de l'avis des matrones gardiennes de son harem où elle était parquée dans l'attente du bon vouloir du Roi, à chaque lune, la jeune vierge saignait avec une grande régularité !

Moi, Liéni, Grande Prêtresse du culte de Djehouty au Temple de Ount, je déclare que la princesse Chénounébou a été fécondée par Djehouty sur l'autel de la Félicité au cours de leur mariage cyclique.

Moi, Liéni, Grande Prêtresse du culte de Djehouty au Temple de Ount, je déclare que l'enfant que porte la princesse Chénounébou dans ses entrailles est d'essence divine. Il l'enfant reconnu de Djehouty, conçu lors du premier accouplement du Dieu avec une jeune vierge.

J'ai dit et que ce soit écrit !

Ensuite elle remet à Chénounébou un nœud d'Isis façonné dans de la pâte de verre bleue. Il s'agit d'une amulette sensée protéger le fœtus des esprits maléfiques qui tenteraient de pénétrer dans sa matrice !

Chénounébou est radieuse. Sa beauté éblouit l'assistance conquise par cette nouvelle princesse qui règne sur le cœur de Djehouty et d'un bon nombre de ses fidèles ! Chacun cherche à l'approcher, à lui parler. Mais elle n'a d'yeux, d'oreille que pour son divin époux. Elle n'a qu'une hâte, le retrouver dans l'intimité. Partager ses jours et ses nuits. Partager ses soucis et ses ambitions, elle affectionne déjà de devenir une épouse attentive, une mère modèle.

Thot-Homme quant à lui, rêve déjà d'un ambitieux projet qu'il caresse pour son adorable épouse...

CHAPITRE 12

Cette Force c'est l'Amour...

LA RENAISSANCE DE L'ANDROGYNE

Depuis l'Emergences, aux premières lueurs de l'aube la vaste plaine du Nil grouille de paysannes et de paysans s'activant dans les champs. Profitant de la fraîcheur matinale, ils travaillent la terre nourricière, fauchent les roseaux de papyrus ou soignent leurs nombreux animaux domestiques, ceci avant les plus chaudes heures de la journée. Sur le fleuve de longues barques lourdement chargées glissent silencieusement, poussées par un vent léger descendant la vallée en direction du delta. Devant les maisons de briques sèches regroupées sur des monticules de sable, des femmes s'activent à moudre le grain d'orge ou de blé dur. A l'intérieur les autres femmes de la famille tissent des bandes de lin blanc ou filent la laine des moutons. Il en faut beaucoup pour se vêtir et davantage encore afin de satisfaire la demande des embaumeurs, plusieurs centaines de mètres de bandelettes pour chaque momie ! A partir du nouvel empire se seront les hommes qui tisseront alors que les femmes accèderont à d'autres tâches d'ordinaires interdites !

Cette année l'Inondation a recouvert la plupart des terres cultivables sans occasionner de déprédations. La récolte placée sous les auspices de Chénounébou, l'épouse cyclique de Djehouty, s'annonce abondante et la population s'en réjouit. Les témoignages de reconnaissances affluent au Temple-Palais de Ount. La future maman et son divin époux coulent là des jours paisibles en s'aimant tendrement. Les femmes attendries rêvant de la jolie princesse lui envoient des bijoux, des peignes, des brosses, des miroirs, des onguents, des parfums, des tissus précieux, tout ce qu'une femme peut souhaiter pour sa parure et les soins de son corps ! Elles n'oublient pas non plus l'arrivée prochaine de l'enfant divin. Pour lui les tissus les plus doux et les jouets les plus rares ! Autres témoignages de dévotion et d'affection, dans leurs envois elles glissent des poèmes et des mots attentionnés, souhaitant longue vie à la princesse et à sa descendance, et surtout, elles prient pour la pérennisation de son mariage avec Djehouty... bien au-delà d'une seule année...

Radieuse et comblée de toutes parts, fière de cette maternité qui arrondit si joliment son ventre, Chénounébou organise sa maison. Prépondérante sur le clergé et la domesticité, Myt vit en symbiose avec elle. Omniprésente, à elle revient l'insigne honneur de coiffer les nattes d'or de sa maîtresse et amie. Elle l'assiste lors de sa toilette ou lors de son bain, pris dans une grande

baignoire de lapis-lazuli incrusté d'or où elles plongent toutes deux, se délectant d'une eau parfumée au miel, à l'essence de rose, parfois à la lavande et tant d'autres subtiles et délicates senteurs. Espiègles, elles se livrent aux jeux innocents de se laver et de se masser mutuellement. Jeux qu'elles prolongent à l'envi pour le seul bien-être d'être ensemble, si proche l'une de l'autre... Profitant de leur connivence charnelle et sans la moindre fausse pudeur, de confidences en confidences, de regards langoureux en gestes tendres, de baisers chaleureux en douces caresses, de frissons d'émoi en impérieux abandons, elles recherchent tour à tour ou de concert l'extase bienfaisante de l'orgasme saphique. Leurs rires et leurs soupirs irrévérencieux retentissent alors partout dans le THÔT, se faufilant entre les statues majestueuses des Dieux, égayent de leur insouciance l'austère sanctuaire de Djehouty. Cette gaîté lui donne la vie et la jeunesse qui jusqu'à lors lui faisait défaut. Le Temple-Palais frissonne du printemps de la vie... Tressaillements de bonheur que le peuple de Ount ressent et partage avec une joie non dissimulée !

Myt prépare également les vêtements, les fourrures, les coiffes, les escarpins et les bijoux que veut porter la belle princesse. Parures qu'elles choisissent ensembles dans sa vaste garde-robe. Il y a celles pour le jour, celles pour la nuit ou celles réservées pour recevoir Djehouty... Celles pour être... Celles pour paraître ou celles pour aimer...

Thot-Homme ravi de la tendre complicité des deux jeunes femmes accepte même que Myt dorme chaque nuit sur une fourrure de léopard jetée au pied du lit de sa tendre et bien-aimée épouse. Ainsi la prêtresse partage-t-elle, sans la troubler, l'intimité du couple divin !

Thot-Homme, tout en se délectant des joies que lui procure son hyménée, n'oublie surtout pas ses projets lui tenant le plus à cœur. Dans le secret, il prépare la reconnaissance universelle de son épouse cyclique. Lui sait déjà qu'il n'y aura plus de mariage le jour d'Akhet à Ount tant qu'il occupera avec Chénounébou le trône divin de la Connaissance ! Désormais elle est et restera l'épouse unique avec laquelle il entend partager tous ses pouvoirs. Mais cette grande nouvelle il la garde secrète afin de l'offrir en primeur à la jolie maman qui bientôt le rendra père !

Déjà ses émissaires ont contacté Isis, sa fidèle et dévouée amie. Avec elle ils ont arrêté les moyens pour parvenir à cette reconnaissance par le collège des Dieux. La veuve d'Osiris se chargera elle-même de les convoquer afin de les réunir tous.

Isis, la plus grande et la plus puissante des déesses de l'Égypte, fascine Thot-Homme. Cette divinité de la Grande Ennéade personnifie l'Amour Absolu à ses yeux. Elle est par essence triple, Commencement, Accomplissement et Fin. Par l'abnégation de l'épouse et veuve inconsolable de son frère Osiris et le dévouement sans limite de la mère par magie de son fils Horus, son nom retentit jusqu'aux confins des deux Égypte. C'est elle qui donna jadis le Nil afin qu'il inonde et fertilise les deux pays ! Maîtresse des étoiles, elle paraît dans le ciel sous le nom de Sothis. Dans le début des temps, elle s'appelait peut-être Aset. Mais qu'on la nomme Déesse Mère, Déesse Terre, Magna Mater, déesse des fauves, des bêtes sauvages et des montagnes, déesse de fertilité, maîtresse de la fécondité ou déesse du monde souterrain, elle règne sans partage sur toute la Nature. Il émane d'elle une image charnelle et violente, voluptueuse et impérieuse. Elle est mère, fille, sœur, femme, maîtresse, amante, prostituée, magicienne et initiatrice. Dans le matriarcat originel dont elle est issue, jamais la sexualité vivante n'est absente, elle est belle, sacrée, magique... et gaie ! Elle lui ressemble ou elle la modèle à sa guise. Dans le contexte primitif, la divinité se métamorphose au gré de sa fantaisie ou pour servir ses ambitions. Qu'elle soit déesse ou évanescence fée, elle use de tous les stratagèmes de la magie, de l'envoûtement ou de l'hallucination pour parvenir à séduire, à aimer ou pour rompre ! Ce matriarcat lui sied à merveille car il donne en permanence une magistrale leçon de vie, indissociable des lois de la mort !

Pour bien décrire Isis, on se doit de citer Apulée, écrivain latin du II^e siècle : " Les Phrygiens, premiers-nés des hommes, m'appellent mère des dieux, déesse de Pessinonte. Les Athéniens autochtones : Minerve Cécropienne ; les Cypriotes baignés des flots, Vénus Paphienne ; les Crétois porteurs de flèches, Diane Dictynne ; les Siciliens trilingues, Proserpine Stygienne ; les habitants de l'antique Eleusis, Cérès Actéenne ; les uns Junon, les autres Bellone, ceux-ci Hécate, ceux-là Rhamnusia, mais ceux que le dieu solaire éclaire à son lever de ses rayons

naissants, de ses premiers rayons quand il penche vers l'horizon, les peuples des deux Ethiopie et les Egyptiens, puissants par leur antique savoir, m'honorent du culte qui m'est propre et m'appellent de mon vrai nom, la reine Isis. "

Mère divine des gnostiques séthiens elle est Barbèlô donnant naissance à l'Autogène. Adorée des Celtes sous le nom de Gwen, elle doit se cacher du christianisme. Elle se transforme, se mue, se confond en Vierge chrétienne pour échapper aux persécutions romaines. Toujours pourchassée par un clergé imbécile, Vierge Noire du temps des cathédrales, elle s'abrite dans les profondeurs insondables des cryptes. Déesse serpent, pour l'Homme elle resurgit sous l'apparence de la Vouivre. Rencontre apparemment fortuite sous le dolmen de Vera protégeant la chambre sépulcrale, le creux matriciel de la terre... d'où lui, Thot-Homme doit émerger, s'émanciper... afin d'épouser sa divine destinée...

...Avant sa consécration, il doit revenir en ces lieux mythiques pour féconder Louve... préparer ainsi l'inceste capable de redonner vie à l'Hermaphrodite Dieu...

...L'Univers étant clos, permettre enfin le retour à l'état matriarcal du temps où... naissait la Déesse Mère...

A cet instant précis tout le THÔT tremble sur ses fondements... La Vouivre approuve à sa manière les déductions de Thot-Homme...

Au fil du temps passé ensemble, Thot-Homme enseigne à son épouse, le mystère entourant sa naissance. Il décrit les épreuves imposées par la Divine Providence comme conditions à leurs retrouvailles. Avec tendresse il fait état de sa complicité avec la Fée Vera aux cours de son second périple, de leur voyage parfois main dans la main, et finalement de la conception et de la naissance de Rêves... sa demi-sœur... Qu'elle ne se m'éprenne pas, Vera n'est autre que l'instrument permettant sa rencontre avec Louve et leur accouplement une nuit de Beltene sur la dalle du sanctuaire de la Vouivre !

A d'autres moments, il aborde sans détour le secret de sa venue en Egypte, le moyen d'y parvenir. Il décrit son voyage dans le sarcophage de granit, sa peur de l'inconnu... il évoque les souvenirs retraçant l'histoire de leurs vies passées et à venir se rejoignant, se fondant sur l'autel de la Félicité... Ainsi Chénounébou n'ignore plus rien de leur rencontre, de leur vie dans un autre temps. Simplement pour elle il s'agit d'un conte merveilleux narré avec talent par l'homme qu'elle aime au présent. Elle ne ressent rien d'intime avec lui antérieurement à l'audience de la veille d'Akhet, avant d'être l'offrande de Pharaon à Djehouty. C'est ce jour-là qu'elle béni comme l'aurore de son Amour pour le Dieu. Certes, elle parle la langue des Goidels et d'autres idiomes dont elle ignore l'origine. Mais c'est Louve qui les lui a enseignés au cours des longues journées oisives passées dans le harem de Pharaon !

La jeune femme recherche dans son temps le caractère exceptionnel de sa destinée, dans la présence salvatrice de la Fée accompagnant sa mère jusqu'en Egypte et dans les révélations qu'elle lui a faites sur la nature divine de son géniteur, enfin dans sa rencontre providentielle avec Djehouty. Elle s'émeut sincèrement de sa filiation incestueuse. Cette marque divine la comble de bonheur et de certitudes quant au destin incomparable de son existence. L'enfant qu'elle porte en elle depuis la nuit d'Akhet est béni des Dieux. Fille ou fils de son père et de son époux, elle ou il sera l'égal des enfants de Pharaon ! Chénounébou n'en doute pas un seul instant !

Si pour la jeune princesse seul compte le temps où elle vit son grand Amour, elle se préoccupe également de sa vie future, de sa vie dans l'au-delà. Déjà dans la vallée des reines a débuté la construction de sa tombe. Avec empressement les plus grands artistes se sont proposés de la décorer. Dans ce but, des sculpteurs résident en permanence au THÔT afin d'exécuter des statues et des bas-reliefs la représentant. Elle se plie avec grâce aux obligations qui en découlent, pour le reste elle entend déguster chaque parcelle de bonheur qui lui échoit. Naturellement ses pensées vont vers le petit être qu'elle sent bouger en elle. Cette vie qu'elle sent grandir de jour en jour, presque d'heure en heure. Qu'advient-il de cet enfant ? Son destin sera-t-il aussi fabuleux que ses origines peuvent le laisser le supposer ? Djehouty ne finira-t-il pas par se lasser d'elle ? Les relèguera-t-il, elle et son enfant, dans une oubliette dorée où tant de courtisanes achèvent leur parcours ici-bas ?

Le rire de Myt la ramène à des pensées moins sévères. Son amie s’amuse avec un chaton très turbulent, aux imprévisibles cabrioles. Facétieuse la jeune femme agite devant le petit museau rose un ruban de tissu que l’animal s’empresse de chercher à saisir. Chénounébou se joint à eux et se laisse gagner par la gaîté communicative de son amie. La journée, comme les précédentes, se poursuit ainsi, paisible et heureuse dans ce havre de bonheur qu’est pour elle le THÔT...

Tard dans la nuit un cavalier c’est présenté à la porte du Temple-Palais. Ce devait être un émissaire important puisque la garde l’a laissé pénétrer aussitôt dans l’enceinte du sanctuaire. Chénounébou a entendu le pas du cheval résonner sur le pavement de pierre de la cour du Peuple, amplifié par l’écho des colonnes. Elle a perçu les éclats d’une conversation brève aux intonations énergiques. Peu après une prêtresse est venue prévenir Djehouty de cette incursion nocturne. La croyant endormie, le Dieu s’est levé sans bruit afin de rejoindre le visiteur...

Maintenant Rê inonde de ses chauds rayons la chambre conjugale où repose la princesse d’Or. Dans son demi-sommeil, Chénounébou caresse le corps chaud blotti tout contre elle. Elle a envie d’aimer... d’être aimée... Avec ses mains elle fait part de ses désirs... Dans l’engourdissement du réveil, elle s’étonne ! Ce n’est pas le corps viril de son époux qu’elle caresse ! C’est un corps de femme qui frissonne sous ses mains ! Elle ouvre les yeux et reconnaît Myt. La belle métisse a profité de l’éloignement momentané du Dieu pour rejoindre son amie sur la couche. Dans ses yeux brille la petite flamme du désir que Chénounébou a bien vite appris à reconnaître et à attiser. Les deux femmes s’enlacent langoureusement, échangent un tendre baiser avant que la princesse ne s’étonne de l’absence prolongée de son époux. Après quelques brèves et délicates effusions matinales, elle envoie son amie s’enquérir de ce qui se passe au Palais.

La jeune prêtresse, rendue fébrile par les nouvelles qu’elle vient d’apprendre, revient bien vite auprès de sa maîtresse.

— Chénou ! Chénou ! Tu ne peux pas t’imaginer qui est arrivé au palais pendant notre sommeil !

— Parle vite, je t’en prie...

— Au plus sombre de la nuit, un cavalier s’est présenté au pylône. Son harnachement donnait à penser que c’était un notable de la cour de Pharaon ou un membre important du clergé. Sans descendre de sa monture, il a demandé à parler sans attendre à la Grande Prêtresse Liéni. A pareille heure, le chef de la garde à hésiter, réveiller la Prêtresse n’est pas habituel et surtout sans risque !

Devant le peu d’empressement à lui obéir, l’étrange visiteur a enjoint aux sentinelles de la faire prévenir sur le champ sinon il ne répondait pas de leur vie. A contrecœur, le chef de la garde c’est exécuté ! Bien lui en a pris...

— Dis-moi vite de qui il s’agit pour oser agir de la sorte... ne me laisse pas languir !

— Si je te dis que c’est le messenger personnel d’une divinité, sais-tu de qui il s’agit ?

— Les divinités sont si nombreuses, que cela m’est impossible, tu le sais bien ! Cesse de jouer avec moi, je suis lasse et impatiente. Si tu abuses encore de mon indulgence, je ne réponds plus de ta vie insolente petite Myt !

Ne prenant pas au sérieux les menaces de son amie, cajoleuse Myt poursuit son jeu de devinettes.

— Si je te dis qu’il portait l’emblème du couteau...

Chénounébou habituellement patiente, raffole des devinettes de son amie, cependant aujourd’hui elle montre son agacement par des mimiques soulignant son ignorance ! Cette mauvaise humeur qu’elle sait passagère, ne décourage en rien l’obstination de la jeune prêtresse qui, semblant se parler à elle-même, poursuit son petit manège !

— Si je te dis qu’il arrivait tout droit du XXII Nome... de la métropole de Per Ha neb imenti⁸... alors tu saurais qui l’envoie ?

— Isis ! Un envoyer de la Grande Isis... cette nuit au palais... et pour quelle raison, le sais-tu au moins ?

— Non, tout ce que j’ai pu apprendre de la bouche même de Liéni c’est sitôt que Djehouty a rejoint l’envoyé qui n’est autre que le Grand Prêtre du Temple de Per Ha neb imenti, ils se sont enfermés tous les deux dans l’Observatoire de la Lune et n’en sont point encore ressorti. Simplement ton divin époux a demandé qu’à ton réveil on te prévienne de la nécessité d’un voyage imminent !

— Dans mon état ! Djehouty est-il devenu fou ? Je ne risquerais pas la vie de mon enfant fusse pour Isis elle-même ! Je vais aller le lui dire de ce pas.

Très en colère la capricieuse princesse sort précipitamment de sa chambre suivie de Myt totalement décontenancée par la tournure des événements. Sans se faire annoncer, elle entre en coup de vent dans l’Observatoire de la Lune. Elle trouve-là son divin époux en grande conversation avec un homme de belle stature, à la coiffure grisonnante, revêtu des habits sacerdotaux et portant les insignes réservés aux Grands Prêtres du culte de la Divine Isis. Les deux hommes sont, un instant, interloqués par cette intempestive irruption et quelque peu amusés de voir cette femme splendide, le corps à peine voilé pour la nuit, drapé d’un léger tissu transparent et suivie par une domestique en larmes. Avant que la jeune femme ne reprenne son souffle pour les invectiver, Djehouty la calme d’un geste dont il a le secret.

— Ma belle Amie, tu es vraiment superbe lorsque tu te mets en colère. Tu devrais le faire plus souvent !

Quant à toi Myt, je ne comprends pas que tu laisses ta Maîtresse se promener ainsi presque nue dans le Palais, tu en répondras plus tard. Pour l’heure va lui chercher de quoi la rendre plus décente.

La colère de Chénounébou est retombée aussi vite qu’elle était apparue. Rougissante, elle mesure les conséquences fâcheuses de son enfantillage !

— Ne la gronde pas Djedi, je suis seule responsable de ce qui vient d’arriver. Mais lorsque j’ai appris que tu comptais m’emmener en voyage, j’ai pris peur pour notre enfant. Je me suis emportée... je te supplie de me pardonner ! Je vous le demande également Eminent Prêtre de la Grande Isis, notre mère à toutes, je n’ai pas voulu vous offenser !

— Ne vous excusez pas Majesté, votre vif sentiment maternel vous honore et ma divine Maîtresse sera ravie de connaître votre âpreté à défendre votre progéniture. N’est-ce pas là le plus grand mérite d’une épouse et d’une mère ? N’est-ce pas là un précepte qu’a toujours su appliquer la sœur et l’épouse d’Osiris, la mère par magie d’Horus ?

Pour le reste, je demeure ébloui devant votre inestimable beauté dont j’avais eu un écho élogieux, pourtant bien terne devant l’éclatante réalité de votre prestance !

Après cet épisode tragicomique, Thot-Homme a pris tendrement sa femme dans ses bras et lui a expliqué une partie des raisons motivant leur départ précipité.

— Ne t’inquiète surtout pas, ma Chérie, j’userais de tous mes pouvoirs pour te protéger toi et notre enfant. Il ne vous arrivera rien ! Demain, au point du jour, nous partirons en petit équipage, juste toi et moi et ta fidèle Myt !

Tu vois je ne suis même plus fâché après elle !

⁸ Per Ha neb imenti – La Maison du dieu Ha (dieu montagne), seigneur de l’Occident. Plus tard Metelis.

Thot-Homme marque un temps d'arrêt pour être sûr de se faire bien comprendre. Il embrasse à nouveau Chénounébou, blottie comme un petit animal apeuré dans le creux de son épaule, avant de reprendre.

— Le Grand Prêtre Chabti nous servira de guide jusqu'en un lieu tenu secret, aux abords de la métropole de Per Ha neb imenti. Là se tiendra au cours de la prochaine lune une importante réunion des Dieux de la Grande Ennéade.

Il sera beaucoup question de toi... de nous... lors de cette réunion. L'avenir de notre enfant en dépend. Aussi ton absence serait certainement préjudiciable à notre cause.

— De quoi sera-t-il question lors de cette réunion, puis-je au moins le savoir ?

— Pas encore mon Aimée, mais le temps est proche où il n'existera plus de secret entre nous. Tu liras dans mes pensées comme tu peux lire dans mon cœur !

Très émue, Chénounébou se serre très fort contre son époux. Des petites larmes de bonheur font briller son radieux regard, lui donne une intensité et une profondeur magique.

— Va ma Chérie. Va rejoindre Myt. Il est grand temps de vous préparer si tu veux pouvoir te reposer un peu avant notre départ.

L'aube tarde à poindre dans un ciel parsemé de lourds nuages, bas sur l'horizon. Dans la lueur tamisée enveloppant le THÔT, des ombres furtives quittent l'Observatoire de la Lune par l'escalier extérieur et se perdent aussitôt dans la palmeraie. Un peu plus loin dans la roselière, là où est amarrée l'embarcation du dieu, règne une effervescence inhabituelle. Visiblement le boutre divin s'apprête à appareiller...

Débouchant d'un chemin perdu dans les roseaux de papyrus, un homme et deux femmes se soutenant mutuellement, gagnent une passerelle de bois conduisant au pont du bâtiment, éclairée à intervalles réguliers par des torches de corde enduites de cire. Sitôt ces passagers venus du Temple-Palais à bord, les ordres fusent. Les amarres sont larguées et les hommes d'équipage vêtus d'un simple pagne de lin blanc, s'arc-boutent sur de longues perches de bois afin de dégager la lourde coque du rivage. Dès que l'étrave dirigée vers le large trouble les eaux calmes du fleuve, la voile est lâchée... Le bateau frémit de contentement et s'élance majestueusement en direction de l'autre rive tout en remontant le faible courant !

Silencieux le bateau glisse sur les flots limpides, alors que les deux femmes, assises à bâbord, admirent le lever de Rê sortant de la bouche de Nout. L'ombre du THÔT, surplombant le fleuve, se découpe maintenant dans un ciel orangé. Dans le lointain, elles aperçoivent la métropole de Ount sortant également de l'ombre. Sur les berges vaporeuses qu'elles viennent de quitter, la vie diurne reprend lentement ses droits. Les Ibis et autres échassiers pêchent négligemment des grenouilles, sous le regard diabolique de crocodiles embusqués dans la roselière, prêts à tout pour se nourrir ! L'autre rive trop éloignée préserve pour l'instant ses mystères. Elle se confond encore avec les flots noirs du fleuve sacré...

Afin de gagner les abords de Per Ha neb imenti, l'embarcation divine doit remonter le fleuve jusqu'à Sekhem, le sanctuaire d'Horus, puis redescendre en empruntant la Branche Canopique du Nil. Certes, par voie terrestre le voyage eu été plus court et plus rapide, mais l'état avantageux de Chénounébou a dissuadé son époux de lui imposer un tel voyage et surtout de lui en faire encourir les risques.

Rê arrivant au faite du ciel, sur le pont du bateau des musiciens égrènent de leur harpe une douce mélodie. Tout en les écoutants, Chénounébou et Myt se prélassent à l'abri d'un velum multicolore tendu afin de les préserver de l'ardeur de l'astre du jour. Des serviteurs attentionnés comblent le moindre de leur désir, de leur caprice. Afin de procurer un semblant de fraîcheur, des jeunes filles dénudées agitent de grands éventails faits de plumes d'autruches, faisant frissonner la toile tendue au-dessus de la couche où s'abandonnent les jeunes femmes. A l'arrière, Thot-Homme s'impatiente. Il a hâte de rencontrer Isis, la grande amie de Djehouty. Dans trois nuits ce

sera la nouvelle lune. Ce sera le moment de la réunion des Dieux de la Grande Ennéade. Cette nuit-là, son sort et celui de Chénounébou se joueront.

Thot-Homme n'est pas dupe des sortilèges et des métaphores servant à masquer les intentions réelles de ses hôtes, il sait qu'au-delà de la réunion des divinités égyptiennes annoncées, se sont en fait ses pairs qui seront réunis. Ses pairs qui l'ont appelé à eux afin de remplacer l'Ombre. Mais quelle place entendent-ils lui réserver parmi eux ? A lui et à Chénounébou, car désormais son épouse cyclique est indissociable de lui. Ils ne seront qu'un ou ne seront pas dans ce cénacle !

A la nuit tombée, Thot-Homme abandonnant ses préoccupations, a rejoint son épouse. Tout en bavardant, ils se sont restaurés. Evitant d'aborder les questions préoccupantes liées à leur voyage, ils se sont contentés des jeux coutumiers de la séduction. Les regards de tendresse, les attouchements prometteurs qui sont les muets témoignages que s'offrent sans compter ceux qui s'aiment... un instant... une vie durant...

Depuis un long moment déjà, la musique s'est tue. Discrète, Myt s'est éloignée un peu et les domestiques se sont retirés dans la calle... Silencieux le couple est demeuré là, seul sur le pont, profitant du calme et de la douceur de la nuit. Une nuit que rien ne trouble, hormis les bruits habituels de la vie sauvage abondante sur les berges du fleuve. Une nuit où la seule présence de l'autre témoigne mieux que des mots les sentiments réciproques les unissant. Tendrement Thot-Homme contemple Chénounébou rêveuse, étendue nonchalamment sur une ottomane à la riche soierie versicolore, le regard perdu dans le vague du ciel... Dans les pupilles brillantes de la jeune femme se reflètent comme dans un kaléidoscope les paillettes d'or de la Voie Lactée. Nuage d'étoiles lointaines indicibles, floconnant le ciel d'encre de sa laitance brillante, montant de l'horizon jusqu'au zénith. A chaque sourcillement surgit dans les prunelles myosotis une image aux couleurs nouvelles, aux contours surprenants. Un mariage où se confondent la pureté du regard et l'immensité de la voûte céleste. Comme si cette dernière voulait se concentrer en un point minuscule. Ephémère et mystérieuse, l'image se superpose aussitôt à une autre, plus belle et plus troublante encore. Magique, ce jeu pare le regard de la jeune femme du mirage de l'infini... du trouble de l'Amour... Thot-Homme cherche vainement à connaître le sens caché de ce jeu, à prévoir l'étape, l'image suivante... en vain... Emus, plus qu'il ne veut le laisser paraître, il l'attire dans ses bras. Le regard de Chénounébou devient langoureux. Il s'éclaire aussitôt d'une lueur nouvelle et ses joues s'empourprent sous le coup d'une tendre émotion... celle du tumulte de son cœur battant la chamade... Après la douceur du baiser, l'ardeur de l'étreinte les emporte loin... très loin... Aux seules lueurs de ce ciel constellé d'une multitude d'étoiles, ils font l'Amour... délicatement... délicieusement... merveilleusement... ils s'abandonnent totalement à l'ivresse charnelle jusqu'à l'extinction de la dernière étoile... jusqu'à l'instant magique où les paupières de la divine princesse se ferment sur ses prunelles éblouies de bonheur...

Le bateau vient d'accoster en un point désert, à distance respectable de Per Ha neb imenti. Dans le lointain, les passagers aperçoivent une pyramide à étages, sorte de ziggourat perdue dans la plaine égyptienne. Sur la berge à quelque distance, apparemment indifférent à la présence du navire, un cavalier et un attelage font halte. Chénounébou croit reconnaître le Grand Prêtre Chabti ! Oui, c'est bien lui. La princesse lui fait un petit signe de la main auquel le notable répond avec déférence.

— Djedi, regarde qui est là ! C'est le Grand Prêtre Chabti. Serions-nous arrivés ?

— Oui ma Chérie ! Et regarde la pyramide là-bas. Isis nous y attend...

Tu vois que le voyage n'a pas été trop pénible pour Toi et ton petit.

La jeune femme laisse éclater sa joie. Une joie enfantine qu'elle ponctue par un joyeux et sonore éclat de rires.

Après avoir embrassé son époux sur les joues, elle hèle Myt.

— Fait vite rassembler nos bagages, j'ai hâte de rencontrer la Grande Isis !

Le lourd chariot tiré par quatre chevaux noirs, peine à avancer sur le chemin boueux. Maintenant les voyageurs distinguent parfaitement l'édifice où ils sont attendus par la Grande Déesse. C'est une petite pyramide à étages, comme en recèle de nombreuses les plaines égyptiennes.

Chénounébou en femme heureuse et comblée, ne cherche même pas réfréner son excitation à l'idée de rencontrer Isis. Elle s'émerveille de tout et de rien et par un flot ininterrompu de paroles, elle veut faire partager son enthousiasme à son époux et à sa confidente. Thot-Homme, trop absorbé par l'imminence de cette rencontre décisive, ne répond pas à ses propos désordonnés. Alors c'est Myt, occupée à coiffer les cheveux d'or de sa jeune maîtresse, qui tente de la réfréner... vainement...

Seule l'imminence de la rencontre parvient à tarir le joyeux gazouillis qui jusque-là servait à cacher l'anxiété de la princesse. En pénétrant au bras de son époux dans la pyramide faisant office de temple, elle est comme frappée de mutisme. Son doux visage rendu exsangue par l'émotion se crispe...

Dès que ces yeux se sont un peu habitués à la pénombre, Chénounébou aperçoit Isis devant eux. La Déesse, emprisonnant le disque solaire entre les cornes lunaires de sa couronne, est assise sur un trône d'or placé au centre d'une estrade recouverte à foison de fourrures de panthères noires ou tachetées et au pied duquel se pâment nonchalamment des jeunes filles nues portant autour du cou de lourds colliers d'or ornés du nœud d'Isis rehaussé de verroteries... Des filles rivalisant de beauté, chacune dans un genre particulier. Des filles issues de tous les nomes de l'Égypte... Pourtant toutes ces merveilles semblent bien pâlottes devant la beauté éblouissante de la Grande Isis. La Déesse, sobrement vêtue d'une tunique plissée de couleur lavande pastel légèrement transparente, tombant jusqu'à ses pieds, retenue sur l'épaule par une agrafe d'or incrustée de lapis-lazuli, se lève à leur arrivée. Après avoir déposé sa couronne sur un petit guéridon, son regard pers brillant comme le diamant, les dévisage avec bienveillance. Chénounébou admire cette femme magnifique s'approchant d'eux. Même dépourvue des attributs de son rang le port altier, le corps sculptural et une grande distinction donnent à la démarche une allure incomparable, une allure de reine, sans nul doute elle est perfection et le sait ! Chénounébou très émue et fascinée s'agenouille devant elle sans pour autant la quitter du regard. La Déesse se penche avec bienveillance pour la relever. A cet instant, sa longue et abondante chevelure noire comme l'ébène s'enchevêtre à la toison d'or de Chénounébou. Sous le regard émerveillé de Thot-Homme, les deux plus belles femmes de l'univers se donnent l'accolade avant de s'embrasser affectueusement.

Chénounébou cherche les mots justes afin de témoigner sa sincère admiration à la Grande Déesse qu'elle vénère depuis toujours. Devinant son intention, Isis ne lui en laisse pas le loisir.

— Demain mon enfant c'est toi qui deviendras la plus grande de nous toutes. Ton pouvoir sera infini et je serai dès lors la plus humble de tes servantes.

Puis, d'une voix enchanteresse, s'adressant à Thot-Homme elle l'informe du déroulement des cérémonies.

— A ma demande, les Déeses et les Dieux de la Grande Ennéade se sont réunis en mon Palais de Per Ha neb imenti. Unanimement, nous avons décidé de diviniser Chénounébou !

Au nom de Râ, notre Maître Tout-puissant, afin qu'elle puisse assister de plein droit à la réunion convoquée à la prochaine lune, je procéderai moi-même à son intronisation la nuit prochaine !

L'annonce de cette grande nouvelle bouleverse Chénounébou. Demain, elle ne sera plus l'épouse cyclique de Djehouty. Non, dès demain elle sera son épouse et surtout une divinité à part entière. Pour cacher son émoi, elle couvre de ses mains son beau visage avant d'éclater en sanglots. Des larmes d'un bonheur indicible ruissellent le long de ses bras. Aussitôt Myt, toute aussi émue que sa grande amie, se précipite vers elle afin de partager cet instant mémorable. Les

deux jeunes femmes se congratulent sous les regards attendris d'une nuée de prêtresses formant cercle autour d'elles.

Profitant de ce tumulte, la Grande Isis entraîne Thot-Homme à l'écart.

— Laissons-les Djehouty. Mes femmes s'occuperont d'elles jusqu'au moment de la cérémonie de ce soir.

Le prenant fermement par le bras, elle l'entraîne vers son trône où elle s'installe.

— Approche mon Ami, nous avons à parler. Je me dois de parler à Thot-Homme !

L'instant de surprise pas encore passé, la voix charmeuse reprend.

— Il y a quelques temps... quelques siècles... ou plutôt quelques millénaires pour user d'une échelle de valeur pour mesurer le temps qui t'est habituelle... une force nouvelle et jusque-là inconnue est apparue dans l'Univers. Une force maléfique se nourrissant de l'intelligence et de la connaissance des êtres placés sur son chemin. Une force qui phagocytait l'intellection et par voie de conséquence le spirituel ce moteur essentiel à l'évolution de l'intelligence ! Une force redoutable et apparemment invincible, prenant plaisir à se repaître de la dépouille de ses victimes, se nourrissant de leur chair, se renforçant à chacune de ses conquêtes... Une force systématique investissant une à une les galaxies placées sur son chemin, n'en épargnant aucune. Laissant derrière elle des astres désolés et sans vie !

Devant l'ampleur et l'imminence du péril notre Conseil chercha vainement les moyens de la réduire, de l'anéantir. Rien n'y fit ! Toutes nos tentatives échouèrent. Pire, elles se transformèrent en cuisante défaites, se soldèrent en déroute honteuses ! Aussi, l'Être Suprême, le seul dépositaire du Grand-Secret, le Maître virtuel de l'Univers décida-t-il d'affronter en combat singulier celle que nous surnommions la Force Noire !

Le choc fut effroyable, inimaginable, inconcevable... Tout l'Univers fut secoué par une onde de choc dévastatrice aux conséquences incalculables. Les nébuleuses s'enflammèrent... Les galaxies s'entrechoquaient entre elles, les étoiles changeaient leur orbite, les planètes en subissaient de plein fouet les contrecoups... Sur Terre la mémoire collective des hommes conserve le souvenir de ce cataclysme universel. On retrouve sa trace dans le déluge de la Bible, dans la disparition d'Atlantide et dans bien d'autres textes que tu connais sûrement !

Après moult péripéties, la Force Noire sorti victorieuse de ce combat démentiel. L'Être Suprême fut englouti à jamais ! Avec lui disparut la Connaissance du Grand Secret de la Nature...

Dès lors le temps de l'Univers intelligent semblait compté. Plus rien ne pouvait contenir la voracité perverse de l'envahisseur. Dès lors nous étions comme des orphelins sans gîte, sans famille, sans espoir, plus rien ne pouvait empêcher notre anéantissement prévisible...

C'est alors que je fis appeler aux femmes ! Aux femmes de tous les genres que l'on peut rencontrer dans l'Univers, de toutes les espèces qui composent les genres, toutes les races qui les différencient encore un peu mieux, de toutes les formes, de toutes les structures et de toutes les couleurs dont la nature les affuble... Aux femmes parlant toutes les langues et les idiomes, rassemblées partout dans l'Univers en cohortes innombrables de la Féminité !

Je leur ai dit : Où que vous soyez, abandonner vos tâches habituelles, vos tâches domestiques. Quittez vos foyers en emmenant avec vous vos enfants en bas âge et regroupez-vous dans les sanctuaires de toutes les Déeses imaginables. Celles qui soulagent vos peines et vous soutiennent lors des épreuves que la vie vous impose. Celles qui vous portent chance, protègent vos amours et votre progéniture. Celles qui comprennent et partagent vos états d'âme ! Celles qui comptent le plus à vos yeux... Dans la dignité, sacrifier à leurs cultes en attendant pieusement la Fin. Priez et mourez dignement en invoquant le règne de l'Amour Universel.

Alors, de tous les horizons, des galaxies les plus proches comme des plus éloignées s'éleva la prière des femmes, la prière la plus simple que l'on puisse écrire et la plus belle qui soit. Une prière sincère, sans équivoque et sans arrière-pensée. Une prière associant le cordial, le sensuel,

le raisonné et le spirituel sans jamais les opposer. Une prière prononcée d'une même voix d'une même ferveur par la mère, la fille, l'épouse, la reine, la domestique, la courtisane, la prostituée... J'en oublie sûrement, mais je sais qu'elles étaient toutes... avec nous... pour glorifier l'Amour en faisant le sacrifice de leur vie... Une prière répétée à l'infini par les multitudes composantes de la féminité : **Aimez-vous les uns et les autres !**

Isis marque une pause dans son discours afin de contenir l'émotion qui l'étreint à l'évocation de ces terribles et émouvants souvenirs. Essuyant au coin de son œil une larme qui perle... laissant flotter sur ses lèvres une moue nostalgique... elle vagabonde à la recherche du temps passé...

Thot-Homme, très troublé par cette sincère confiance, cherche à comprendre où l'emmène sa divine Amie ! Mais déjà la voix chaleureuse le rappelle sur le chemin de la captivante narration ! L'entraîne au cœur du duel démentiel, à l'aube du carnage annoncé !

— Cette prière devint une Force, une force comparable en intensité à la Force Noire. En fait, je le compris plus tard, ce n'était pas une force nouvelle. C'était la résurgence d'une force merveilleuse, trop souvent galvaudée... C'était l'AMOUR paré de son plus bel atour : La Sincérité !

...Dire que plus le temps passait, nourrie de la ferveur féminine, elle enflait... elle enflait... J'allais mourir sûrement, mais avant je voyais l'apothéose de l'Amour qui brûlait au feu de la passion tous mes regrets. J'étais heureuse de mourir dans une telle communion, j'étais heureuse de mourir femme parmi les femmes...

...Et la confrontation devint inévitable. Cette fois, il n'y eut plus de cataclysme. Non, simplement la prière et la foi s'imposèrent tranquillement, naturellement...

...Un matin la Force Noire avait disparu comme elle était apparue, elle s'était dissoute dans l'éther... Pour toujours...

De tous ces événements j'ai tiré de nombreux enseignements. J'ai compris les erreurs commises, les raisons de nos errances. Rien de bon et de durable ne peut advenir de l'affrontement. L'équilibre a besoin de stabilité afin de s'inscrire dans la pérennité !

J'ai dû admettre que le matriarcat a sombré pour n'avoir pas su donner à temps aux hommes une place suffisante. Cela a suffi pour légitimer leur révolte et leur a permis d'instaurer la violence pour loi universelle. Le patriarcat a été emporté par les flots tempétueux de la Force Noire... car la violence ne peut qu'engendrer la violence. Pour l'heure, reste à explorer la troisième voie, la voie unique qui conduit au salut, celle de la complémentarité exemplaire !

Cette voie t'appartient... Plus exactement, vous appartient... A toi et à Chénounébou.

Reprenant son souffle un instant, Isis pose sur Thot-Homme un regard suppliant. Un regard chargé de dévotion et de confiance, un regard qu'elle accompagne de révélations secondaires en guise de conclusion. Elle sait que l'Avenir repose sur la pleine et entière acceptation de Thot-Homme. Sans cette acceptation l'Univers sera livré à une sorte d'entropie où l'ordre établi sera irrémédiablement englouti ! Thot-Homme doit réussir là où elle, la Reine des Reines, la déesse des Déeses a échoué ! Son invocation résonne sous les voûtes du sanctuaire comme une litanie entachée de regrets, une plainte douloureuse de femme délaissée...

— Je suis la Vouivre de ton adolescence, celle qui t'attendait au carrefour des chemins pour te guider vers ta destinée. Je suis la ravissante Vera perchée sur ton épaule ou nichée dans tes bras, amie par le cœur, amante en récompense et mère par sacrifice. Je suis Mademoiselle de Toussieu cherchant à guider tes pas, t'éclairant sur le sens sacré de ton devoir incontournable, sur ta Mission Divine. Je suis la délurée Solange placée à ce moment-là sur ton chemin pour éprouver ta volonté, démontrant que le sexe conduit aussi à l'extase de l'esprit et du cœur. Que le sexe par Amour fragilise la raison. Qu'il peut mettre en pièce les projets les mieux échafaudés, même les plus sacrés... Je suis l'intrépide et sauvage Louve venue copuler sur la pierre de Vera afin d'accomplir les desseins secrets de l'Univers. Avec elle le sexe devient symbole. Celui qui conduit au sacrifice

suprême... à l'inceste sacré. L'élément rédempteur permettant la Résurrection ! La Résurrection de cet autre toi-même, celle que l'Univers a choisie pour t'accompagner. Cet Être Unique, inimitable et merveilleux. Celle que malheureusement je ne suis pas... Celle que je n'ai jamais été... Celle que je ne serai jamais : Chénounébou ton seul, ton unique et merveilleux Amour. C'est avec elle que tu dois régner... avec elle seule...sans partage et pour l'Eternité...

La nuit est maintenant tombée sur la plaine du Nil, une nuit profonde et sans éclat, une nuit assombrie par un ciel bas, chargé de lourds nuages poussés vers l'inconnu par un vent violent ! Dans cette nuit sépulcrale, la pyramide n'est plus qu'une masse sombre indicible dans l'obscurité. C'est à peine si l'on aperçoit à l'occasion quelques lueurs, tremblotant un instant, comme à regret, dans les rares orifices ajourant ses façades ! A l'intérieur par contre, l'émotion est à son comble. Devant une assemblée formée exclusivement de femmes en prière, à l'exception de Thot-Homme assis sur un trône au pied de l'autel, Isis, sous son apparence primitive au corps de cobra et la tête humaine couronnée de sa lyre, semble agitée par les premières convulsions d'une transe. D'une voix plaintive elle implore Râ, invoque les Déeses multiples peuplant l'Univers de sanctifier Chénounébou étendue à plat ventre devant elle sur les dalles grises du Temple, la tête orientée vers le Septentrion. Le corps nu de la jeune femme est oint d'huiles odoriférantes, ses bras et ses jambes sont écartés, ses cheveux rejetés vers l'avant forment une natte épaisse en prolongement de sa nuque. Maintenant, avec de la poudre d'or et des éclats de pierres précieuses, la Déesse en pleine exaltation trace un cercle autour d'elle. Elle l'inscrit dans un cercle magique servant d'écrin à sa beauté incomparable, un cercle éblouissant véritable bas-relief de chair frissonnante, de pierres multicolores et d'or ! A cet instant, Merveille parmi les Merveilles de l'Univers, Chénounébou représente l'Innocence, la Beauté et la Grâce éphémères de la vie.

Isis béni se corps voluptueux en le saupoudrant de paillettes d'or fin. Puis, de jeunes vierges s'empressent autour de l'épouse cyclique de Djehouty. Avec précaution elle la déplace sur l'autre côté de l'autel, la tête en direction de l'Orient. Cette fois la jeune femme est étendue sur le dos, avec ses bras, ses jambes et son abondante toison d'or dans la même posture que précédemment ! Les yeux grands ouverts, un sourire enchanteur sur les lèvres, elle pose son regard myosotis sur Djehouty, l'homme qu'elle aime plus que tout ! Elle semble lui susurrer des mots tendres et doux... Thot-Homme, sous le charme de sa douce amante, lui sourit, l'admire ! S'amuse de l'arrogance de sa belle poitrine, de ses aréoles sombres aux pointes turgescentes dressées vers le ciel ! Se perd dans les courbes sinueuses de sa taille, de ses hanches pleines... s'émeut de son ventre arrondi par la maternité prochaine... se laisse troubler par le velours de ses cuisses... et la soie mordorée de son pubis...

Isis en proie à l'exaltation sacerdotale trace un nouveau cercle autour de cette parfaite académie. Un cercle qui se recoupe avec le cercle précédent, dessinant ainsi à l'intervalle une surface ovale en équilibre entre le Septentrion et l'Orient, représentant symboliquement les deux terres sacrées de l'Egypte. Puis, elle lui accorde sa bénédiction en répandant à nouveau de l'or fin sur sa peau frissonnante, s'appliquant à saupoudrer la poitrine et le bas ventre afin d'honorer la féminité de Chénounébou et de sanctifier l'enfant qu'elle porte en elle !

Une fois ce rituel accompli, la Déesse dresse ses bras vers le ciel et rejette sa tête en arrière, laissant sa chevelure sombre se répandre en cascade jusqu'au bas de ses reins. Majestueuse et belle, elle demeure immobile le regard perdu vers le ciel. A cet instant elle s'abandonne à l'émotion d'une immense joie. Elle sait que désormais, par la grâce de ce couple unis par l'Amour, désireux d'en défendre à tous prix les valeurs, l'Univers va enfin connaître une ère de paix et de félicité. Elle voudrait que cet instant se prolonge à l'infini, que sa quiétude devienne universelle pour toutes celles et tous ceux qui la vénèrent, qui croient en elle. Qui croient en Isis, l'infatigable servante de l'Amour, désormais vassale consentante du Couple Elu, du couple divin formé de Chénounébou et de Djehouty !

Toute l'assemblée demeure recueillie attendant l'oraison divine...

Comme jaillit entre deux pierres moussues, l'eau transparente de la source pure, la voix céleste résonne cristalline dans l'espace. Par sa douceur, elle charme l'oreille alors que les mots comblent le cœur et l'esprit !

— Suite à mon imploration, par la volonté de Râ tout puissant, désormais la princesse Chénounébou, épouse cyclique du Dieu Djehouty prend place à ses côtés dans le cénacle des divinités des deux terres de l'Égypte ! Désormais elle sera considérée par toutes et tous comme la parèdre de son divin époux.

Puis s'adressant à la princesse venue humblement s'agenouillé à l'intervalle des deux cercles, dans l'ovale sacré séparent les deux terres.

— Chénounébou acceptes-tu l'honneur qui t'échoit ? Acceptes-tu de partager tes jours et tes nuits avec le divin Djehouty ? Acceptes-tu de te soumettre en tout à la volonté divine ?

La princesse relève son visage dont les traits sont empreints de gravité. Une gravité inhabituelle sur ce joli minois. Une gravité qui confère à la beauté ses lettres de noblesse. Jamais Thot-Homme ne l'a trouvée aussi belle qu'à cet instant précis.

Les regards des deux femmes se croisent sans se détourner. Des regards chargés de respect et surtout de tendresse. D'une voix calme l'épouse cyclique de Djehouty professe alors solennellement.

— De toute mon âme je veux devenir une parcelle même infime de celui que j'aime. Je veux qu'il règne sans partage sur mon cœur et qu'il dispose à son gré de mon corps. Je veux lui offrir en reconnaissance éternelle mon bien le plus précieux... le fruit béni de mes entrailles... le fruit sacré de notre Amour !

Maintenant la déesse porte son regard sur Thot-Homme hébété par l'émotion que suscitent les douces paroles de Chénounébou. Elle l'interpelle à son tour comme le veulent les usages régissant les mariages divins !

— Djehouty veux-tu prendre pour épouse morgantique la princesse Chénounébou ici présente, ci avant ton épouse cyclique ?

Maintenant un sourire radieux transfigure le Dieu. Il se lève de son trône afin de répondre à la Déesse qui lui sourit tendrement. Furtivement, tous deux se remémorent l'étendue du chemin parcouru ensemble... depuis leur première rencontre... sous la Pierre de Vera... Le sol tréssaille à cette pensée !

Après avoir recouvré sa contenance habituelle, majestueux et solennelle Thot-Homme s'adresse à l'assistance.

— Oui, je veux épouser Chénounébou ! Je le veux de toutes mes forces ! Je le veux de toute mon âme ! Je le veux de toute ma raison ! Je le veux de tout mon cœur !

Depuis notre première rencontre, Chénounébou est devenue mon unique raison d'être. Avec elle j'ai appris l'essentiel. J'ai appris à conjuguer le verbe aimer... au présent de l'indicatif... Aux trois formes essentielles : Je t'aime... Tu m'aimes... Nous nous aimons... Au-delà rien n'existe, rien n'existait... Et puis tout s'est effondré... J'ai cru la perdre... je l'ai crue morte... un jour... un jour lointain de notre futur... Je n'ai survécu que dans l'espoir insensé de la retrouver... J'ai parcouru la terre entière à sa recherche. J'ai vécu d'illusions et d'espérances jusqu'à aujourd'hui où Toi, Isis, la Déesse des Déeses, tu me la rendes enfin... Je t'en suis redevable. Éternellement redevable à Toi et à toute la Féminité que tu incarnes si magnifiquement et que tu protèges si bien...

Alors aujourd'hui, en cette nuit mémorable, devant cette noble assemblée représentative de toute la Féminité, je veux faire deux serments !

Tout d'abord je m'engage à respecter les liens sacrés du mariage. Avec joie je veux aimer Chénounébou et la chérir chaque jour qu'il nous reste à vivre. Avec elle je veux tout partager... Pouvoir et Amour !

Et puis, je n'aurai de cesse avant de faire reconnaître par tous Chénounébou comme mon égale à part entière. Je veux pour elle la même place que celle qui me revient, partout où nous serons. Car partout nous serons ensemble. Que nous soyons dieux ou mendiants !

Dès demain je demanderai à l'illustre Assemblée des dieux égyptiens son anoblissement. Si je ne l'obtiens pas nous partirons ensemble sur d'autres chemins de la vie...

Si je l'obtiens, dès cet instant toutes et tous l'appelleront avec respect Netcheret Chénoujâ mou et je serai son parèdre ! J'en fais le serment sacré ! J'en fais le but incontournable de notre vie et de notre règne ?

Isis, très émue par tout ce qui vient de se dire, accorde sa bénédiction. A nouveau la Déesse dresse ses bras vers le ciel et rejette sa tête en arrière, laissant sa chevelure sombre se répandre en cascade jusqu'au bas de ses reins. D'une voix qu'elle veut ferme, elle lance vers le ciel son incantation.

— Qu'il en soit fait selon ta divine volonté ! Alors nous serons toutes tes humbles servantes. Loué sois-tu Thot-Homme, Maître Absolu de l'Univers !

La cérémonie s'achève par la reprise des incantations par les fidèles répétant en cœur les dernières paroles de la Déesse. Ces mots résonnent longtemps dans la nuit. Portés par les femmes venues de partout à l'invitation de la Déesse Isis assister à l'élévation de l'épouse cyclique du Dieu Djehouty et s'en retournant chez elle apporter la grande nouvelle. Ces mots se répandent sur la plaine environnante... bourdonnent dans l'obscurité... se perdent dans le lointain... "Loué sois-tu Thot-Homme, Maître Absolu de l'Univers ! Loué sois-tu Thot-Homme, Maître Absolu de l'Univers ! Loué sois-tu Thot-Homme, Maître Absolu de l'Univers ! Loué sois-tu Thot-Homme, Maître Absolu de l'Univers !"

Le sanctuaire est vide. Enfin presque, puisque dans l'intervalle des deux cercles tracés autour du corps de Chénounébou par la divine Isis, dans l'ovale sacré séparent les deux terres, avec passion le nouveau couple divin s'abandonne aux délices de l'Amour charnel...

...Au matin, les premiers arrivants à l'Assemblée des Dieux égyptiens les surprennent endormis, tendrement enlacés à même la dalle du sanctuaire. Sous le regard attendri de Myt, le couple s'est aimé toute la nuit avec ardeur...

Rapidement les nombreuses divinités venues prendre part à l'Assemblée entourent le couple et le congratulent. Oubliant tout formalisme inutile, Râ lui-même propose l'anoblissement de Chénounébou ! Il est acquit à l'unanimité par acclamation dans une joyeuse euphorie. Seule Isis semble garder la tête froide dans toute cette agitation. Elle tient que soit précisée solennellement la portée des décisions prises. Râ se plie à cette exigence sans se départir de sa bonne humeur. Se tournant vers l'Assemblée regroupée dans la grande salle où s'est déroulé la veille la cérémonie de l'élévation et du mariage divin, il proclame sans ambages :

— Djehouty, mon Ami et toi Chénounébou sa divine épouse, l'Assemblée des Dieux a entendu votre requête et celle de la noble Isis.

A l'unanimité il est ainsi décidé que désormais la Déesse Chénounébou sera considérée par tous comme étant l'égal de son époux, le Dieu Djehouty et non plus comme sa parèdre. Sans aucune distinction elle peut désormais porter tous les attributs qui le distinguent et je lui confère également tous les pouvoirs qui sont dévolus à son illustre époux.

Afin qu'il ne subsiste aucune confusion ou équivoque possible avec son passé d'esclave de Pharaon, désormais elle sera vénérée sous le patronyme de Netcheret Chénoujâ mou⁹ !

Se tournant ensuite vers le couple se tenant par la taille dans l'intervalle et très attentif aux paroles du Roi des Dieux, il ajoute.

— Ravissante Chénoujâ mou, soit la bienvenue parmi nous !

S'approchant d'elle, il l'attire contre lui, la prend dans ses bras et l'embrasse sur le front.

— Considère ce baiser de paix comme une bénédiction. Ma bénédiction pour ton existence à venir !

Va en paix Chénoujâ mou et que l'Amour que tu portes en toi te guide toujours sur le difficile et tortueux chemin du sacerdoce...

...Un peu plus tard, alors qu'un festin réuni tous les invités à l'Assemblée des Dieux égyptiens, dans une petite salle adjacente se tient le Conclave des Maîtres de l'Univers ! Ils sont tous là, alignés en effigies chacun sur un trône représentatif de leurs pouvoirs symboliques, hologrammes reflétant leurs apparences égyptiennes !

Ils sont six formants une croix ! Représentant symboliquement les 4 éléments premiers, qui sont les Forces Vives : le Feu, la Terre, l'Eau et l'Air, complété par le Point d'Intersection qui est Mâle et Femelle et l'élément Neutre confondu à l'Ether ! Le septième trône, celui du Temps, reste vide !

Isis, sous l'apparence d'Hathor la déesse à tête de vache, tient lieu de porte-parole. Chénoujâ mou et Thot-Homme, se tenant fortement par la main, attendent à l'entrée de la salle !

Solennellement Isis-Hathor ouvre la séance avant de lire l'ordre du jour.

— Au nom des pouvoirs que vous m'avez conférés au soir de l'annihilation de la Force Noir par la Grande prière des Femmes, je déclare ouvert le 13^e Conclave des Maîtres de l'Univers depuis la disparition de l'Être Suprême !

Cette Noble assemblée ne pourra être levée qu'après avoir épuisé les trois questions posées, en respectant l'ordre suivant :

- Notre Conseil se doit aujourd'hui de repourvoir définitivement le siège laissé vacant en son sein.
- Notre Conseil se doit aujourd'hui de répartir équitablement les charges lui incombant entre ses membres.
- Notre Conseil, se doit aujourd'hui, en fonction de ses choix, de désigner en son sein l'Être Suprême et mettre ainsi un terme à l'interrègne !

Avant d'aller rejoindre sa place dans le Conclave, la 5^e place qui lui est dévolue, Isis lit une proclamation solennelle.

— A l'unanimité les membres de cette Noble assemblée prédestinent le siège du Temps à celui qu'ils ont désigné et m'ont chargé de mettre à l'épreuve.

Avant de confirmer ce choix, chacun doit être informé de ce qui suit :

Afin de remplacer celui que nous appelions l'Ombre, à ma recommandation cette Noble assemblée à désigner celui que nous désignons sous le vocable de l'Homme ! Celui pour lequel je revendique maintenant le vocable de Thot-Homme !

Sachez qu'au cours d'une longue et éprouvante initiation, il a répondu en tous points à notre attente.

⁹ Netcheret Chénoujâ mou : La Déesse aux cheveux d'or fin !

Sachez qu'il mérite la confiance que nous lui avons témoignée. Sachez qu'il est digne de devenir un membre à part entière de ce Conseil.

Sachez seulement que pour l'heure il refuse obstinément son élection s'il n'est pas associé intimement et de manière indissociable à son épouse !

En vertu de quoi, consciente de la valeur inestimable de cette association et du caractère irremplaçable du candidat, je vous implore d'élire en qualité de membre de ce Conseil, la divinité égyptienne reconnue une et indivisible : CHÉNOUJÂMOU-THOT !

Isis-Hathor a regagné sa place. Un à un les membres du Conseil de l'Univers ont acquiescé d'un simple signe de la tête à l'élection de Chénoujâ mou-Thot. Désormais le 7^e siège du Conseil, celui du Temps, est enfin occupé !

Rayonnante, Isis-Hathor va chercher les heureux élus qui attendent patiemment à la porte de la salle. Elle les invite à venir prendre place sur deux sièges placés au centre de la pièce où se tient le Conclave. Puis, s'adressant aux nouveaux élus, elle proclame le résultat du vote.

— A l'unanimité le Conseil des Maîtres de l'Univers réuni ici même en Conclave a désigné la divinité égyptienne Chénoujâ mou-Thot pour occuper le siège vacant du Temps ! Le Conseil a agréé aux demandes des récipiendaires, à savoir :

- La divinité désignée est une et indivisible. La fusion absolue de ses composantes est irréversible. Désormais, il y a lieu d'utiliser le singulier afin de la désigner
- La divinité désignée compte pour une voix lors des votes du Conseil !
- La divinité désignée occupe le siège du Temps, vacant depuis la mort de l'Ombre.

Isis-Hathor se tourne vers les membres du Conseil restés impassibles durant l'annonce du vote.

— Mes Amis, j'invite maintenant Chénoujâ mou-Thot à venir prendre place parmi nous.

Les Maîtres de l'Univers se lèvent et applaudissent le couple allant s'asseoir pour la première fois sur le siège du Temps. Une douce musique accompagne le cérémonial, alors que des anges déversent sur la Noble assemblée des pétales de fleurs multicolores aux suaves parfums. A l'instant précis où ils prennent place, tout l'édifice frémit sur ses bases... Une nouvelle fois la Vouivre marque son contentement et rappelle son omniprésence au côté de l'Homme !

A cet instant, dans tout l'Univers, la Féminité réunie dans des sanctuaires aussi nombreux que disparates, applaudit à cette élection. Partout on loue la nouvelle divinité. Le nom de Chénoujâ mou-Thot résonne en tout lieu comme un cri d'espérance et d'espoir. A cet instant déjà, l'Univers sait qu'il entre dans une nouvelle ère !

Dans la salle du Conclave, la séance se poursuit selon le protocole arrêté. Isis-Hathor reprend la parole.

— Après avoir répondu aux deux premières questions qui nous étaient posées, je vous invite à débattre de la dernière question, la désignation de l'Être Suprême !

Pour moi, il ne fait aucun doute que nous devons désigner celui que nous venons d'accueillir parmi nous !

Je voterai pour Chénoujâ mou-Thot !

Je laisse la parole à qui veut en user.

Aucun autre membre du Conseil ne manifeste l'intention de s'exprimer. Depuis longtemps déjà les choix sont faits. Le vote ne fait aucun doute. Le verdict tombe sans surprise mais non sans émotion !

Isis-Hathor après avoir dépouillé les bulletins sur lesquels chaque membre du Conseil a inscrit le nom de son choix, proclame le résultat. D'une voix tremblante elle annonce :

— Bulletin blanc : 1
A récolté des voix ! Chénoujâ mou-Thot : 6 !

Ne parvenant plus à contenir sa joie, la Déesse éclate en sanglot ! Des mots sans suites s'échappent de ses lèvres...

Après avoir maîtrisé sa vive émotion, le visage ruisselant de larmes, la voix chevrotante elle parvient enfin à proclamer le résultat.

— Est désigné comme Être Suprême : **CHÉNOUJÂMOU-THOT**

La réunion s'achève dans la liesse. Le protocole est balayé par la joie de tous ! Très vite les Maîtres de l'Univers vont se joindre aux divinités égyptiennes qui festoient gaiement dans le temple. Chénoujâ mou-Thot s'esquive rapidement de cette fête improvisée. Car la jeune Déesse ressent déjà les premières douleurs de l'enfantement...

Usant de sa faculté d'ubiquité la divinité se retrouve aussitôt dans l'Observatoire de la Lune surplombant le THÔT ! C'est en ce lieu qu'elle entend donner la vie à son enfant. Plus précisément, sur l'autel de basalte sur lequel l'Homme s'est retrouvé en Egypte après sa transmutation en Thot-Homme. Ce lieu magique qui s'apparente également au tombeau de Saint-Jacques le Majeur ! Cette porte mystérieuse, impossible à localiser, aux mille aspects, d'où l'on peut semble-t-il s'élancer afin de parcourir le Temps...

...Optant symboliquement pour la facette du tombeau vide niché sous la crypte de la cathédrale Santiago de Compostella, la Divinité prend place dans le sarcophage romain ! Alors que le travail de l'accouchement débute, ses corps charnels tendrement enlacés, elle se laisse enfermer dans la niche de pierre...

...A cet instant précis, le soleil entre dans la constellation d'Ophiuchus. Ainsi, dans l'obscurité absolue du tombeau, l'enfant divin naît sous le signe du Serpente. Ce signe écarté par les astrologues, réservé à l'élite d'Esculape. Il vient au monde en Galice, dans les ténèbres du cénotaphe de Saint-Jacques. Loin de tous regards, il y pousse son premier cri. Et ce cri étouffé par la chape de granit retenti pourtant jusqu'aux confins les plus reculés de l'Univers ! Ce cri de vie témoigne mieux que de longs et inutiles discours de la naissance, de la Renaissance de l'Androgyne Primordial, fille et fils de l'Être Suprême, Chénoujâ mou-Thot Maître incontesté du Temps et de l'Univers tout entier !

CHAPITRE 13

Et... que son règne arrive...

LA NOUVELLE ORDONNANCE COSMOLOGIQUE

Une singularité sur la courbe du Temps, un sphéroïde insignifiant, apparemment inutile... et pourtant...

C'est en ce lieu que réside l'Être Suprême, le Maître du Temps, la Divinité connue sous son appellation égyptienne, Chénoujâ mou-Thot entourée par son peuple : les Thotiennes & les Thotiens autrement dit le peuple de Thot !

Ce sphéroïde a une structure entièrement métallique d'un diamètre de 31'415,992 mètres. Creux, il contient dans son espace intérieur un trésor fabuleux, ce que les Thotiens nomment avec vénération la Galerie des Souvenirs ! Là, sont conservées les traces tangibles laissées par la vie biologique sous toutes ses formes provenant de l'Univers tout entier. Traces minérales, biologiques, intellectuelles, artistiques et surtout mystiques composent un musée unique dont chaque collection a la particularité d'être exhaustive ! Un musée dont le conservateur n'est autre que le Temps incarné par Chénoujâ mou-Thot... Le Temps qui ménage ses effets afin de conserver intact les apparences, les arômes et les intentions du contexte de vie particulier pour chaque pièce recensée. Un conservateur qui ne s'embarrasse d'aucun choix, le fait d'exister même éphémèrement donnant un droit d'entrée dans la pérennité des collections ! Ainsi, chaque être, chaque objet, chaque pensée y sont recensés et y trouvent une place certes virtuelle, mais perpétuelle.

La surface du sphéroïde ressemble à s'y méprendre à une cité archaïque. Elle est couverte de constructions disparates sans lien entre elles. Toutes témoignent d'un style, d'une époque, d'une civilisation, d'une culture et de croyances particulières. Cette cité connue de ses seuls habitants porte le nom de THÔT IMMORTEL ! Elle s'étend sur toute la surface de l'objet céleste et joui d'une atmosphère bleutée, rappelant celle des beaux jours sur notre Terre. Très douce, la température demeure constante des pôles à l'équateur et le rythme nyctéméral s'apparente à celui de notre planète au temps de sa splendeur. Encore qu'ici le Temps n'est jamais immuable, et ce d'autant que les notions même de sa mesure ne préoccupent guère les habitants. Le paysage bucolique recèle de toutes les diversités de la vie. Des ruisseaux serpentent dans des prés verdoyants parsemés de fleurs multicolores aux parfums délicats où virevoltent de gracieux papillons, où crissent les sauterelles et chantent les cigales. A l'orée d'un sous-bois brumeux peuplé d'oiseaux au ramage enchanteur et aux plumages éblouissants, ils se jettent dans une

rivière paisible qui va se perdre au cœur d'une forêt giboyeuse dont les effluves et les bruissements enchantent les promeneurs. Plus loin on découvre des étangs noirâtres où des échassiers pêchent consciencieusement des grenouilles bruyantes et même un lac poissonneux fait scintiller l'argent de la crête de ses vagues dans la lumière d'un jour naissant ! L'alternance des constructions et des zones de nature paraît idéale. Un peu comme si l'on parvenait ici à la quadrature de construire la ville à la campagne !

Si un jour d'aventure un visiteur parvenait sur la surface de cet astre minuscule, ce qui est hautement improbable, son étonnement irait grandissant, allant de découvertes en découvertes, toutes plus fabuleuses les unes que les autres. S'il préserve son entendement, subodorerait-il le secret de ce lieu hors du Temps... dans le Temps... au cœur du Temps ? Comprendrait-il qu'il se trouve au centre de l'Univers... parmi le peuple du Temps... dans la cité du Temps... dans la capitale du plus fabuleux empire que l'on puisse imaginer, la capitale secrète de l'Empire du Cosmos ?

...Car le doute n'est pas permis, cette singularité sur la courbe du Temps, ce lieu où réside l'Être Suprême, représente bel et bien le siège du gouvernement central de l'Empire du Cosmos ! Un empire monolithique, sans aucune frontière sur un quelconque au-delà. Un empire ignoré de la plupart de ses sujets ! Un empire obéissant aveuglément à la seule volonté de sa divinité principale : Chénoujâmour-Thot !

Au lendemain de son élection par le Conseil des Maîtres de l'Univers, le jour de la renaissance de l'Androgyne, la Divinité dans son immense sagesse décida de créer le THÔT IMMORTEL !

Sa localisation sur la courbe du Temps était sans importance. Car au gré de la fantaisie divine, le sphéroïde se déplace sur cette même courbe. Plus précisément le Temps vient à la rencontre du Présent. Car le sphéroïde localise en permanence le Présent... Il est l'instant Présent... Ainsi, la Divinité détermine l'emplacement du Présent pour tout l'Univers ! Si la fantaisie divine paraît aléatoire, le déroulement du Temps sur sa courbe présente pourtant des cycles réguliers que rien ne peut perturber durablement. Ainsi, une fois par cycle, le sphéroïde se place à la frontière du futur, là où le présent n'est plus... alors le Temps stoppe sa marche perpétuelle afin de permettre une nouvelle réunion des Maîtres de l'Univers... Le Temps reste ainsi en suspens durant toute la durée des travaux de cette auguste assemblée afin que rien de temporel ne puisse venir la perturber.

Quant aux déplacements spatiaux de l'objet céleste ils dépendent exclusivement des capacités ubiquistes de la Divinité. Echappant aux lois de la gravitation, formant un tout avec la Pensée divine les mouvements spatiotemporels sont instantanés. Le sphéroïde se trouve toujours au présent, dans le lieu désiré ! Ainsi en a décidé Chénoujâmour-Thot au soir de son élection. Ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

Il fallut six longues journées au Demiurge pour créer le THÔT IMMORTEL. Six longues journées afin d'imaginer, de prévoir et de réaliser chaque détail de Sa Création. Le sixième jour le THÔT IMMORTEL était Perfection et le Demiurge le contempla avec satisfaction. Le septième jour il décida de venir l'habiter en compagnie de son Peuple Elu : Les Thotiennes & les Thotiens !

Depuis ce septième jour, la Divinité réside dans son Temple-Palais égyptien placé sur un tertre de basalte de 1,618 mètre d'épaisseur référençant ainsi le nombre d'or des bâtisseurs antiques ! Depuis ce jour le sphéroïde émet dans toutes les directions une onde magique que rien ne peut arrêter ni même détourner, une onde bienfaisante qui, comme de la sève, emplit l'Univers tout entier. Une onde destinée à chaque créature vivante. Cadeau de la Divinité aux peuples de son empire elle prend sa source dans le cœur unifié de Chénoujâmour-Thot. Elle est l'essence de l'Amour unissant le couple initial, ciment de la Divinité indissociable. Aussi les Thotiennes & les Thotiens reconnaissants l'ont-ils baptisé le Fluide d'Amour !

Parallèlement à la création du THÔT IMMORTEL, afin d'administrer son vaste empire, Chénoujâmour-Thot a fondé un puissant clergé séculier : Les Grandes-Thotiennes & les Grands-Thotiens ! Trois cent septante-cinq couples fidèles et dévoués à la cause de leur Seigneur et Maître. Couples aussi indissociables que Chénoujâmour & Thot, ils sont unis deux à deux pour l'Eternité ! Garant de la paix et de l'autorité impériale ils assurent la présence divine partout dans

le cosmos où elle s'avère indispensable. Ils ont autorité sur tout et ne connaissent qu'une loi, les préceptes que Chénoujâ mou-Thot leur a dicté afin d'établir un Univers de Justice, de Paix et essentiellement d'Amour. Forts de cette divine recommandation, en tous lieux ils sont les apôtres immortels et stériles de l'Être Suprême ! L'immortalité les rendant invulnérable représente le gage de leur puissance et la pérennité de leur mission. La stérilité volontairement acceptée symbolise leur soumission inconditionnelle à l'ordre établi et à la divinité qui l'incarne ainsi que l'abandon de toutes formes d'ambitions dynastiques personnelles. Les Thotiennes & les Thotiens qui craignent leur rigueur dogmatique les surnomment avec une pointe de dérision les Mercenaires Impitoyables du Temps.

Car les Grandes-Thotiennes & les Grands-Thotiens, au hasard de leur séjour au THÔT IMMORTEL, cohabitent avec les Thotiennes & les Thotiens sur le sphéroïde. A la différence près que les Thotiennes & les Thotiens, plus nombreux, ne peuvent vivre que sur le sphéroïde. En quelque sorte, ils en sont les gardiens tout autant que les prisonniers. Ils ne peuvent s'en évader que par la pensée, une pensée disposant de la capacité de matérialiser tous leurs désirs ! Sitôt qu'ils s'éloigneraient du sphéroïde, ils seraient rattrapés par le Temps et dissous dans l'Univers... poussière d'étoile retournant à la poussière originelle... Leurs destins sont inhérents à leurs vies sur le sphéroïde ! Ainsi en a décidé Chénoujâ mou-Thot, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

Au nombre de neuf mille neuf cent nonante-neuf, les Thotiennes & les Thotiens sont répartis en trois Grandes Maisons. Chaque Maison, étant garante d'une forme particulière de l'Amour, illustre parfois des épisodes de la Destinée et de l'Élévation de Chénoujâ mou-Thot ! Chacune des Maisons regroupe une communauté de trois mille trois cent trente-trois Thotiennes & Thotiens qui se subdivisent également en trois clans ou lignées de mille cent onze Thotiennes & Thotiens. Chaque clan ou lignée sacralise une interprétation particulière de l'Amour. Chaque clan ou lignée dépend d'un Immortel désigné par Chénoujâ mou-Thot ! Ensemble, ces Immortels forment la Grande Ennéade Thotienne et sont réunis périodiquement par la Divinité. Ils forment auprès d'elle le Conseil de la Vie, chargé en permanence de l'informer sur les attentes de tous les peuples de l'Univers dans le grand et seul dessein de l'accomplissement du règne de Chénoujâ mou-Thot, consacré à l'Amour !

La première Maison abrite les lignées héréditaires. Naturellement, on retrouve sur le premier siège l'Androgyne. L'enfant divin est un angelot ravissant, aux folles mèches blondes comme celles de sa maman, aux joues pulpeuses et rose, au regard limpide, gai et aimable et dont les rires égayent en permanence son palais. Il vit dans l'insouciance sans chercher à grandir, demeurant à la limite de la puberté. Redoutant inconsciemment de franchir cette démarcation au-delà de laquelle se trouvent la sexualisation et la reproduction. Sachant que ces découvertes ne peuvent qu'immanquablement engendrer pour lui des problèmes épineux et insolubles. Par essence, il est la Divinité primordiale, il a primauté sur tous. Par naissance, il se retrouve l'héritier de cette dynastie qu'il a lui-même fondée et dont Chénoujâ mou-Thot en est l'aboutissement magistral. Un héritier sans avenir et sans possible descendance, n'étant de surcroît ni mâle ni femelle ou étant plus exactement un hermaphrodite seulement capable de se dupliquer... à l'infini... Enfant choyé il se laisse bercer par la douceur de son Eden sans chercher à se corrompre l'esprit dans de vaines spéculations quant à son devenir d'adulte ! Ange parmi les anges, il incarne sans partage la douceur de vivre, l'Amour symbolique, dépassionné et asexué !

Aux côtés de l'Androgyne a pris place son frère. Le fils unique du couple Divin né au cours de la période précurseur à l'élévation. Ce fils humain né de l'Amour témoigne de l'origine de la Divinité et de la pureté des sentiments qui unissaient le couple au cours de leur vie temporelle ! Seul homme de l'Ennéade, entouré par les siens, il laisse s'égrener les jours dans la douceur du paradis Thotien sans se poser trop de question ! Enfant de l'Amour, il incarne l'Amour par Amour et l'Amour filiale.

Rêves vit dans la même Maison que ses demi-frères/sœurs. Brune à la peau mate, elle a de sa mère le même regard céruléen ! D'une rare beauté elle fait des ravages dans les cœurs masculins. Encline aux jeux de la séduction, elle compte des prétendants dans toutes les Maisons du THÔT IMMORTEL. Sa sensualité débordante la conduisant à accorder fréquemment ses

faveurs à un grand nombre de soupirants transits, elle figure au nombre des courtisanes les plus prisées et des plus jalosées du sphéroïde ! Ce comportement volage ne va pas sans instiguer de mini scandales dans la bonne société Thotienne ! Ses inconduites répétées agacent la Divinité et vont jusqu'à provoquer le courroux et la réprobation bienveillante de son père qui souhaiterait la voir se dissiper dans les frasques d'amours virtuels offerts sans limite par l'imaginaire ! Fruit de l'étreinte de Thot-Homme et de Vera dans le chœur de l'église Saint-Michel de la Garde Adhémar, Rêves incarne l'Amour récompense, l'Amour séduction, facétieux, ludique et superficiel, ainsi que l'Amour adultère !

La seconde Maison abrite les clans des débauchées et celui des vertueuses. C'est la Maison de l'Amour contradiction. Ainsi le premier siège de cette seconde Maison revient à la sauvage et sensuelle Louve, la mère courtisane de Chénounébou. Favorite de Pharaon, belle-mère du père de sa fille par qui elle a été initiée à l'Amour et fécondée sur la pierre sacrée de Vera, elle trouve dans cette corrélation incestueuse la justification de ses débauches. Ardente et passionnée elle consacre tout son temps aux plaisirs de l'Amour galant. Se laissant facilement séduire par la faconde de ses soupirants et aisément éblouir par la perfection de leurs atours ou l'étalage de leurs performances amoureuses, elle collectionne les amants comme d'autres collectionnent les papillons. Afin de calmer son insatiable appétit charnel, elle chasse toutes les proies alléchantes croisant son chemin et s'abandonne fréquemment à la rêverie érotique ! Dans son clan se trouve également toute la lignée des filles de Saint-Amont dont galanterie et libertinage, cultivés à l'extrême limite du convenable, sont les préceptes incontournables de leur éducation familiale. Louve incarne l'Amour passion souvent éphémère, l'Amour débauche, l'Amour facile, l'Amour à l'eau de rose menant avant tout à l'Amour sexe.

Solange se retrouve installée à la tête du second clan, celui des dépravées professionnelles. Là, comme au "Au P'tit Bonheur", la vieille putain se laisse griser par une fornication débridée allant jusqu'à la nausée. Seul le sexe la fait vibrer ! Alors elle se débauche pour ressentir toujours et encore cette jouissance éphémère. Elle ne se sent vraiment quelque chose que lorsqu'elle est désirée charnellement, qu'elle est couverte et besognée par n'importe quel mâle en rut. Dans son jargon, pour se savoir aimée, il suffit de faire gonfler le calcif d'un gonze ou mouiller la petite culotte d'une polka ! Cette clientèle, elle la puise essentiellement dans le dédale de ses souvenirs lubriques. Pourtant rien ne parvient à la satisfaire vraiment. Alors elle s'avilit davantage encore, offre toujours plus de concupiscence aux amants de passage, partouze à qui mieux mieux, livre son corps fatigué à la dépravation. Toutes les nuits, seule, à deux ou à plusieurs, elle caresse, pelote, frotte, frappe, martyrise, lèche, branle, suce, baise au con comme au fion jusqu'à en vomir... Elle incarne la fornication, l'Amour vénal, l'Amour brutal, l'Amour marchandise, l'Amour avilissant, l'Amour nauséux et aussi dans le secret de son cœur malmené, l'Amour espérance entretenu par la lumière ténue de vagues et merveilleux souvenirs où étrangement, pour une unique fois, le cœur rythmait les ébats de son corps...

Tout à côté siège la rigoureuse comtesse Marguerite Caroline Justine de Toussieu. Austère et solitaire, elle vit dans le rêve dynastique. Pour elle l'Amour est avant tout un devoir, parfois une raison d'Etat. Elle dissocie Amour et plaisir sexuel, Amour et attirance charnelle. Les hommes ont des besoins insatiables dont la fréquence lui échappe. Heureusement, il y a des filles pour ça ! La femme, l'épouse vertueuse ne s'accouple que pour avoir des enfants et assurer la descendance dynastique. Dans ce contexte l'adultère féminin peut servir à pallier à une déficience masculine dommageable pour la pérennité de sa lignée ! Dans cette seule circonstance, il n'est plus duperie ou tromperie. Il devient dévouement ! Revêtant un caractère obligatoire, il requière beaucoup d'abnégation de la part de l'épouse probe, généreuse et fidèle qui s'y soumet secrètement ! Si d'aventure une femme du monde éprouve d'impérieux besoins charnels qu'elle entend satisfaire en dehors d'une relation maritale, elle doit s'y abandonner très discrètement avec des hommes de son rang, seuls garants de préserver son honneur. Sans rémission, la comtesse fustige et jette l'opprobre sur celles qui se livrent à la débauche et s'encanaillent avec des partenaires roturiers ou vulgaires. A ses yeux la vraie jouissance découle essentiellement de l'esprit. Parvenir à cette symbiose jouissive avec un partenaire déclaré représente trop souvent une utopie. Dans ce contexte, le rêve devient illusion. Et l'illusion engendre l'onanisme ! La

comtesse agréée la masturbation, plutôt s'y perdre que d'être abusée, souillée par le manque de scrupule des hommes... Dans ce délicat et volontaire abandon, tout devient merveilleusement possible, même aimer et jouir de l'amant secret de ses rêves... Le corps et l'esprit vibrent à l'unisson. La déferlante du vrai plaisir irradie le charnel et le mental, tout l'être subit les effets bénéfiques du délicieux supplice. Surtout, personne ne peut s'aviser de s'abuser de cette grisante situation. Une fois ainsi apaisée, la femme retrouve une sérénité de façade, un mot déplacé l'a fait rougir ! Sous ce sévère déguisement, personne ne peut soupçonner l'existence d'un jardin secret protégeant une libido indomptable !

Aux yeux de l'aristocrate, le libertinage et le romantisme demeurent l'apanage d'époques particulières, s'y livrer était alors de bon ton et ne prêtait pas à conséquence. Le sexe n'était qu'un dérivatif, un palliatif ! L'essentiel se passait avant et après l'acte, ce dernier ne servait qu'à exalter l'esprit, à favoriser les épanchements créateurs, qu'ils soient poétiques, lyriques, musicaux, picturaux ou sculpturaux. Marguerite Caroline Justine de Toussieu a toujours secrètement rêvé d'être l'une de ces courtisanes... malencontreusement sans succès... La comtesse incarne l'Amour cérébral, l'Amour platonique, l'Amour raison, l'Amour devoir et aussi l'Amour chevaleresque, secret et romantique... parfois... presque toujours solitaire...

La dernière Maison est entièrement dédiée à la déesse Isis. C'est la Maison de la féminité dont le premier siège est occupé par la déesse en personne. Elle se trouve placée à la tête d'une lignée la représentant sous tous les aspects où elle a été vénérée par les hommes, sous tous les aspects où elle a été affligée par les hommes, sous tous les aspects où elle a été souillée par les hommes ! Cette lignée va de la déesse mère à l'esclave soumise, de la reine adulée à la catin méprisée, de l'épouse vertueuse à la courtisane dévergondée. Isis représente la féminité, la femme, l'AMOUR en majuscule. Elle est mère, femme, épouse, fille, sœur, maîtresse, putain, religieuse. Elle est tout à la fois ! Elle est l'espoir de l'homme, elle est la VIE...

Le second siège revient à la Vouivre, la femme-serpent au corps d'écaille et de feu, aux ailes de chauve-souris, à l'œil unique fait d'une énorme escarboucle placée dans une cavité de son front, aux dents tranchantes comme des rasoirs. La légende dit qu'elle se défait de ses atours de serpent et se métamorphose en splendide fée pour aller se baigner sous les cascades. Les hommes chanceux qui l'aperçoivent ainsi, se cachent pour l'admirer secrètement, fascinés par son incomparable beauté. Seulement, pour prendre son bain la fée dépose sur la rive sa précieuse escarboucle. Et les admirateurs succombent tous à l'attrait de la fortune qu'elle représente et qui les fascine davantage encore que la nudité sensuelle de la fée ! Ils cherchent à s'approprier le bijou ! Les hommes sont des fous et l'erreur ainsi commise peut leur être fatale ! Au lieu de découvrir les délices de l'Amour et connaître dans leur chair les plus douces émotions au cours d'ébats fabuleux, ils ne récoltent en échange de leur cupidité que l'humiliation ou la mort ! On dit que la Vouivre n'a jamais connu l'Amour... Aussi elle incarne l'Amour non réciproque, l'Amour refoulé, l'Amour bafoué, l'Amour alibi !

...Mais, c'est oublier sa relation privilégiée avec l'Homme... pour lui elle incarne l'Amour fidèle, l'Amour sans limite et sans cupidité... Car elle a aimé l'Homme dès leur première rencontre... et l'Homme n'a jamais cherché à profiter d'elle, à s'approprier ses pouvoirs... Il en a fait sa confidente, son Amie, sa seule véritable Amie...

Aussi, afin d'honorer encore mieux son Amie la Vouivre, à l'instigation de Thot-Homme, la Divinité a offert le dernier siège de cette Maison à son apparence humaine, à Vera !

La petite fée représente le seul Amour véritable qu'ait connu la Vouivre. Sous cette merveilleuse apparence charnelle elle a connu le vertige de la défloration, les frissons du plaisir sexuel et l'éblouissement de l'orgasme, les langueurs de l'abandon amoureux et les joies de la maternité sans pour autant attenter aux liens d'amitiés qui l'unissent à l'Homme. Ainsi en avait décidé l'Univers...

Vera incarne l'Amour indéfectible, silencieux et secret. Chaste avant sa rencontre avec l'Homme, elle l'est redevenue par dilection, sans jamais plus succomber aux feux du désir qui pourtant incessamment consomment ses entrailles...

Si le THÔT IMMORTEL représente la capitale secrète de l'empire du Cosmos, c'est avant tout la cité religieuse dédiée à l'Etre Suprême. Le Temple-Palais égyptien est consacré au

culte de la Divinité. L'intendance sacrée du sanctuaire et de la résidence de Chénoujâ mou-Thot est assurée par des Thotiennes & des Thotiens. C'est un devoir cyclique et sacré pour chacun d'eux. Une retraite religieuse périodique et obligatoire. La Loi Divine prescrit à chaque Maison d'assurer en permanence la présence de neuf catéchumènes de sexe indifférent, trois par lignée ou par clan ! Cette escouade de vingt-sept serviteurs est placée dans une Maison secondaire, la Maison dite de l'Amitié indéfectible et de l'Amour saphique ! A l'instigation de Chénouné bou, la Divinité a chargé pour la diriger celle que l'on surnomme la dix milliè me Thotiennes ou l'Amie Divine : Myt !

Après ces rébarbatives et incontournables précisions, revenons sur la genèse du THÔT IMMORTE L, sur les jours qui ont immédiatement suivi l'élection de l'Être Suprême, de Chénoujâ mou-Thot !

Ainsi, peu après la renaissance de l'Androgyne Primordial, Chénoujâ mou-Thot à regagner le Temple-Palais de Ount. Ainsi débutait le premier jour de son règne.

Afin d'établir dans les faits son autorité, l'Être suprême s'est enfermé dans l'observatoire de la Lune. Et, au soir de ce premier jour, tout est dit et tout est écrit. L'acte de fondation de l'Ordre séculier des Grandes-Thotiennes & Grands-Thotiens est paraphé. La Charte fixant les règles de l'Ordre est transcrite. Elle s'inscrit en principe absolu dans la première partie de la nouvelle Loi Divine qui ancre les préceptes sacrés de la Nouvelle Ordonnance Cosmologique ! Désormais la Loi Divine s'applique à toutes les créatures vivantes, en tous lieux de l'Univers ! Ainsi en a décidé Chénoujâ mou-Thot le premier jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette première journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le second jour Chénoujâ mou-Thot, après avoir tracé les plans du THÔT IMMORTE L, réuni l'Ordre séculier des Grands-Thotiennes & Grands-Thotiens. Au cours d'une cérémonie émouvante de simplicité et de ferveur, couple par couple, à l'appel de leurs noms, tous les membres de l'Ordre acceptent leur désignation aux conditions fixées par l'Être Suprême, notamment le respect des deux grands principes indissociables que sont l'Immortalité et la Stérilité. La Déesse Isis très en beauté préside le cérémonial de la prestation du Serment. Sa voix mélodieuse enchante la lecture de la Charte fixant les règles et les missions de l'Ordre ! Déjà, les dernières intonations argentines se perdent sous les voûtes de pierre du Sanctuaire... Un long silence s'instaure afin que chacun s'imprègne dans le recueillement de la gravité de l'instant. La Déesse, en proie à une vive émotion, contemple agenouillés devant elle, celles et ceux que Chénoujâ mou-Thot a chargé d'établir le règne de l'Amour et du respect absolu de la féminité. L'Être Suprême réalise ainsi le rêve le plus inaccessible de l'antique divinité. Celui pour lequel la Déesse a lutté sans relâche au cours des millénaires, celui de redonner à la Femme la place qui lui échoit au centre de toute la Création ! Isis a rêvé mille fois à cet instant, et cet instant n'est plus un rêve, c'est un instant d'intense bonheur... qu'elle prolonge... indéfiniment...

...A son signal, l'assemblée des Immortels se lève et, avec force, chacune et chacun prêtent le serment d'allégeance sur les Saintes Ecritures de la Loi Divine !

Avant d'accorder sa bénédiction à l'assemblée recueillie, l'Être Suprême confie à l'Ordre des Grandes-Thotiennes & des Grands-Thotiens de rassembler le Peuple Elu et de construire ensemble le THÔT IMMORTE L ! Ainsi en a décidé Chénoujâ mou-Thot le second jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette seconde journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le troisième jour Chénoujâ mou-Thot installe solennellement le Peuple Elu dans son rôle et dans ses charges. Il lui donne pour unique fondement les Saintes Ecritures de la Loi Divine et pour unique culte, celui dédié à sa gloire ! Il dresse pour chacune des trois Grandes Maison, la liste des Temples devant être reconstruits sur le sphéroïde et desservit par le Peuple Elu. Les constructions ainsi répertoriées proviennent de tout l'Univers. Elles sont chacune emblématiques du culte d'une religion dédiée à l'Amour. Rassembleuses ou persécutées, ces religions incarnent chacune à leur manière l'idéal du règne de Chénoujâ mou-Thot ! Chaque culte conserve intactes

ses racines qui plongent au plus profond de son lieu de naissance. Ce qui influence par osmose les clergés officiant au THÔT IMMORTEL. Par le biais de ces derniers, les Immortels formant le Grande Ennéade Thotienne s'imprègnent de cette influence et ainsi sont en mesure d'assurer leur rôle au sein du Conseil de la Vie. Dans ce Conseil, il est à noter que la prépondérance d'Isis n'est pas le seul fruit du hasard, mais une manière pour Chénoujâmour-Thot de rendre hommage à sa grande amie en pérennisant partout dans l'Univers son invocation ! Au final, ces religions réunies entre elles par le respect des Saintes Ecritures de la Loi Divine que leur a donné Chénoujâmour-Thot, se fondent dans le Culte Unique célébré dans le sanctuaire du Temple-Palais de Ount. Elles en deviennent les briques élémentaires procurant à l'ensemble sa cohérence et sa légitimité. Ainsi la nouvelle loi préserve le principe inviolable de la Nature, à savoir la diversité ! Cette dernière entretient et favorise l'évolution seule garante de la pérennité. Ainsi quelque part, cette règle de la nouvelle ordonnance cosmologique répond aux questionnements de l'Homme cheminant seul en direction de Compostelle. Ses incertitudes et ses doutes d'alors, permettent d'éviter au présent le piège du conservatisme, de l'immobilisme et finalement de la mort idéologique et spirituelle. La nouvelle religion est vivante. Elle est condamnée à rester vivante. Car son éternité dépend désormais exclusivement de sa vitalité. Avant Chénoujâmour-Thot, une société évoluait et, parallèlement, les préceptes religieux sensés la régir s'adaptaient. Si le clergé négligeait de prendre en compte cette évolution, très vite la religion perdait de sa vigueur, de son emprise populaire ou élitique. Dans la nouvelle ordonnance cosmologique la volonté de l'Être Suprême inverse les rôles. Dorénavant la religion représente le moteur exclusif de l'évolution sociale. En conséquence, une société considérée sous cet angle s'adapte ou disparaît. Ainsi le culte de Chénoujâmour-Thot prône l'Amour, la Tolérance et le respect de l'Autre. Dans ce contexte il n'y a plus de place pour une société prônant la violence sous quelque forme que ce soit ! Pourtant la volonté divine ne désire pas imposer unilatéralement, elle cherche l'adhésion du plus grand nombre. Pour ce faire la diversité reste l'atout majeur. Chacun se reconnaissant dans une dimension donnée de l'Amour peut se vouer au culte de son choix et obtenir la reconnaissance de sa foi. La religiosité trouve ainsi ses lettres de noblesse pour autant qu'elle s'inspire des principes fondamentaux du règne de Chénoujâmour-Thot et ainsi permette à l'individu de vivre dans la Vérité et le Bonheur. Simplement, la volonté divine impose la limite infranchissable au-delà de laquelle la foi dérive, l'individu s'égaré ! Si les adeptes de religiosité persistent volontairement dans leurs erreurs, une condamnation s'avère irrémédiable... Ainsi en a décidé Chénoujâmour-Thot le troisième jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette troisième journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le quatrième jour Chénoujâmour-Thot prend toutes les mesures nécessaires afin de subvenir à l'existence matérielle du Peuple Elu. La construction d'une grande manufacture entièrement automatisée sur le pôle nord du sphéroïde et l'établissement d'une ferme modèle également automatisée sur le pôle sud, assurent la subsistance. Par la mise en place de satellites artificiels, les communications sont garanties de manière instantanée avec tout l'Univers et en tout lieu de la surface du sphéroïde. Afin de satisfaire aux besoins énergétiques, le THÔT IMMORTEL puise l'énergie cosmique dans les amas intergalactiques au gré de ses déplacements spatiaux. Une antenne métallique, transperçant de part en part le sphéroïde et émergeant d'une centaine de mètres sur chaque pôle, permet de capter cette énergie brute. Après transformation, elle est diffusée en fonction des nécessités. Il en va de même pour satisfaire les besoins en matières premières. Le THÔT IMMORTEL les phagocyte dans les lieux de leur production ou de leur transformation, là où elles abondent ! Leur transport s'effectue par rayonnement cosmique et l'antenne centrale permet leur captation. La manufacture, appelée populairement les Usines du THÔT, se chargeant d'un éventuel affinage et de leur transformation finale. Ainsi en a décidé Chénoujâmour-Thot le quatrième jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette quatrième journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le cinquième jour Chénoujâ mou-Thot dresse le bilan de l'Etat de l'Empire du Cosmos qu'il vient de créer. La violence règne presque partout de manière latente. Aucun peuple, aucune culture n'échappe à ce triste constat. Certes, la guerre avec la Force Noire a affaibli les potentiels militaires. Mais déjà les plus belliqueux reconstituent leurs troupes et s'appêtent à déclencher de nouveaux conflits. Le sort de la féminité n'est guère plus enviable. A quelques rares exceptions, les mâles dominant et imposent à nouveau leur volonté. Néanmoins, la féminité subit son sort avec pour la première fois une immense espérance. Dans les temples rattachés au culte d'Isis, les prêtresses affirment de plus en plus fort l'avènement d'une nouvelle divinité. Plus grande et plus puissante que toutes celles réunies qui l'ont précédé. Une divinité pour laquelle tous les oracles prédisent un règne sans fin, qui sera celui de la justice, de l'Amour et de la paix. A peine prononcé, susurré que le nom de Chénoujâ mou-Thot fleuri dans tous les cœurs de femmes, dans leur jardin secret. Il devient synonyme d'espérance. Il est l'unique baume capable d'apaiser leurs souffrances, de nourrir leur patience. On l'invoque en secret de peur que les hommes ne brisent le rêve, s'acharnent à le détruire. Pourtant rien ne tempère l'enthousiasme que provoque cette annonce. Chaque jour les fidèles sont plus nombreuses et plus ferventes à invoquer sa venue ! Les temples ne désemplissent pas aux heures de culte. Chacune veut tout connaître de ce qui se dit de la nouvelle divinité. On dit qu'elle est double, femelle et mâle. Que la déesse est d'une beauté incomparable, plus belle, plus séduisante, plus charnelle que la Grande Isis bénie de toutes ! Le dieu est d'une grande douceur et d'une ineffable bonté. Mais ce qui touche le plus le cœur de la multitude des femmes, c'est le merveilleux Amour qui uni en un seul Être, la déesse et le dieu et qui les rend indissociable. Ils s'aiment à chaque instant de leur vie. Cet Amour comble leur cœur et aussi leur corps. Il n'est pas d'instant sans partager le bonheur d'être toujours ensemble, il n'est pas de jour et de nuit sans ressentir les vertiges du plaisir charnel ! Cet Amour infini et pur fait rêver, il aide à vivre ! Mieux, il fait vivre...

Alors Chénoujâ mou-Thot se perd en conjectures, comment parviendra-t-il à éteindre cette soif d'espérance, sans jamais la décevoir ? Comment parviendra-t-il à contenir les ambitions naturelles des hommes, leur appétit de violence gratuite, trop souvent inutile ? Comment pourra-t-il faire régner l'Amour sans l'entacher d'une quelconque persécution ?

...Vers le soir l'Être Suprême entrevoit la solution ! Chaque aura le libre arbitre de choisir la nouvelle voie, celle dans laquelle se réalisera le vœu divin. Mais à l'évidence les adeptes de la méchanceté et de la violence ne se satisferont pas de discours pacifistes et utopiques pour abandonner leurs aspirations hégémoniques ! Les résultats des expériences passées, tentées par ceux qui l'ont précédé sur le trône où il se trouve, indiquent que seule la peur peut infléchir les tenants de la violence. Aussi la Divinité décide-t-elle que son règne sera celui de l'Amour et de la dissuasion. Qu'il ne sera accordé aucune pitié envers ceux qui se livreront à des exactions. Chénoujâ mou-Thot, au clair sur ses intentions, remet sagement au lendemain l'ordonnance des moyens nécessaires afin de les satisfaire. Ainsi en a décidé Chénoujâ mou-Thot le cinquième jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette cinquième journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le sixième jour Chénoujâ mou-Thot fort de ses réflexions de la veille, entreprend de concrétiser une force de dissuasion capable d'amener à la raison, les plus téméraires et les plus belliqueux de ses sujets. Afin de préserver au mieux ses principes fondamentaux reposant sur la non-violence, la Divinité accorde aux trois cent septante-cinq Grandes-Thotiennes & Grands-Thotiens des pouvoirs discrétionnaires étendus. Sur eux seuls repose la responsabilité de l'ordre et de la paix dans tout l'Empire. Eux seuls disposent du droit d'user d'armes pour faire appliquer sans compromission la Justice divine afin de garantir la paix entre toutes les nations du Cosmos. A eux incombe également la protection de l'intégrité individuelle de l'ensemble des populations et plus particulièrement des plus faibles, au nombre desquels se retrouvent les femmes, les enfants, les homosexuels, les malades, les invalides, les impotents, les vieillards, tous ses individus malmenés par l'existence et qui, fragilisés et vulnérables d'une manière ou d'une autre, subissent constamment vexations et sévices. Il entend leur accorder, aux plus humbles comme au plus en vue, les mêmes droits de liberté dont jouissent naturellement la plupart des hommes à l'aulne de

leur civilisation respective. Dans l'esprit divin, une peine infamante doit sanctionner ceux qui se livrent au chantage et à la violence pour contraindre une femme à des actes sexuels ou à la prostitution. Ceux qui occasionnellement, systématiquement, solitairement ou en groupe violent des femmes, abusent d'enfants ou d'individus du même sexe doivent encourir une peine similaire. Cette peine, la Divinité l'inscrit dans la charte des Droits de la Femme ! Dans cette charte, Chénoujâmou-Thot ne restreint pas la liberté sexuelle qu'il veut absolue pour tous ses sujets. Simplement, il accorde aux femmes la liberté de disposer d'elles-mêmes. Ainsi le droit de se prostituer fait partie des droits fondamentaux de la femme. Il en va de même pour l'ensemble des pratiques sexuelles que d'aucun peuvent juger condamnables. Même l'inceste entre une mère et ses enfants, s'inscrit dans ce texte pour autant qu'il demeure exclusivement dans une relation de couple mère/enfant. Cette pratique s'apparente alors à l'initiation pratiquée dans de nombreuses civilisations. La femme devient la cheffe de famille, la gardienne de la moralité et de l'éducation. Sa liberté est sans limite. A sa guise elle peut devenir un objet de luxure, se livrer au sadomasochisme si elle l'entend. Accepter d'être battue et violentée par un ou plusieurs partenaires ! Mais gare à l'homme si elle vient à se plaindre de lui. Si elle prétend que c'est lui l'instigateur de cette violence conjugale ou tout au moins privée ! Car la violence publique ne peut prétendre à aucune légitimité. Elle tombe à chaque fois sous le coup d'une condamnation à la peine infamante, même sans la plainte formelle d'une femme !

Cette peine infamante, Chénoujâmou-Thot la veut vraiment exemplaire afin qu'elle soit dissuasive partout dans l'Univers. Les condamnés, marqués de manière indélébile dans leur chair, doivent être indentifiables où qu'ils se trouvent ! Les sentences seront prononcées en tous lieux de l'Empire par chaque Conseil régional de la féminité, assemblée de femmes désignées exclusivement par les femmes. Si les faits sont avérés, la sentence est sans appel et ne s'assortit jamais d'un quelconque sursis. Le doute profite toujours à l'accusatrice ! La Divinité décrit la peine infamante à la dernière page de la charte des Droits de la Femme. C'est l'émascation à vif, la cautérisation de la plaie et le marquage au front au moyen d'un fer rougis sur le feu ! Ainsi en tous lieux, le coupable ne peut plus jamais échapper à l'opprobre des femmes ! Le supplice a lieu en public en présence d'un couple d'Immortels. La victime établie peut revendiquer comme trophée les testicules du supplicié ! Sans quoi elles sont jetées en pâture aux chiens errants.

Afin de permettre aux trois cent septante-cinq Grands-Thotiennes & Grands-Thotiens de se déplacer dans l'espace intersidéral et ainsi faire respecter la Loi Divine et la charte des Droits de la Femme, Chénoujâmou-Thot dote le clergé séculier de véhicules spatiaux rapides et puissamment armés : Les Thotiennes Manckx ! Construite à cet effet, une annexe des Usines du THÔT fabrique et entretient cette flotte de trois cent septante six unités ! Une par couple d'Immortels et un vaisseau amiral réservé à la Divinité capable à lui seul de réduire l'ensemble de la flotte impériale ! Ainsi en a décidé Chénoujâmou-Thot le sixième jour de son règne, ainsi il en est et en sera pour les siècles des siècles !

La Divinité termine cette sixième journée en se consacrant aux joies simples de la famille, puis en s'abandonnant aux plaisirs délicats et raffinés de l'Amour...

Le septième jour Chénoujâmou-Thot paraît satisfait de son œuvre. La Loi Divine déploie tous ses effets. Les trois cent septante-cinq Grands-Thotiennes & Grands-Thotiens ont reçu leurs missions et les moyens de les remplir. Ils veillent désormais sur les peuples de l'Univers. Le THÔT IMMORTEL est installé, l'intendance fonctionne parfaitement. Le Peuple Elu occupe les temples et chante la gloire de Chénoujâmou-Thot incarnant l'Amour rédempteur... Partout dans l'Univers les femmes découvrent la chartre établissant leurs droits. Elles louent d'une seule voix l'Être Suprême leur invincible protecteur.

Alors Chénoujâmou-Thot décide de s'installer sur le sphéroïde, de donner l'ultime élan afin d'exaucer l'impatientte attente de l'univers féminin. Afin de marquer symboliquement l'intronisation de l'Amour comme précepte fondamental de la foi unique, pour que nul n'ignore sa volonté, la Divinité entend présider un culte solennel se répercutant à l'infini... dans chaque temple érigé partout dans le cosmos... dans le cœur de chaque habitant du nouvel empire... mâle ou femelle...

Les trois cent septante-cinq Grands-Thotiennes & Grands-Thotiens sont agenouillés dans la grande salle du Temple-Palais de Ount, alors que le Peuple Elu se presse dans la cour du Peuple. Dans le recueillement toutes et tous invoquent la Déesse multiple et vivante...

...Dans l'observatoire de la Lune, Chénoujâ mou-Thot étroitement enlacé lit d'une seule voix les textes sacrés du Livre Blanc exposé devant Elle sur un lutrin de noyer magnifiquement sculpté, rehaussé de dorures ! Déjà la Divinité entame la lecture de la dernière page. Maintenant, seule la voix de Chénouné bou résonne mélodieusement, charme l'oreille attentive de son autre elle-même... La Divinité s'imprègne de chaque mot s'échappant de cette bouche innocente...

- "L'Univers est un espace clos dans toutes ses dimensions. Ainsi, à l'extrême limite de ton chemin, quand tu croiras être arrivé, tu déboucheras sur un carrefour, celui ou le Passé, le Présent et l'Avenir se confondent !"

La voix se perd dans l'espace pour mieux résonner dans le cœur et l'esprit de Chénoujâ mou-Thot ! Les amants indissociables s'embrassent tendrement. Puis Thot-Homme, il est nécessaire de le nommer séparément, armé d'un stylet d'or au tranchant acéré, entaille son poignet avant d'entailler celui de sa chère compagne. Leurs sangs coulent de ces estafilades, se mêlent sur leurs mains, avant de s'égoutter dans une coupelle de cristal...

...Alors la jeune femme prend la plume que lui tend son compagnon de toujours. Une petite plume d'oiseau, une plume de chouette taillée en biseau, une plume d'Altaïr ! Elle la trempe dans le sang, dans leur sang... Sa main ne tremble pas à l'instant où elle complète la première phrase de cette ultime maxime : **y compris dans sa 5^e dimension, la seule qui donne un sens à la vie, celle trop souvent ignorée, négligée ou bafouée, l'AMOUR !**

A cet instant précis le THÔT IMMORTELL devient le nouveau centre de l'Univers, une onde puissante surgissant du Néant fait vibrer sa structure, teinte d'un pourpre éblouissant la lumière du jour ! Ce faisceau vital enceint la Divinité avant de venir se concentrer sur sa poitrine et d'investir son cœur ! Hommage de l'Univers à son nouveau Maître, elle est l'Ultime Connaissance, celle perdue jadis lors de l'affrontement avec la Force Noire !

...La fine main blanche, délicatement veinée de la Déesse signe de son nom le registre au bas de la dernière page. Elle trace sur cette dernière ligne les derniers mots, le dernier mot du Livre Blanc :

**CHÉNOUJÂMOU-THOT
à tout jamais dépositaire du
GRAND SECRET DE LA NATURE !**

...Ainsi tout commença !

EPILOGUE

le

Parfois la Réalité se confond dans

rêve...

LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT...

L'*histoire des hommes à oublier la petite princesse Chénounébou et son radieux sourire !
L'histoire des hommes a effacé le souvenir de Netcheret Chénoujâ mou, la Déesse aux
cheveux d'or fin !*

*Du féminisme de Thot, l'histoire des hommes a retenu l'aide qu'il apporta sans compter
à Isis et à Osiris. Puis qu'il abdiqua après 3126 ans de règne pour sa parèdre Maït, la déesse de la
Justice qui lui succède sur le trône d'Égypte au cours des dynasties divines !*

*La mythique Vouivre a abandonné dans les méandres de l'Arve son refuge de la Pierre aux Fées
pour ne jamais y revenir ! Les promeneurs qui d'aventure s'arrêtent désormais sous sa dalle de pierre,
ne risque plus d'être ensorcelés par le regard céruléen de la délicieuse petite fée Vera !*

*Le château de Toussieu est fermé depuis le décès de la comtesse Marguerite Caroline Justine.
Les volets sont clos et le parc est laissé à l'abandon. Pour le plus grand bonheur des amoureux de la
région qui, nuitamment, trouvent là, sous la frondaison des arbres séculaires, un refuge romanesque
pour échanger l'éternel et merveilleux serment des amours naissantes... Ce mot qui ensorcelle les filles,
qui rend romantique les garçons, ce mot pourtant si souvent éphémère, ce mot si souvent susurré avec
toute la conviction des élans passionnés d'un cœur amoureux, ce mot que les poètes s'ingénient à faire
rimer avec Amour : "toujours !"*

*Un peu plus loin, un immeuble miteux, au milieu d'autres immeubles aussi miteux que lui, se
dresse à la place du "P'tit Bonheur". Cité dortoir où survit une population jeune et désenchantée parmi
laquelle les chômeurs sont légion. Jadis lieu de perdution où les filles de salles arrondissaient leurs fins
de mois en faisant des passes avec les clients. Aujourd'hui lieu de désolation où les filles jugées faciles
à l'aulne de règles misogynes, subissent l'outrage des tournantes, des viols collectifs.*

*Sur la route vers le sud, du haut de son promontoire rocheux, la Garde Adhémar surveille
toujours la vallée du Rhône. Mais elle ne frissonne plus des délices d'un orgasme divin agitant sa
structure !*

*Dernièrement, je me suis rendu au cimetière. Je voulais me recueillir sur la tombe 4248 !
Retrouver ce lieu magique et mystérieux, ce lieu hors du Temps... Malheureusement, je constatais en
arrivant dans l'allée où je l'avais découverte jadis, qu'entre-temps la tombe avait été relevée et que le
saule pleureur avait été abattu ! Qu'il ne restait rien qui rappelle l'emplacement de cette énigmatique
sépulture qui m'a occupé durant tant d'années, pas même une souche ! Questionnant le personnel*

municipal affecté au cimetière, j'appris à mon grand désappointement que la dalle gravée avait été brisée avant d'être concassée. Comme d'ailleurs il semble que ce soit l'usage afin d'éviter le réemploi des monuments funéraires par des gens peu scrupuleux.

Ainsi, force m'est de constater que tous les êtres qui ont croisé l'Homme aux cours de ses périples, tous les événements qui ont marqué ses parcours, tous les objets qui ont jalonné son existence semblent voués à l'oubli et à la destruction...

Pour ma part, seul dans mon coin, je n'ai jamais pu oublier l'Homme. Inlassablement durant de longues années j'ai recherché la trace du vieillard affublé de son sac d'ossements. Portant sur les chemins le poids du souvenir de son épouse, marchant inlassablement sur les traces de son Grand Amour à jamais perdu... J'ai noté sa métamorphose ! J'ai cherché à comprendre la finalité hermétique de son comportement. Un beau jour, à l'évidence, j'ai admis sa disparition sans laisser la moindre trace comme un mystère divin, un de plus ! Dès lors je me suis attaché à savoir où il se trouvait maintenant et qu'elles étaient désormais ses attributions...

Et moi dans tout cela, me direz-vous ? Bien que désabusé, je cherchais toujours à comprendre pourquoi cette obstination à poursuivre la trace d'un fantôme ? Pourquoi brûler ma vie sur l'autel des existences inutiles ? Le destin me vouait-il à un rôle particulier, à un rôle de mémoire ? Je me suis souvent posé cette question au cours des ans sans y apporter une réponse satisfaisante ! Mes recherches s'avérant difficiles et pratiquement infructueuses, j'en doutais de plus en plus quand un jour dans les archives de Léon, je suis tombé sur une dépêche publiée dans un journal catalan. Elle relatait la découverte par des bergers d'un homme sans vie, près d'un antique banc de pierre. Il s'agissait d'un géant à l'accoutrement suranné. L'enquête menée par la police locale sur les circonstances de sa mort n'a pas abouti. Tout au plus, la dépêche indiquait que les enquêteurs avaient découvert à proximité une récente et sommaire sépulture. Il semblerait que peu avant sa mort, le géant, dont on ignore les origines, ait procédé à l'inhumation d'un vieil ermite qui vivait dans les parages. Pour l'instant, poursuivait la dépêche, les causes des deux décès demeurent mystérieuses.

Malgré des recherches intensives, je ne suis pas parvenu à élucider rationnellement le mystère entourant cette double disparition. En rencontrant les personnes en charge de l'enquête, je me gardais bien de formuler d'autres hypothèses plus occultes concernant cette macabre découverte. En fait, j'ai seulement cherché et obtenu des Autorités de pouvoir procéder, à mes frais, à la datation des ossements du vieillard retrouvé sous le banc de pierre. Après m'avoir accordé cela, tous mes interlocuteurs s'accordaient pour un classement définitif de l'affaire ! Pour eux, l'énigme irait bientôt rejoindre dans un placard la multitude des affaires non élucidées... que d'autres que moi tenteraient dans un futur plus ou moins lointain de réactualiser... Il n'en fut rien, les résultats des analyses ayant été considérés par les spécialistes comme étant stupéfiants ! Jugez-en vous-même ! Dans un premier temps le squelette attribué à l'ermite fut examiné par des légistes et des paléontologistes. Ces experts ont tous convenu qu'il s'agissait bien d'un squelette entier appartenant à un seul et même individu de sexe masculin. L'affaire se corse après l'analyse des premiers échantillons soumis à une datation au carbone 14, l'institut mandaté ne parvenant pas à déterminer un âge dans une fourchette d'erreur acceptable ! L'état de conservation des os étant jugé parfait, rien n'expliquait ces variations de plusieurs siècles, voire davantage ! Dès lors, je suis écarté du pilotage de la recherche. De nouveaux échantillons sont transmis à trois instituts mondialement réputés. Tous vont donner les mêmes résultats, à savoir que les ossements ont des âges très différents et surtout très variables. Ceci dans une échelle de temps de plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers d'années ! Pour obtenir davantage de précision, il s'avérait nécessaire d'utiliser d'autres méthodes de datation. Après la datation au carbone 14, il fallut recourir par la suite à l'argon 40/potassium 40, afin de couvrir toute la période de vie du spectre enterré sous le banc de pierre !

Si l'affaire ne transpira pas dans le grand public cela incombe avant tout à la peur des scientifiques de voir déconsidérer leurs méthodes de datations jugées par ailleurs comme étant très fiable. Et pourtant, différents échantillons prélevés sur le même os, les résultats des analyses indiquaient des âges très différents ! L'Ombre, malgré lui devint l'énigme du squelette de la route d'Estella ! Les circonstances de sa mort n'avaient plus d'importance. Les scientifiques voulaient comprendre la disparité dans la décomposition atomique de ses restes. Le terrain fut fouillé, la terre analysée, sa radioactivité mesurée avec la plus grande précision. La connaissance spécifique de ce coin perdu de cette forêt des Pyrénées correspondait à ce que l'humanité était capable de faire de plus sophistiqué.

Rien n'y fit, le squelette de la route d'Estella conservait tout son mystère ! Bien que questionné, une fois encore je me gardais d'échafauder en public la moindre hypothèse !

Si la découverte demeura secrète pour le plus grand nombre de mes contemporains, il en allait tout différemment dans le monde scientifique qui connut tout de suite une véritable effervescence. Instigateur de la première datation, il va de soi que je jouais un rôle clé dans cette controverse. D'aucuns me prêtaient des pouvoirs diaboliques ou m'accusaient de supercherie. Heureusement que je n'étais pas l'inventeur du squelette et que je n'étais pas passé dans ces lieux au cours de toute mon existence, autrement...

La polémique battait son plein quand je reçus une lettre qui m'était adressée par un diacre de la cathédrale de Compostelle. Ce personnage énigmatique semblait désireux de me rencontrer pour une affaire des plus délicates et des plus urgentes ! Dans un texte lapidaire, il s'excusait de ne pas pouvoir en écrire davantage, au motif de graves questions de sécurité prétendait-il ! Je connaissais un peu ce diacre pour l'avoir rencontré lors de mes recherches à Santiago. Je gardais de lui le souvenir ténu d'un homme avenant et sérieux. Aussi ai-je pris la décision d'accéder rapidement à sa demande.

Notre rencontre eu lieu un matin, chez lui, à quelques pas de la cathédrale, juste après le premier office. L'endroit était exigü, jonché de livres et de magazines religieux. Visiblement mon hôte ne l'occupait que lorsque son service à la cathédrale l'exigeait. Dès le début de notre rencontre, je fus surpris par ses attitudes. Le diacre, toujours sur ses gardes, avait une mine de conspirateur, s'imaginant voir partout des espions éventuels ! Quand je sonnais à sa porte, il ouvrit furtivement sa porte pour me faire entrer que lorsqu'il fut certain que j'étais bien venu seul ! Il parlait bas de peur de se faire entendre. Les murs peuvent avoir des oreilles me confiât-il à mon arrivée. Il m'offrit de m'asseoir sur une chaise bancale qu'il venait de débarrasser d'un revers du bras. Sans préambule il entra aussitôt dans le vif du sujet. Il parlait un français un peu hésitant avec de fortes intonations ibériques. Je lui proposais de converser en espagnol puisque je parle couramment cette langue. Il refusa, sous le prétexte que les oreilles des murs ne sont pas forcements polyglottes ! Je me gardais de le contredire, surtout que malgré ses hésitations, son discours demeurait très compréhensible.

— Cher Monsieur, j'ai appris par hasard la découverte du squelette de la route d'Estella. J'ai aussitôt fait le rapprochement avec une autre découverte faite lors de travaux d'entretien dans la crypte de la cathédrale. Une découverte qui remonte déjà à quelques mois et qui me semble tout aussi étonnante que celle d'Estella. D'ailleurs, le clergé et les Autorités de la province ont convenu de garder secrète cette première découverte. La peur de nuire au pèlerinage qui fait vivre toute la région, vous comprenez !

Si je comprenais, j'ai si souvent entendu un refrain similaire devant les résultats des datations des ossements de l'Ombre. A croire qu'un mystère doit rester secret afin que la vérité ne lui nuise pas. Qui sait même, la pérennité de l'opacité d'un mystère pouvant s'avérer plus profitable qu'une divulgation qui le démystifierait ! Finalement la résolution des mystères n'intéresse les Autorités responsables que si elles reposent et concorde avec l'éthique admise. Avant d'en faire état, il est indispensable que les réponses données embellissent ou dramatisent les événements. La vérité, tout le monde s'en garde bien du moment qu'elle risque de déranger les habitudes et compromettre des intérêts pécuniaires.

Déjà mon interlocuteur reprenait son discours, avec un ton un peu plus passionné seyant mieux à son tempérament ibérique. Oubliées les modérations oratoires préliminaires, maintenant il parlait haut. Puis baissait brusquement le ton avec un air effarouché... puis s'oubliait à nouveau... Cela aurait été comique si le sujet eut été de moindre importance !

— J'ai tout de suite fait le rapprochement avec vos recherches dans le sanctuaire et vos questions dérangeantes à la hiérarchie. Je me suis dit que cela vous intéresserait sûrement si quelqu'un vous mettait au courant... Seulement, qui oserait désobéir à l'évêque ? Alors, quand j'ai appris que vous étiez l'instigateur des datations entreprissent sur le squelette d'Estella... Alors seulement, j'ai compris qu'il ne me fallait plus attendre davantage, que c'était moi qui devais vous contacter avec célérité et dans la plus grande discrétion. Car je suis sûr qu'il existe un lien étroit entre les deux affaires. Celle d'Estella et cette découverte faite dans le sarcophage romain ! Car c'est là que réside la nouvelle énigme !

Il reprend son souffle tout en me regardant avec insistance, jaugeant l'effet de ses dernières paroles. Il n'est pas déçu, je reçois cette confiance comme un coup de massue. Est-il possible, dans le tombeau vide. Je pressens le pire et tout à la fois le meilleur ! La Porte du Temps révélée aux profanes... inimaginable... J'ai vraiment hâte d'en savoir davantage. Aussitôt, je presse de questions mon hôte toujours plus enclin à se confesser !

— *Que dites-vous, dans le sarcophage romain ?*

Je lâche la question qui me brûle les lèvres.

— *Une autre dépouille ?*

— *Oui mon bon Monsieur... une autre dépouille... Comment diable l'avez-vous deviné ajoute-t-il en me regardant avec effroi ?*

— *L'intuition cher ami... l'intuition...ou que sais-je... Mais dite-moi plutôt quand et comment s'est produite cette effarante découverte ?*

Le diacre me regarde semblant hésiter brusquement sur la conduite à tenir. Mon Dieu, j'en ai peut-être déjà trop dit murmure-t-il ! Je l'encourage d'un sourire. Comme le promeneur qui se laisse surprendre par la rivière en crue tout en marchant sur une berge instable, il semble perdre pied ! Il se laisse emporter, conscient qu'il est déjà trop tard pour lui pour s'accrocher à la rive qui s'éloigne inexorablement... Il va se noyer dans l'insondable... Sa vie ne compte plus... même à ses yeux ! Il est devenu l'instrument du Destin, il n'y a plus que cela qui compte. Alors sa voix trouve les accents de la sérénité. Posément, il m'explique dans le détail les circonstances de son incroyable découverte !

— *Un jour, le vicaire général du diocèse me fit mander dans son bureau. Il avait une mission particulière à me confier. Une mission d'importance justifiant une discrétion absolue. Je dus jurer sur les Saintes Ecritures, quoi qu'il puisse arriver, de ne jamais rien révéler à quiconque de ce que je pourrai être amené à voir ou à découvrir. A lui seul je devais faire mon rapport sur la mission confiée ! A personne d'autre au risque de compromettre le salut de mon âme !*

Attaché à ma foi et à mon église, j'ai toujours obéi aveuglément à ma hiérarchie. Aussi, je jurais sans la moindre hésitation. Mon interlocuteur paru satisfait de mon abnégation.

Demain reprit le vicaire général sur un ton sans appel, laissez-vous enfermer dans la cathédrale. Après la fermeture des portes, assurez-vous que personne autre que vous, n'est demeuré à l'intérieur. Puis, rendez-vous dans la crypte où vous procéderez à l'ouverture du sarcophage romain ! D'aucuns prétendent qu'une inhumation clandestine a eu lieu à cet endroit béni il y a quelques années de cela. Je veux en avoir le cœur net. Mais je dois être le seul informé du résultat de vos investigations dans le sarcophage. Vous m'entendez bien mon ami, le seul ! Il en va du salut de votre âme.

Une fois le sarcophage ouvert, s'il y a lieu, vous procéderez sans attendre à l'exhumation ! Vous ferez en sorte qu'il ne demeure aucune trace de cette profanation. Je vous indiquerai un endroit sûr où déposer les éventuels restes et tous les objets qui pourraient s'y trouver !

Cette affaire est de la plus haute importance. Elle pourrait avoir un retentissement néfaste pour le pèlerinage avec les conséquences que vous pouvez aisément imaginer !

Je compte sur vous ! N'oubliez pas, vous serez placé sous le regard de Dieu !

J'étais totalement sidéré par ce que je venais d'entendre. Ainsi non seulement la mort de l'Ombre se corroborait dans les faits ce que j'avais découvert, il s'y ajoutait celle de Jehan et maintenant, je le présentais, celle de l'Homme... J'étais abasourdi...

Sans chercher d'autres explications à me donner sur ce qu'il venait de me révéler, le diacre poursuivit son récit.

— *Le lendemain soir, tout se passa comme le vicaire général me l'avait commandé. Je me suis assuré d'être bien seul dans le sanctuaire. J'aime par-dessus tout les rares instants où la cathédrale est totalement vide, où je me retrouve seul dans le silence impressionnant de la grande maison de Dieu. Il me semble alors entendre battre le cœur de Saint-Jacques.*

Tout en dégustant la saveur incomparable de cet instant magique, je me suis rendu à la crypte. En passant, j'ai récupéré dans la cache que m'avait indiqué le vicaire général, les outils dont j'aurais certainement besoin... Une fois à pied d'œuvre, j'ai déplacé péniblement le lourd couvercle de pierre du sarcophage romain et... dans la lumière blafarde, le corps d'un homme m'est alors apparu. Un homme âgé, avec une belle barbe grisonnante, vêtu comme les chemineaux de jadis. De ceux que l'on croissait fréquemment sur les chemins de campagne ! Un homme qui me souriait depuis l'au-delà...

J'avais pris la précaution de me munir d'un appareil de photos. Je fis aussitôt des clichés ! Bien m'en pris, car un léger souffle d'air dispersa l'image féerique qui retomba en poussière au fond du sarcophage. Il ne restait plus maintenant dans la cavité de granit qu'un squelette blanchit, un sac à dos et un sac de grosse toile ! Dans le sac à dos se trouvait un gros cahier, une sorte de livre de route ! Dans le sac de grosse toile se trouvait pêle-mêle des ossements... des ossements humains ! J'avais froid dans le dos, comme si l'ombre de la mort me frôlait... me guidait vers Elle...

Pendant qu'il reprenait son souffle, mon interlocuteur me tendit une grosse enveloppe jaune contenant une série de photos. A n'en pas douter, les photos qu'il avait prises lors de l'ouverture du sarcophage, les dernières photos de l'Homme... avant qu'il ne se dissolve dans l'éther ! Pour la première fois je découvris son visage... ce visage serein que l'on m'avait si souvent décrit. Ce beau visage buriné par la vie que j'avais reconstitué trait par trait dans mon imaginaire. Le cliché reflétait exactement l'image inscrite dans ma mémoire, dans mon cœur et dans mon âme... surtout dans ma vie...

Déjà le diacre reprenait sa narration. Mais cette fois, il semblait gêné. Comme s'il devait me faire un aveu, un aveu douloureux qui lui pesait sur la conscience !

— Je dois vous l'avouer, malgré la promesse faite au vicaire général sur les Saintes Ecritures. Je ne sais pourquoi... Enfin, j'ai décidé de cacher une partie des objets découverts !

Avec soin j'ai recueilli les os du mort que j'ai placé consciencieusement, avec le sac de grosse toile, dans la cache qui m'avait été assignée. J'ai ensuite tout nettoyé avant de replacer le lourd couvercle de granit !

Il sembla hésiter une nouvelle fois. Puis, il se libéra enfin. D'un jet il se confessa à moi !

— J'ai conservé par devant-moi le sac à dos du mort et les photos que j'avais faite à l'insu du prélat !

Il se tourna vers une table encombrée et me désignât le contenu du sac à dos qu'il avait conservé.

— Prenez tout et filez. Je ne veux plus jamais vous rencontrer. C'est vous le responsable de tout. Je crois qu'inconsciemment c'est pour vous que j'ai renié ma parole donnée, que je me suis parjuré, que je me suis damné !

Allez-vous-en ! Vite !

Il se laissa tomber sur les genoux en invoquant le Seigneur ! Son monologue ressemblait à une interminable litanie d'imprécations proférée dans sa langue...

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! Pardonnez-lui ! Pardonnez mes péchés...

Je pris le sac à dos dans lequel je mis tous les objets épars sur la table avant de quitter rapidement la pièce.

De retour dans ma chambre d'hôtel j'ai dressé l'inventaire de cet inestimable don du ciel... Il y avait le gros cahier dont l'écriture était rendue pratiquement illisible par l'humidité et la décomposition du corps. Seule une page imprimée avait échappé à l'effacement. Je pus sans trop de difficulté y déchiffrer un poème. Un poème de jeunesse qui s'est peut-être avéré quelque part prémonitoire, qui sait ?

JE VOULAIS ÊTRE...

Je voulais, étant alors enfant

Dans mes rêves et dans mes jeux

Devenir un chevalier errant

Le plus fort et le plus preux

*Des pauvres être le protecteur
Me faire anoblir par les rois
Allant, chevauchant à toutes heures
Au loin, très loin de chez moi*

*Je devins en grandissant
Du Guesclin et puis Bayard
Le Chevalier Noir, d'Artagnan
Parfois même l'auguste César*

*Commandant toutes les armées
A Roncevaux j'étais Roland
J'avais l'Honneur pour Dulcinée
Dans mon petit cœur d'enfant*

*Seules les guerres d'antan
Avaient le goût de l'aventure
Car celles de mon temps
Pour moi, n'étaient pas assez pures*

*Aussi en rencontrant l'Amour
Et pour pouvoir l'éblouir
Je cherchais pendant plusieurs jours
Un royaume digne à lui offrir*

Aucun ne me semblait assez beau

*Tous me paraissaient trop petits
Alors regardant vers le haut
Ce fut le ciel que je conquis*

*Du Cosmos je fis mon empire
Possédant plus de mille fusées
Pour exécuter mes désirs
Dans les plus lointaines nuées*

*Abandonnant les princes du sang
Dans leurs austères castels
Je devins le Maître du Temps
Le premier des Immortels*

*J'offris tout ça à la Pucelle
Pour devenir son amant
Croyant à une ritournelle
La Belle se donna en riant*

*Aujourd'hui le temps a passé
Je ne suis le prince de rien...
Seul notre Amour est demeuré
C'est le plus merveilleux des biens*

*Et j'ai appris en vieillissant
Que rien sur terre n'est immortel
Alors j'attends tout en l'aimant
Qu'un jour s'éteigne ma chandelle...*

Le lendemain, tout en prenant mon petit déjeuner, j'appris avec stupeur dans le journal local, que le diacre avait été sauvagement assassiné et que sa chambre avait été mise à sac ! Le meurtrier, un toxicomane de passage, avait été appréhendé ! Ce meurtre gratuit provoquait une vive émotion dans la communauté religieuse. Le vicaire général lui-même faisait l'éloge du disparu ! Son collaborateur était un véritable homme de foi, d'une probité à toute épreuve. La messe de sépulture était prévue dans la matinée du surlendemain, à la cathédrale. Retardant mon départ, je m'y rendis !

En sortant de l'office je ne pus m'empêcher de repenser à cet autre enterrement... jadis... Celui par lequel tout commença pour moi ! Et si celui du diacre marquait la fin de l'histoire ? L'Alpha & l'Oméga !

Aujourd'hui, au regard des derniers événements, je constate avec une once de regrets que beaucoup de choses ont changé ! Le monde a changé, j'ai changé ! Mes certitudes se sont évanouies dans les limbes... Elles m'aidaient pourtant à vivre... elles me manquent... parfois... souvent... Je n'ai pas su les remplacer... Dire que c'est moi qui les ai chassées afin de libérer mon esprit pour lui permettre d'accepter certaines vérités que je découvrais, la Vérité que je pressentais ! En lisant et relisant le poème trouvé dans le sac de l'Homme, après toutes ces années de captivantes et parfois de douloureuses et émouvantes recherches, je demeure dans l'expectative sur la valeur et l'utilité de mes recherches. Je m'interroge : Où cela m'a-t-il mené ? A quoi a servi l'abnégation de toute une vie... la mienne en l'occurrence ? Je suis las, très las. Nostalgique aussi, comme celui qui aperçoit le but sans en comprendre la véritable signification et qui, comme dans un mirage, ne peut jamais l'atteindre. Ai-je fait tout cela pour rien ? Le secret doit-il encore perdurer ? Dois-je être le seul à savoir ? Dans cet état de déprime, je repense sans cesse à une conversation que j'ai eue il y a très longtemps avec un prêtre de mes amis ! Un vieil homme expérimenté pour qui l'âme humaine n'avait plus de secret. C'était peu de temps après ma découverte de la tombe aux hiéroglyphes. Je revois la scène comme si elle se passait hier ! Nous discutions ce jour-là sur la Vérité. La seule qui mérite que l'on s'y attarde. Celle qui donne un sens à la vie. En substance le prêtre me disait :

— Sachez mon bon Ami que la quête de vérité est obsessionnelle pour la créature. Quelle que soit ses origines, sa race si tenté que l'on puisse parler de races pour différencier les hommes entre eux, ses convictions, ses croyances, l'homme à un besoin viscéral de comprendre, de savoir d'où il vient... et surtout où il va... où l'emporte le flot impétueux et imprévisible de la vie...

Dans cette quête, ce qui importe le plus c'est l'attitude de la créature face à cet inconnu qu'il cherche vainement à sonder, à en percer le mystère ! Sans qu'il le sache vraiment, le résultat de sa démarche dépend en grande partie de lui, de lui seul ! De son attitude vis-à-vis du mystère. Pour moi, il n'y a plus aucun doute. La Vérité se révèle à celui qui la cherche avec la conviction de la foi. D'une foi quelle qu'elle soit... peu importe la divinité qui inspire cette foi, Cela n'a pas d'importance, seule la foi compte... Alors la Vérité se révèle à lui, à lui seul, sans partage ! Jamais à aucun autre !

...Pour le sceptique, l'incrédule, il y a toujours un obstacle insurmontable sur lequel il bute. Pour celui-ci, au fil du Temps la Vérité, se dérobe... elle reste opaque ! Plutôt que de lui permettre de s'en approcher, au contraire tous ses efforts l'en éloignent... de plus en plus... irrémédiablement... La mort prend alors tout son sens premier. Elle règne sans partage sur son âme en tant que seule finalité possible et acceptable par la créature en plein désarroi...

...Alors quand, comme de nos jours, l'incrédulité devient la religion principale de la multitude... Alors que dans ce bas monde la foi disparaît... Je parle bien sûr de celle capable de soulever, de renverser les montagnes...quand la foi disparaît, le Mystère s'épaissit...

Genève, le 18 novembre 2005

TABLE DES MATIERES

Prologue	LES MYSTÉRIEUX HIÉROGLYPHES <i>L'Immortalité est le Rêve du vivant...</i>	4
Chapitre 1	SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE <i>La Réalité naît de la Conscience...</i>	15
Chapitre 2	L'ÉTRANGE RENCONTRE <i>La Conscience est la finalité du processus de vie...</i>	39
Chapitre 3	LE CHÂTEAU PERDU <i>La vie est l'une des étapes de la complexification de l'Univers...</i>	64
Chapitre 4	LES RÉVÉLATIONS DE L'OMBRE <i>L'Univers sert de support à la réalité !</i>	95
Chapitre 5	LA PROMESSE DE L'HOMME <i>Jamais la vie n'a engendré deux êtres, dotés de conscience, rigoureusement semblables.</i>	125
Chapitre 6	LE RETOUR DE L'HOMME <i>Il existe autant de visions de l'Univers que d'êtres dotés de Conscience.</i>	153
Chapitre 7	DES SIGNES PREMONITOIRES <i>Les multiplicités des composantes de l'Univers empêchent qu'une seule créature puisse concevoir avec précision la Réalité...</i>	201
Chapitre 8	LA MORT DE L'OMBRE <i>Notre conception de l'Univers repose sur la somme de Conscience d'une multitude d'individus pendant un temps donné.</i>	241
Chapitre 9	LE TOMBEAU VIDE <i>Les règles qui régissent la Conscience paraissent immuables...</i>	298
Chapitre 10	LA MAISON DE DJEHOUTY <i>Une Force échappe au carcan de ces règles...</i>	322
Chapitre 11	LA FETE D'AKHET <i>Elle seule est capable de transcender l'Univers...</i>	345
Chapitre 12	LA RENAISSANCE DE L'ANDROGYNE <i>Cette Force c'est l'Amour...</i>	369
Chapitre 13	LA NOUVELLE ORDONNANCE COSMOLOGIQUE <i>Et... que son règne arrive...</i>	399

Epilogue ***LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT...*** 421
Parfois la Réalité se confond dans le rêve...

Merci de votre participation.

L'équipe Edition999

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous